This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

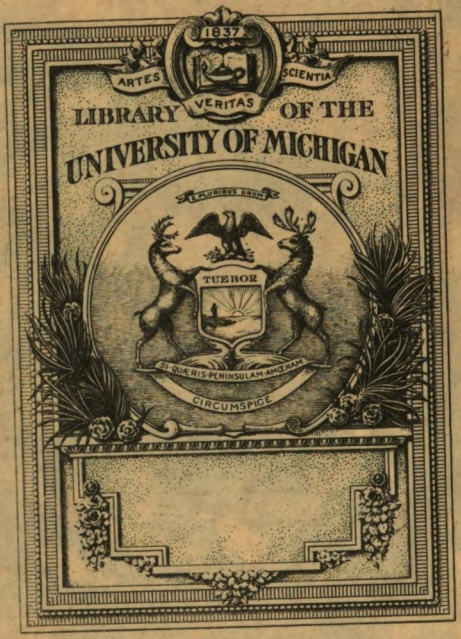
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

OEuvres choisies de l'Abbé Prévost, avec figures

Prévost



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

848
P94
1783

ŒUVRES

CHOISIES

DE L'ABBÉ PRÉVOST,

Antoine François

AVEC FIGURES.

TOME TRENTE-TROISIEME.

Digitized by Google

Ouvrages contenus dans ce Volume.

Mémoires d'un Honnête Homme.

Tout pour l'Amour, ou la Mort d'Antoine & de Cléopatre.

Digitized by Google

MÉMOIRES

D'UN

HONNÊTE HOMME.

Par l'abbé PRÉVOST.

Avec Figures.

A AMSTERDAM,

& se trouve à Paris,

RUE ET HOTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXIV.

Digitized by Google

Rom. 2 ang.
Wash
1-21-26
12817

Digitized by Google

AVANT-PROPOS
DE L'ÉDITEUR.

IL ſeroit choquant de préſenter au public un ouvrage de cette nature, ſans y joindre quelque éclairciſſement ſur ſon origine.

Il y a deux ans qu'étant parti de Bruxelles pour l'Italie, avec un ſeigneur anglois que j'ai l'honneur d'accompagner dans ſes voyages, nous traverſâmes, à la faveur de nos paſſe-ports, une partie de l'Allemagne, où notre qualité de ſimples voyageurs nous fit trouver

Digitized by Google

les chemins assez libres. Cette facilité diminua dans le Tirol. A chaque ville fermée de murs, il fallut essuyer l'incommode nécessité de nous laisser conduire au commandant, & d'expliquer les motifs qui nous amenoient dans la province. Cependant le nom d'anglois nous attirant des politesses, nous en recueillîmes plus d'une fois l'avantage d'être arrêtés dans une maison commode, où nous passions plus agréablement la nuit que dans les mauvaises hôtelleries d'Allemagne. Le commandant d'Inspruck fut le troisième à qui nous eûmes l'obligation de cette galanterie. Il étoit fils du baron de Trastef, qui a demeuré à Londres pendant quelques années, avec la

Digitized by Google

qualité de miniſtre de Vienne. Ses inſtances furent ſi vives pour nous faire prendre chez lui quelques jours de repos, que la reconnoiſſance nous y fit conſentir. Nous ne parlions point la langue allemande ; mais il ſavoit l'italien, que nous parlions facilement. Ainſi, nous ſervant d'une langue qui n'étoit pas la mienne, il ne put diſtinguer que j'étois françois. Entre pluſieurs amuſemens qu'il nous procura dans notre ſéjour, il nous fit voir le château de la ville, qui eſt fort bien entretenu, & capable d'une bonne défenſe. Nous entrâmes dans un jardin formé en terraſſes ſur les boulevards, où nous apperçûmes un homme de très-bonne mine, qui ſe promenoit ſeul

Digitized by Google

& sans épée, suivi d'un soldat, l'épée au côté & le fusil sur l'épaule. Le commandant prévint notre curiosité. C'est un prisonnier françois, nous dit-il, que je trouvai il y a six mois dans un cachot du château, lorsque je vins prendre possession de mon poste. Il y étoit dans un misérable état. On me dit qu'il avoit été arrêté sans passeport à quelques lieues d'Inspruck, & qu'ayant marqué de l'incertitude dans ses réponses, il avoit été resserré comme un espion. La cour de Vienne, qu'on en avoit informée, n'avoit pas eu le loisir, apparemment, de s'occuper d'une affaire si légère. Elle n'avoit point envoyé d'ordre à mon prédécesseur. Je n'entends point le françois,

continua le commandant ; mais le récit de quelques personnes qui savent cette langue, & la seule physionomie du prisonnier, m'ont persuadé qu'il est homme de distinction. Je lui ai accordé l'espèce de liberté que vous voyez, en attendant les ordres de la cour ; & je ne lui refuse pas même du papier & des livres. Il m'a fait demander plusieurs fois la permission d'écrire à M. le M. de B... qui est à Francfort. Je n'ai pas cru la lui devoir accorder.

Ce discours fit une impression presqu'égale sur le jeune seigneur anglois & sur moi. J'étois convenu avec lui qu'il ne me feroit pas reconnoître pour françois. Il se hâta dans cette pensée, de dire au com-

Digitized by Google

mandant que nous ſavions à demi la langue de cette nation, & que nous entretiendrions un moment le priſonnier, s'il y conſentoit. Il nous le permit de bonne grâce. J'abordai le premier cet illuſtre malheureux. Sa ſurpriſe parut extrême de s'entendre ſaluer dans ſa langue. Je lui expliquai en peu de mots les meſures que j'avois à garder, & je lui offris ardemment mes ſervices. Il ne ménagea point ſa confiance, lorſqu'il eut appris que j'étois françois ; & ſentant tout le prix de l'occaſion, il me découvrit ſon nom, & les triſtes raiſons qui lui avoient attiré ſa diſgrâce, après lui avoir fait quitter ſa patrie. Il m'ouvrit en même tems diverſes voies pour le ſecourir ; ſi je

Digitized by Google

n'aimois mieux, ajouta-t-il, laisser périr, par compassion, un malheureux à qui la vie étoit odieuse.

Son nom ne m'étoit point inconnu. Je le consolai par de meilleures espérances; & voyant avec plaisir que le seigneur anglois paroissoit touché de sa situation, j'exhortai ce jeune homme à le recommander au baron de Trastef. Nous demandâmes en grâce à voir sa prison. C'étoit une chambre honnête, d'où il n'avoit que la vue d'une affreuse chaîne de montagnes. Mais après m'avoir peint les horreurs du cachot dont il étoit sorti, il m'assura qu'il se trouvoit fort bien de la douceur & de la générosité du nouveau commandant. Il avoit quelques livres latins & françois. A la

Digitized by Google

vue de plusieurs papiers, qui paroissoient écrits de sa main, j'eus la curiosité de lui demander quel étoit le sujet de ses occupations. Il me confessa qu'étant rempli des évènemens qui avoient ruiné sa fortune & son repos, il avoit trouvé depuis plusieurs mois de la douceur à les écrire. Je vis deux manuscrits, dont l'un n'étoit qu'une copie fort nette du premier. Le vif intérêt que je prenois à son sort, me rendit peut-être indiscret. Je le pressai, s'il n'avoit point des raisons trop fortes pour se rendre à mes instances, de m'accorder une des deux copies de son ouvrage, en lui engageant ma foi & mon honneur de ne la faire servir qu'à sa propre utilité. Quoique je ne

Digitized by Google

fuſſe pas d'un nom qu'il pût connoître, je lui repréſentai que le poſte que j'occupois auprès d'un jeune homme de la plus haute naiſſance, devoit lui faire prendre une idée avantageuſe de mon caractère. Enfin, je lui parlai de mes amis, qui étoient capables de lui rendre ſervice, & d'une ſorte de conſidération que diverſes circonſtances m'avoient fait obtenir entre les honnêtes gens. Il me témoigna moins d'éloignement que je ne l'appréhendois pour ma propoſition. Mon air & mes diſcours, me dit-il, lui annonçoient un honnête homme. Il vouloit ſe fier au ſentiment qui le prévenoit en ma faveur. D'ailleurs, comment pouvois-je entreprendre de le ſervir ſi je n'en trouvois les

Digitized by Google

moyens dans l'hiſtoire de ſa vie ? Il ne mit que trois conditions à la grâce qu'il m'accordoit : ce fut de ne jamais permettre que ſon manuſcrit fût imprimé ſans la participation d'une dame qui y joue le premier rôle ; de retrancher de bonne foi ce qu'elle ne voudroit pas publier, & de ſupprimer les noms de quelques perſonnes connues. Je me ſoumis à des loix ſi juſtes, avec un ſerment redoutable. Il ne reſtoit qu'à tromper les yeux du commandant, pour éviter des explications inutiles. Je ſaiſis le moment qu'il ſortoit de la chambre, & je mis adroitement le manuſcrit dans ma poche.

Ce que la reconnoiſſance & l'eſtime me firent entreprendre auſſi-

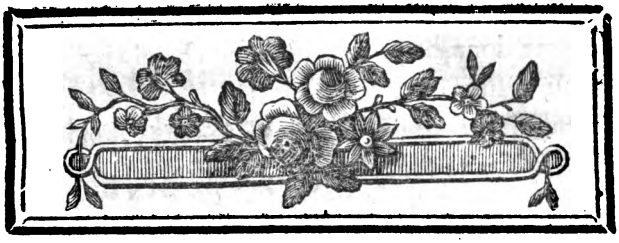
Digitized by Google

tôt n'appartient point à cette eſpèce de Préface. Je continuai mon voyage, & je ſuis encore en Italie. Mais après avoir trouvé, dans l'éloignement, des voies qu'il n'eſt pas tems d'expliquer, & qui ont répondu fort heureuſement à mes eſpérances, j'apprends que la dame dont on avoit fait dépendre la publication de cet ouvrage, eſt morte depuis quelques mois. Je me crois encore plus libre par cette mort que je n'aurois pu l'être en obſervant la condition qu'on m'avoit impoſée. Mon manuſcrit part pour Paris, où je l'abandonne à la preſſe. Il paſſera néanmoins ſous les yeux de M. le chev. de V..., qui a quelqu'intérêt de famille à le revoir ſoigneuſement, & qui eſt

Digitized by Google

capable de mettre dans le ſtyle, des fineſſes & des grâces, dont l'ouvrage eſt moins pourvu que de mœurs & de ſentimens. L'unique droit que je me réſerve, regarde le titre, auquel je ſouhaite qu'on ne change rien. Il eſt de mon choix, & dans l'obligation où je ſuis de ne pas nommer l'auteur, je n'ai rien trouvé qui réponde mïeux à l'impreſſion qui m'eſt reſtée de ſa perſonne & de ſes principes, que la qualité d'*Honnête Homme.*

MEMOIRES



MÉMOIRES
D'UN
HONNÊTE HOMME.

LIVRE PREMIER.

JE ſors d'un profond cachot, où j'ai paſſé trois ſemaines ſans appercevoir la lumière. J'y étois attaché contre le mur par une groſſe chaîne qu'on m'avoit paſſée autour du corps, & qui me laiſſoit à peine la liberté de m'aſſeoir. Ceux de qui j'ai reçu ce cruel traitement, m'ont ſuppoſé des crimes que j'ignore. Ils ne me les feront jamais mieux connoître, car mon cœur ne ſe reproche rien. J'aurai toute ma vie, pour fidelle eſcorte, l'infortune & l'innocence.

On m'a mis dans une ſituation plus douce,

Digitized by Google

en me donnant pour prison une chambre du château d'Inspruck. Je ne sais pas mieux ce qui rend mes ennemis sensibles à la pitié, que ce qui les avoit rendus cruels. J'ignore jusqu'à leur langue. Quelques soldats qui me gardent à vûe, me paroissent des allemands fort grossiers. J'ai compris par leurs signes que j'avois la liberté de descendre au jardin. J'en profite tous les jours, mais accompagné d'un soldat armé qui marche à ma suite. Cette promenade ne m'offre rien d'agréable que l'exercice. Le jardin est formé de terrasses intérieures, dont la vue est bornée dans un espace fort étroit. Aussi n'attends-je guère l'ordre de mon garde pour me retirer. Je trouve plus d'amusement dans ma chambre à promener mes yeux au travers des grilles de fer qui composent mes fenêtres, sur les monts stériles dont la ville d'Inspruck est environnée. J'y vois du matin au soir quelques pâtres qui veillent sur leurs troupeaux. Ils sont contens de leur sort, car ils me paroissent assis continuellement dans une immobilité qui ne marque pas d'inquiétude. S'ils se lèvent quelquefois, c'est pour cueillir des fleurs, ou jouer de leurs instrumens rustiques : pourquoi les croirois-je malheureux?

C'est moi qui étois menacé de l'être jusqu'au plus affreux désespoir, avec les tristes souvenirs qui venoient m'assiéger dans cette languissante

Digitized by Google

ſituation, ſi le ciel ne m'avoit inſpiré de demander des livres par mes ſignes. J'étendis les deux mains devant mes yeux, en remuant mes lèvres; je fus entendu. Dès le jour ſuivant on m'apporta pluſieurs livres latins & françois, avec une proviſion d'encre & de papier. Je les reçus comme un précieux tréſor. Pendant pluſieurs jours ma priſon me parut plus ſupportable. J'y ſuis abandonné des hommes, diſois-je, & je perds même l'eſpérance de la voir jamais finir, ſur-tout depuis qu'on m'a refuſé la permiſſion d'écrire à ceux qui pourroient s'intéreſſer à ma liberté; mais cette penſée ne doit ſervir qu'à modérer mon cœur & ma raiſon. Si je ſuis condamné à paſſer le reſte de ma vie au château d'Inſpruck, que me ſert de nourrir les images du paſſé, ou de former de nouvelles vues pour l'avenir? Tous mes liens ſont rompus. Je dois me regarder déjà comme ſéparé du monde où je n'ai plus rien à prétendre. Enfin je ſuis mort, lorſque toutes les voies me ſont fermées pour retourner au commerce des vivans.

Voilà dans quel eſprit je commençai à faire uſage de mes livres. Mais ſoit qu'ils ne fuſſent pas aſſez bons pour me nourrir ſolidement l'eſprit, ſoit que mes ſentimens l'emportâſſent ſur mes réflexions, je reconnus bientôt que je ne tirerois pas de la lecture tout le fruit que j'avois

Digitized by Google

eſpéré. C'eſt en méditant ſur tout ce qui pouvoit être utile à me ſoutenir contre le déſeſpoir d'une éternelle ſolitude, que je ſuis parvenu à juger tout différemment de ces images du paſſé dont je ſouhaitois de me délivrer. J'ai penſé au contraire que ſi quelque choſe étoit capable de remplir le vide de tant de momens, & de ſoulager tout à la fois mon cœur & mon imagination, c'étoit de rappeler plus vivement que jamais toutes les circonſtances de ma vie. Il dépendoit même de moi de les écrire. C'étoit une autre manière de m'y attacher. La lecture pouvoit entrer auſſi dans ce plan pour y jeter de la variété. En un mot j'ai compris que dans une priſon ſans fin, le plus grand de tous les biens eſt d'être remué par quelque intérêt vif, ne fût-il propre qu'à cauſer des ſentimens de douleur; parce que dans une priſon, le pire de tous les maux pour l'eſprit & pour le cœur, eſt de ne rien ſentir.

Je prends la plume dans cette favorable idée. Il en coûtera peu à ma mémoire pour ſe rappeler des événemens qui n'ont jamais ceſſé d'être liés par leur cauſe. Un goût, peut-être outré, de la vérité & de la juſtice, joint malheureuſement aux foibleſſes d'un cœur trop tendre, a cauſé toutes les infortunes de ma vie. Je ſuis parvenu à pouvoir peindre ainſi mon caractère d'un ſeul trait. Mais de quelles épreuves, & de combien

Digitized by Google

d'années n'ai-je pas eu besoin pour me le développer à moi-même?

On me l'avoit prédit dès mon enfance. Un homme sensé, qui se trouvoit chargé de mon éducation, observant avec quelle vivacité je me livrois au plaisir, & combien il étoit facile néanmoins de me rappeler à la sagesse, ne se lassoit pas de répéter qu'entre deux penchans si déclarés, qui ne pouvoient être long-tems de la même force, celui qui emporteroit la balance iroit nécessairement à l'excès; ou que s'ils conservoient quelque égalité, j'étois né pour être le plus malheureux de tous les hommes. C'est la seconde de ces deux prédictions qui s'est vérifiée.

J'entrai dans le monde avec tous les avantages de la fortune & de la naissance. La mort d'un oncle qui me laissa tout son bien, me rendit comme indépendant de ma famille à l'âge de vingt ans. Mon père s'étoit retiré dans sa province, après avoir servi long-tems avec distinction. La dépense qu'il faisoit pour sa table, ne lui laissant rien à retrancher de ses revenus, il fut charmé de me voir en état de vivre honorablement sans son secours. Il n'entra dans mes projets de fortune & d'avancement, que pour en souhaiter le succès, & je remarquai même quelque empressement dans le conseil qu'il me donna d'aller vivre à Paris. Il étoit veuf, & sollicité de se remarier; mon inté-

Digitized by Google

ret l'avoit arrêté jusqu'à la mort de mon oncle. Mais se croyant libre depuis qu'il me voyoit riche, il n'attendoit que mon départ pour épouser avec moins d'embarras une jeune personne dont il avoit trois ou quatre fois l'âge. J'étois si éloigné néanmoins de prévoir ce mariage, que peu de tems avant mon départ, je lui avois marqué de l'inclination pour la personne dont il pensoit à faire ma belle-mère. Il avoit même approuvé mes sentimens; mais c'étoit un simple goût de jeunesse que l'idée de mon voyage avoit fort affoibli, & qui se dissipa sans violence, lorsque j'approchai de Paris. J'appris la résolution de mon père avec moins de peine que d'étonnement.

Paris n'étoit point un séjour nouveau pour moi. J'y avois passé plusieurs années, mais dans un collége ou à l'académie, sous les yeux d'un sage gouverneur qui m'avoit contenu dans les bornes de mon âge. J'étois retourné à dix-sept ans chez mon père, où le commerce des plus honnêtes gens de la province m'avoit assez formé l'esprit & les manières, pour me rendre capable de paroître d'un air libre dans les meilleures compagnies. Mon père étoit homme d'honneur & de mérite. Quarante ans de service, & plusieurs actions d'éclat qui l'avoient conduit au degré de maréchal de camp, lui attiroient dans la province une considération dont je m'étois ressenti. Il tenoit

Digitized by Google

une sorte de rang entre une infinité de braves officiers qui s'étoient retirés comme lui après de longs services, & qui le respectoient comme leur chef; entre plusieurs gentilshommes de nos voisins, qui avoient moins de bien que nous avec la même naissance; entre les principaux magistrats, les prélats, les ecclésiastiques & les autres personnes de distinction, dont notre maison étoit sans cesse remplie. Les manières nobles & aisées de mon père les y attirant plus encore que sa dépense, c'étoit une petite cour, où l'esprit & le goût n'étoient pas plus étrangers que la joie & la bonne chère. En partant, j'avois pris des lettres de recommandation de plusieurs amis d'un nom connu; & le mien d'ailleurs en étoit une, chez tous les officiers généraux qui avoient servi avec mon père.

Dans les vues que j'avois formées pour ma fortune, mes premières liaisons devoient être militaires. Cependant quelques mots que l'intendant de ma province avoit écrits directement à sa famille, m'attirèrent des visites & des politesses qui m'engagèrent fort loin dans une autre route. Dès le lendemain de mon arrivée, je fus obligé d'accepter un souper. La compagnie étoit nombreuse. J'en reçus tous les honneurs; c'est-à-dire, qu'étant traité en étranger qui n'avoit point

Digitized by Google

encore de connoiſſances à Paris, je vis un deſſein formé de m'attacher à cette ſociété par toutes ſortes d'honnêtetés & de careſſes. Rien ne m'en donna de l'éloignement. Les dames me parurent aimables; la plûpart des hommes étoient des gens de robe ou de finance, qui ne manquoient ni d'eſprit, ni d'uſage du monde. Je trouvai à tous les convives plus de facilité & de chaleur que je n'en avois vu dans la province. L'attention que j'étois obligé de faire ſur moi-même pour entrer dans le ſens de mille choſes que j'ignorois, ne me permit point de faire d'autres réflexions. J'appris les hiſtoires courantes de la ville, les modes & les plaiſirs, le caractère des nouvelles pièces de théâtre & des livres nouveaux. J'entendis des critiques, des éloges, des ſatyres, des jugemens dans toutes ſortes de genres. Le fond de cette multitude de ſujets ne m'étoit pas inconnu, mais la manière de les traiter m'étoit nouvelle. Les détails ouverts ſur certains faits qui ſembloient demander un voile, & les déciſions ſur divers points que je ne trouvois pas bien approfondis, me ſurprenoient ſouvent juſqu'à me cauſer de l'embarras. Cependant j'attribuai ma ſurpriſe à mon ignorance, & je me prêtai de bonne grâce à d'autres circonſtances que je ne comprenois pas mieux. On me propoſa des ſoupers & des parties de

Digitized by Google

plaisirs que j'acceptai. Chacun prit son jour : je me trouvai engagé dès le même soir pour sept soupers consécutifs.

Il étoit si tard, lorsqu'on parla de se retirer, que je n'eus rien de plus pressant que d'aller me livrer au sommeil. La bienséance m'obligeoit de voir le lendemain madame l'intendante. Outre les remercîmens que je lui devois pour m'avoir prévenu, j'étois bien aise de prendre quelques lumières sur la demeure & le nom de tant d'honnêtes gens, qui ne cherchoient vraisemblablement à me lier avec eux que dans la vue de l'obliger. Je me rendis chez elle vers midi. Elle m'épargna la peine de lui demander les éclaircissemens que je désirois, par l'empressement qu'elle eut d'elle-même à me les donner. N'êtes-vous pas effrayé, me dit-elle agréablement, de vous voir engagé tout d'un coup pour sept jours? J'ai conçu par la lettre de mon mari, que vous ne seriez pas fâché de faire des connoissances, & je vous ai rassemblé une partie des miennes. Je ne vous les donne pas toutes sur le même pied, continua-t-elle ; car il seroit trop heureux de trouver dix ou douze personnes, telles qu'on les aime. Ce président, par exemple, chez qui nous soupons demain, est un homme qui n'a pour lui que la figure, soixante mille livres de rente lui tiennent lieu du reste. A la vérité, il les mange

Digitized by Google

avec ſes amis ; mais ôtez-lui ſa table, il n'a pour reſſource dans la ſociété que cinq ou ſix vieux contes que vous entendites hier, & qu'il tourne aſſez bien, parce qu'il les a mille fois répétés. La marquiſe qui vous a parlé plus d'une fois avec complaiſance, eſt une femme qui jouit auſſi d'une groſſe fortune, & qui pourroit bien avoir formé des prétentions ſur votre cœur. Elle eſt ſéparée d'un mari dont elle étoit folle, & qu'elle hait à préſent juſqu'à lui faire une penſion conſidérable pour la laiſſer libre. Comme il eſt ſans bien, & qu'il ne l'avoit épouſée que par intérêt, il a conſenti à la quitter, ſans prendre la moindre part à ſa conduite. On lui compte trois amans depuis ce veuvage, & je ſuis trompée ſi je ne lus hier dans ſes yeux, qu'elle vous deſtine à leur ſuccéder. Au reſte, elle donne le jour aux devoirs de la ſociété ; ce qui a fort bien ſervi juſqu'à préſent à ſoutenir ſa réputation. Le financier qui étoit près d'elle à table, & chez qui nous ſommes engagés pour le troiſième jour, a beaucoup d'eſprit, de douceur, & de politeſſe ; mais avec des entêtemens faux & ridicules de nobleſſe, qui le font gémir d'être réduit à la profeſſion qu'il exerce, & ſans laquelle néanmoins il ſeroit bien éloigné de la fortune dont il jouit.

Pour la dame qui le ſuivoit, reprit l'intendante avec un air plus myſtérieux, je veux vous la

Digitized by Google

faire connoître à fond; parce que ne recevant perſonne chez elle, vous n'aurez occaſion de la voir que chez moi, où je ne veux pas que vous ſoyez la dupe de ſes airs compoſés. C'étoit une pauvre orpheline, qui n'avoit que de la naiſſance & de la beauté; j'ajouterois de la vertu, ſi elle avoit ſoutenu l'opinion que j'avois d'elle avant ſon mariage. Je l'ai connue dans ſa miſère; c'étoit au fond toute la ſageſſe & la modeſtie dont vous ne lui voyez plus que l'apparence. Un conſeiller fort riche en devint amoureux, & l'épouſa ſans dot; c'eſt un homme ſimple & facile à tromper; il a ſouffert qu'elle vît le monde; elle étoit ſans ceſſe chez moi, où je ne m'apercevois pas qu'elle fût inſenſible au plaiſir. Cependant elle a retranché tout d'un coup les viſites; c'eſt-à-dire, également, celles qu'elle étoit accoutumée à rendre & à recevoir. Elle ne ſort que pour aller à l'égliſe; moi-même qu'elle traitoit de ſa meilleure amie, je ſuis quelquefois trois ſemaines ſans la voir, & j'eus hier une peine extrême à l'avoir à ſouper. Savez-vous ce que j'ai découvert depuis moins d'un mois? elle meurt d'amour pour un ſecrétaire de M. le conſeiller; & c'eſt à ce Médor qu'elle fait le ſacrifice de ſes amis & de ſa liberté.

Comme je ne pouvois rien oppoſer à des portraits inconnus, madame l'intendante ne ſe laſſa point dans une ſi belle carrière. Elle me fit celui d'un

Digitized by Google

gros abbé qui nous avoit tous réjouis par sa belle humeur : c'est un homme, me dit-elle, qui est revêtu d'un des meilleurs bénéfices de France, & qui se trouve avec cela l'unique héritier d'un riche patrimoine. Son âge lui ôteroit toute espérance de postérité, quand il n'y auroit pas renoncé par son état ; il n'a que des parens éloignés dont il ne tient pas grand compte ; cependant ses propres domestiques assurent qu'il enterre son argent. Il ne se refuse rien, & ses amis trouvent quelquefois à souper chez lui ; mais il ne dépense pas le quart de son revenu. On prétend même qu'il le grossit par des voies étranges ; vous le dirai-je ? ajouta-t-elle en baissant la voix, on dit qu'il prête sur gages.

Elle continua : madame la comtesse que vous avez vue si brillante, est une femme de très-grande qualité. Elle a de la beauté, de l'esprit, & je connois peu de femmes qui aient le cœur plus propre à l'amitié ; mais elle est possédée d'une folle passion pour le jeu. Elle y ruine sa santé, & je dirois sa fortune, si l'on ne m'avoit assuré qu'un riche financier répare ses pertes.

Avez-vous pris garde, poursuivit l'intendante, à ce maître des requêtes, qui étoit vis-à-vis de vous ? c'est le plus galant homme du monde, & je ne sais point de bonne qualité qui lui manque ; mais on prétend, me dit-elle à l'oreille, qu'il

Digitized by Google

n'eſt homme qu'à-demi, & que c'eſt la ſeule raiſon qui l'empêche de penſer au mariage. A l'égard du commandeur, à qui vous avez dû trouver bien de l'eſprit, il faut qu'il ait en effet tout le mérite que vous lui connoiſſez, pour me le faire ſouffrir chez moi; car on aſſure qu'il a des goûts d'amour fort odieux & fort ridicules; mais une honnête femme n'ira pas lui marquer là-deſſus ce qu'elle penſe.

Il ſeroit trop long de ſuivre l'intendante dans tout le reſte de ſes peintures. Douze perſonnes qui avoient fait le nombre de ſes convives, parurent ſucceſſivement ſur la ſcène, & ne furent pas plus épargnées. On verra bientôt les raiſons qui m'en ont fait rappeler ſi fidellement une partie. Quelque idée qu'elle m'eût fait prendre du caractère d'autrui, je ne pouvois être incertain ſur le ſien; ſon pinceau étoit dur, s'il étoit fidelle. Sans être porté à la ſoupçonner d'injuſtice, il me ſembla que l'amitié dont elle faiſoit profeſſion pour tant d'honnêtes gens, l'auroit dû rendre un peu plus réſervée ſur leurs défauts. Je regrettai ſurtout d'avoir été détrompé ſur la jeune femme du conſeiller, à qui j'avois jugé, ſur les plus charmantes apparences, qu'il ne manquoit aucune ſorte de mérite & de vertu.

Comme le préſident étoit le premier qui m'avoit offert à ſouper, je me crus obligé de répondre

Digitized by Google

d'avance à cette politeſſe, par une viſite. Je comptois peu de le trouver dans le cours de l'après-midi; mais le portrait qu'on m'avoit fait de lui, ne me pouvoit pas donner beaucoup d'empreſſement pour ſon amitié; & pour remplir le devoir, il ſuffiſoit de me préſenter à ſa porte. Je fus plus heureux que je ne le déſirois. Il étoit chez lui. Je le trouvai dans un cabinet de livres, où il me fit introduire. Je n'ai pas cru, me dit-il, que le lieu où je vous reçois, puiſſe vous déplaire. Le goût des livres doit être de tous les âges; &, pour ceux du moins qui penſent comme moi, il n'y a point de ſi précieux lambris. Je fus ſurpris de lui entendre tenir ce langage. Cependant comme la paſſion des bibliothèques eſt devenue celle de tout le monde, je me figurai qu'il vouloit prendre un air de doctrine & d'application, qui ne pouvoit ſervir qu'à joindre le ridicule à la ſottiſe. Il continua de me dire ſans affectation, que ſon cabinet lui étoit moins cher par le nombre que par le choix des livres; qu'avec ceux de ſon métier, il avoit recueilli les meilleurs écrivains de chaque genre, auxquels il bornoit abſolument ſes lectures; & que ſans prétendre à cette eſpèce d'érudition qui conſiſte à tout lire, il recommençoit avec un nouveau goût le tour de ſa petite bibliothèque, lorſqu'il l'avoit fini. J'y paſſerois ma vie entière, ajouta-t-il, ſi l'on n'étoit rede-

Digitized by Google

vable de quelque chose à la société. Je n'en sortois pas du vivant de ma femme, qui faisoit les honneurs de ma maison. Je me communique un peu plus depuis sa mort, parce qu'avec un bien considérable, je ne dois pas vivre seulement pour moi. Mais j'ai tant de mépris pour le monde, si peu de goût pour ses frivoles amusemens, pour ses misérables principes, pour tout ce qu'il appelle joie, fortune & bonheur, que mon cabinet est toujours l'endroit de Paris où je me trouve le mieux. Cette morale vous étonne, reprit-il en souriant; vous ne la comprenez point, jeune homme, & je veux bien qu'elle ne soit pas faite pour votre âge, puisqu'il a plu au monde de l'établir en proverbe. Cependant avec le bon sens que je vous reconnus hier, dans une assemblée où vous fûtes peut-être surpris d'en trouver si peu, je prévois que tôt ou tard vous goûterez mes principes.

Un discours si grave & si judicieux, dans la bouche d'un homme qu'on m'avoit représenté comme un imbécile, m'inspira autant de respect que d'étonnement. Mon admiration augmenta beaucoup, lorsque m'ayant demandé, si j'avois un peu d'inclination pour les lettres, il entra dans quelque détail sur les sciences auxquelles je m'étois appliqué. Je ne pouvois y être trompé, parce qu'ayant fait d'excellentes études, les tra-

Digitized by Google

ces m'en étoient encore préſentes. Je fus charmé de lui voir reprendre avec une facilité incroyable, des principes que je ne m'étois rendus familiers qu'à force d'application, les étendre dans toutes leurs conſéquences, les pouſſer au-delà des bornes où je m'étois arrêté, m'ouvrir de nouvelles vues & me conduire avec lui dans une carrière, qui ſembloit s'agrandir à l'infini; réfléchir ſolidement, citer juſte, enfin traiter le ſujet, dont je lui avois fourni l'occaſion, avec plus de force & de méthode, que mes plus habiles maîtres. Je ſouhaite, ajouta-t-il, qu'après m'avoir engagé dans cette petite diſcuſſion, vous ne me reprochiez pas de vous avoir ennuyé; ce n'eſt pas le ton du ſouper d'hier, & de tous ces vains propos, auxquels la bienſéance oblige de ſe prêter.

En le quittant, avec une profonde vénération, je n'eus pas de peine à comprendre, qu'un homme ſi éclairé ne daignât point entrer dans les idées frivoles qui ſont la matière des entretiens de table; ou que par le tour ſupérieur de ſon génie, il n'en fût point auſſi capable qu'une infinité de femmes & d'hommes ſuperficiels. Mais, ce que je ne pouvois concevoir, c'eſt que ces femmes, & quantité d'hommes qui ne penſent pas plus juſte, ou qui ne raiſonnent pas ſur de meilleurs principes, ſe ſoient

Digitized by Google

ſoient rendus comme les juges du mérite, & les arbitres de la réputation. Je ne revenois pas de ce que j'avois entendu. Le préſident, qui avoit pour lui les véritables qualités de l'eſprit, avec les lumières du ſavoir, prenoit en pitié des amuſemens folâtres, ou ne s'y prêtoit que pour l'entretien de la ſociété; & ceux, qu'à la rigueur il auroit eu droit de mépriſer, non-ſeulement le ravaloient au-deſſous d'eux dans leur propre opinion, mais lui ôtoient dans celle du public le reſpect, l'eſtime & l'approbation qu'il méritoit. Ce ne fut qu'après quantité d'autres expériences, que je démêlai le fond & la cauſe de cette injuſtice. La plupart des gens du monde manquent véritablement d'eſprit, (j'entends de l'eſprit juſte & ſenſé, qui eſt ſeul digne de ce nom,) ſoit que ce préſent de la nature ſoit plus rare que l'on ne penſe, ſoit qu'il s'altère par le défaut de culture & l'habitude des bagatelles. Cependant comme cette eſpèce de gens compoſe le grand nombre, & que la vanité ne leur manque pas pour prétendre au mérite de l'eſprit, ils ſe ſont accordés inſenſiblement à le faire conſiſter dans les petites miſères qui ſont leur partage, c'eſt-à dire dans une ſorte de vivacité qui eſt l'effet de l'abondance & de la moleſſe dans un corps bien nourri & bien repoſé; dans la hardieſſe des déciſions, qui vient d'une cer-

taine préſomption qu'inſpire ou la naiſſance, ou le rang, ou les richeſſes; dans la facilité du langage, qui n'eſt qu'un avantage mécanique, dépendant de la mémoire, de la diſpoſition des organes & de l'exercice; enfin dans quelques autres qualités de la même nature, que l'exemple d'autrui, l'uſage du monde & le déſir de plaire peuvent donner. Il eſt ſi aiſé, pour les gens dont je parle, de parvenir à ſe reſſembler par des endroits ſi frivoles, qu'étant tous montés à-peu-près ſur le même ton, ils ſe trouvent aſſez forts pour décrier ce qui ne leur reſſemble pas; & ſur-tout pour attacher un ridicule au vrai mérite de l'eſprit & du ſavoir, dont l'effet, lorſqu'ils ſont capables de le ſentir, eſt de les confondre & de les humilier.

Mes réflexions n'alloient point encore ſi loin. En quittant le préſident, je penſai à me faire préſenter chez M. le maréchal de V.... dont mon père ſe flattoit d'être fort aimé, & qu'il avoit prévenu en ma faveur par ſes lettres. La paix, qui duroit depuis long-tems, ne me donnoit pas beaucoup d'ardeur pour le ſervice militaire. Cependant il entroit dans mes vues, de me procurer une compagnie de cavalerie. Je voulois faire quelque eſſai du métier, pour me mettre en état d'obtenir un régiment à la première guerre. Je rendis viſite au marquis de***

Digitized by Google

ami de mon père, maréchal de camp comme lui; & je le priai de me conduire à l'hôtel de V... Il me demanda quels étoient mes projets d'établiſſement. Je lui expliquai naturellement mes eſpérances. Vous avez raiſon, me dit-il, votre âge & votre naiſſance vous font une loi d'eſſayer du ſervice. Mais ſi vous y paſſez comme moi trente-cinq ou quarante ans, je ſouhaite que vous en ſortiez plus riche & plus heureux. J'y ai mangé tout mon bien, & dans l'âge où je ſuis, il ne me reſte qu'un titre & des bleſſures. Je ne regrette point, ajouta-t-il, d'avoir pris la voie de l'honneur: cependant le déſordre de mes affaires, me force quelquefois de porter envie à mon couſin le financier, qui n'a pas cru ſe déshonorer, dans une profeſſion qui l'a conduit à la fortune. Il me nomma le même financier, avec qui j'avois ſoupé chez l'intendante, & qu'elle m'avoit peint comme un homme de rien. Comment, lui dis-je, M... eſt de vos parens? On n'a pas cette idée de lui dans le monde. J'ignore, me répondit-il, ce qu'on penſe de ſon origine; mais ſon ayeul étoit frère du mien, & par conſéquent d'auſſi bonne maiſon que moi. Ma ſurpriſe ne fut pas moins vive que dans l'aventure du préſident. Ainſi, me dis-je à moi-même, dans le ſein d'une même ville on peut ignorer ce que c'eſt qu'un honnête homme

Digitized by Google

avec qui l'on vit familièrement ; & l'on n'a pas honte d'en parler assez mal pour l'avilir aux yeux d'autrui, lorsqu'on n'est pas bien informé & qu'il est si facile de l'être mieux ?

Nous nous rendîmes vers le soir à l'hôtel de V... On étoit à jouer. M. le maréchal, qui étoit occupé de son jeu, ne m'en reçut pas avec moins de politesses. Mais j'eus le tems de lier connoissance avec quantité d'honnêtes gens qui n'étoient que spectateurs, & qui s'approchèrent de moi après avoir appris mon nom. La plupart étoient des officiers de distinction qui avoient servi avec mon père. Le comte de*** alors colonel des dragons du roi, parut s'intéresser beaucoup au dessein que j'avois d'acheter une compagnie. Il me proposa d'en prendre une dans son régiment. Elle étoit à vendre par la retraite d'un ancien capitaine, qui cherchoit à s'en défaire avec avantage. Je ne balançai point à l'accepter. & me remettant du prix au colonel même, je le rendis maître de toutes les conditions. Ce marché fut conclu sur le champ. M. le maréchal qui l'apprit aussitôt, eut la bonté de me reprocher ma précipitation, & de se plaindre du comte, qui étoit venu croiser les vues qu'il avoit sur moi. Les lettres de mon père l'avoient disposé à m'accorder une compagnie dans le régiment de son fils. Elle m'auroit coûté beaucoup

Digitized by Google

moins ; mais la fidélité que je devois à ma parole, ne me permit pas de rompre mon engagement : ainſi je me trouvai revêtu, ſans y penſer, d'un titre auquel je n'avois pas aſpiré ſitôt.

M. le maréchal m'ayant prié, avec beaucoup de bonté, de me regarder chez lui comme dans la maiſon de mon père, je devois naturellement y demeurer à ſouper. Mais je fus appelé dans l'antichambre par un de mes gens. Il venoit m'avertir que j'étois attendu chez moi par un homme de ma province, qui arrivoit en poſte, avec des affaires importantes à me communiquer. Un mouvement d'inquiétude pour la ſanté de mon père me fit partir auſſitôt. Je trouvai ce qu'on m'avoit annoncé ; un homme de mon canton, qui me témoigna beaucoup d'empreſſement pour m'entretenir, mais que je ne connoiſſois pas. Après m'avoir préſenté une lettre qu'il me pria d'ouvrir, ſans m'apprendre de qui elle venoit, il ſe hâta de me dire que je pouvois me fier entièrement à lui, & l'honorer de mes ordres ; qu'il connoiſſoit le ſecret de mon cœur, qu'il étoit dévoué à me ſervir, & qu'il ne demandoit point d'autre récompenſe que mon amitié. Un langage ſi obſcur me fit d'abord jeter les yeux ſur le ſeing de la lettre. C'étoit le nom de mademoiſelle de S. V... cette jeune perſonne à qui j'avois rendu quelques ſoins

Digitized by Google

dans ma province. Je lus avidement. Elle me marquoit que mon départ précipité ne lui avoit pas causé moins d'étonnement que de douleur ; qu'on ne traitoit point avec cette indifférence une personne à qui l'on avoit donné sujet de croire qu'on l'aimoit ; que rendant justice à mon caractère, elle attribuoit ma fuite à l'ordre de mon père, sur tout depuis qu'il étoit venu lui proposer sa main ; mais que m'ayant rendu le maître de son cœur, elle me protestoit qu'il ne cesseroit jamais d'être à moi ; qu'elle avoit rejeté nettement des offres qui blessoient mes droits & ses sentimens ; qu'elle avoit été tentée de partir sur mes traces, pour se livrer à moi, par le fonds qu'elle faisoit sur mon cœur & ma tendresse, & qu'elle me dépêchoit un homme de confiance, à qui elle me prioit d'expliquer là-dessus mes intentions.

Toutes mes inquiétudes se changèrent en admiration. J'avois vu plusieurs fois mademoiselle de S. V... je lui avois fait les politesses qu'on doit à son sexe. Elle n'étoit pas sans agrémens. L'oisiveté de la campagne & l'ardeur de la jeunesse m'avoient fait trouver du plaisir à la voir, & peut-être n'aurois-je pas senti d'éloignement pour elle, si d'autres vues ne m'eussent empêché de penser au mariage : mais ne lui ayant jamais prononcé le nom d'amour, je cherchois sur

Digitized by Google

quoi elle avoit pu fonder l'opinion qu'elle marquoit de mes ſentimens. Les ſiens devoient être bien vifs, pour lui avoir ſitôt inſpiré de me ſuivre. Après quelques réflexions, je trouvai du danger à différer un moment ma réponſe. J'avois cru remarquer dans ſon caractère plus de vivacité que de raiſon. Quand j'aurois eu plus de penchant pour elle, je n'aurois pas été capable de la diſputer à mon père; & je l'étois encore moins de prendre plaiſir, comme la plupart des gens de mon âge, à triompher d'un cœur dont je n'attendois rien. Enfin je me déterminai à lui répondre ſur le champ, mais d'un ſtyle moins galant qu'honnête & ſenſé, pour lui faire perdre toutes les fauſſes idées qu'elle avoit de moi.

Je commençai par déclarer à ſon confident quelle étoit ma réſolution. Il en parut conſterné. Vous ne ſavez pas, me dit-il, que l'offre de votre père eſt de lui aſſurer après ſa mort la jouiſſance de tout ſon bien. Je l'ignorois, lui répondis-je, mais je ne ſerai pas fâché qu'elle faſſe le bonheur de ſa vieilleſſe à cette condition. Ma lettre fut écrite dans le ſens que j'avois médité, & je preſſai le courrier de retourner ſur ſes pas dès la même nuit.

Cet incident, dont je ne devois pas attendre d'autres ſuites, ne laiſſa pas de me cauſer aſſez

Digitized by Google

de chagrin pour me retenir chez moi le jour ſuivant. Je ne ſais quel preſſentiment me faiſoit craindre de troubler le bonheur de mon père, ou du moins qu'il ne pût m'accuſer d'avoir cherché à faire manquer ſon mariage. Cependant je me rendis à l'heure du ſouper chez le préſident. J'y trouvai une partie des convives de l'intendante, avec quelques autres perſonnes qui m'étoient inconnues. Le rôle du maître fut brillant par la bonne chère; mais ne voyant point de changement dans la ſimplicité de ſon diſcours & de ſes manières, je ne doutai point que l'intendante & ceux qui penſoient comme elle, ne cruſſent lui faire grâce en ſe réduiſant quelquefois à l'écouter. Loin de faire valoir ſes grandes connoiſſances, je voyois qu'en homme ſenſé il entroit dans le torrent des propos les plus frivoles, pour ne gêner perſonne par la ſupériorité de ſes lumières. Il y méloit quelques vieux contes, comme l'intendante me l'avoit fait remarquer, & je trouvai qu'il les faiſoit avec grâce: mais comme ils ſe reſſentoient un peu de la lenteur de ſon âge, à peine lui laiſſoit-on le tems de finir. Quelqu'un l'interrompoit, pour apprendre à la compagnie une anecdote ſcandaleuſe, d'où les autres paſſoient avec auſſi peu de liaiſon à la critique de la comédie du jour, ou de quelque air d'opéra. La marquiſe aux trois amans,

Digitized by Google

& la jeune femme du conſeiller ayant refuſé d'être de la partie, on les excuſa d'abord malignement, ſur les douces & juſtes raiſons qui pouvoient les retenir chez elles. Enſuite parlant, ſans voile, des attachemens qu'on leur ſuppoſoit, on épuiſa les railleries & les peintures plaiſantes ſur le compte des deux dames & de leurs amans. Je les connoiſſois trop peu pour me charger de leur défenſe; & quoique mon attention ſe fût réveillée au nom de la charmante conſeillère, je m'intéreſſois moins pour ſon innocence, dont je n'avois pas le moindre ſoupçon, que je n'étois choqué de voir ménager ſi peu une femme aimable, qui ne perdoit rien de ſon mérite pour s'être laiſſée ſurprendre par une paſſion bizarre. Mais on tomba ſur le financier, qui s'étoit diſpenſé auſſi du ſouper. Vous verrez, dit un parleur agréable, qu'il eſt occupé quelque part à recueillir ſes titres de nobleſſe. Dites à les faire, reprit un autre. Cette raillerie me parut ſi choquante, après ce que j'avois entendu la veille, que je crus lui devoir le témoignage que j'étois en état de lui rendre. Je ne connois M. de... que d'hier, interrompis-je; mais ſi vous aviez quelque doute ſur ſa naiſſance; je ſuis certain qu'il eſt de la maiſon de.... & proche parent du marquis de ce nom. Malgré la conſidération qu'on n'avoit pas ceſſé d'avoir

Digitized by Google

pour moi, mon discours fut reçu avec de grands éclats de rire. Vous avez oublié ce que je vous appris hier, me dit plus sérieusement l'intendante. M. le comte ne fait qu'arriver à Paris, reprit une autre femme; il n'est pas surprenant qu'il ignore ces choses-là. Non, non, reprit un bel esprit de robe, c'est nous-mêmes qui n'entrons pas bien dans l'ironie de M. le comte: n'a-t-il pas dit qu'il ne connoît M. de... que d'hier? Qu'est-ce qu'un homme d'hier? C'est un homme qui a besoin en effet de se faire des titres. Peut-être en achètera-t-il de la maison de... Je me rends là-dessus. Le marquis n'est pas l'homme du monde le plus à son aise.

J'avoue que ce misérable tissu de malignités & d'impertinences, me causa une vive indignation. Cependant j'affectai civilement d'en rire. L'esprit est ici prodigué, repris-je; mais que ce ne soit pas, s'il vous plaît, aux dépens de la vérité & de la justice. Je me flatte qu'on m'en croira sur ma parole. Je vis hier M. le marquis de... qui est ancien ami de mon père. Il me dit, je ne sais à quelle occasion, que l'ayeul de M. de... & le sien étoient frères. C'est être, si je ne me trompe, issus de germains. L'air ferme dont j'accompagnai ce discours, ôta l'envie de me répliquer directement; ce qui n'empêcha point diverses réflexions que j'entendis autour

Digitized by Google

de moi. M. le comte, qui n'eſt à Paris que depuis deux jours, diſoit l'un, aura confondu les noms. Qui ſait, après tout, reprit un autre, ſi M. le marquis de... n'eſt pas payé pour tenir ce langage? On diſoit à ce moment qu'il n'eſt pas riche. Le préſident termina cette ſcène, en diſant qu'il ne connoiſſoit point la naiſſance de M. de... mais qu'il connoiſſoit Paris pour le règne de la légèreté & de la médiſance, & qu'il ne croyoit rien d'impoſſible dans ces deux genres.

Pour moi, qui retombai dans mes réflexions en me retirant, je fus effrayé de ce comble d'injuſtice, ſuivant lequel il n'y a jamais le moindre fond à faire ſur la bonne ou mauvaiſe renommée, ni ſur tous les jugemens dont l'opinion publique ſe compoſe par degrés.

Je ne pouvois déſavouer néanmoins que ceux à qui je trouvois tant de légèreté & d'injuſtice avec ſi peu de ſens & de raiſon, n'euſſent bien des qualités aimables. J'y étois même ſenſible, & rien ne m'avoit paru moins ennuyeux que mes deux ſoupers. Mais il me ſembloit que cette eſpèce d'agrémens qui flattoient le goût que je me ſentois pour le plaiſir, excluoient d'autres qualités, ſans leſquelles je ne concevois pas que le caractère pût être honnête & la ſociété vertueuſe. Tant de vivacité dans les ſaillies de l'i-

Digitized by Google

magination, aux dépens de l'ordre & de la vérité, ne me faiſoient pas ſuppoſer de grands principes de droiture. L'indiſcrétion à parler de tout comme au haſard, m'inſpiroit de la défiance. L'indifférence pour la réputation d'autrui me rendoit la bonté du cœur ſuſpecte. Je ne dis rien de cent maximes échappées même aux femmes dans la chaleur de la joie, qui m'avoient paru choquer la bienſéance. En un mot, la fineſſe des idées ou les grâces du langage, que j'étois capable de goûter, les charmes de la figure, auxquels mon cœur ne ſe refuſoit pas, les recherches du luxe & de la bonne chère, dont je n'étois pas ennemi, ne me dédommageoient point aſſez de ce qui manquoit à cette ſociété du côté du caractère.

Cependant comme j'aurois bleſſé mes propres principes en jugeant de toutes les autres par cet eſſai, je continuai les jours ſuivans de me rendre où j'étois engagé. Quoique le fond de l'aſſemblée fût ordinairement le même, il s'y trouvoit chaque fois de nouveaux viſages ; ce qui me donnoit occaſion de multiplier mes connoiſſances. Dans le nombre de ceux que je voyois ainſi pour la première fois, je crus en démêler pluſieurs d'un eſprit plus ferme & plus ſenſé. En arrivant, je trouvois toujours la compagnie partagée entre pluſieurs tables de jeu, & je ne refuſois pas de

Digitized by Google

jouer moi-même. Ce n'étoit pas le tems de ſe connoître, ou du moins de s'approfondir. S'il reſtoit quelque intervalle juſqu'au ſouper, la converſation étoit paiſible ; ſoit qu'elle devînt générale, ou qu'elle fût bornée entre ceux qui avoient fini leur partie. Ce fut dans ces occaſions que tombant ſur diverſes perſonnes que je n'avois point encore vues, je fus aſſez ſatisfait de leur entretien pour juger fort avantageuſement de leur caractère. Mais à peine avoit-on ſervi, que je les voyois entrer dans le torrent, & recevoir les impreſſions du grand nombre. Quelques-uns étoient plus lents à s'échauffer. Leur mémoire & leur imagination ſembloient attendre qu'on les mît en mouvement. Il s'en trouvoit d'autres qui par leur facilité à s'exprimer, & par une abondance de nouvelles qu'ils avoient comme en réſerve, jetoient les fondemens de la bonne humeur. Enſuite lorſque cette diſpoſition commençoit à gagner, & que chacun ſe trouvoit animé de ſa propre chaleur, ou de celle qu'on lui communiquoit, tout le monde prenoit le ton des ſoupers précédens, & j'étois étonné de voir une ardeur générale à ſe faire valoir par les mêmes misères.

Pendant le jour, je n'oubliois pas le ſoin de mes affaires. Je terminai avec M. le comte de C... celle de ma compagnie. Rien ne me preſſoit de

Digitized by Google

m'aller faire recevoir au régiment. Il étoit en garniſon à Sedan, & M. le comte de C... me conſeilla d'attendre ſa revue, qu'il ne devoit faire que dans trois mois. Je dînois ſouvent à l'hôtel de V... La table de M. le maréchal étoit ordinairement compoſée d'officiers, & les entretiens étoient preſque toujours militaires. Ma raiſon en étoit ſatisfaite. Je ſentois l'utilité que j'en pouvois tirer pour le métier que j'avois embraſſé. D'ailleurs il n'y avoit rien d'auſtère dans le commerce du maître & des convives. Mais je n'y trouvois pas les plaiſirs qui convenoient à mon âge, comme je n'avois point encore trouvé dans mes ſoupers les entretiens qui convenoient à ma raiſon.

Le vieux marquis de... que je n'avois pas ceſſé de voir, & de qui je croyois pouvoir tirer beaucoup d'inſtructions, me demanda un jour ce que je devenois tous les ſoirs, & pourquoi nous ne nous rencontrions pas quelquefois à ſouper. Je lui appris tous les engagemens dans leſquels j'étois entré, ſans les avoir cherchés. Il connoiſſoit pluſieurs perſonnes de la ſociété de l'intendante. Le commandeur de... étoit même de ſes amis. Il m'en fit l'éloge, en ajoutant que c'étoit l'homme du monde le plus à plaindre, avec ſes richeſſes & ſa bonne mine. Je ne connois, me dit-il, ſes infirmités que depuis deux mois. L'é-

Digitized by Google

tant allé voir le matin, j'entrai si familièrement que je le surpris entre les mains de son valet-de-chambre, qui l'enveloppoit d'une infinité de bandages. Il ne put me déguiser que depuis l'âge de quinze ans il est affligé d'une furieuse incommodité, qui a fait sa vocation pour l'ordre de Malthe, en le forçant à la continence. Bon, répondis-je, on assure que sa froideur pour les femmes vient d'une cause bien différente. Je vous dis la vérité, reprit le marquis; mais il la cache, & je fais peut-être une indiscrétion de vous l'apprendre. Je lui racontai là-dessus l'opinion que l'intendante & d'autres femmes, sans doute, avoient de lui. Il en rit malignement. Pour moi, qui n'y trouvois qu'un nouveau sujet d'admirer la fausseté des jugemens publics, je rapprochai cette preuve de celles que j'avois déjà dans le même genre. Mais ce n'étoit point sur la morale que j'attendois des lumières du marquis. Il me reprocha de m'être livré uniquement à la même société, tandis que je pouvois trouver à Paris de quoi varier beaucoup plus mes amusemens & mes connoissances. Vous ne savez pas, me dit-il, qu'on s'en fait ici dans tous les goûts. Vous trouverez dans chaque quartier des maisons ouvertes où l'on a droit d'entrer le soir, après y avoir été une fois présenté. On y joue, on y soupe très-bien. La compagnie est quelquefois fort bonne.

Digitized by Google

Ce ſont des gens riches, qui ne ſe croient nulle part mieux que chez eux, & qui regardent comme le plus doux fruit de leur fortune, de ſe faire une petite cour ſur laquelle ils dominent. Telle eſt l'intendante, & la plupart des perſonnes que vous m'avez nommées. On leur apprend les nouvelles. On s'empreſſe à les réjouir par beaucoup d'agrément & de bonne humeur. Ces ſociétés ont leur mérite, & ce ſont aujourd'hui preſque les ſeules de Paris qui repréſentent; mais elles ne conviennent qu'aux gens libres & déſœuvrés. J'appelle de ce nom, continua le marquis, ceux qui, peut-être à force de s'être uſés pour le plaiſir, n'ont aucun goût vif & décidé, & pour qui toute compagnie eſt bonne, où l'on trouve des hommes & des femmes, où l'on joue un jeu modéré, où l'on raconte les hiſtoires de la ville, & où l'on ſoupe. Parmi ces gens-là, il peut ſe trouver de l'eſprit & de la joie; mais c'eſt communément de l'eſprit ſans règle, & de la joie ſans intérêt. Parlez-moi des ſociétés que j'aime, reprit-il, en mettant plus de vivacité dans ſes yeux: ce ſont les ſociétés à caractère; celles qui ſont compoſées de gens qui s'accordent dans leurs goûts, & qui les ont fort vifs; qui trouvent des charmes à vivre enſemble, parce qu'ils ſont paſſionnés pour les mêmes choſes; qui ne ſe piquent pas de faſte, ni même de beaucoup d'ordre dans leurs parties, mais qui ſavent

Digitized by Google

y réunir tout ce qu'ils désirent, & qui en jouissent avec des transports mutuels. Je ne doute point, ajouta-t-il, que dans tous les états de la vie il ne se forme ainsi des sociétés qui se rendent heureuses par la ressemblance & la communication des goûts & des plaisirs. Les buveurs s'assortissent avec les buveurs ; les savans avec les savans ; les dévots avec ceux qui le sont aussi. Pour moi je suis pour les petits soupers, & je passe la plupart de mes nuits avec d'aimables gens qui sont dans le même goût. Soyez des nôtres, me dit-il. Essayez dès aujourd'hui.

Quoique je ne visse pas trop bien où le marquis prenoit à son âge cette vivacité de désirs & de goûts qu'il s'attribuoit, il m'avoit fait une peinture si juste de la société de l'intendante, que je pris confiance à l'idée qu'il me donnoit de la sienne. Sur le champ j'aurois accepté son offre, si je n'eusse été lié par un autre engagement. Je n'avois vu qu'une fois la jeune femme du conseiller ; & surpris qu'elle n'eût paru dans aucun des soupers où je m'étois trouvé depuis, j'en avois fait des plaintes à l'intendante. Mon empressement m'avoit attiré quelques railleries. On m'avoit demandé si je pensois à supplanter le secrétaire. Je ne m'étois pas défendu d'être fort sensible à tant de charmes ; mais badinant moi-même sur l'indigne attachement d'une si jolie femme,

Digitized by Google

j'avois répondu de très bonne foi, que je n'avois aucune prétention sur un cœur profané. Cependant j'avois trouvé tant de douceur à la voir, que l'intendante m'ayant proposé ce jour-là de me faire souper avec elle, je ne m'étois pas fait presser pour y consentir. Je me flatte de l'avoir, m'avoit dit l'intendante. Elle refuse tous les soupers; mais j'ai eu jusqu'à présent le bonheur d'être exceptée, & je suis fort glorieuse qu'elle me préfere quelquefois à son Médor. Je comptois donc sur cet arrangement, & le soir approchoit. Je savois que pour plaire à l'intendante, il falloit aller faire sa partie de jeu. Je priai le marquis de remettre celle du petit souper à quelqu'autre jour. Il m'assura que je perdois beaucoup. Il me dit qu'il regrettoit pour moi le plaisir dont j'allois me priver. C'étoit une rencontre unique. Enfin pour concilier tous les engagemens, il me proposa de le rejoindre à toute heure où je serois libre; sûr de trouver les acteurs à la petite maison jusqu'à cinq heures du matin. Je lui donnai ma parole. Il me laissa l'adresse, en m'assurant que je trouverois tous ses amis prévenus.

L'intendante, chez qui je me rendis aussitôt, avoit déjà beaucoup de monde, & ses parties de jeu étoient liées. Elle me fit signe de m'approcher de son oreille. Je suis disgraciée, me dit-elle. Nous n'aurons point la dame. Elle m'a fait déclarer

cruellement qu'elle s'eſt fait une loi abſolue de ne plus ſouper dehors. Je ne ſais ce qui m'attire ce refus; ou plutôt je le ſais à merveille, ajouta-t-elle, avec un ſourire malin; mais il faut s'en réjouir pour l'intérêt du Médor. Je lui fis une réponſe badine ſur le plaiſir qu'on nous refuſoit, quoiqu'au fond, le regret que j'eus de le perdre me fit ſentir ſérieuſement que je l'avois déſiré. L'aſſemblée étant fort nombreuſe, je crus que dans une maiſon où l'on ſoupoit tous les jours, j'étois diſpenſé de me contraindre, ſur-tout lorſque la partie manquoit par le fond. Celle du marquis m'avoit laiſſé une curioſité, que je réſolus de ſatisfaire. Mon caroſſe étoit reſté dans la cour. Je deſcendis ſans être apperçu, & je pris le chemin du Roule, ſuivant l'adreſſe que j'avois conſervée.

Je n'avois connu le marquis que de nom, avant de le voir à Paris. Il étoit ami de mon père. Il avoit ſervi avec honneur. Il avoit mangé au ſervice la meilleure partie de ſon bien. Je ne le connoiſſois point encore à d'autres titres, ou, ſi dans le commerce récent que j'avois avec lui, il m'avoit fait pénétrer une partie de ſon caractère, c'étoit du côté de l'eſprit & de la ſcience militaire, dont j'avois cru découvrir qu'il étoit fort bien partagé. Il m'avoit parlé de plaiſir. Je l'aimois, & je m'étois livré à toutes les eſpérances qu'il m'avoit fait concevoir. Il ne me paroiſſoit

pas surprenant qu'il eût le même goût. Je n'en avois admiré que la vivacité dans un homme de son âge. J'arrivai à la petite maison, en cherchant d'avance à quels plaisirs je devois m'attendre, & je m'imaginois bien que dans une société où l'on ne s'occupoit que d'un soin si doux, il y en auroit beaucoup de réunis. Du jeu, de la musique, des femmes aimables, des hommes spirituels & polis, une chère délicate, & d'excellens vins. Voilà sur quoi rouloient toutes mes idées. La porte s'ouvrit, & je vis le marquis accourir au-devant de moi. Il parut charmé de me voir. Vous êtes annoncé, me dit-il, attendu, souhaité. Il me nomma les hommes, tous gens d'une naissance & d'un mérite connus.

J'entrai dans un appartement, qui, sans être fort spacieux, répondoit par l'élégance & la propreté au nom de tant d'honnêtes gens, & à l'opinion que j'avois dû prendre des dames, sur la crainte qu'on avoit eue de ne les pas voir arriver. Ce n'étoit point la richesse qui éclatoit dans les meubles. Mais il n'y paroissoit rien à désirer pour le goût & la commodité. Tout étoit éclairé avec une profusion de lumières. Nous pénétrâmes dans un grand cabinet, où tout le monde s'étant levé pour me recevoir, mes yeux tombèrent d'abord sur le maître de la maison, qui vint à ma rencontre avec des expressions légères & polies,

Digitized by Google

Mais en tournant la tête du côté de l'assemblée, j'apperçus trois dames d'une figure charmante, à qui je me hâtai de faire une profonde révérence. Elles étoient vêtues avec la dernière propreté, & je ne remarquai point qu'elles fussent embarrassées de voir un étranger. Les cérémonies de la connoissance étant courtes entre les hommes, on s'assit. J'allois raconter comment je m'étois procuré le plaisir de venir, contre mon opinion. Je fus interrompu. Eh bien Fanchon, dit brusquement le vieux marquis, tu ne viens point embrasser M. le comte? Fanchon se leva, & vint m'embrasser fort modestement. Et toi Lisette, & toi Catin, il faut vous prier de faire de même. Lisette & Catin vinrent m'embrasser aussi.

J'avoue que, dans la première surprise, je reçus cette étrange civilité avec quelques marques d'embarras. Je cherchai, en me remettant, quelle explication je devois donner à mon aventure. Ce qui me vint de plus naturel à l'esprit, ce fut que le chev.... qui étoit le maître de la maison, & deux de ses amis, nous faisoient souper avec leurs maîtresses; je trouvai même le fondement de cette idée dans la manière dont le marquis m'avoit annoncé une fête extraordinaire, & je m'imaginai que la familiarité avec laquelle il les avoit traitées, étoit le ton d'un vieux militaire, que son caractère autorise quelquefois à s'oublier près des

Digitized by Google

femmes. Je demeurai quelque tems dans mon opinion. Mais le compliment du marquis aux trois dames devint comme l'ouverture de cette scène. On s'imagina sans doute que si j'étois un peu novice dans les usages de la société, ce signal suffiroit pour m'instruire. Chacun commença par se mettre à son aise, c'est-à-dire, qu'au lieu de demeurer assis comme on l'étoit, l'un se jeta tout de son long sur un lit de repos, l'autre s'étendit sur un canapé, un autre prit Fanchon, & lui fit faire quelques pas de danse, d'autres ôtèrent le mantelet aux dames, pour les mettre en état de briller avec tous leurs attraits. Je cessai bientôt d'être étonné pourquoi on avoit craint si fort qu'elles n'arrivassent point. J'appris qu'elles étoient nouvellement dans le monde, que c'étoit leur seconde partie, & que le bruit de leurs charmes s'étant répandu depuis le souper qu'elles avoient fait deux jours auparavant dans la petite maison de M. le d. de... il avoit fallu leur promettre à chacune cinq louis pour les avoir ce jour-là.

Le marquis me dit à l'oreille, en me pressant de quitter mon épée : elles sont fraîches, on nous a garanti leur santé, enfin tout le monde se porte ici fort bien. Vous pouvez choisir, & suivre votre goût. Je compris son langage. Mais déjà résolu de me tenir à mes bornes, je cherchai comment je pourrois me faire au ton de cette joyeuse assem-

blée sans m'engager trop loin. Je voyois déjà les plus empressés disparoître successivement avec les belles. Les absences n'étoient pas longues, & chacun paroissoit penser aux besoins d'autrui en satisfaisant les siens. Le chevalier me voyant peu d'ardeur à prendre mon tour, m'en fit un reproche. Je ne pus sortir d'embarras qu'en lui faisant entendre que je me ressentois des fatigues de la nuit précédente. Liberté, me dit-il, liberté comme au siècle d'or. Mais on trouvera ici le moyen de vous faire rappeler vos forces. Comme des excès de retenue m'auroient donné un ridicule, je ne laissai pas de badiner, de rire, de danser, & de me prêter à toutes les folies de la société. Tout ce prélude se passa sans indécence. Je compris fort bien qu'une manière de se réjouir, si vive & si libre, pouvoit avoir des charmes pour des voluptueux de tout âge qui n'aiment point à se contraindre; & que sur-tout pour un vieillard, tel que le marquis, il y avoit de la douceur à se procurer, pour son argent, des plaisirs qu'il ne pouvoit plus espérer par les voies d'une galanterie plus honnête. Mais je ne me faisois point à cette indifférence grossière, qui laissoit du goût & de l'empressement même aux acteurs, pour ce qu'ils voyoient sortir des mains d'autrui. Cette communauté de faveurs me révoltoit. Le marquis, au comble de la joie, & plus ardent que ceux de

mon âge, me dit en m'embraſſant d'un air pénétré : convenez que voilà le vrai bien de la vie. Pour moi, je n'en connois point d'autre, & je n'ai jamais regretté l'argent dans ces occaſions. Je lui répondis qu'on étoit fort heureux de pouvoir trouver ſon bonheur en l'achetant par quelques écus. Mais je crus voir, dans cet aveu, la cauſe du déſordre de ſa fortune; & je compris qu'une infinité d'officiers qui ſortent du ſervice, n'ont pas toujours raiſon d'attribuer le mauvais état de leurs affaires aux ſeules diſgrâces du métier.

Malgré l'éloignement naturel que je me ſentois pour trois créatures qui faiſoient un ſi indigne uſage de leurs charmes, je ne pus me défendre d'une certaine compaſſion pour leur âge, & pour la pauvreté qui les forçoit peut-être de s'abandonner avec cet oubli de toutes ſortes de loix. La plus âgée n'avoit pas dix-ſept ans. Fanchon ſur-tout m'inſpiroit une pitié ſi vive, que j'en étois ramené aux plus ſérieuſes réflexions ſur l'injuſtice de la nature & de la fortune. Outre la beauté des traits & la fraîcheur de la jeuneſſe, ſa phyſionomie avoit quelque choſe de ſi noble & de ſi modeſte, que dans toute autre occaſion je l'aurois priſe pour une fille de qualité, qui avoit reçu la meilleure éducation. N'eſt-il pas affreux, diſois-je en moi-même, qu'avec une figure tou-

Digitized by Google

chante & tant d'agrémens naturels, cette malheureuse fille, qui auroit pu faire le bonheur d'un honnête homme, & trouver le sien dans un autre état, soit destinée à passer une si belle jeunesse dans la plus infâme dissolution? Je la regardois fixément, en m'occupant de cette pensée. Elle s'imagina qu'étant presque le seul qui n'avoit rien eu à démêler avec elle ou avec ses compagnes, je commençois à ressentir ses impressions. Elle me confessa même bientôt que le marquis & le chevalier l'avoient chargée particulièrement de réveiller mes désirs. Elle vint à moi les bras ouverts. Ses vues, que je comprenois fort bien, me firent naître un dessein que j'exécutai. Je la reçus avec de vives caresses, & je consentis de passer avec elle dans une chambre voisine. Toute l'assemblée battit des mains, pour applaudir à sa victoire. Je leur laissai la liberté de s'arrêter à leurs imaginations.

Etant seul avec Fanchon, je fermai avec soin la porte sur nous. Venez, mon cœur, lui dis-je, en la conduisant sur un fauteuil. Je la fis asseoir, & je m'assis près d'elle. Vous êtes charmante, repris-je, d'un ton fort tendre; je ne connois point de fille qui approche de vous. Mais, avant que d'aller plus loin, je veux savoir depuis quand vous faites des parties, & si vous y avez trouvé jusqu'à présent beaucoup de satisfaction. Elle me

protesta qu'elle n'avoit commencé que depuis deux jours, & qu'elle avoit trouvé beaucoup de plaisir à voir, me dit-elle, des seigneurs tels que nous. Oh! vous ne me persuaderez pas, lui répondis-je, que vous soyez au lendemain de votre coup d'essai; & pour vous mettre tout d'un coup à l'aise, je vous déclare que votre sincérité ne changera rien à ma façon de penser, parce que je n'ai aucun dessein de prendre vos faveurs, & que je ne vous ferai pas moins présent de quelques louis. Mais je vous demande la vérité, & sur-tout si vous vous plaisez dans votre infame état. Ce terme, qui m'échappa peut-être trop tôt, parut la disposer à me parler sincèrement. Elle m'assura encore que la partie du jour étoit la seconde de sa vie. Mais reprenant les choses de fort loin, elle me fit l'histoire d'un vieux major de cavalerie qui l'avoit débauchée dans une ville de province, & qui l'avoit amenée à Paris. Il y étoit mort depuis peu, sans lui avoir assuré une pension qu'il lui avoit promise; & dans la crainte de ses parens qui la faisoient chercher, elle avoit accepté les offres d'une dame qui lui avoit promis de la faire vivre heureuse & tranquille, en ne sortant que la nuit pour les parties de seigneurs. A l'égard de la satisfaction qu'elle y trouvoit, elle me dit que j'en pouvois juger; & qu'une fille comme elle, qui avoit été élevée dans des vues bien dif-

férentes, étoit fort à plaindre de la nécessité où elle étoit réduite. Quelques larmes qu'elle laissa couler en finissant, me persuadèrent qu'elle gémissoit effectivement de sa situation. Je marquai peu de curiosité pour sa naissance, dont je ne me serois pas rapporté à son témoignage; mais je lui donnai ma parole de la servir, si elle vouloit abandonner la débauche. Ha! me dit-elle, en levant les yeux avec tendresse, c'est la seule grâce que je demande au ciel. Je serois trop heureuse si je trouvois un honnête-homme qui voulût prendre soin de moi. Je m'explique, lui répondis-je. Prendre soin de vous, c'est-à-dire, vous aider à vivre honnêtement, vous mettre en état de vous occuper, & fournir avec des précautions raisonnables aux non-valeurs de votre travail; voilà ce que je vous offre avec joie; car mon humeur ne me porte point à me lier autrement avec vous. Quoique cette réponse ne s'accordât point avec sa première idée, elle en parut fort satisfaite. Sa reconnoissance alla jusqu'à baiser mes mains, & à les mouiller de pleurs. Je lui demandai son adresse, & je lui promis qu'elle auroit incessamment de mes nouvelles. Ce qui vous revient ici, lui dis-je, peut vous mettre à couvert de toutes sortes d'infamie pour un jour ou deux; mais voici quatre louis qui sont encore plus sûrs, & dont vous m'aurez l'obligation qu'à vos bons sentimens. Je les

lui fis accepter. Rentrons, ajoutai-je, ne faisons rien éclater de nos desseins, & feignons sur-tout d'être fort contens l'un de l'autre.

Nous rentrâmes. Tout le monde félicita Fanchon du pouvoir de ses charmes. Elle reçut les complimens de bonne grâce, & je n'en désavouai point la cause. Cependant comme il falloit s'attendre à beaucoup d'autres attaques dans le cours d'une longue nuit, il me vint à l'esprit de l'en délivrer par une supercherie fort innocente. Je dis à l'oreille, au marquis & à quelques autres, que j'avois eu de bonnes raisons pour n'être pas le plus empressé, & que n'étant pas sûr de ma santé, j'avois cru devoir à la compagnie le soin que j'avois eu de prendre le dernier rang, dans la vue de n'exposer personne. Cette fausse confidence fut bientôt répandue entre les hommes. Elle réussit peut-être trop bien au gré de Fanchon, qui fut respectée tout le reste de la nuit comme une vestale.

L'heure de la table ayant succédé, on servit un souper dont chaque plat me parut exquis. Ce fut la seule partie de la fête où je ne trouvai rien que d'agréable & de piquant; la conversation même fut d'abord si fine & si légère entre les hommes, que je fus charmé de lui voir prendre un tour auquel je ne m'étois pas at-

Digitized by Google

tendu. Elle se soutint quelque tems avec ce sel & cette élégance. Chacun y contribuoit avec le même esprit & le même feu. Ce n'étoient point des choses profondes, qui auroient été sans doute hors de saison. Mais dans le badinage même, je remarquois une justesse & une vérité, qui me faisoient sentir que chaque genre a de véritables perfections qui lui sont propres; & l'air de joie, qui accompagnoit ces richesses d'esprit & d'imagination, achevoit d'en faire un des plus délicieux amusemens du monde. Je compris que les petits soupers, comme le marquis les appeloit, composés de gens aussi spirituels & aussi aimables, qui seroient capables de se contenir dans certaines bornes, auroient mérité tous les éloges qu'il m'en avoit faits. Mais les filles, qui s'étoient occupées jusqu'alors à boire & à manger fort avidement, voulurent aussi se faire entendre. On prit bientôt un autre ton. Le vin commençoit à répandre une chaleur qui ne m'a jamais paru aimable, quand, au lieu d'animer seulement l'esprit, elle prend sa place, & la croit bien remplir sans le secours de la raison & de l'honnêteté. On passa aux expressions sales, & aux histoires scandaleuses. On mit sur la scène toutes les femmes de Paris; d'abord les filles de théâtre & les femmes galantes; ensuite toutes les jolies femmes de toutes sortes

Digitized by Google

de rangs & de caractères. Les qualités de l'esprit & du corps, les aventures secrètes & publiques, le nom des amans, la sottise des maris, le nombre & la durée des intrigues, tout fut dévoilé avec des embellissemens & des peintures. Au milieu de ce torrent, dans lequel mon arrivée récente à Paris me dispensoit d'entrer, je fis faire attention au chevalier, que nous étions environnés de nos laquais, qui écoutoient avec la dernière attention. Il est vrai, me dit-il; ces choses-là s'oublient. Qu'on apporte le dessert, & qu'il ne reste ici personne. L'ordre fut exécuté, en peu de momens; la table chargée de bouteilles; champagne, vins grecs, toutes sortes de liqueurs apportées; la livrée renvoyée, & les portes fermées soigneusement.

J'avois espéré que dans l'intervalle du service, le repos qui avoit succédé pendant quelques minutes à tant d'agitation, serviroit à faire changer de matière à l'entretien. Je ne m'étois pas trompé. Après avoir fait l'éloge de quelques vins excellens, on s'engagea dans des propos plus sérieux, mais qui par un autre caprice se tournèrent peu-à-peu en raisonnemens sur la religion. Je me garderai bien de rappeler ici mille sophismes d'incrédulité. Entre tant d'honnêtes gens qui étoient à table, je dirai avec regret que la religion trouva peu de défenseurs, & que les plus mo-

Digitized by Google

dérés furent ceux qui la réduisirent au déisme. J'entrepris d'abord, avec plus de zèle que de prudence, de combattre quelques misérables principes, que je croyois pouvoir détruire, sans me piquer de profondeur dans mes lumières. Mais je m'apperçus bientôt qu'il n'étoit pas question de s'éclairer mutuellement, & que la plupart des convives ayant pris leur parti, ils se plaisoient à faire des objections, sans prendre le même plaisir à les résoudre. Le marquis étonné de m'entendre, me demanda si j'y pensois, de vouloir faire l'apôtre, & d'où je venois avec cette dévotion qu'il ne me connoissoit pas. De la dévotion, lui dis-je! non assurément, & je me reproche d'être fort éloigné de mon devoir: mais je me fais honneur de n'être pas sans religion, & de le déclarer même à ceux qui semblent y renoncer. C'étoit plus qu'il n'en falloit peut-être, dans une occasion de cette nature; mais je me croirois déshonoré à mes propres yeux, si j'étois jamais capable de trahir là-dessus le témoignage de mon cœur. Delà vient que je suis porté à croire qu'il y a beaucoup plus de véritables athées qu'on ne pense: car, s'imaginer que tous ceux qui affectent de l'être, ne le sont qu'en apparence, c'est se mettre, selon moi, dans la nécessité de les trouver trop mépriſables.

Quoique le ton de ma réponse n'eût été cho-

quant pour perſonne, le marquis en prit occaſion de rompre un entretien qui l'amuſoit moins que les nouveaux plaiſirs qu'il ſe propoſoit. Il fit remarquer à ſa montre que la nuit commençoit à s'avancer. Dans ſes principes, les plaiſirs perdoient beaucoup à la lumière. Il prit les trois filles, qui étoient appéſanties de vin & de ſommeil, & nous exhortant à le ſuivre, il retourna au grand cabinet où il avoit placé la ſcène du divertiſſement. Là, il prit le matelas du lit de repos, & tous les couſſins du canapé & des chaiſes, qu'il étendit à terre au milieu du cabinet. Enſuite, excitant les filles à ſoutenir glorieuſement leur réputation, il leur déclara qu'il falloit faire des culbutes ſur le théâtre qu'il venoit de préparer. Toutes novices qu'elles ſe prétendoient, elles n'ignoroient pas cet agréable exercice. Cependant Fanchon, à qui le vin n'avoit pas fait oublier les engagemens qu'elle avoit pris avec moi, me jetoit quelques regards qui ſembloient attendre mon conſentement. Mais le marquis bruſqua l'aventure, en la précipitant ſur les matelas avec ſes compagnes. Les ſauts commencèrent d'un air fort brillant ; c'eſt-à-dire, qu'au riſque de ſe rompre mille fois le cou, ces miſérables créatures firent toutes les culbutes & les gentilleſſes du bel uſage. J'en fus témoin, plus d'un quart-d'heure, en m'étonnant qu'elles

qu'elles y puſſent réſiſter ſi long-tems ; mais lorſque les libertés recommencèrent avec moins de ménagement, j'eus peine à vaincre ma laſſitude & mon dégoût. Le haſard me fit remarquer au coin d'une fenêtre, un rayon de lumière qui m'avertit qu'il étoit grand jour. Je paſſai ſous le rideau, & j'ouvris le volet. Cette fenêtre donnoit de plain-pied ſur un fort beau jardin que je n'avois point encore apperçu. L'air étoit ſi doux, la matinée ſi fraîche, & le jardin ſi agréable, que je me crus tranſporté dans un autre monde. Je jetai les yeux ſur ma montre. Il étoit près de cinq heures, & nous étions au mois de Mai, qui m'a toujours paru délicieux à Paris. Je me ſoulageai d'abord par une reſpiration plus libre, car j'avois la poitrine oppreſſée de la chaleur de l'appartement & de la vapeur des bougies. Enſuite je conſidérai avec plus d'attention tous les agrémens du jardin. Dans une aſſez petite étendue, il réuniſſoit mille beautés. Le parterre étoit d'un deſſin charmant, & les plate-bandes émaillées de fleurs, avec une variété infinie. Un treillage, couleur de chair, qui régnoit le long des murs, entrelaſſé de divers feuillages, bornoit la vue à droite & à gauche, & ne changeoit de forme que pour s'enfoncer dans quatre endroits, qui étoient la place d'autant de belles ſtatues. Je ne démêlai

Digitized by Google

pas tous les ſujets qui étoient de la fable ou de l'hiſtoire ; mais le ciſeau du ſculpteur & le goût du maître, me parurent admirables pour les nudités. Le parterre étoit ſéparé du bois par une pièce verte, bordée de part & d'autre en demi-cercle, d'un maſſif d'arbriſſeaux fleuris, qui ne ſurpaſſoit pas la hauteur de deux pieds, autour duquel l'allée du milieu ſe diviſoit pour ſe joindre à celles des deux côtés. L'ouverture entre les deux maſſifs découvroit juſqu'au pied, un grouppe de ſtatues en différentes attitudes, qui occupoient une niche de gazon pratiquée dans la face du bois ; les unes aſſiſes, d'autres debout ou à demi-levées, ſuivant les différentes affections que le ſculpteur avoit eu deſſein d'exprimer. C'étoient des nymphes, des demi-dieux & des amours. Enfin, les deux allées donnoient entrée dans un petit bois fort touffu, qui avoit beaucoup plus de largeur que le jardin, & qui ſe partageoit en quantité de petites routes, dont chacune aboutiſſoit à quelque terme agréable. La perſpective étoit bornée dans les deux grandes, par deux grottes ornées de rocaille & de peinture, auxquelles il ne manquoit que deux cafcades pour en faire la plus voluptueuſe retraite de l'univers.

Je revenois au parterre, après avoir parcouru le petit bois, lorſque je vis ſortir le marquis

Digitized by Google

par la porte vitrée. Il vint au devant de moi en bâillant & se frottant les yeux. J'eus peine à le reconnoître dans le désordre où il étoit ; sa perruque de travers, son linge sale, sa veste déboutonnée. A peine pouvoit-il se soutenir sur ses jambes ; mais je fus encore plus frappé à son approche, de lui trouver le visage pâle, les lèvres enflées & les yeux éteints. Les autres ne tardèrent point à sortir successivement, & presque tous dans le même état. Quel spectable pour ceux qui les auroient vus de sang froid ! Pour moi, qui ne laissois pas d'être échauffé par une si longue veille & par le vin, il me restoit assez de raison pour comparer les objets que j'avois autour de moi. Je voyois la nature animée dans ses productions. Le soleil venoit lui rendre toute sa force. L'herbe étoit fraîche. Les fleurs s'ouvroient pour se parer des plus riantes couleurs. Les oiseaux faisoient entendre un concert délicieux ; & je n'appercevois dans mes compagnons que des marques de langueur & d'abattement. Ils étoient défigurés, chancelans, le regard sombre, les traits allongés, le corps & l'esprit épuisés. Ils alloient se mettre au lit dans une chambre obscure, pour retrouver entre leurs draps la chaleur, la santé & la raison ; tandis que les plus simples ouvrages de la nature, jouissoient de toute leur vigueur au

grand jour, & sembloient s'en applaudir. Il ne s'en fallut rien qu'à la fin de cette réflexion, je ne m'écriasse : que je suis ridicule, messieurs, si je vous ressemble !

Les plus forts cherchoient encore, dans leur état même, le sujet de quelque plaisanterie, lorsque je vis sortir à leur tour, les trois dames qui étoient amenées par les plus galans, c'est-à-dire, par les plus ivres. Je n'entreprendrai point cette peinture. Mais si l'on se figure trois bacchantes à la fin de leurs fureurs, c'est le tableau le plus honnête que je sois capable de présenter. Echevelées, déchirées, égratignées ou meurtries dans mille endroits, les yeux troublés, le visage couvert de boutons dans les lieux d'où le blanc & le rouge avoient disparu; dégoûtantes à la vue, & plus encore à l'imagination..... Je me serois refugié sur le champ dans mon carrosse, si je n'avois été arrêté par un discours fort grave, dont ma curiosité fut piquée. Le marquis s'appercevant que les habits des dames avoient beaucoup souffert, représenta sérieusement à la compagnie, qu'il n'étoient pas juste qu'elles en fussent chacune pour une robe & pour une coëffure. Que leur seroit-il resté de leurs cinq louis ? Allons, messieurs, il ne faut pas que le mérite sorte nud d'entre vos mains. Nous sommes huit, nous

dit-il, ajoutons deux louis chacun à la somme convenue. Ensuite se tournant vers les dames, il les pria très-civilement de ne pas s'offenser de quelques déchirures, qui n'étoient que le glorieux effet de leurs charmes, & de prendre sur elles-mêmes le soin de s'acheter d'autres robes. Je donnai mes deux louis, en riant malgré moi de ce comique dénouement. Fanchon s'approcha d'un air embarrassé pour me présenter la main : Ah ! mademoiselle, lui dis-je en me retirant, le Danube entier n'en laveroit pas les traces. Il ne me parut pas qu'elle eût compris ma réponse. Je rentrai dans l'appartement pour gagner mon carrosse. Le chevalier, qui jugea de mon dessein, me cria d'assez loin : à revoir ici au premier soupet. Oui, lui dis-je, si je ne suis pas enterré demain. Allez, allez, reprit le vieux marquis d'une voix fort enrouée, nous vous y reverrons.

Je n'emportois rien de si décidé, que la résolution de ne jamais retomber dans le même piége. Mais trop pressé du sommeil pour m'abandonner à mes réflexions, je m'étendis dans mon carrosse, & j'arrivai chez moi à-demi endormi. Mon valet de chambre me mit au lit comme un enfant. Le tems de mon repos me parut fort court, après l'avoir fait durer jusqu'à six heures du soir.

Digitized by Google

A mon réveil, on m'apporta une lettre de mon père, qui étoit arrivée par l'ordinaire du matin. J'avois besoin de cette diversion pour écarter les souvenirs qui alloient m'assiéger. Mon père m'écrivoit les circonstances d'un évènement si étrange, qu'après avoir lu sa lettre, je me demandai s'il étoit bien certain que je fusse éveillé. Je la relus, avec un redoublement d'attention & de surprise. Il me marquoit que depuis mon départ, ses amis l'ayant sollicité de se remarier, il s'y étoit déterminé avec d'autant moins de peine, que me voyant vingt-cinq mille livres de rente bien assurées, il me croyoit assez indépendant de son héritage; qu'à son âge d'ailleurs, il y avoit peu d'apparence que son mariage pût nuire à mes droits; enfin, qu'il s'y étoit déterminé, & que c'étoit sur mademoiselle de Saint V. qu'il avoit fait tomber ses vues: que cette jeune personne ayant peu de bien, il s'étoit flatté qu'elle passeroit sur sa vieillesse en faveur des avantages qu'il lui avoit fait proposer; que le père & la mère avoient accepté sa proposition; & que pour lui, ne s'arrêtant point aux formalités de la galanterie, il avoit demandé que la célébration ne fût pas traînée en longueur. Le contrat, poursuivoit-il, avoit été arrêté & passé entre le père & lui, le jour pris pour l'annonce, & les amis invités. La veille

même de la cérémonie, mademoiselle de Saint V... l'avoit pris à l'écart, dans une visite qu'il lui rendoit chez son père. Elle s'étoit jetée à ses genoux, avec une abondance de larmes, pour lui demander pardon de lui avoir dissimulé sa situation & ses véritables sentimens ; c'étoit la crainte & le respect paternel qui l'avoient arrêtée : mais si près du crime, elle étoit encouragée par ses remords. Elle m'aimoit depuis longtems. Je ne l'avois pas moins aimée, quoique, hélas ! je fusse parti avec tant de dureté pour elle. Dans ce tems d'amour & de confiance mutuelle, elle avoit eu pour moi des complaisances qui ne lui permettoient plus d'être la femme de mon père. Là-dessus, sans lui laisser le tems de revenir de son étonnement, elle lui avoit montré une lettre de moi, froide à la vérité, & qui marquoit le changement dont elle m'accusoit ; mais assez claire pour confirmer la vérité de ses plaintes, puisqu'en la priant de m'oublier, je lui confessois que mes vues de guerre & de fortune m'avoient fait renoncer à l'amour. Mon père ajoutoit, qu'après avoir fait déchirer son contrat, il n'avoit rien eu de si pressant, que de me reprocher le péril où je l'avois mis de tomber dans l'inceste ; que cette aventure dont il n'avoit pu faire un secret à ses amis, lui attiroit des railleries fort importunes ; qu'elle fal-

Digitized by Google

soit tort d'ailleurs à la réputation d'une fille bien née ; que j'étois sans doute hors de page, & qu'il ne s'attribuoit plus que de foibles droits sur ma conduite ; mais qu'ayant abusé de la foiblesse & du penchant de mademoiselle de Saint V.... il ne me croyoit pas libre de l'abandonner ; que mes idées de fortune ne devoient marcher qu'après celles de l'honneur ; enfin, qu'il m'exhortoit à me souvenir que jamais il ne m'avoit donné d'autres exemples, ni prêché d'autres maximes.

Dans l'agitation où je tombai après cette lecture, je commençai par me rappeler tout ce qui s'étoit passé entre mademoiselle de Saint V.... & moi, dans un petit nombre de visites que je lui avois rendues. Mon cœur & ma mémoire se rendoient le même témoignage. Il étoit certain que de ma connoissance, je n'avois jamais livré le moindre combat à sa vertu ; & si l'on ne vouloit me rappeler à des illusions du sommeil ou à quelque égarement de l'ivresse, dont on auroit supposé qu'il pouvoit ne me rester aucun trace, je ne voyois aucun fondement aux complaisances dont elle s'accusoit. Mais cette vérité étoit si claire pour moi, qu'il ne l'étoit que trop aussi, que ce n'étoit pas sur des réalités qu'on cherchoit à se fonder. Soit que l'imposture fût un artifice de l'amour, ou du

Digitized by Google

reſſentiment d'un cœur irrité, ou du dégoût qu'on pouvoit avoir conçu pour mon père, je devois conclure qu'on avoit entrepris de m'attaquer par des fables. Il étoit queſtion de me rappeler les termes de ma lettre, pour juger quelles armes j'avois fournies contre moi. Je crus retrouver dans ma mémoire, non-ſeulement les termes de mon père, mais d'autres expreſſions beaucoup plus douces & plus civiles. Elles avoient leur ſens, qui convenoit au regret que j'avois eu d'être forcé à des explications déſagréables. La politeſſe paroît quelquefois auſſi tendre que l'amour. Ce n'étoit, dans mes idées, que le langage d'un galant homme, qui ſouffre de la néceſſité de faire l'inſenſible, pour une femme qu'il reſpecte ſans l'aimer. Cependant je comprenois bien que dans celles où j'avois laiſſé mon père, en lui parlant de mademoiſelle de Saint V... avec eſtime, il devoit avoir été plus facile à ſe laiſſer prévenir par de fauſſes impreſſions. Il m'avouoit lui-même qu'il avoit eu l'indiſcrétion de les répandre. Le mal étoit fait. Une fille de condition ſe trouvoit expoſée à perdre l'honneur. Mais ſur qui tomboit donc le reproche ? Avec la ſévérité que j'ai toujours eue pour moi-même, je ne voulus point décider tout d'un coup en ma faveur. Je me hâtai ſeulement de répondre

Digitized by Google

à mon père. J'invoquai l'honneur & la vérité, pour conduire ma plume. Il n'entra rien d'amer dans mes plaintes ; mais après avoir protesté que je n'avois jamais eu avec mademoiselle de Saint V... de liaison qui pût m'être reprochée, je le priai de ne pas s'en tenir à des déclarations vagues, & de savoir d'elle-même à quoi elle donnoit le nom de complaisances. J'ajoutai cette prière, parce qu'il me vint à l'esprit que sans aucune prétention sur moi, la seule envie de se délivrer d'un vieillard avoit pu la faire recourir à l'équivoque. Enfin, je suppliois mon père, par un billet séparé, de lui communiquer ce désaveu, & de l'engager même à lire ma lettre, en prenant soin d'observer sa contenance & ses réponses.

Cette malheureuse aventure, qui a jeté tant d'amertume sur une partie de ma vie, continuoit encore de m'occuper, lorsqu'on m'annonça le vieux marquis, & qu'au même moment il entra dans ma chambre. Il venoit me demander, non-seulement comment je me trouvois de notre fête libertine, mais où je souperois le même soir, & si je voulois l'accompagner à l'hôtel d'E... où il m'avoit déjà présenté. Je m'engageai pour le souper. A l'égard de cette partie tant vantée, qu'il qualifioit lui-même de libertinage, je lui déclarai naturellement qu'elle seroit la dernière de

ma vie. Et le raillant un peu de son âge, je lui dis que ces plaisirs étranges convenoient beaucoup moins au mien, qui n'avoit point encore besoin d'être remué par des ressorts si violens. Ce sont les cantharides pour un vieillard, ajoutai-je ; & je craindrois que ce qui est nécessaire pour vous piquer le goût, ne me le fît perdre tout-à-fait. J'évitai de lui marquer plus fortement l'horreur que j'avois conçue pour cette infame orgie, parce que je n'aspirois point à la qualité de réformateur, & que dans le commerce du monde, je savois qu'il faut souvent fermer les yeux sur ce qu'on refuse d'approuver. Cependant je le priai d'un ton fort sérieux de faire goûter mes excuses à l'assemblée, & de les prendre s'il vouloit, de ma santé, que j'avois quelques raisons de ménager. Il ouvrit un livre, tandis que j'achevois de m'habiller. Je me rappelai, dans l'intervalle, non-seulement les dissolutions qui m'avoient révolté, mais cet excès de licence dans les discours, qui ne respectoit ni la réputation d'autrui, ni les droits de la religion. Quelle vertu, quelle bonne qualité militaire ou civile, pouvoit se trouver liée dans le même caractère, avec un oubli si total des premiers principes de la société humaine ? Je n'aurois pas voulu confier ma bourse à celui qui ne connoissoit aucun frein moral, ni dormir dans le même lit ; parce que la probité qui n'a pas ses

fondemens dans le cœur, ne porte que sur la crainte de l'infamie, dont l'adresse peut se mettre à couvert, ou sur une heureuse disposition du tempérament, que la moindre maladie peut altérer. Dira-t-on qu'à la rigueur on peut être honnête homme sans religion, & sans égard pour le prochain? Mais quel est donc l'objet de la probité, si ce n'est dieu & les hommes?

Le marquis, qui s'étoit occupé à lire devant mes gens, n'en avoit pas moins réfléchi sur le dégoût que je témoignois pour ses petits soupers. Lorsque nous fûmes seuls, il me dit que je me prévenois mal-à-propos contre un amusement des plus agréables; qu'à la vérité celui du jour précédent avoit été un peu vif; mais que c'étoit une fête extraordinaire, dont lui-même ne se seroit point accommodé tous les jours, & qu'en me l'annonçant, je devois me souvenir, qu'il m'en avoit parlé dans ces termes; que les parties n'étoient pas toujours si libres & si tumultueuses; qu'au lieu de filles, on y avoit ordinairement des demoiselles d'opéra, & des maîtresses entretenues, qui formoient une compagnie fort aimable; ou même quelquefois d'honnêtes femmes, des amies du chevalier & des siennes, qui ne croyoient rien risquer à venir se réjouir avec eux; que j'étois le maître de choisir, parce qu'il feroit goûter au chevalier ces arrangemens pour la première par-

Digitized by Google

tie; qu'il falloit en essayer avant que de me livrer à mes idées chagrines; enfin, qu'étant ami de mon père & de moi, il ne vouloit pas que je rompisse brusquement avec des gens de qualité auxquels il m'avoit annoncé du meilleur ton, & qui lui avoient marqué beaucoup d'envie de me revoir. Je trouvai ce discours si raisonnable que je ne balançai point à m'y rendre. Donnez-moi donc d'honnêtes femmes, lui dis-je; car, outre mon inclination qui me porte à les préférer, je suis curieux du contraste. J'ajoutai qu'ayant trouvé beaucoup d'esprit & d'agrément à tous les hommes de sa société, je ne doutois pas qu'elle ne dût être charmante, quand elle se contiendroit dans les bornes d'une galanterie honnête. Nous convînmes d'un souper pour le lendemain.

Celui du jour fut fort sérieux, comme j'ai toujours remarqué que les assemblées le sont chez les vieux seigneurs, & chez les ministres. La gravité du maître, qui vient du rang ou de l'âge, la multitude des convives, que l'intérêt ou la vanité attire plutôt que l'espérance du plaisir, & qui se connoissent quelquefois fort peu, ou qui vivent sans familiarité, enfin l'air de représentation qui domine plus que celui de société, rendent ces grands soupers assez tristes. On y sourit sans joie. On y fait bonne chère sans goût. On y raisonne sur les préjugés établis, sans oser les contredire.

Digitized by Google

Communément le vin y eſt déteſtable. Il ſemble qu'on évite de l'avoir meilleur par précaution, afin qu'un excès de chaleur ne faſſe jamais oublier les règles de la politique & de la bienſéance. Auſſi ſort-on avec le même reſpect qu'on eſt entré, & perſonne ne s'aviſe de prendre ces ſoupers pour des parties de plaiſirs.

L'averſion que j'avois conçue pour la débauche, ne m'empêcha point le jour ſuivant de me rappeler ce que j'avois promis à Fanchon. J'étois ſérieuſement réſolu de l'aider à ſortir de ſon miſérable état. Il s'agiſſoit de l'employer à quelque choſe d'honnête. Je ne doutois point qu'avec une apparence d'éducation, elle n'eût quelque petit talent que je me propoſois de cultiver. Je ſuivis ſon adreſſe, pour me rendre chez elle dans une chaiſe à porteurs. Elle y étoit ſans rouge & ſans parure. Je ne la trouvai que mieux dans cette ſimplicité. Ses remercîmens furent vifs, & me parurent ſincères. Loin de lui rappeler des ſouvenirs humilians, je louai ces prémices de ſageſſe, & je lui demandai quelle ſorte d'occupation elle vouloit embraſſer. Elle me dit que ſans exceller dans aucun genre, elle avoit de la diſpoſition pour tous les ouvrages de main. Ce choix qu'elle m'abandonnoit me parut une nouvelle preuve de ſa bonne foi. Cependant l'ayant preſſée de ſe déterminer, elle me parla d'une femme de ſon pays qui

étoit marchande de modes, mais si vertueuse qu'après les égaremens où elle étoit tombée, elle craignoit de reparoître devant elle. Son nom & sa demeure, qu'elle m'apprit, me firent naître le dessein de la voir aussitôt. En la supposant honnête femme, c'étoit une sureté telle que je la désirois. Quoique je ne fusse pas sans défiance, il me sembloit que le hasard seul ayant amené cette proposition, je n'y pouvois soupçonner d'artifice; & si la marchande existoit, l'opinion qu'on me donnoit d'elle, & que j'allois vérifier, confirmoit toutes mes espérances. Je le dis à Fanchon, qui ne me marqua point d'autre embarras que celui de sa confusion; mais je la rassurai contre une crainte frivole.

Je me rendis chez la marchande, & je trouvai une femme d'un air très-composé. A peine eus-je nommé Fanchon, en expliquant le dessein qui m'amenoit, qu'elle tomba dans des regrets fort amers sur le sort de cette malheureuse fille. Je l'interrompis par mes offres. Après lui avoir protesté que je n'avois aucune vue qui pût blesser la délicatesse d'une honnête femme, je lui dis, que mon dessein étoit au contraire, de tirer Fanchon du libertinage; que je cherchois même quelqu'un qui voulût s'intéresser à sa conduite, l'occuper, veiller sur elle, & m'en répondre; qu'elle paroissoit disposée à suivre ce plan, & que j'en ferois volon-

Digitized by Google

tiers la dépense. On parut comprendre mes vues. On me fit valoir la difficulté qu'il y avoit à conduire une fille de cet âge. Cependant, pour seconder ma charité, on consentoit à se charger d'elle. Mais ce fut à deux conditions : l'une que son père & sa mère fussent informés du service que je voulois lui rendre, afin que cette idée rendît sa conversion plus constante ; l'autre, qu'elle fût dans ses meubles, pour lui faire éviter les occasions du désordre qui sont toujours plus fréquentes & plus dangereuses à Paris dans les chambres au mois. Je chargeai la marchande de choisir une demeure qui convînt à Fanchon, & je promis de payer les meubles. Elle me fit une longue histoire de la naissance de cette fille, & des liaisons qu'elle avoit eues avec sa famille. J'écoutai peu tout ce qui n'avoit pas de rapport à mes bonnes intentions. Après un traité dont j'étois si satisfait, je quittai la marchande, sans désirer d'autre éclaircissement sur son caractère, que celui dont je croyois devoir me fier à moi-même. C'est la seule faute que j'aie à me reprocher dans une aventure qui paroîtra faire peu d'honneur à ma prudence ; mais avec ma bonne foi naturelle, il falloit connoître mieux Paris que je ne faisois encore, pour être en garde contre des apparences si fortes de vertu & d'honnêteté ; & je n'écris que pour l'instruction de ceux qui peuvent avoir autant de bonté

bonté & de droiture avec auſſi peu de lumières.

Cet aveu fait connoître que j'étois la dupe de deux friponnes, & que leur artifice étoit concerté. Je n'en partagerai pas le récit, quoique le dénouement ſoit arrivé quelques ſemaines plus tard. Madame Birat, c'étoit le nom de la marchande, ayant conſenti à faire les avances des meubles, ſur la promeſſe que je lui fis de payer ſur le champ ſon mémoire, je repaſſai chez Fanchon, qui parut charmée de cette nouvelle. D'autres ſoins m'occupèrent pendant deux jours; mais j'appris de mes gens qu'on étoit venu s'informer de ma naiſſance & de mon bien. Cette curioſité ne pouvoit m'offenſer. Le troiſième jour au matin, madame Birat vint me rendre compte de l'heureux progrès de ſon entrepriſe, & m'apporter le mémoire des meubles. Il montoit à quinze cens francs. Je ne trouvai pas la ſomme exceſſive. Je dis à la marchande que je m'applaudiſſois de pouvoir ramener de ſes égaremens, à ce prix, une fille qui me paroiſſoit faite pour l'honnêteté. Elle me demanda ce que je voulois donner à Fanchon, pour l'aider à vivre. Son travail, me dit-elle, lui rapportera chaque jour vingt ſols, qui peuvent ſuffire à ſa nourriture; mais, accoutumée comme elle eſt à la vie aiſée, ſi vous voulez qu'elle trouve quelque douceur dans ſon changement, il ne faut pas la réduire

au néceſſaire. C'eſt mon deſſein, répondis-je, & je veux qu'elle ne manque de rien auſſi long-tems qu'elle ſera raiſonnable. Je veux même contribuer à ſon établiſſement. Madame Birat & Fanchon étoient d'accord à me tromper. Mais Fanchon n'étoit pas trompée moins que moi par madame Birat. J'allai viſiter le nouvel appartement. Les meubles me parurent au-deſſous du prix. Cependant j'avois apporté la ſomme, & je la payai. Je réglai auſſi une penſion modique, que je promis de payer chaque ſemaine. Les deux miſérables devoient rire beaucoup de ma bonté, car à la réſerve du jour où Fanchon m'avoit attendu, il ne s'en paſſoit point un ſeul qui fût exempt de libertinage. Madame Birat étoit cette même femme qui l'avoit engagée dans le déſordre après la mort de ſon amant, & qui ſe faiſoit un revenu de ſa jeuneſſe & de ſa beauté. Fanchon lui avoit confié le diſcours que je lui avois tenu dans la petite maiſon du chevalier...., & c'étoit par ſes conſeils qu'elle avoit entrepris de me tromper.

Je découvris cet infâme complot, lorſqu'il touchoit à ſa pleine exécution. La penſée ne me revint pas de retourner au logement que j'avois meublé. Madame Birat, qui continua de venir chez moi pour recevoir la penſion hebdomadaire, n'y venoit point ſans louer autant ma généroſité

Digitized by Google

& ma retenue que la sageſſe de Fanchon. Elle paroiſſoit ſi éloignée de m'engager dans de nouvelles dépenſes, qu'elle me raſſuroit ſur la crainte qu'il ne manquât quelque choſe à ſa pénitente. C'eſt le nom qu'elle affectoit de lui donner. Trois ſemaines après l'établiſſement, elle vint un jour extraordinaire pour me rendre ſa viſite; & de l'air naïf qu'elle contrefaiſoit ſi bien, elle me dit que le ciel avoit béni ma généreuſe charité; qu'il ſe préſentoit une occaſion de me délivrer du fardeau que je m'étois impoſé, & de fixer tout à la fois Fanchon dans le goût de l'honnêteté & de la vertu; qu'un commis des fermes générales, l'ayant vue par haſard, en étoit devenu ſi amoureux, qu'il offroit de l'épouſer; que cet homme étoit à ſon aiſe, & qu'il ne ſe plaindroit pas d'avoir été trompé, puiſqu'elle-même, à qui il s'étoit adreſſé, ne lui avoit pas caché que Fanchon n'avoit pas toujours été vertueuſe; mais que cette connoiſſance ne l'ayant pas refroidi, il falloit profiter de ſa foibleſſe pour aſſurer la fortune d'une malheureuſe fille qui ne pouvoit pas compter éternellement ſur mon ſecours. Comme elle avoit eu l'adreſſe de prévenir la ſeule objection qui m'auroit arrêté, je ne donnai que des éloges à ſon projet. Elle me demanda négligemment ſi je mettrois le comble à mes bienfaits, en contribuant de quelque choſe au bonheur de cette pau-

Digitized by Google

vre Fanchon. Sans doute, lui répondis-je; voyez vous-même ce qui convient dans cette occasion. Je crois, me dit-elle, que pour lui faire une dot honnête, vous ne sauriez lui donner moins de mille écus. Elle en auroit obtenu deux mille, si elle les eût demandés. Je lui donnai ma parole que les mille écus seroient comptés le jour de la noce, & je me proposai d'y joindre quelques bijoux, qui devoient être pour Fanchon un monument perpétuel de mon amitié. Madame Birat ayant fixé le jour de la célébration, je lui abandonnai le soin de tout le reste.

Jamais, peut-être, je n'avois goûté de satisfaction plus sensible. Le bonheur & la vertu d'une fille aimable alloient être mon ouvrage. Je rendis grâces au ciel de m'avoir rendu l'instrument d'une si bonne action; & je trouvois un surcroît de douceur à n'avoir, en quelque sorte, que lui pour témoin. Comme je n'avois pas vu Fanchon depuis que j'avois payé les meubles, je ne pus résister, la veille de la noce, au désir de la féliciter de bouche sur l'heureux dénouement de sa fortune. Je me rendis chez elle sans précaution. C'étoit le matin. Elle étoit seule, & je vis bien qu'elle ne pouvoit se défendre d'une vive surprise. Mais les remords qui pouvoient la causer, n'avoient aucun rapport aux artifices de la Birat. Je l'embrassai tendrement; & c'étoit la première fois que

Digitized by Google

je l'eusse traitée avec cette marque d'estime & d'affection. Son embarras me parut redoubler; mais ne suivant que mes idées, le ciel m'est témoin, lui dis-je, que votre bonheur me touche autant que vous. Je suis au comble de mes vœux. Ah! que la beauté mérite d'adorations, lorsqu'elle est accompagnée de l'honneur & de la vertu! Je trouve l'homme, à qui vous allez donner votre cœur, bien estimable de le désirer à de tels titres, & trop heureux de l'obtenir. C'est donc demain, ajoutai-je, c'est demain que vous vous mariez. Fanchon, comme effrayée de mon transport, & confondue d'un discours auquel elle ne comprenoit rien, me répondit, en rougissant, que je me réjouissois sans doute à l'embarrasser; mais que je devois l'excuser si elle n'entroit point dans le sens d'une plaisanterie qu'elle n'entendoit pas. Je parle, repris-je, de votre mariage qui doit se faire demain. Madame Birat ne l'auroit pas reculé sans m'en avertir. Cette explication ne me paroissant pas jeter plus de clarté dans ses réponses, je lui dis nettement: ne vous mariez-vous pas demain avec un commis des fermes-générales? elle me répondit avec une surprise extrême; moi? hélas non; & personne jusqu'à présent ne m'a parlé de mariage. Plus surpris qu'elle, je lui fis répéter plusieurs fois la même chose. Enfin, ne pouvant douter qu'il n'y eût dans cette

Digitized by Google

aventure quelque trahiſon dont j'étois l'objet, je ne pus me perſuader auſſi que Fanchon n'y fût pas mêlée. Je me levai d'un air furieux, pour me promener à grands pas dans ſa chambre. J'appelai deux laquais que j'avois avec moi, ſans ſavoir encore quel ordre j'avois à leur donner. Mais lorſqu'ils parurent pour le recevoir, j'avois formé une autre réſolution.

Je repris ma chaiſe, près de Fanchon, que la frayeur avoit retenue juſqu'alors ſur la ſienne. Loin de lui marquer de l'emportement, je penſai à tirer la vérité d'elle par une explication paiſible; c'eſt-à-dire, la vérité ſur tout ce qui la concernoit, car un moment de réflexion m'avoit fait concevoir qu'elle n'auroit pu déſavouer le mariage ſi elle eût été de moitié dans cette fourberie. Je commençai par lui apprendre toutes les circonſtances qu'elle paroiſſoit ignorer, & je n'oubliai pas l'article des mille écus. Elle écouta ce récit avec une indignation qui ne le cédoit point à la mienne. A peine me laiſſa-t-elle finir. Madame Birat, me dit-elle, eſt la plus méchante femme du monde; & puiſqu'elle me trompe moi-même, je vous apprendrai que par rapport à vous, ce n'eſt pas ſon coup d'eſſai. Elle vous a fait payer quinze cens francs pour mes meubles: ils ne reviennent qu'à cinq cens; elle a mis le reſte dans ſa poche, pour ſe payer, m'a-t-elle dit, du ſer-

Digitized by Google

vice qu'elle me rendoit. Elle m'avoit bien prédit que ce ne seroit pas le seul piége où elle vous feroit tomber. Je n'ai consenti au premier, continua Fanchon en pleurant, que par la crainte que j'ai de cette méchante femme; & j'ai été plusieurs fois sur le point de vous écrire qu'elle ne me donne que la moitié de votre pension.

Rien ne pouvoit m'étonner, après ce que j'avois découvert. Mais ne trouvant Fanchon coupable de rien dans ses aveux, & jugeant au contraire qu'avec le malheur de s'être trompée comme moi dans l'opinion qu'elle avoit eue de la Birat, elle avoit été tyrannisée, & forcée au silence par sa situation; j'étois porté à la plaindre, lorsque l'envie me vint de revoir ces meubles qu'on m'avoit fait payer deux fois au-dessus de leur valeur. Comment ai-je pu m'aveugler si fort? disois-je en me levant, pour entrer dans un cabinet où Fanchon avoit son lit. Elle vint à moi d'un air timide, & se défiant de mon dessein, elle me tint quelques discours qui pouvoient m'en ôter la pensée. Mais sans voir encore les raisons qu'elle me donnoit d'y soupçonner de l'artifice, j'ouvris la porte, & j'entrai malgré elle. Un homme, qui achevoit de s'habiller, se présenta d'un air résolu, & me demanda si j'en voulois à lui. Non, lui dis-je indifféremment; je regrette même de vous avoir troublé, car ayant passé la nuit avec mademoiselle,

Digitized by Google

vous ne deviez pas vous lever si matin. Dans l'état où vous me surprenez, répondit-il, en souriant, je ne puis rien désavouer ; mais je serois fâché, ajouta-t-il, d'un ton fort civil, que vous y eussiez quelque intérêt. Nul, je vous assure, lui dis-je, & vous saurez d'elle-même quelles raisons j'ai eues d'y en prendre. Ma curiosité ne pouvant être fort vive après cet éclaircissement, je sortis, sans ajouter un seul mot.

Il ne m'auroit pas été difficile de faire punir deux misérables, qui avoient abusé si indignement de ma bonne foi. Mais il faut être blessé dans quelque passion, pour attacher beaucoup de plaisir à celle de la vengeance ; & je n'avois été conduit dans toute cette aventure que par les sentimens tranquilles de la compassion & de la bonté. Je dédaignai même d'inquiéter la Birat pour ses vols, ou de la confondre par mes reproches. Le marquis, à qui je fis part de ce qui venoit de m'arriver, en m'humiliant beaucoup de ma crédulité, me dit, non-seulement qu'il connoissoit la Birat pour une marchande de plaisirs autant que de modes, & que c'étoit d'elle-même qu'il avoit eu Fanchon & ses deux compagnes dans la partie du chevalier ; mais qu'il avoit vu Fanchon livrée à ses infamies ordinaires, tandis que je la croyois sage, & régulière au travail. Il ajouta, comme le fruit d'une longue expérience, que les

Digitized by Google

filles de cette eſpèce ſont incapables de retour à la vertu. Dans ce foible ſexe, le moindre eſſai de la débauche eſt un poiſon funeſte, qui corrompt au même inſtant l'éducation & la nature. Il comparoit la promptitude de cette infection morale, à l'effet d'une maladie honteuſe qui vient de la même ſource. Qu'on le demande aux médecins? Ils vous diſent que cet affreux châtiment de la volupté brutale ſe communique à toute la maſſe du ſang, auſſi ſubitement que le jus d'un limon corromproit un baſſin de lait. Ainſi, à toute femme qui eſt atteinte une fois de la même corruption dans les qualités de l'ame, il ne peut reſter d'honnête que la figure: maſque perfide, qui trompe encore un honnête homme ſans expérience.

Je n'ai pas voulu me faire honneur d'avoir reçu du ciel un caractère extraordinaire, avant que mes lecteurs aient pu s'appercevoir que j'ai quelque droit de me l'attribuer. J'étois fait pour le monde par ma naiſſance, mes qualités naturelles, mon éducation, & plus encore par mes inclinations & mes goûts, qui me faiſoient aimer la beauté & les plaiſirs. Mais c'étoit pour un monde vertueux que j'étois fait; & de toutes mes qualités naturelles, celles qui me rendoient le plus eſtimable à mes propres yeux, étoient celles dont je voyois le moins d'uſage à faire

Digitized by Google

dans les sociétés que j'avois connues. Cependant je m'apperçus, plus d'une fois, que ceux mêmes à qui elles paroissoient étrangères, n'en prenoient pas plus mauvaise idée de moi en me les voyant souvent exercer. L'aversion que j'avois pour la médisance, surtout depuis les injustices & les fausſetés que j'avois vérifiées, me portoit toujours à prendre le parti des absens. Je les défendois, contre les imputations les plus hardies, du moins par des vraisemblances, & des possibilités. Mes apologies n'étoient jamais choquantes. Je ménageois le détracteur avec beaucoup de politesse. Je remarquai que ce zèle pour la réputation d'autrui plaisoit au plus grand nombre. L'honneur du ciel étoit un intérêt sur lequel je ne m'oubliois pas. Il n'étoit pas question d'une morale pesante. Mais je voulois que le premier être, l'auteur de tous les biens, fût respecté ; & de toutes les occasions de querelles il n'y en avoit point que j'eusse saisi plus volontiers, si ce n'eût été blesser ses propres loix. Je trouvois encore des partisans qui paroissoient charmés de m'entendre dire ce qu'ils pensoient, & ce que de malheureuses considérations les empêchoient d'exprimer. Une autre difficulté me causoit beaucoup plus d'embarras. Ce n'étoit point l'ignorance ; je comprenois que les lumières de tout le monde ne peuvent pas être au même degré. Ce n'étoit pas même la présomption & l'air

Digitized by Google

de ſuffiſance ; je ſavois que la vanité & l'amour-propre ſont les vices de tout être qui reſpire. C'étoit le défaut de juſteſſe dans les raiſonnemens. J'entendois peu de diſcours qui ne s'en reſſentiſſent. Une inſulte à mon honneur ne m'auroit pas bleſſé plus vivement. La politeſſe ne me permettoit pas de le faire remarquer. Dans cette douloureuſe ſouffrance, je ne trouvai qu'un parti pour accorder tous les droits ; ce fut de me taire lorſque j'avois l'oreille bleſſée par quelque travers de cette nature. Celui qui parloit, ne manquoit pas de prendre mon ſilence pour un témoignage d'approbation ; & ceux qui s'y connoiſſoient aſſez pour n'y être pas trompés, le regardoient comme la retenue d'un homme modeſte qui ne cherche point à ſe faire valoir aux dépens d'autrui. J'étois moins embarraſſé ſur toutes les petites friponneries de commerce, qui choquoient ma droiture ou ma généroſité. Celles du jeu, par exemple, trouvoient en moi un cenſeur impitoyable ; mais je gardois des ménagemens pour l'honneur du fripon. Un jour que je voyois jouer au quadrille, je m'apperçus qu'un abbé, auprès duquel j'étois aſſis, ne mêloit jamais les cartes qu'il n'eût ſpadille & baſte. Je l'obſervai attentivement. Il avoit l'adreſſe, en mêlant, de faire tomber ces deux as ſur ſes genoux. Enſuite ne ſe donnant que deux cartes une des deux fois qu'on en donne trois, & trois

Digitized by Google

lorſqu'il devoit s'en donner quatre, il lui étoit aiſé d'y joindre les as qu'il avoit déjà. Je m'approchai de ſon oreille : M. l'abbé, lui dis-je, en honneur je vous couvre de honte ſi ce manége continue. Il ſuivit mon conſeil. Un autre jour, dans un pharaon qu'on avoit propoſé après ſouper, je vis un homme de conſidération qui marquoit ſouvent ſept & le va pour le paroli. Cette ruſe lui avoit réuſſi pluſieurs fois. Eh ! monſieur lui dis-je à l'oreille, le profit pale-t-il aſſez la honte ? Outre la fidélité indiſpenſable, mon caractère au jeu étoit de céder tous les coups douteux, & de reconnoître volontiers que j'étois le plus mal inſtruit des règles.

Le monde a l'idée des vertus dont il eſt le plus éloigné. J'ai même obſervé que les plus vicieux affectent de l'eſtime pour les qualités oppoſées à leurs vices, ſoit qu'ils veulent ſe déguiſer par cette comédie, ce qui eſt toujours rendre un hommage à la vertu ; ſoit que par une dépravation bien plus odieuſe, ils s'accommodent volontiers de ceux dont ils n'ont point de concurrence à craindre pour leurs goûts. Ce n'eſt pas me flatter beaucoup que d'attribuer la conſidération que j'obtins, à l'une ou l'autre de ces deux cauſes. Je me voyois recherché avec empreſſement, des perſonnes mêmes à qui je craignois d'avoir déplu par l'exercice de mes principes. Je paſſois pour

Digitized by Google

un homme d'excellent naturel, qui convenoit à toutes sortes de sociétés. Les femmes ne m'avoient pas moins pris en affection que les hommes. Le vieux marquis, quoiqu'irrité assez souvent de me voir entrer mal dans ses idées, ne se lassoit pas de me répéter que je ferois mon chemin dans le monde avec le caractère que j'avois commencé à m'y établir. Il n'avoit pu se taire sur l'aventure de Fanchon. Quoiqu'il eût fait ce récit avec la faveur de l'amitié, il s'étoit trouvé des juges du bel air, qui avoient décidé qu'à mon âge, avec l'esprit qu'ils prétendoient me connoître, il n'étoit pas permis d'être si dupe. Mais la plupart des honnêtes gens applaudissoient à cette action; & toutes les femmes, n'y considérant que la bonté & la droiture de mon cœur, en parloient avec ravissement.

Ce détail m'a fort écarté de la nouvelle partie de souper à laquelle j'étois engagé. Je rendis le même jour une visite au chevalier, comme au chef de nos plaisirs. Il me nomma les dames que nous devions avoir à souper. C'étoient quatre femmes de condition, dont il me fit le portrait. Quatre, me dit-il, car malgré la bonne opinion qu'elles ont de moi, elles veulent se rassurer par le nombre contre le préjugé, qui n'est pas favorable aux petites maisons. L'une est la femme d'un chef d'escadre, qui ne se contraint point à

Paris, tandis que ſon mari croiſe ſur les côtes d'Afrique. Elle eſt de toutes les fêtes. Cependant ſa vanité la défend mieux que ſa vertu. Elle eſt dans l'opinion que la galanterie étant nuiſible à la beauté, & ſurtout à la fraîcheur du teint, qu'elle a effectivement admirable, il vaut mieux, entre deux plaiſirs, qu'une femme s'en tienne à celui d'être belle, que de chercher dans l'amour, aux dépens de ſon teint, des douceurs qu'on n'y trouve pas toujours.

Il faut l'en croire, ajouta le chevalier, lorſqu'elle parle de ſon indifférence pour les hommes. Elle n'en a pas tant pour le vin de champagne, qui n'eſt pas plus ami de la fraîcheur; & des gens plus malins que moi, prétendent qu'elle eſt des deux côtés fort à l'épreuve. Il continua:

Une autre de nos dames eſt une brune fort piquante, qui ſe nomme la comteſſe de Zir..., femme d'eſprit & livrée au démon du jeu. Ce nom ne m'étant point inconnu, ſur-tout avec la qualité de joueuſe, je demandai au chevalier ſi je n'avois pas pu voir la comteſſe chez l'intendante de... Oui, me dit-il, elle eſt de ſes amies. Je l'y ai vue, repris-je, & je l'ai trouvée très-aimable. Je ſouhaiterois que ſa paſſion pour le jeu lui laiſsât plus de liberté pour ſatisfaire ſon cœur. On m'a peint ſon financier ſous des traits fort dégoûtans. Que voulez-vous dire? reprit-

Digitized by Google

il. Elle n'aime rien. Sa folie eſt le jeu. Je ne l'ai ce ſoir qu'à titre de femme libre, comme les trois autres; car il eſt trop difficile d'avoir une femme engagée, ſi l'on n'a ſon amant, qui n'eſt bon d'ailleurs qu'à gêner une aſſemblée. Comme j'étois bien-aiſe d'avoir le cœur net ſur la comteſſe, j'inſiſtai. Mais ce financier, qu'elle n'aime point ſans doute, ne laiſſe pas d'être ſon amant. Vous êtes curieux, répliqua le chevalier, & je ne refuſe pas de vous ſatisfaire. Ce financier eſt une dupe qui n'eſt l'amant de perſonne. Il aime le jeu, il croit l'entendre; nous avons de deux jours l'un, chez la comteſſe, une partie de piquet aux douze francs le point. Il joue contre elle & moi. Nous lui avons gagné cet hiver environ cent mille francs. Sa perte l'engage; ſans compter la vanité d'une ſi belle partie, & le plaiſir peut-être de s'imaginer, comme vous dites, qu'on le croit bien avec elle. Mais je vous garantis qu'il n'eſt pas queſtion d'amour. Il étoit inutile de dire au chevalier l'uſage que je faiſois intérieurement de ſon récit. Je l'ajuſtois à mes idées ſur l'article des réputations.

Notre troiſième dame, reprit-il, eſt en vérité une très-jolie femme, à qui je ne ferois pas fâché de plaire; c'eſt ce que je lui répète depuis deux ans, ſans être plus avancé. Ce n'eſt point par attachement pour ſon mari qu'elle me dé-

Digitized by Google

ſeſpère. Je ne connois pas d'homme plus commode. Il entretient une fille d'opéra, qui l'occupe entièrement, & qui le guérit de toute ſorte de délicateſſe pour la conduite de ſa femme. Je la ſoupçonnerois de quelque intrigue ſecrète, ſi je ne l'avois fait obſerver avec le dernier ſoin. Après mille réflexions, je ne puis attribuer cette opiniâtre ſageſſe qu'à la froideur de ſon tempérament, qui ne l'empêche pas d'ailleurs d'aimer la table & les autres plaiſirs.

Enfin, vous ſouperez avec une quatrième déeſſe, qui n'a pas toujours été ſi raiſonnable qu'elle l'eſt devenue depuis la perte d'un homme qu'elle a beaucoup aimé. C'étoit la vivacité même. Elle a fait cent folies pour cet amant. Il lui eſt reſté de ſa mort un fond de mélancolie qui l'a jetée dans la lecture, mais qui ne la rend pas moins aimable. Il y a ſix mois que cet état dure. N'admirez-vous pas cette conſtance, pour une douleur d'amour?

J'avois craint des portraits auſſi malins que ceux de l'intendante. Mais le chevalier acheva ſans mettre plus de fiel dans ſes couleurs. J'ai remarqué toute ma vie que les femmes ſont médiſantes de ſang-froid, comme ſi la nature les y portoit d'elle-même; & que les hommes ne le ſont que dans la chaleur du vin, ou dans les occaſions où ils y ſont excités par l'exemple.

Nous

Nous nous rendîmes à la petite maiſon après l'opéra. Les dames n'y arrivèrent qu'à l'entrée de la nuit. Mais la lune qui ſe fit voir auſſitôt à l'horizon, nous conſola de l'abſence du ſoleil. Elle nous donna preſqu'autant de lumière avec plus de fraîcheur. Le jardin nous parut enchanté. On prit le parti de la promenade juſqu'à l'heure du ſouper. Nous étions ſix hommes, car les dames avoient exigé que la fête n'eût pas l'air d'une partie quarrée. Leurs regards étant tombés d'abord ſur les ſtatues: Ah! fi, s'écria la belle mélancolique, nous ſommes ici à Lampſaque. Je ne conçois pas quel goût on peut trouver à ces infamies. Le chevalier rejeta la faute ſur le ſculpteur, comme le ſculpteur l'auroit rejetée ſur celui ſans doute qui l'avoit employé. Il ſemble, dit la femme du chef d'eſcadre, que les hommes ne penſent qu'à nous tendre des piéges. Mais ils ne ſont pas dangereux de marbre, quand on ne les craint pas même autrement. Bon, interrompit la comteſſe, ce n'eſt point à nous que les hommes penſent; ils cherchent à réjouir leur ſale imagination. En vérité, dit la dame des penſées du chevalier, un galant homme devroit épargner ce ſpectacle aux femmes. Premier contraſte. Je me ſouvenois des éclats de rire & des réflexions libres & groſſières que les ſtatues avoient fait naître à notre premier ſouper. On

Digitized by Google

continua de se promener. La conversation ne fut ni vive, ni froide, ni sans esprit, ni liée, ni d'un désordre choquant. Chacun faisoit sa réflexion sur ce qui le frappoit en chemin. L'un racontoit une nouvelle du jour, l'autre en prenoit occasion de rappeler une histoire plus ancienne. Les dames chantoient, les hommes faisoient des raisonnemens sur les airs & sur les paroles. Enfin sans avoir rien fait de plus remarquable que de nous lasser un peu, nous vîmes venir M. le maître, la serviette sous le bras, qui nous annonça qu'on avoit servi. Les propos ne devoient pas être bien intéressans, puisqu'en allant jusqu'à la salle à manger, le vide fut rempli par des admirations sur la bonne grâce du maître-d'hôtel.

Nous trouvâmes un souper digne de la galanterie & de la fortune du chevalier. La salle étant parfaitement éclairée, j'observai à loisir la figure & tous les charmes de nos dames. Quoiqu'elles fussent toutes quatre assez bien, elles étoient fort au-dessous de Fanchon par la beauté du visage ; différence dont j'ai vu quelquefois des femmes de qualité mortifiées, jusqu'à se plaindre sérieusement de la nature, qui est communément moins libérale pour les femmes de leur rang, que pour des filles sans naissance & sans honneur. Mais, outre que les loix de la nature

Digitized by Google

n'ont rien de commun avec la distinction établie par les hommes entre les rangs & les conditions, on ne considère point que les filles de cette espèce n'ayant d'autre titre que la beauté pour plaire, il est naturel que ce soient les plus belles qui soient exposées à la séduction ; & que, si celles qui tombent en effet dans le désordre sont ordinairement fort jolies, il ne s'ensuit pas que le nombre des belles en soit plus grand dans les basses conditions d'où elles sont sorties.

On mangea de fort bon appétit. On trouva les mets & les vins excellens. Cependant il régna pendant tout le souper un air de réserve, qui me parut approcher de la contrainte. Toutes les femmes burent leur vin fort trempé. A peine touchèrent-elles au champagne. Elles goûtèrent de chaque plat ; mais comme des oiseaux qui craindroient de souiller leur plumage. Je leur pardonnois ces petites affectations, à l'une en faveur de son teint, aux autres par ménagement pour leurs poitrines délicates. Mais, dans un lieu où elles n'avoient pas dû venir pour s'ennuyer, je ne leur trouvai pas autant de goût que je m'y étois attendu pour la joie. Au contraire, dès le premier service, je leur vis prendre un ton qui ne m'annonça rien de vif & d'enjoué : ce fut la femme du chef d'escadre à qui je sentis d'abord que nous allions avoir obligation d'un

Digitized by Google

entretien fort languiſſant. En admirant l'élégance & la propreté de la maiſon, elle parla des plaiſirs qu'on y prenoit, & qui n'étoient pas toujours auſſi modérés que ceux de cette nuit. Delà, les dames paſſèrent à faire la guerre aux hommes ſur l'inclination & les complaiſances qu'ils ont pour les demoiſelles. Il fallut nous défendre, répondre à mille queſtions qui nous causèrent de l'embarras, préſenter certaines parties du meilleur côté, & déguiſer l'autre. Cette diſcuſſion fit prendre un air de pruderie aux diſcours des femmes, & de contrainte aux explications des hommes. D'ailleurs, après avoir traité long-tems cette matière, les quatre dames ſe crurent obligées à garder plus de meſures, pour faire ſentir apparemment la différence d'un ſouper tel que le nôtre d'avec ceux qu'elles nous reprochoient. Il nous devint impoſſible de leur faire perdre cette fantaiſie. Le marquis même, qui riſqua quelques plaiſanteries un peu libres pour nous mettre ſur un meilleur ton, ne s'attira que l'ordre de ſe taire, avec un ſourire ironique, & des exhortations à réſerver ces gentilleſſes militaires pour d'autres occaſions. Ainſi, avec la meilleure chère du monde, quatre femmes qui étoient au fond très-aimables, & ſix hommes qui ne manquoient ni d'eſprit ni d'agrément, paſſèrent une ſoirée aſſez triſte.

Digitized by Google

On ne laiſſa pas de tenir table fort long-tems; mais ce n'étoit plus qu'une prolongation d'ennui. Lorſque cette peſte de la ſociété qu'on nomme ennui, s'eſt une fois gliſſée dans quelque fête, adieu la gaieté, la galanterie, l'attention même aux circonſtances, & le goût des meilleures choſes. On n'auroit penſé qu'à ſe retirer en ſortant de table; mais les voitures n'étoient commandées que pour deux heures. On paſſa dans le cabinet. Là, chacun parut un peu plus à ſon aiſe. Les dames ſe placèrent mollement, l'une ſur le lit de repos, l'autre ſur le canapé, & perſonne ne ſe gêna dans ſa poſture. Pourquoi certaines idées ne ſeroient-elles venues qu'à moi? Dans la peſanteur de corps & d'eſprit qui continuoit de régner, malgré quelques diſcours qui ſembloient ſortir par bienſéance, je me rappelai la ſcène vive & libertine que les mêmes acteurs avoient eues quelques jours auparavant dans le même lieu. Je fus vivement frappé, en voyant occuper à quatre honnêtes femmes les mêmes places, qui avoient été comme le théâtre de mille diſſolutions. Quelle différence entre la vivacité des hommes! Je n'eus pas de peine à comprendre, comment l'uſage de la débauche & le commerce des filles, peut faire perdre le goût des femmes d'honneur & de mérite. J'au-

Digitized by Google

rois parié, à l'air de mes compagnons, qu'ils regrettoient Fanchon & Liſette.

Cependant le marquis, qui paſſoit dans la ſociété pour le promoteur de la joie, ſe crut intéreſſé d'honneur à nous tirer de cette létargie. Il entreprit de réveiller les dames, par quelque trait de galanterie, mais convenable au caractère qu'elles avoient ſi bien ſoutenu. Après leur avoir reproché de ne pas paroître aſſez aguerries contre le ſommeil, il leur dit qu'il connoiſſoit un charmant préſervatif : c'étoit que chacun à ſon tour racontât la plus jolie aventure de ſa vie. Et comme les récits de notre ſexe n'ont pas la même grâce que ceux des femmes, il conclut que pour l'amour de nous & d'elles-mêmes, c'étoient elles qui devoient nous donner cet amuſement. En effet, cette propoſition les réveilla. J'y conſens, dit la comteſſe : voici la mienne.

J'avois ſeize ans, & je ne connoiſſois d'hommes que mon père, mes frères & mes couſins. Je dis mes couſins-germains, car je ſortois d'un couvent, d'où l'on ne permettoit point qu'il en approchât d'autres. Un jour que j'étois à me promener ſeule dans le jardin de notre maiſon de campagne, j'apperçus un oiſeau d'une beauté raviſſante, qui voltigeoit ſur le mur ſans paroître effrayé de me voir. Je m'avançai pour obſerver.

Digitized by Google

Il prit si doucement son vol, qu'ayant disparu aussitôt, je m'imaginai qu'il ne pouvoit être bien loin de l'autre côté du mur. Il y avoit une porte qui donnoit sur la campagne. Je l'ouvre. J'apperçois mon bel oiseau qui marchoit fort lentement. Je cours, pleine d'espérance. Il se laisse prendre : quel fut mon contentement ! Comme j'allois rentrer, je vois paroître un jeune homme, qui m'avoit été caché par un buisson. Il me dit d'un air gracieux, qu'ayant perdu son oiseau, il étoit charmé de le retrouver entre mes mains. Je l'aurois rendu, quoiqu'à regret. Mais je fus bien surprise de m'entendre dire : qu'il y demeure, entre ces divines mains ; & plût au ciel que j'eusse le même sort toute ma vie ! Dans mon étonnement, je regardai ce jeune homme avec plus d'attention. Sa figure étoit touchante. Il profita de cet instant pour m'apprendre qu'il m'aimoit, qu'il brûloit de me le dire, & qu'ayant observé le tems de mes promenades, l'amour lui avoit inspiré cet innocent artifice. J'avois pris son oiseau. Il me prit à son tour. C'est-à-dire, que m'ayant fait consentir à recevoir ses soins, il devint mon mari, avec l'aveu de mon père.

La comtesse nous fit ce récit avec plus de finesse & d'agrément que je n'ai pu lui en conserver. Hé bien, dit la femme du chef d'es-

Digitized by Google

cadre, je raconterai auſſi une de mes aventures.

On ſait que, ſans condamner perſonne, je fais profeſſion de fidélité pour mon mari. Il y a deux ans qu'ayant été comme aujourd'hui, cinq ou ſix mois ſans le voir, je m'appercevois ſans être fort gouvernée par mes ſens, que ſix mois d'abſence ſont longs pour une femme fidelle. Je n'avois pas manqué de galans empreſſés qui avoient attaqué ma vertu; mais j'ai là-deſſus des principes qui ne me laiſſent rien à craindre des occaſions. Une nuit, que je m'étois endormie fort tranquillement, j'eus un rêve peu favorable à l'honneur de mon mari. Le plus dangereux de mes amans s'étant fortifié peu-à-peu dans mon imagination par une infinité de petits ſoins qui étoient fort preſſans en ſonge, commençoit à m'émouvoir le ſang juſqu'à me faire douter ſi je rêvois. Il ne manquoit rien à ma réſiſtance; mais je trouvois une douceur infinie dans les ſentimens que j'éprouvois, & j'atteſtois le ciel que de tels ſacrifices ne pouvoient ſe faire qu'au ſeul devoir. Cependant le plaiſir prenoit ſur moi de plus en plus, lorſqu'enfin je me crus ſerrée par les bras de quelqu'un. Je l'étois effectivement. En m'éveillant de frayeur, je me trouvai entre les bras de mon mari.

Comme cette aventure pouvoit nous laiſſer matière à de fort bonnes plaiſanteries, la dame

Digitized by Google

ſe hâta d'ajouter, que dans l'innocence de ſon cœur, & dans la joie de revoir M. le chef d'eſcadre, qui s'étoit fait un plaiſir de la ſurprendre en arrivant, elle n'avoit pas fait difficulté de lui apprendre ſon rêve, dont il s'étoit fort applaudi. Le marquis avoit pris cette femme un peu en averſion. Il rejetoit particulièrement ſur elle, la langueur qui avoit regné dans notre partie. Voilà un mari bien ſot, me dit-il à l'oreille, & une femme qui en paroît bien ſûre. Je lui répondis, que dans une femme véritablement vertueuſe, je ne trouvois pas ce récit ſans vraiſemblance.

La dame mélancolique ne put ſe diſpenſer de nous faire auſſi ſon petit conte. Un ſoupir, qui en fut le prélude, m'auroit fait connoître la ſituation de ſon cœur, indépendamment de ce que j'avois appris du chevalier. Hélas ! nous dit-elle, vous me demandez des hiſtoires amuſantes. Où les prendrai-je ? Je ne ſais pas rire. Je ne trouve rien de réjouiſſant dans ma mémoire. Cependant il faut vous ſatisfaire. J'ai eu pendant ſix mois une tourterelle privée, que j'aimois avec la dernière paſſion. Ce pauvre animal n'étoit point inſenſible à la tendreſſe que j'avois pour lui. Il n'étoit bien qu'avec moi. Il ſouffroit viſiblement de mes moindres abſences. Je croyois lui découvrir toutes les qualités qu'on

Digitized by Google

attribue à ſon eſpèce. Enfin, j'étois bien trompée s'il n'étoit pour moi ce qu'une tourterelle eſt pour un autre. Que vous dirai-je? mon récit ne peut vous amuſer que par la ſingularité. Un jour que j'étois à careſſer ma chère tourterelle, une bête affreuſe, l'horreur de la nature, une bête dont je ne ſais pas le nom, mais que je ſuis ſurpriſe d'avoir vue de ſi près ſans mourir, vint me l'enlever entre les mains, ſans être effrayée par mes cris & par mes pleurs. Je n'ai pas revu depuis ma pauvre tourterelle; mais je l'aimerai toujours.

Cette amante affligée ne nous croyoit pas ſi bien informés du ſujet de ſa triſteſſe. C'eſt l'erreur de bien des femmes à Paris, de s'imaginer que le public ignore leurs intrigues, ce public dont la malignité aime mieux ſe fier ſouvent à de fauſſes apparences, que de laiſſer quelque choſe de réel à pénétrer. Nous comprîmes à merveille que remplie de ſes ſentimens, elle n'avoit rien eu de ſi préſent à nous raconter que l'hiſtoire de ſa perte, & qu'elle l'avoit crue bien déguiſée ſous une eſpèce d'allégorie. La tourterelle étoit ſon amant. Cette bête cruelle qu'on ne pouvoit voir ſans mourir, étoit la mort même. Il n'y eut perſonne dans l'aſſemblée qui ne fût touché de ſa peine, ſur-tout lorſqu'on s'apperçut qu'en finiſſant ſon récit, elle avoit laiſſé

Digitized by Google

tomber quelques larmes. La dame aimée du chevalier, s'étoit réſervée pour le dernier conte. J'obſervai fort bien d'où venoit cette déférence pour les autres. Malgré ſes rigueurs pour le chevalier, elle prenoit chez lui une ſorte d'empire, que donne la certitude d'être aimée; & peut-être ſans y penſer, elle étoit portée naturellement à faire comme les honneurs de ſa maiſon. Elle ſe fit même un peu preſſer pour entrer en danſe. Enfin nous tirâmes d'elle ce petit récit.

On s'engage quelquefois contre ſon intention. L'été dernier, ayant dîné à la campagne dans une maiſon voiſine de la mienne, je retournai chez moi vers le ſoir, avec une femme de chambre, dont je m'étois fait accompagner. Deux cavaliers, qui s'étoient trouvés à dîner dans le même lieu, ſe crurent obligés par galanterie d'eſcorter mon carroſſe. Ils étoient à cheval. Leur politeſſe fut ſi exceſſive, qu'étant venus juſqu'à ma porte, ils mirent pied à terre pour m'aider à deſcendre. Il faiſoit fort chaud. Ma femme de chambre, qui étoit une perſonne fort replette, s'étoit eſſuyé le viſage pendant toute la route avec un mouchoir blanc, qu'elle laiſſa tomber dans le carroſſe. Comme elle deſcendit la première, le cavalier qui vit le mouchoir en me donnant la main, le crut à moi & s'en ſaiſit fort avidement. Je compris ſi peu le

Digitized by Google

but de cette galanterie provinciale, que je lui demandai ce qu'il vouloit faire d'une pièce si rare. Il la mit dans sa poche en me conjurant de lui accorder cette satisfaction. Oh ! très-volontiers, lui dis-je. On se quitta. D'autres pensées m'ôtèrent celle d'en parler à ma servante. Deux jours après on me remit une lettre sans adresse, que j'ouvris étourdiment. Elle étoit du cavalier qui parloit avec transport de la faveur que je lui avois accordée ; il baisoit, disoit-il, mille fois le jour, ce précieux mouchoir. Je trouvai la chose si plaisante, qu'ayant recacheté la lettre, je la donnai à ma femme de chambre, en lui disant qu'elle ne pouvoit être que pour elle. Non-seulement elle fut ravie d'apprendre ce qu'étoit devenu son mouchoir; mais prenant pour elle en effet la lettre & les tendresses, elle forma des projets de fortune sur une passion si héroïque. Je ne sais ce qu'elle fit pour l'entretenir. Il se passa huit jours, au bout desquels on m'annonça le cavalier qui venoit me rendre visite. J'avois chez moi beaucoup de monde, & l'on étoit à jouer. Il entra ; je le reçus honnêtement. Dans le cours de l'après-midi, il trouva le moyen de me parler sans témoins, & rien n'approche des extravagances dont il m'entretint. Sa vive passion, la reconnoissance qu'il avoit pour mes bontés, ses ado-

Digitized by Google

rations pour le divin mouchoir, l'ardeur qu'il avoit à le baiſer nuit & jour. Enfin, ne pouvant me tenir de rire, je réſolus de finir cette ſcène. Vous me prenez pour une autre, lui dis-je, & vous m'avez moins d'obligation que vous ne penſez. Mais j'entrevois la cauſe de l'erreur. Là-deſſus, ayant fait appeler ma femme de chambre, je lui demandai ſi le jour de notre promenade elle n'avoit pas perdu un mouchoir dont il me ſembloit qu'elle s'étoit beaucoup ſervie. Oui, répondit-elle avec quelqu'embarras. Eh bien, lui dis-je, c'eſt monſieur qui l'a trouvé.

Cette hiſtoire ne parut merveilleuſe qu'au chevalier. Convenez, me dit-il, qu'elle raconte avec une grâce admirable. Elle en avoit effectivement dans le ſon de la voix ; mais pour le ſujet & le tour de l'expreſſion, je trouvai que la comteſſe l'avoit emporté ſur elle & ſur les autres. Il n'eſt pas donné à tout le monde de mettre beaucoup de fineſſe & de légèreté dans une courte narration. A ceux qui n'ont pas ce talent de la nature, il faut un art infini pour l'acquérir. Rien n'eſt ſi ſéduiſant dans la bouche d'une femme, & je ſuis ſurpris qu'étant diſpenſées des ſciences profondes, elles ne s'attachent pas plus à ſe donner cette eſpèce de mérite, qui convient d'autant mieux à leur ſexe,

Digitized by Google

qu'on ne leur demande, du côté de l'eſprit, que de l'élégance & des grâces.

Grâces à l'invention du marquis, ce dernier acte de la fête nous rendit un peu d'enjouement. Mais comme ce n'étoit point les agrémens ni l'eſprit qui manquoient aux quatre dames, il ne me parut pas moins qu'elles étoient déplacées. Je le dis au marquis en le reconduiſant dans mon carroſſe. Il le ſentoit beaucoup plus que moi, parce qu'il avoit des goûts de plaiſir beaucoup plus vifs, & que dans tout autre lieu, il auroit préféré Fanchon & Liſette à d'honnêtes femmes. J'ajoutai que je chercherois ſans doute à revoir celles que nous quittions, mais dans des occaſions où elles ſeroient moins gênées par les circonſtances, & moins gênantes pour ceux à qui elles feroient l'honneur de ſouper avec eux. Il ſouhaitoit ſi vivement de me retenir dans ſa ſociété, que pour me faire eſſayer de toutes les ſcènes, il me propoſa une nouvelle partie, en me laiſſant le choix du jour. Elle n'aura preſque rien, me dit-il, qui reſſemble aux deux autres, & je ſuis trompé ſi elle ne vous plaît davantage.

Elle fut plus reculée qu'il ne le ſouhaitoit, par des incidens qui firent bientôt prendre une nouvelle face à ma ſituation. Je reçus la réponſe de mon père à ma dernière lettre. Il me mar-

Digitized by Google

quoit que ſuivant mes vues, il avoit rendu compte de ma déclaration à mademoiſelle de Saint V.... & que l'ayant engagée à lire elle-même ma lettre, il n'avoit pas manqué de l'obſerver beaucoup pendant cette lecture ; que malgré la rougeur dont ſon viſage s'étoit couvert, il avoit cru découvrir que ſes mouvemens les plus vifs ne venoient pas de ſa confuſion & de ſon embarras ; que ſoit amour ou haine, elle étoit agitée par quelque paſſion violente, & qu'elle n'avoit pas fait difficulté d'inſiſter ſur ſes prétentions après avoir relu ma lettre ; qu'il la croyoit capable d'employer toutes ſortes de voies pour les faire valoir ; qu'à l'égard de l'explication que je demandois ſur les complaiſances qu'elle s'accuſoit d'avoir eues pour moi, elle avoit répondu avec emportement, que c'étoit joindre l'inſulte à la perfidie, & que la juſtice qu'elle n'eſpéroit ni du ciel ni des hommes, elle ſauroit ſe la faire elle-même. Son père, ſans entrer dans ſes fureurs, ſe plaignoit amèrement que j'avois perdu d'honneur ſa fille & toute ſa maiſon. A cette peinture, le mien ajoutoit qu'après un déſaveu auſſi formel que celui de ma lettre, il n'avoit plus de conſeil à me donner, & que je le devois prendre de mon propre cœur.

Il avoit raiſon de ſe fier à mes ſentimens, car mon bonheur & ma fortune ne m'auroient

Digitized by Google

pas fait balancer un moment ſur mon devoir. La difficulté à mes propres yeux ne regardoit pas mes engagemens, puiſque j'étois ſûr de ne m'être jamais échappé à rien qui pût en porter le nom. Mais l'honneur & la religion même n'ont-ils pas des loix qui ne demandent pas toujours d'être exprimées ? Mademoiſelle de Saint V... étoit perdue de réputation, ſi je ne la lui rendois en l'épouſant. Etoit-il tems d'examiner ſi c'étoit ſa faute, ou celle de mon père, ou la mienne, & le mal étant réel, l'impoſſibilité même qu'il pût jamais être réparé par un autre que moi, ne me faiſoit-elle pas un devoir de cette réparation ? D'un autre côté, il étoit queſtion du ſacrifice de ma vie, car je ne pouvois enviſager autrement un mariage, pour lequel je n'avois nulle inclination. A la vérité, mon cœur étoit encore libre. Depuis près de deux mois que j'étois à Paris, je m'étois plaint quelquefois à moi-même d'être encore ſans maîtreſſe & ſans ami. Mais j'avois déſiré continuellement de pouvoir me procurer des biens ſi doux ; & par rapport à l'amour, j'avois ſenti plus d'une fois avec quelle ardeur je m'y ſerois livré, ſi de juſtes raiſons ne m'avoient fait combattre mon penchant. Falloit-il donc renoncer à des occaſions plus heureuſes que l'avenir pouvoit m'offrir à tout moment, pour me charger, à

mon

Digitized by Google

mon âge, d'une chaîne qui ne seroit jamais pour moi sans pesanteur ? Enfin, comme l'attrait du plaisir n'étoit pas capable de me faire trahir mon devoir, je sentis aussi que dans une occasion de cette nature, il n'y avoit que l'étroite loi du devoir qui pût l'emporter sur l'espérance du plaisir. Ce partage me fit naître la pensée de consulter d'honnêtes gens sur mon embarras. Je résolus en même tems de les choisir habiles, puisque je manquois moins de probité que de lumières. A qui pouvois-je m'adresser mieux qu'à messieurs.... ? Je leur envoyai le cas dans sa plus simple exposition ; résolu, au fond du cœur, de recevoir leur décision comme l'ordre du ciel.

Pendant que je l'attendois avec beaucoup d'inquiétude, je cherchai dans les sociétés que je connoissois, & dans les nouvelles liaisons que je formois tous les jours, à dissiper le trouble de ma situation. Un jour, que je ne rappellerai jamais sans un mêlange de douleur & de joie, mes affaires m'ayant fait monter en carrosse assez matin, je passai devant la porte d'une église, où l'affluence du peuple me fit faire attention qu'il étoit fête. Je descendis pour la messe, en souriant d'une diligence qui ne m'étoit pas fort ordinaire, car à peine étoit-il neuf heures. Je pris une chaise derrière celle d'une femme que

Digitized by Google

je fus surpris de voir aussi matineuse que moi. Elle n'avoit qu'un laquais derrière elle ; mais sans aucune suite, je ne l'aurois pas moins prise à son air pour une femme de condition. Je ne parle que de sa taille & de sa posture, qui étoient encore les seuls avantages par lesquels je pouvois la distinguer. Sous un habit simple & négligé, jamais je n'avois rien vu qui annonçât tant de noblesse & de grâces. J'aurois suivi tout d'un coup le mouvement qui me fit souhaiter de voir son visage, si le respect du lieu & la considération même que je crus devoir à une femme de cette apparence, n'eussent servi de frein à ma curiosité. Cependant je n'y pus résister jusqu'à la fin de la messe. Etant passé de l'autre côté de l'église, je m'avançai un peu sur la même ligne, de sorte qu'en tournant la tête, je crus découvrir aussitôt un visage connu. Mon embarras fut à me rappeler où j'en avois pu voir un si charmant. La belle femme ! fus-je tenté de m'écrier. Elle étoit sans rouge, & dans l'ajustement le plus simple. Une blancheur éblouissante, un air surprenant de douceur & de modestie, un port admirable ; voilà ce que je cherchois dans ma mémoire, & ce que la différence du rouge & de l'habillement ne m'avoient point encore permis d'y retrouver. D'ailleurs, cette belle personne avoit les yeux

Digitized by Google

La belle femme ?!

C.L. Marillier Dir. De Longueil Sc.

Digitized by Google

Digitized by Google

immobiles sur son livre. J'y gagnois la vue de la plus belle main du monde ; mais je ne découvrois que la moitié du visage. Enfin, pour me satisfaire entièrement, je fis deux pas de plus qui me firent bientôt remettre, avec une extrême admiration, madame de B.... cette jeune femme d'un conseiller au parlement, avec laquelle j'avois soupé une fois chez l'intendante. Je ne revenois pas de ma surprise. Elle m'avoit beaucoup moins frappé la première fois que je l'avois vue, & je ne pus attribuer cette inégalité d'impression qu'à la parure, & sur-tout au rouge, dont l'excès m'avoit révolté en arrivant à Paris. La belle femme ! dis-je encore, Il ne m'en étoit resté qu'une idée trop vive & trop touchante ; cette rencontre imprévue l'augmenta beaucoup. Que de charmes ! Que d'admirables qualités réunies ! Mais ne pouvant manquer de me souvenir aussi de son indigne attachement, je passai ensuite à diverses réflexions sur le caractère incompréhensible des femmes. Je fus même choqué de cette apparence de piété, qui ne me parut qu'une basse hypocrisie. A la fin, je me reprochai de m'être trop longtems occupé d'elle à l'église, & je me retirai plus bas pour attendre la fin de la messe. Cependant le reproche que je m'étois fait, ne m'empêchoit point de jeter encore quelques re-

gards sur cette taille, qui attiroit comme malgré moi mes yeux. Je me demandois, en faveur d'une femme si aimable, s'il n'étoit pas possible que la malignité l'eût injustement noircie comme tant d'autres, dont j'avois déjà l'exemple. Ne seroit-ce pas, disois-je, le comble de l'inhumanité & de la barbarie ? Mais les accusations paroissoient non-seulement trop claires & trop expliquées, mais trop bien prouvées par la nature des circonstances, & même par leurs effets. Pourquoi cette obstination à demeurer chez elle, à fuir le commerce des honnêtes gens, à refuser de voir ses amis ? Des goûts de cette nature paroissent si impossibles dans une jeune femme qui est faite pour plaire, & qu'on ne suppose pas consommée à cet âge dans les hautes pratiques de la religion, qu'il sembleroit ridicule & insensé de les prendre pour l'effet d'une bonne cause.

Je sortis plein de ces idées qui diminuèrent beaucoup l'impression que j'avois ressentie. Le soir je me trouvai à souper chez l'intendante, & je ne pus lui déguiser non-seulement la rencontre que j'avois faite à l'église, mais la nouvelle admiration dont je n'avois pu me défendre. En convenant que madame de B.... avoit un mérite extraordinaire, elle retomba sur le caprice de son cœur. Je découvris aisément qu'elle

Digitized by Google

étoit piquée de ne plus la voir ; mais je ne pouvois regarder un motif si foible comme une raison de la décrier. D'ailleurs, un intérêt, dont je ne démêlois pas encore le principe, m'ayant fait demander quelques explications, je n'appris rien qui pût favoriser mes doutes. On ne m'avoit rien dit, m'assura-t-on, qui ne fût connu de tout le monde. Le secrétaire étoit bien fait, & le mari accablé d'infirmités. On ne lui faisoit pas un crime, à son âge & dans sa situation, de se procurer un peu d'amusement, mais son choix étoit odieux & méprisable.

Il se passa plusieurs jours, pendant lesquels je ne pensai quelquefois à madame de B... que pour la mépriser. La décision que j'attendois sur mon problême d'honneur & de religion, fut telle que je l'avois espérée, & que je n'aurois pas balancé moi-même à la porter dans la cause d'autrui. Mon incertitude n'étant venue que d'un excès d'équité, qui m'avoit fait craindre de me flatter trop dans ma propre cause, je fus extrêmement satisfait de voir mon jugement confirmé par les plus honnêtes gens de Paris. Mes sentimens pour mademoiselle de S. V.... se réduisirent à la plaindre, avec peu d'inquiétude pour les effets de sa haine, que mon père sembloit m'avoir voulu faire appréhender. La joie de me trouver délivré de cet embarras, me rendit plus

Digitized by Google

facile pour les propoſitions du vieux marquis. Il avoit fait pluſieurs ſoupers dont il regrettoit que je n'euſſe pas été. Cependant comme il avoit entrepris de juſtifier ſon goût pour les petites-maiſons en m'y faiſant trouver de la ſatisfaction pour le mien, il me dit qu'il n'étoit pas fâché d'un retardement qui me procureroit le plaiſir d'une nouvelle ſcène. Ses dernières parties avoient eu trop de reſſemblance avec les premières. Il me dit que depuis plus de huit jours, il s'efforçoit d'en former une, qui auroit tout l'agrément qu'il m'avoit promis, mais dont les acteurs avoient été difficiles à raſſembler. Elle étoit liée pour un des jours ſuivans. Je lui engageai volontiers ma parole. Dans un intervalle ſi court, il m'arriva trois incidens, que je qualifierois tous trois de faveurs du ciel, ſi la dernière n'avoit été mêlée juſqu'aujourd'hui de tant d'amertumes, que je dois balancer à lui accorder ce nom. Elle a donné naiſſance à toutes les douceurs de ma vie; mais elle eſt devenue l'occaſion de toutes mes diſgrâces. Après avoir ruiné pendant quinze ans mon repos & ma fortune, elle expoſoit, il y a ſix mois, ma tête au dernier danger; & ſi la généroſité d'un ami trop tendre & trop fidelle m'a conſervé la vie, preſqu'aux dépens de la ſienne, c'eſt pour retomber par d'autres aventures dans une ſituation ſi déſeſpérée, que l'unique

Digitized by Google

consolation de mes malheurs est la liberté de les écrire. Cependant, au milieu de mes tristes sentimens, qu'il reste de souvenirs délicieux dans ma mémoire ! & combien de plaisirs devoient précéder mes peines !

Le président de,..., pour qui je n'avois pas pris moins d'attachement que de respect & d'estime, avoit paru s'appercevoir avec plaisir que je voulois cultiver son amitié. J'avois souvent l'occasion de le voir. Il marquoit de la satisfaction à m'entretenir ; & fort souvent dans la dissipation des assemblées & des grands soupers, nous trouvions le moyen de nous faire un amusement plus doux d'une conversation sensée qui nous paroissoit toujours trop courte. Je ne me défiois pas que ces entretiens particuliers étoient une sorte d'étude qu'il faisoit de mon caractère. Lorsqu'il crut m'avoir approfondi : vous êtes fait, me dit - il un jour, pour être vu de bon œil dans toutes sortes de sociétés, & je m'apperçois que vous plaisez beaucoup dans les maisons où je vous rencontre ; mais je ne sais si vous y prenez le même goût. Tel du moins que je crois vous connoître, je suis sûr que vous en prendriez infiniment davantage dans plusieurs maisons où j'ai parlé de vous, & où j'ai même fait naître le désir de vous voir. Vous fierez-vous à moi, si je vous propose quelque jour de vous y in-

Digitized by Google

troduire ? Je l'assurai que je ne balancerois jamais à suivre un si bon guide. Il m'offrit de me faire dîner dès le lendemain dans une maison qu'il fréquentoit beaucoup. J'acceptai cette offre. C'étoit le jour même que je m'engageai au marquis pour sa nouvelle partie de souper. Je partis en le quittant. Mon rendez-vous étoit chez le président, qui me conseilla de renvoyer mon carrosse, & de monter dans le sien.

Je ne vous préviens pas, me dit-il en chemin, sur les gens auxquels je vais vous présenter. Vous verrez vous-même jusqu'à quel point ils vous conviennent. C'est la société où je passe ma vie; car je ne vous dirai pas que celles où nous nous sommes vus jusqu'à présent, soient mon attrait. J'y parois quelquefois par bienséance; il faut voir tout le monde; on se doit au public; mais j'ai peu d'inclination pour ces maisons ouvertes, par mille raisons que vous sentez moins que moi, si vous n'en connoissez pas d'autres. Je lui avouai que n'étant à Paris que depuis deux mois, je n'avois vu que celles où diverses rencontres m'avoient donné l'occasion de me faire présenter, & où je croyois avoir observé qu'il suffit d'avoir un nom & une figure d'homme pour être bien reçu.

Cet entretien d'un moment m'instruisit peu sur la compagnie où j'allois tomber. Nous en-

Digitized by Google

trâmes dans une fort belle maiſon. Le préſident me fit monter ſans beaucoup de cérémonie. Il ſembloit être chez lui. Nous trouvâmes, dans un appartement très-propre, cinq ou ſix perſonnes auxquelles il me préſenta ſans affectation. C'eſt M. le comte de.... dit-il au maître & à la dame. Je vous ai parlé de ſon mérite, & à lui du déſir que vous aviez de le connoître. On s'aſſit après un compliment fort ſimple. Deux hommes qui ſurvinrent, rendirent la compagnie plus nombreuſe. Nous nous trouvâmes neuf ou dix à dîner.

Dès les premiers momens, j'entrevis deux choſes qui me frappèrent beaucoup, parce qu'elles m'étoient nouvelles à Paris; une joie douce & modeſte qui produiſoit de la vivacité ſans confuſion; & ce tour fin & judicieux dans la converſation, qui eſt l'effet réuni de l'eſprit, du jugement, de l'uſage du monde & du bon goût. Je m'obſervai d'abord avec grand ſoin, pour ne pas paroître déplacé dans une compagnie ſi reſpectable. Mais je ne fus pas long-tems à reconnoître qu'il n'étoit pas beſoin de contrainte, avec des gens auſſi naturels dans leurs idées que dans leurs manières. Leurs moindres diſcours étoient aſſaiſonnés de grâce & de vérité, mais ſans recherche & ſans affectation. Point d'empreſſement pour parler, ni de langueur à

Digitized by Google

se taire. On s'écoutoit avec complaisance, on se répondoit avec honnêteté. A chaque discours, la politesse, la bonne humeur, l'esprit & le savoir, sembloient sortir ensemble de la même bouche. Rien ne m'avoit paru si simple & si doux. C'étoit le cours d'un ruisseau charmant auquel je prenois plaisir à me laisser entraîner. Je ne m'arrête point à des peintures de caractères, parce qu'à l'égard des vertus comme des vices, je veux ôter toute matière aux applications; mais je crus trouver tout le mérite humain rassemblé & tous les plaisirs réunis. Hommes & femmes dans les mêmes principes & dans les mêmes goûts. Bonne chère, avec tant d'agrémens pour le cœur & pour l'esprit.

Je tremblois, en sortant, que cette maison ne me fût difficile à retrouver, comme un lieu inaccessible où le mérite se tenoit renfermé dans son temple. Le président, à qui je marquai ma crainte, à-peu-près dans ces termes, comprit facilement ma pensée. Il m'assura que je serois le maître d'y retourner souvent, & que j'y avois laissé de moi une fort bonne impression. Je m'épuisois sur tout en admiration pour un homme dont la physionomie & les manières m'avoient charmé. Son âge étoit d'environ trente ans. Le savoir & le goût de toutes les bonnes choses paroissoient naturels en lui comme la respiration.

Digitized by Google

Le préſident m'apprit qu'il ſe nommoit M. de La.... & qu'étant l'aîné d'une bonne maiſon, il avoit quitté le ſervice depuis la mort de ſon père. Au déſir que je marquois de le retrouver, mon guide répondit que j'en aurois le pouvoir tous les jours, ſoit dans le même lieu, ſoit dans pluſieurs autres maiſons, dont notre dîner m'alloit ouvrir l'entrée. Quoi! lui dis-je, il y en a d'autres qui reſſemblent à celle-ci? Votre doute, repartit le préſident, me prouve mieux que jamais que vous avez mal connu Paris, & que vous en avez jugé apparemment par les ſociétés où j'ai commencé à vous voir. La maiſon d'où vous ſortez, ajouta-t-il, eſt aſſurément de l'eſpèce la plus rare, & vous en trouverez peu où toutes les qualités de l'eſprit & du cœur ſoient plus brillantes. Mais en admettant ainſi quelque différence pour le degré, il s'en trouve un grand nombre, où l'on vit dans les mêmes principes & ſuivant les mêmes règles.

J'écoutois avidement ce que je ne me perſuadois encore que par la confiance extrême que j'avois au caractère du préſident. Je ne le quittai qu'après avoir obtenu de ſon amitié, qu'il m'établiroit parfaitement dans la ſociété du vrai mérite. C'eſt le nom que je croyois devoir à celle d'où je ſortois, par oppoſition à tant d'autres,

Digitized by Google

où je n'avois vu régner que la corruption & les fauſſes maximes du monde, avec auſſi peu de juſteſſe d'eſprit & de véritable raiſon, que de droiture, de juſtice, & de bonté. Ce n'eſt pas ſur le premier eſſai que j'en fis dans cette occaſion, que je veux fonder le parallèle. Mes remarques ſe développeront à meſure qu'on me verra puiſer dès lumières dans l'expérience. Mais je venois d'en acquérir aſſez dès le premier jour, pour ne pas me rappeler ſans indignation l'air de préſomption & de ſuffiſance que j'avois vu régner dans certaines ſociétés, l'audace avec laquelle on s'y donne excluſivement le nom de bonne compagnie, & le miſérable abus qu'on y fait du rang ou des richeſſes, pour accréditer la malignité, la ſottiſe, & l'ignorance.

Je me retirai ſi mal diſpoſé pour la plupart des maiſons où j'allois ordinairement jouer & ſouper, qu'ayant quelques lettres à faire pour la province, je pris le parti de me renfermer dans mon appartement, & d'y ſouper ſeul. Je paſſai une partie de la nuit dans les réflexions dont j'avois rapporté le ſujet. A mon réveil je fus ſurpris d'apprendre que monſieur de La..., ce même homme dont j'avois parlé avec tant d'eſtime au préſident, étoit depuis quelques minutes dans mon antichambre. Ayant ſu que j'étois encore au lit,

Digitized by Google

mais assez près de l'heure où j'avois donné ordre qu'on m'éveillât, il avoit voulu l'entendre sonner à sa montre avant que de permettre à mes gens de m'annoncer sa visite. Alors l'impatience que j'eus de l'embrasser, me fit oublier l'état où j'étois. Je passai ma robe pour aller au-devant de lui. Il vint à moi les bras ouverts. Son compliment fut celui d'un homme, qui joint à l'usage du monde les plus aimables principes de la bonté & de la tendresse du cœur. Il avoit appris, me dit-il, par le récit du président, les sentimens que j'avois conçus pour lui; & s'étant trouvé la même disposition à m'aimer, il n'avoit pu résister plus long-tems au double mouvement de son inclination & de sa reconnoissance. Je viens vous demander, ajouta-t-il en m'embrassant, votre estime & votre amitié, & vous offrir pour toute ma vie la même chose.

Mon cœur n'avoit point encore ressenti d'émotion si vive. Je le serrai entre mes bras, je ne vous donne rien, lui dis-je, puisque votre mérite vous avoit acquis ce que vous me demandez de si bonne grâce; mais je vous le confirme avec tous les sermens de la vérité & de l'honneur, & je n'excepte rien du vœu que je fais d'être tout à vous. Il parut aussi satisfait que moi de ce traité. Nous commençâmes un entretien presque aussi familier que si nous nous étions aimés depuis

Digitized by Google

long-tems. Que la sympathie soit regardée comme une chimère par les cœurs durs, qui ne sont point assez heureux pour l'éprouver. M. de La..., dans ce premier moment d'ouverture, sentit que j'allois trouver autant de plaisir à l'entendre, que lui à me faire connoître sa situation. Il m'apprit que se trouvant l'aîné de sa famille, avec un frère & des sœurs qui étoient à peine sortis de l'enfance, il n'avoit pu se dispenser de quitter le service pour leur tenir lieu de père : qu'il les avoit fait venir à Paris, où ils étoient élevés comme sous ses yeux, dans la maison d'une de ses proches parentes, femme assez mal défendue elle-même par sa situation, puisqu'elle vivoit séparée de son mari, mais si raisonnable & si vertueuse, qu'il ne cessoit pas d'admirer son caractère : il me la nomma. C'étoit la marquise de N..., c'est-à-dire, celle que, sur la foi de l'intendante, j'ai nommée ici plus d'une fois la marquise aux trois amans. Il m'échappa une exclamation fort vive à ce nom. Je ne fus pas le maître de ce petit transport, qui venoit de mon indignation autant que de ma surprise. M. de La... s'étant arrêté, avec quelque marque d'embarras, je le suppliai de reprendre son discours, en lui promettant l'explication de mon étonnement. Il continua de me dire que n'ayant rien à m'apprendre de fort important, son seul dessein dans cette confidence étoit de me faire

Digitized by Google

connoître qu'il ne vouloit rien avoir de réservé pour moi ; qu'outre la maison où nous avions dîné la veille, dans laquelle il se flattoit de me rencontrer souvent si j'étois sensible au désir qu'on avoit de m'y revoir, celle de sa parente, qui n'étoit ouverte qu'à un petit nombre d'honnêtes gens, méritoit que je prisse quelquefois la peine d'y entrer ; qu'il brûloit de me présenter à la marquise : que je la trouverois affligée des mauvais procédés d'un mari, dont elle avoit été forcée de se séparer, après l'avoir épousé par inclination ; mais que la douceur & les agrémens de son esprit, ne souffroient rien de l'amertume de son cœur ; que pour acheter un peu de repos, elle avoit pris le parti de se priver du tiers de son revenu, en faveur d'un homme qui étoit livré à tous les excès de la débauche ; ce qui n'avoit point empêché qu'il n'eût tenté par la violence & l'insulte de se faire augmenter une pension à laquelle il n'avoit aucun droit : qu'heureusement deux amis de la marquise & lui s'étoient trouvés chez elle, lorsqu'il y avoit osé paroître, & l'avoient effrayé par des craintes qui auroient fait moins d'impression sur un homme d'honneur ; que pour satisfaire une vengeance impuissante, il avoit eu recours à la ressource des lâches, à la calomnie, en publiant que sa femme n'avoit pas moins que trois amans ; mais que sûre de son innocence,

Digitized by Google

la marquise mépriſoit des bruits ridicules, qui ne faiſoient honte qu'à ceux qui étoient capables de les recevoir ſans preuve, & qu'elle ſe tenoit bien dédommagée par l'eſtime de quelques honnêtes gens qu'elle trouvoit dignes de la ſienne.

J'avois laiſſé parler M. de La... ſans l'interrompre. Cependant ma juſte indignation, autant que l'intérêt de l'amitié, me faiſoit attendre la fin de ſon diſcours avec impatience. Je lui répondis naturellement que je croyois connoître la marquiſe, non au portrait qu'il me faiſoit d'elle, parce que je ne l'avois point aſſez vue pour l'approfondir, mais à l'injuſtice de ceux qui ne ménageoient point ſa réputation. Tel eſt le malheur des femmes, me dit-il. Le mérite & la vertu les expoſent infailliblement à l'envie; & ſi le haſard les jette dans quelque aventure d'éclat, il n'y a plus de bornes au déchaînement de la malignité & de l'impoſture. Je ne vous demande pas où vous l'avez vue, ajouta-t-il, mais je vous prie de venir dîner chez elle, pour apprendre mieux à la connoître. Il n'y avoit point de difficulté à faire ſur les bienſéances, avec un de ſes plus proches parens. Je me laiſſai conduire. Si le retour de confiance que je devois à mon ami, me fit entrer à mon tour dans le détail de mes affaires, je fus ſurpris de me trouver la langue liée ſur un intérêt dont

dont je sentis tout d'un coup la force. L'éclaircissement que je venois de recevoir me jeta dans une profonde réflexion, sur la facilité avec laquelle on se prête à la malignité des discours publics. Quoi ! disois-je, de tant de personnes qu'on a pris plaisir à décrier dans mon esprit, je n'ai pas eu l'occasion d'en connoître une, à qui je n'aie vu manifestement qu'on fait de cruelles injustices. Madame de B... seroit-elle aussi l'objet d'une infame calomnie? Cette idée fut si vive, que me croyant autorisé par l'exemple de la marquise à ne plus douter de son innocence, je me faisois un reproche amer d'avoir osé la soupçonner. Quoi ? l'apparence de toutes les vertus ne seroit que le masque d'une honteuse foiblesse ! Cette figure charmante seroit associée avec le vice ? Il me sembloit même, en consultant les loix simples de la physique, que cet accord étoit impossible ; car les traits du visage doivent se ressentir des affections du cœur. On ne concevroit pas qu'une vive tristesse pût rendre habituellement la physionomie riante : de même, la beauté douce & modeste ne peut accompagner long-tems une passion déréglée. Je m'imaginois encore que c'étoit le seul goût de la vérité & de la justice, qui me fournissoit ces comparaisons & ces raisonnemens. Mais j'observois aussi que mon cœur s'y intéressoit par des raisons plus secrètes, puisqu'avec une émo-

Digitized by Google

tion si vive je ne m'ouvrois point aux yeux d'un ami pour qui je ne voulois plus rien avoir de réservé.

J'avois ignoré que la marquise demeurât fort près de l'intendante. C'étoit le voisinage, comme je l'appris bientôt, qui avoit formé entr'elles une liaison de bienséance plutôt que d'amitié. Nous nous trouvâmes sept à dîner, cinq hommes, avec une dame du même âge que la marquise, c'est-à-dire de trente-deux ou trente-trois ans. J'appris bientôt à me fier au jugement de M. de La... par la satisfaction que je trouvai dans ce petit cercle d'honnêtes gens. C'étoient les mêmes principes & les mêmes usages dont j'avois été si satisfait la veille. Dans l'espace de quelques heures je conçus pour le caractère de la marquise tous les sentimens que M. de La... m'avoit prédits ; & l'on verra que la continuation d'un si doux commerce n'a fait que les augmenter. Je lui parlai de l'intendante, chez qui elle se rappela fort bien de m'avoir vu. Elle y alloit rarement, me dit-elle, parce que mettant beaucoup de distinction entre ses amis & ses connoissances, elle ne trouvoit de douceur, dans la vie, qu'avec les premiers. Je pénétrai le sens d'une raison si modeste. Mais quoique résolu d'imiter sa discrétion dans une première visite, je ne pus vaincre la curiosité qui me portoit à la faire parler sur le

ractère & la conduite de madame de B... Il me sembla que le témoignage d'une femme si raisonnable, alloit détruire tous mes doutes. Sans me demander compte de mes motifs, je pris occasion du seul souper que j'avois fait avec elle, pour lui dire que je n'avois pas été plus heureux depuis le même jour à rencontrer madame de B... Elle me répondit froidement, que cette dame sortoit peu. Une réponse si courte ne servant qu'à m'embarrasser, j'ajoutai qu'on donnoit des explications fort étranges à sa retraite. Hélas! reprit la marquise, à quoi la malignité n'en donne-t-elle pas! Le monde ne se persuade pas qu'une femme puisse être sage avec de la jeunesse & de la beauté. Connoissant peu madame de B... ajouta-t-elle, je ne puis juger de la vérité de ce qu'on publie; mais je ne prendrois point aisément parti contre une femme si aimable; & sans m'arrêter au proverbe, je suis persuadée qu'il y a plus de langues malignes que de physionomies trompeuses.

Ce n'étoit pas de la marquise que je devois attendre des décisions hasardées sur la réputation d'autrui. Cependant je trouvois dans sa réponse un air d'incertitude qui marquoit à quel point l'opinion publique étoit déclarée contre madame de B... Je n'en fus que plus révolté contre une si aveugle prévention, car dans tout ce que j'avois entendu, je n'avois pas trouvé la moindre appa-

Digitized by Google

rence de preuve. Il ne faut que le bon ſens naturel, diſois-je, avec la moindre ſemence d'équité, pour ſe refuſer à des accuſations ſans vraiſemblance. Prétendra-t-on les juſtifier par la notoriété publique? C'eſt une fauſſe règle ſur tous les faits où la corruption de l'eſprit & du cœur peut être intéreſſée. L'envie de trouver madame de B... vertueuſe, devenoit pour moi comme une paſſion. Mais quelle eſpérance de pouvoir parvenir à cet éclairciſſement? La marquiſe me propoſa une partie de jeu : je m'y engageai d'autant plus volontiers, que les idées dont j'étois rempli me faiſoient trouver de la douceur dans le ſilence.

Mais la nuit ſuivante rendit mes réflexions plus ſérieuſes. A meſure que mes connoiſſances s'étoient étendues à Paris, j'avois formé des plans de vie heureuſe ſur chaque découverte. Dans l'exercice de mes goûts, j'avois aſſez remarqué de jour en jour, que j'étois plus fait pour le plaiſir que pour la fortune; mais dans un tems où la guerre paroiſſoit fort éloignée, je me trouvois excuſable de ne pas écouter beaucoup l'ambition; & j'étois aſſez content de mes richeſſes préſentes, avec l'aſſurance de la ſucceſſion de mon père, pour ne pas déſirer plus d'opulence. La paſſion que j'avois pour le commerce des honnêtes gens, me faiſoit remercier le ciel des ouvertures récentes dont j'étois redevable au préſident. Il ne

Digitized by Google

m'avoit pas fallu de longues expériences pour reconnoître le vrai mérite, dans la ſociété dont il m'avoit ménagé l'eſtime. Je ne doutois pas, comme il me l'avoit fait entrevoir, que cette première liaiſon ne me conduiſît à d'autres; car l'honnêteté n'eſt pas ſtérile; & qui en découvre une veine, peut s'aſſurer, comme dans les mines du plus riche métal, qu'elle a ſes communications avec quantité d'autres canaux. J'avois déjà tiré de cette heureuſe ſource le plus précieux de tous les biens, un ami aimable & vertueux, que je me propoſois de cultiver par les ſoins les plus tendres. Quelques petits ſoupers, bien ou mal aſſortis, dont je n'excluois que la débauche groſſière, me devoient jeter par intervalles, dans des amuſemens un peu plus libres. La lecture, dont l'uſage m'étoit familier; les devoirs de bienſéance ordinaire, qui conſiſtoient, pour un homme de mon âge, à paroître quelquefois chez les grands, & à cultiver les amis de mon père; les ſpectacles pour leſquels j'avois d'autant plus d'inclination, qu'avec le plaiſir d'un honnête amuſement, on y retrouve mille perſonnes qu'on ſe diſpenſe de voir chez eux, & dont on eſt bien aiſe de n'être pas oublié; enfin l'étude même du métier que j'avois embraſſé, & l'obligation de joindre quelquefois le régiment, m'offroient des exercices

Digitized by Google

assez variés pour ne laisser aucun vide dans mon esprit & dans l'emploi de mon tems.

Que me manquoit il pour être heureux? Je n'aurois pu me répondre à moi-même, si je m'étois fait cette question. Cependant j'étois agité par des inquiétudes qui devoient avoir une cause présente. Je me la déguisois, sans savoir pourquoi. La visite que j'avois rendue à la marquise de N..., m'avoit absolument détrompé sur les fausses accusations dont on la noircissoit: mais elle avoit fortifié aussi l'apparence qu'il y avoit à mes yeux, que madame de B... pouvoit ne pas être plus coupable. Cette pensée revint me frapper avec une nouvelle force. Comme elle alloit jusqu'à troubler mon repos, je résolus, pour m'en délivrer, de satisfaire à toutes sortes de prix une curiosité dont je ne pouvois craindre aucun reproche. Après avoir épuisé mon imagination sur les moyens, je n'en trouvai point qui ne fût beaucoup plus difficile que celui auquel je m'arrêtai. J'avois fait venir de Sédan mon maréchal des logis pour me faire quelques dragons qui manquoient à ma compagnie. Il étoit parisien, homme d'expérience & capable de discrétion. Je le chargeai de se lier dans le voisinage de madame de B..., & de me découvrir absolument ce que c'étoit que cette dame, quels

étoient son caractère & ses amusemens, pourquoi elle fuyoit le monde à son âge, & comment elle vivoit avec son mari. Je savois que les plus honnêtes gens ont des censeurs éclairés dans leurs voisins, & j'avois peine à croire que les galanteries d'une jolie femme pûssent être ignorées à sa porte.

Mon maréchal des logis poussa le zèle trop loin. Au bout de deux jours, pendant lesquels je n'avois pu me défendre de beaucoup d'impatience, il vint d'un air satisfait, m'apprendre une nouvelle qui me jeta d'abord dans une vive colère. Il avoit lié connoissance avec le secrétaire de M. de B..., & l'ayant engagé à boire, il l'avoit déterminé à prendre parti dans ma compagnie. Il me présenta son engagement. Par des vues plus raisonnables, il avoit évité de lui parler de madame de B..., assez sûr que j'avois désormais le pouvoir de tirer moi-même les éclaircissemens que je désirois. Que m'apprenez-vous? lui dis-je. Vous avez donné le sujet d'un mortel chagrin à la plus aimable de toutes les femmes. Elle ne me le pardonnera jamais. Cette plainte m'échappa sans réflexion, avec des reproches beaucoup plus amers, comme s'il eût été fort important pour moi de ne pas causer de chagrin à une femme dont j'étois à peine connu. Cependant, lorsque je fus revenu

de cette chaleur, je considérai l'aventure du secrétaire d'un œil fort différent. Je voulois être instruit. Je ne pouvois pas l'être par une meilleure voie. Si madame de B... étoit l'esclave d'une vile passion, je trouvois de la douceur à penser que je l'en guérirois malgré ses propres désirs. Si c'étoit injustement que le public l'accusoit, outre le plaisir de la trouver innocente, j'aurois l'occasion de me faire un mérite auprès d'elle, de la liberté que je lui offrirois pour le secrétaire. Je n'examinai point de quelle source venoit ce raisonnement. Une ardente impatience me faisoit souhaiter de voir sur le champ mon dragon. Mais ayant demandé la permission de retourner le soir chez son maître, pour mettre quelque ordre à ses affaires, il ne devoit paroître devant moi que le lendemain.

La nuit suivante ne m'apporta point un sommeil tranquille. En m'éveillant le matin, je demandai dix fois si le secrétaire avoit paru. Vers midi, lorsque mon maréchal des logis, étonné lui-même de ne le pas voir, se disposoit à l'aller chercher, on m'annonça un laquais de la part de madame de B..., avec une lettre. Nouveau sujet d'émotion. Je conçus aussitôt qu'après avoir dissipé les vapeurs du vin, le secrétaire avoit fait l'aveu de sa folie au conseiller, & que madame de B... reconnoissant mon nom dans celui du

Digitized by Google

capitaine, m'écrivoit pour obtenir ſa liberté. Quelque motif qu'elle pût avoir pour m'écrire, je n'ouvris point ſa lettre ſans me ſentir le cœur agité. J'avois deviné juſte. C'étoit une ſollicitation preſſante en faveur d'un pauvre jeune homme, diſoit-elle, qui n'étoit pas porté au libertinage, & que l'occaſion avoit ſans doute engagé dans un parti qui ne lui convenoit pas. Elle me rappeloit le ſouper de l'intendante, comme ſi elle eût appréhendé que ſon nom ne fût ſorti de ma mémoire ; ſe remettant à moi de la rançon du ſecrétaire, elle me laiſſoit le maître de la ſomme. Je relus quatre fois cette lettre. J'en obſervai le ſtyle, l'écriture, & juſqu'aux moindres traits. Après avoir ſenti tant de penchant à croire madame de B... innocente, je ne pus écarter mille doutes cruels, qui vinrent m'aſſaillir. Je croyois remarquer dans le tour du ſtyle, un air d'intérêt, une ſorte d'attendriſſement, qui ne pouvoit venir que d'un cœur paſſionné. Un pauvre jeune homme ! Quel ton, diſois-je ? Comme elle le plaint ! comme elle l'aime ! Comme elle en eſt folle ! Et la ſomme dont elle me laiſſe le maître ! Feroit-elle plus pour ſon frère ou ſon mari ? Le chagrin qui accompagnoit toutes ces idées, ne m'empêcha point de ſaiſir l'occaſion, non-ſeulement de l'obliger, mais de la voir, de l'entendre & de juger, par

Digitized by Google

mes propres yeux de sa conduite & de ses sentimens. Pour toute réponse, je chargeai le laquais des politesses d'usage, & je lui dis que j'irois recevoir moi-même les ordres de sa maîtresse.

Ce n'étoit point une visite à remettre. Je voulois surprendre madame de B..., sans lui laisser le tems de s'y préparer. M'étant fait habiller sur le champ, je me rendis chez elle. A mon nom, qu'il fallut déclarer à la porte, je vis un mouvement extraordinaire dans la maison. J'en conclus que la faveur de la dame rendant le secrétaire un homme important, tout le monde s'intéressoit beaucoup à son sort. Il se présenta lui-même d'un air humilié. Son compliment étoit inutile pour me le faire connoître. Je vis un homme de dix-huit ou vingt ans, d'une figure supportable, mais la physionomie niaise, & la taille allongée, avec de grands cheveux plats, comme on peut se figurer un secrétaire. Je découvris si peu d'esprit dans ses yeux, que je crus perdre ma peine en lui répondant, avec un peu de méchanceté, qu'il ne devoit rien craindre de son engagement pour le service du roi, si madame de B... étoit résolue de le retenir au sien. C'est donc un homme de cette sorte, disois-je en montant, qui fait tourner la tête à la plus charmante femme du monde!

Digitized by Google

Comme je n'étois pas ſitôt attendu, madame n'avoit pas eu le tems de quitter ſon habillement domeſtique, ce négligé propre & gracieux dans lequel une femme modeſte eſt charmante ſans y penſer. Elle me reçut avec un air de confuſion qui rendoit ſa figure plus touchante. Je m'attendois de demeurer ſeul avec elle; mais après m'avoir reproché agréablement un excès de politeſſe, elle me fit paſſer dans une chambre voiſine, où ſon mari étoit languiſſant dans ſon lit. Voilà M. le comte de,... lui dit-elle qui nous prévient par des civilités qu'il devoit attendre de nous. Mais l'état où vous êtes nous ſert d'excuſe. Il comprendra bien auſſi, ajouta-t-elle, que ce qui fait tant d'honneur à ſa bonté augmente beaucoup notre reconnoiſſance. Je lui répondis avec vérité, que j'aurois cru lui devoir moi-même des excuſes, ſi j'avois eu la moindre part à l'aventure qui paroiſſoit la chagriner; & lui expliquant ce qui s'étoit paſſé ſans ma participation, je finis par lui préſenter le billet d'engagement, dont je ne déſirois point d'autre fruit que de lui avoir marqué mon reſpect & ma ſoumiſſion. Elle refuſa de l'accepter ſans être convenus d'une ſomme pour la liberté du ſecrétaire. Oh! madame, lui dis-je en le mettant en pièces, vous n'avez point aſſez bonne opinion de moi. Il entroit un peu de dépit dans

Digitized by Google

ma réponſe. La facilité que j'avois à lui rendre mon dragon détruiſoit toutes mes vues, & je les avois effectivement comme abandonnées, par la force d'un aſcendant qui me faiſoit aller au-devant de tous ſes déſirs : mais j'aurois ſouhaité qu'elle eût jugé mieux de mon caractère, qu'elle ne m'eût pas cru capable de joindre un motif d'intérêt à ma politeſſe, qu'elle eût compris qu'avec l'envie de l'obliger, j'avois celle de mériter ſon eſtime ; enfin qu'elle eût lu dans mon cœur un empreſſement qui ne reſſembloit point au zèle ordinaire. Cependant que pouvoit-elle y lire, lorſque j'étois encore ſi éloigné d'y rien connoître moi-même?

Le ton dont je m'étois exprimé lui ayant fait juger qu'elle ne pouvoit plus me propoſer de compoſition qui ne me parût choquante, il ne fut plus queſtion, de ſa part & de celle de ſon mari, que de reconnoiſſance & d'amitié. J'y répondis en homme ſenſible. La converſation devint plus libre & plus familière. Je demandai au mari, qui me paroiſſoit fort abattu, quelles étoient ſes infirmités. Il me dit que s'étant peu ménagé pour le travail, avec un tempérament très-foible, il étoit tombé depuis près d'un an dans une ſorte d'éthiſie, qui le conſumoit de jour en jour ; qu'il avoit perdu le ſommeil & l'appétit ; & que depuis trois ou quatre mois

Digitized by Google

l'affoiblissement continuel de ses forces ne lui permettoit plus de quitter son lit. Je conçois, lui répondis-je assez malignement, que dans cet état vous n'avez pas de consolation plus douce que la compagnie d'une chère moitié, qui semble avoir déclaré la guerre au monde, pour ne pas vous perdre un moment de vue. Il fut touché de ce discours, jusqu'à verser quelques larmes. Hélas ! me dit il, l'éloge d'une femme est mal placé dans la bouche d'un mari. Mais si madame ne m'écoutoit pas, je vous la donnerois avec le plus sincère témoignage de mon cœur, pour la première personne de son sexe. Elle méritoit plus de satisfaction dans les liens du mariage, & mon désespoir est de ne pouvoir la rendre plus heureuse. Il interrompit une réponse modeste, qu'elle avoit commencée. Je la presse continuellement, reprit-il, de voir le monde & de chercher les amusemens qui conviennent à son âge. Savez-vous la vie qu'elle s'obstine à mener dans cette maison ? Du matin au soir, elle est à lire ou à travailler sous mes yeux. Elle ne me quitte que pour entrer dans ce cabinet, où elle a fait placer son lit, & d'où pouvant m'entendre nuit & jour, elle s'empresse au moindre bruit, de venir m'offrir des services qu'elle seroit fâchée que je reçusse d'une autre main. Je ne regretterai qu'elle

dans la vie, ajouta-t-il ; mais je perdrai la vie ſans regret, parce que ma mort la mettra malgré elle dans une ſituation plus digne de ſon mérite & de ſa vertu. Madame de B..... fit une réponſe ſi naturelle & ſi touchante, qu'avec les défiances qui me reſtoient encore ſur la crédulité d'un homme privé de la moitié de ſes ſens, je ſentis qu'il m'étoit comme impoſſible de réſiſter à la perſuaſion qui ſortoit d'une ſi belle bouche. On fit venir le ſecrétaire pour me remercier ; & la manière timide & ſoumiſe dont je lui vis recevoir les avis de ſa dame, affoiblit encore mes ſoupçons. Elle me dit que c'étoit un enfant de famille qui étoit fort recommandé à ſon mari, & qui n'avoit que de bonnes inclinations. J'entendis cet éloge avec moins de peine que je n'avois lu les termes de ſa lettre.

Loin de faire attention que ma viſite devenoit trop longue, ou d'être ennuié de la préſence d'un malade, je ne m'étois jamais moins apperçu de la longueur du tems. M. de B.... crut remarquer que je ne me déplaiſois pas dans la compagnie de ſa femme & dans la ſienne. Ma phyſionomie me rendit un bon office. Il me trouva de la douceur & de la modeſtie. Si je pouvois eſpérer, me dit-il, qu'en faveur de madame de B.... vous euſſiez quelquefois le

Digitized by Google

courage de venir reſpirer un mauvais air dans la chambre d'un malade, je vous preſſerois beaucoup de me faire cette faveur. Je me hâtai de le promettre avec plus de ſatisfaction qu'il n'en pouvoit avoir à l'obtenir. Mais je découvris de l'embarras dans les yeux de ſa femme. Le mari qui s'en apperçut auſſi, lui demanda ſi elle ne ſeroit pas charmée que je vinſſe paſſer avec eux le tems que je voudrois bien employer ſi mal. Moi ? dit-elle, je partagerai toujours le plaiſir que vous prendrez à voir chez vous M. le comte, & je ne ſuis embarraſſée que de l'ennui qu'il en recevra. Mais le monde eſt un cenſeur extrémement dangereux. S'il vous connoît, lui répondit aſſez vivement M. de B...., il ſera forcé de vous reſpecter ; & que vous importe ſes jugemens, s'il ne vous connoît pas ? D'ailleurs, ajouta-t-il, ſa malignité ſeroit ici bien aveugle & bien ridicule. C'étoit ma cauſe que cet honnête malade plaidoit avec cette chaleur. Je le ſecondai, en promettant à madame de B.... que ma conduite juſtifieroit les bontés de ſon mari & les ſiennes.

Une joie délicieuſe que je rapportai de cette viſite, me fit aſſez connoître que madame de B.... m'étoit chère, puiſque j'avois peine à diſtinguer de quoi j'étois plus ſatisfait, ou de pouvoir déjà juger ſur des apparences raiſonna-

Digitized by Google

bles qu'elle étoit innocente, ou de la certitude que j'avois de la revoir. Mais, dans mes principes, il me paroiſſoit ſi impoſſible que je puſſe jamais prendre d'autres ſentimens que ceux de l'eſtime & de l'amitié pour une femme engagée dans le mariage, que je ne penſai pas même à me défendre contre la foibleſſe de mon cœur. J'aurois acheté bien cher les deux avantages que je venois d'obtenir. Le premier me portoit dès le même jour à détromper l'intendante & tous ceux qui étoient dans les mêmes préventions. Cependant je me ſouvins que la même entrepriſe m'avoit mal réuſſi pour le financier, parent du marquis de...., & je ne voulois rien donner au haſard. Le monde n'eſt pas ſeulement injuſte dans ſes jugemens, il eſt aveugle & furieux à les ſoutenir; comme ſi la honte de l'erreur étoit bien à couvert ſous l'obſtination. C'eſt le comble de la malignité, mais elle eſt vérifiée continuellement par l'expérience. Pour la permiſſion qui m'étoit accordée de retourner chez M. de B...., j'étois bien réſolu d'en uſer avec une diſcrétion qui ne pût expoſer l'honneur de ſa femme à de nouveaux outrages. Je laiſſai paſſer deux jours ſans m'y préſenter.

Fin du premier Livre.

LIVRE

LIVRE SECOND.

CEPENDANT je n'oubliai pas, vers le soir, que j'avois pris d'autres engagemens avec le vieux marquis. Je me rendis à la petite maison du chevalier, dont la route commençoit à me devenir familière. C'étoit la complaisance & la civilité qui m'y conduisoient presque uniquement. Après avoir été trompé deux fois par le marquis, je ne me promettois pas beaucoup d'amusement de cette troisième fête. J'avois vu la première sans estime, & la seconde sans plaisir. Je croyois la scène épuisée. Des filles, & d'honnêtes femmes: tous les caractères du beau sexe ne se rapportent-ils pas à ces deux ordres? Je ne me serois jamais imaginé la possibilité d'un troisième.

La compagnie étoit déjà rassemblée. Les hommes étoient à peu près les mêmes. Pour femmes, on avoit deux des plus célèbres actrices de l'opéra, avec deux fort jolies personnes, l'une maîtresse d'un directeur de la compagnie des indes, qui étoit allé depuis deux jours à l'Orient pour la vente des marchandises; l'autre d'un homme de robe, qui avoit eu le matin une atta-

Digitized by Google

que de goutte. En arrivant, je trouvai la joyeuſe bande qui ſortoit du ſallon pour entrer au jardin. Je fus préſenté aux quatre demoiſelles comme un homme riche & de qualité, à qui les femmes n'avoient encore rien inſpiré depuis plus de deux mois que j'étois à Paris. Oh ! cela eſt tout-à-fait nouveau, interrompit mademoiſelle X, l'une des deux actrices; & s'adreſſant à moi d'un air libre & folâtre, eſt-ce à nous, monſieur, me dit-elle, que vous réſerviez votre cœur? Venez, venez; mes chaînes, continua-t-elle, en roulant ſur ce mot, ſont d'une douceur charmante. Mademoiſelle XI, l'autre actrice, m'arrêta par le bras, & me dit du même air, en roulant auſſi ſur le dernier mot; non non, monſieur, c'eſt une conquête dont je diſpute la gloire. Auſſi-tôt, mademoiſelle XII, maîtreſſe du Directeur, s'avançant vis-à-vis de moi, me fit un compliment poli, mais dans des termes plus ſimples. Mademoiſelle XIII, maîtreſſe de l'homme de robe, ne lui laiſſa que le tems de finir, & me fit auſſi le ſien. Je conçus à merveille que ſur le titre d'homme arrivé depuis deux mois, les quatre friponnes avoient voulu me mettre d'abord à l'épreuve. J'affectai le même badinage; & leur répondant ſucceſſivement dans le même ordre, avec les mêmes roulemens, je dis à la première que c'étoit l'amour même qui m'avoit reſervé pour ſes chaî-ai-

Digitized by Google

ai-ai-aînes, & que j'en preſſentois déjà les douceurs; à la ſeconde qu'ayant aſſez de cœur pour rendre double ſervice à l'amour, je ne lui diſputerois pas ma conquête, trop heureux qu'elle y mît ſa gloi-oi-oi-oi-oire; à la troiſième, que je n'étois pas d'un âge à mettre de la différence entre deux & trois; à la quatrième, que ſi elle vouloit de moi, tout diviſé que je ſerois entre quatre, je tenois un peu du ſerpent coupé en pièces, dont chaque partie ne laiſſe pas d'être vivante & ſenſible.

Ce début, qui fut ſoutenu par quantité d'autres ſaillies, nous mit dans la plus joyeuſe diſpoſition qu'on puiſſe ſe repréſenter. Elle ne fit qu'augmenter, ſans ſe refroidir un moment. Du côté de l'eſprit, je trouvai dans les quatre demoiſelles beaucoup plus que je n'avois eſpéré. Ce n'étoit pas proprement de la penſée & de la raiſon, des réflexions & des diſcours, de la vérité & du raiſonnement. Enfin, ce qu'elles diſoient, n'étoient pas des choſes. Mais qu'on me le définiſſe donc, car ce n'étoit pas des riens non plus, puiſqu'il n'y a point d'effet ſans cauſe, & que pendant une longue nuit, tout ce qu'elles dirent nous entretint dans la joie & la belle humeur; ou, ſi l'on veut que ce fût des riens, c'étoient les plus jolis riens du monde.

Du côté de la figure & des talens, chacune

Digitized by Google

avoit ſon mérite. Mademoiſelle X, étoit une petite blonde, fort bien faite, qui dans deux petits yeux bleus bien ouverts, avoit aſſez de feu pour en rendre quatre très-vifs. Tous ſes mouvemens étoient tournés de même à la vivacité & à l'enjoûment. Son langage y répondoit. Si le ſon en étoit charmant, il ne pouvoit pas ſortir auſſi d'une plus jolie bouche. Elle chantoit comme elle parloit, légérement & d'un air badin. Sa voix n'avoit pas l'étendue des plus grandes; mais il y en a peu d'auſſi flexibles & d'auſſi douces.

Ce n'eſt point abſolument par ſa figure que mademoiſelle XI, auroit fait ma conquête. J'ai connu des gens qui l'admiroient: mais une groſſe tête, avec le front fort petit, & le menton pointu, ne m'a jamais cauſé d'admiration. Elle me parut d'ailleurs fort mal faite, quoiqu'on m'aſſurât qu'elle n'avoit pas toujours eu l'embonpoint qui lui rendoit la taille trop courte & trop épaiſſe. En récompenſe, elle avoit un fond infini d'agrémens dans l'humeur, & le ton le plus fin de l'eſprit dans ſes moindres diſcours. Je n'ai jamais vu tant de fécondité à fournir de ces bagatelles agréables que j'ai nommées de jolis riens. La folle imagination! Après une partie de ſix ou ſept heures, on auroit cru que toutes les plaiſanteries qu'elle avoit prodiguées, lui étoient rentrées dans

Digitized by Google

la tête, pour en sortir sous une nouvelle forme. Peu de voix d'ailleurs, mais agréable; & le repertoire de chansons badines le plus complet que j'aie connu.

Pour la beauté, mademoiselle XII l'emportoit de bien loin sur les trois autres. On voit peu de visages aussi réguliers. Le teint, les cheveux, le port & la taille assortis. De la vivacité, fort au-dessous des deux premières; mais assez pour s'animer avec le secours du vin de Champagne & de l'exemple. Un air trop réfléchi dans le badinage, qui venoit peut-être de vanité & d'émulation. Elle méditoit ce qu'elle avoit à dire. J'en pris une meilleure idée de son jugement, mais elle lui faisoit faire le rôle de la folie, qui ne lui convient guères. On me dit qu'elle avoit inspiré une passion si vive à son amant, qu'il avoit eu quatre accès de fièvre de la nécessité de partir. Il l'avoit obligée à la fidélité par des sermens exécrables. Elle nous confessa qu'ils avoient été prononcés de bonne foi, mais qu'elle s'en étoit repentie le lendemain, & qu'elle n'étoit pas sûre de s'en souvenir le jour d'après. Mademoiselle XII, ne chantoit point. Son talent étoit la danse, qu'elle exerçoit avec beaucoup de grâce, & qu'elle regardoit comme une ressource contre tous les revers de la vie, parce qu'ayant appris au magasin, elle croyoit appartenir à l'opéra.

Digitized by Google

Au premier coup d'œil, mademoiselle XIII n'étoit que jolie. A ceux qui la voyoient un quart d'heure, elle paroissoit plus que belle. C'étoit la magie de ses yeux, d'où il se répandoit mille charmes sur toute sa personne. Quoiqu'elle eût le teint clair & la peau fort blanche, elle n'avoit pas un trait régulier. Mais cet air dominant de deux yeux les plus fins & les plus tendres du monde, assortissoit des choses qui n'étoient pas faites pour se trouver ensemble. Elle avoit la bouche grande, par exemple, & les dents d'une petitesse surprenante; le nez court & pointu; le front étroit & les tempes larges; le bras très-gros & la main fort petite. Mais le regard dont elle accompagnoit un sourire, le rendoit enchanteur. Les lèvres de cette grande bouche étoient vermeilles. Ces petites dents, d'un ordre & d'une blancheur admirable. Sur ce front si étroit, les cheveux étoient placés divinement, & les tempes ne s'ouvroient si fort que pour y faire serpenter deux belles veines. Je n'ai rien vu de si piquant que ce petit nez retroussé en pointe, qui sembloit remonter vers les yeux pour leur dérober de l'éclat. Enfin ces mains enfantines, qui étoient comme déplacées au bout d'un bras si charmu, on les auroit crues volées à quelque statue de l'amour. Avec tous ces agrémens, mademoiselle XIII, avoit de l'esprit & de la gaieté, mais autant

Digitized by Google

de caprice dans l'humeur que de bizarrerie dans la figure.

Nous commençâmes notre promenade comme de vrais fous, chantant, danſant, courant l'un après l'autre, pillant des fleurs pour nous les entrejeter ſur les coëffures & les perruques. Le vieux marquis étoit le premier à faire des ſauts & des gambades. En paſſant devant les ſtatues, je m'attendois à quelque réflexion conforme au ſujet. Mais XII & XIII, y jetèrent à peine un coup d'œil & paſſèrent ſans dire un ſeul mot. XI, dit d'un ton plaiſant; la belle inſtruction pour des Veſtales! Quelle modeſtie, reprit X, de croire qu'on puiſſe t'apprendre quelque choſe. Le Marquis voulut haſarder quelque bouffonnerie libre: on lui répondit; vous tairez-vous vieux libertin? En un mot, les ſtatues perdirent leur montre. Pour moi, qui me ſouvenois des ſales diſcours que j'avois entendus dans le même lieu au premier ſouper, & de la morale auſtère du ſecond, j'admirai cet honnête tempérament dans nos quatre nymphes.

On s'avança juſqu'à la pièce de verdure, où la propreté & la fraicheur de l'herbe invitèrent les demoiſelles à danſer régulièrement. On fit quelques pas de menuet qui ſe terminèrent par un branle aux chanſons. Enſuite, on s'aſſit par laſſitude. Les demoiſelles choiſirent pour ſiége

Digitized by Google

le beau gazon qui étoit au pied du grouppe de ſtatues. Nous nous plaçâmes pêle-mêle entre toutes ces figures de marbre. On propoſa des petits-jeux. Il y en eut de toutes les ſortes, & la plupart fort ingénieux. Je me ſouviens que dans celui des comparaiſons, mademoiſelle X, que je n'aurois pas ſoupçonnée de juſteſſe d'eſprit, ſe tira d'affaire deux fois par des comparaiſons fort heureuſes. Sur la demande, à quoi comparez-vous ma penſée ? Elle avoit dit, à un œuf. Le mariage étoit la penſée, il falloit comparer un œuf au mariage. Rien de ſi ſemblable, dit-elle, avec ſa vivacité ordinaire, car ils ne ſont bons tous deux que le premier jour. Sur une autre demande, ſon mot avoit été une baſſe de viole, & la penſée étoit un oreiller. La comparaiſon ne s'offroit à perſonne. Oh ! je les compare, dit-elle auſſi-tôt. Ils adouciſſent tous deux les inquiétudes du jour.

On joua aux proverbes, à l'alphabet d'amour, aux propos interrompus, au petit bon homme vit-il, à la bonne mère Angotte, à vendez-vous du ruban, au petit ſifflet, enfin à tous les jeux propoſés, car il n'y a perſonne qui n'ait le ſien à propoſer dans ces occaſions. Les gages furent tirés, & ce badinage ſe ſoutint avec un agrément infini juſqu'à l'heure du ſouper. Le maître d'hôtel étant venu dire gravement qu'on avoit ſervi, tout

Digitized by Google

le monde se plaignit d'être interrompu. C'étoit un vieux domestique, qui avoit élevé le chevalier. Les demoiselles trouvèrent plaisant de lui faire rompre la gravité de sa marche, pour le punir du contretems. Elles commencèrent à lui jeter de l'herbe & des fleurs, à le pincer, à lui faire un fouet de leur mouchoir; & les hommes se mettant de la partie, monsieur le maître prit la fuite à toutes jambes, & fut poursuivi par l'orage jusqu'au bâtiment. La troupe folâtre y arriva fort en désordre & toute hors d'haleine.

Cependant l'appétit ne manquoit pas plus que la gaieté. On se mit à table de fort bon cœur, à la vue d'un service qui ne flattoit pas moins l'odorat que les yeux. J'observai qu'en se plaçant, les acteurs, sans être plus sérieux, prirent pendant quelque tems un air plus mesuré. Les demoiselles se traitèrent civilement de madame. Cette qualité m'ayant paru nouvelle, j'en demandai l'explication à mon voisin, qui m'apprit que c'étoit leur usage lorsqu'elles veulent se marquer de la considération; soit parce que la plupart ont déjà l'avantage d'être mères, soit parce qu'elles peuvent le devenir. De même, elles ont l'habitude, en parlant des jeunes gens de la cour ou de la ville, de ne pas joindre à leur nom monsieur, ni d'autres titres. C'est familièrement Eraste & Damon: ce qui paroît encore

fondé ſur une ſorte de droit, parce qu'ils ont été leurs amans, ou que du jour au lendemain ils peuvent l'être. A l'égard des femmes de condition, qu'elles négligent auſſi quelquefois de nommer madame, en ſe contentant du *la*, qui eſt le ſtyle ſimple, comme la Béliſe, la Dorimène; je ne pus découvrir quelle eſt la ſource de cet uſage.

A meſure que l'appétit cédoit à l'envie de parler & de rire, on recommença le badinage & les diſcours agréables. Je ne puis donner une juſte idée de mille propos, qui tirent leur principal agrément des circonſtances, & qui perdroient trop d'ailleurs dans un ſimple récit, c'eſt-à-dire dépouillés de la chaleur & de la vivacité de l'action. Mais ce qui entretient la joie pendant toute une nuit, ne ſauroit être inſipide; ce qui plaît ſi long-tems, ne peut être groſſier & ridicule; ce qui amuſe l'eſprit & les ſens juſqu'à faire oublier tout autre ſoin, mérite aſſurément le nom de plaiſir. Je n'en connoiſſois point encore de cette nature, où ſans bleſſer l'honnêteté des mœurs, on pût tirer parti entre les deux ſexes, de tout ce qu'ils peuvent employer mutuellement pour ſe plaire. La vertu n'eſt pas de ſi bonne compoſition dans une honnête femme; mais le vice groſſier ne s'arrête point aux mêmes bornes. Dans une fête ſi vive, au milieu de la

Digitized by Google

bonne chère & du vin, il n'échappa pas un mot ni un geſte dont la bienſéance pût être bleſſée. A la vérité, les équivoques, les alluſions badines, les contes naïfs ou plaiſans, les aventures d'amour & les intrigues de théâtre, le ridicule des airs & des manières, furent des ſujets fort exercés. Mais je n'apperçus nulle ombre de malignité pour la réputation d'autrui, de jalouſie pour le mérite, de reſſentiment même pour certaines préférences, ſur leſquelles j'aurois cru plus de ſenſibilité aux demoiſelles de cet ordre. Il ſembloit qu'à force de voir & d'entendre, elles euſſent reconnu les juſtes bornes où elles devoient ſe renfermer, & qu'elles fuſſent accoutumées à ne pas porter leurs idées plus loin. A l'égard même des petites concurrences que j'aurois cru capables de les diviſer entr'elles, je remarquai que chacune ſe rendoit à-peu-près juſtice & la rendoit aux autres; qu'elles avoient leurs degrés & leurs rangs établis; que ſachant bien d'ailleurs par quels principes les hommes ſe gouvernent, elles attendoient moins de leur propre mérite que du caprice des amans; & que les plus ſottes ayant trouvé quelquefois les meilleures fortunes, une préférence préſente n'étoit pas pour les autres une raiſon de jalouſie, parce qu'elles avoient toujours l'eſpérance de plaire à leur tour, & ſouvent à ceux même

Digitized by Google

qui les avoient d'abord négligées. Enfin je leur trouvai non-seulement des façons & des usages, mais encore des principes qui leur étoient propres. Elles ne s'en écartèrent pas un moment; & dans la satisfaction qu'elles me causoient, je répétai plus d'une fois à l'oreille du marquis: elles sont charmantes.

Il auroit été difficile que l'ennui se glissât dans notre assemblée, car un plaisir étoit toujours prêt à suivre l'autre. Le chant succéda aux propos de table. Mesdemoiselles X & XI nous amusèrent long-tems par une abondance de jolies chansons. Après s'être fait entendre successivement, elles nous donnèrent des *duo*, avec autant de justesse & de précision qu'à l'opéra. Les couplets vinrent ensuite. Ceux qui n'ont point entendu chanter des couplets aux demoiselles X & XI, ignorent ce qu'il y a de plus agréable au monde. On finit par des rondes & des *chorus*, qui nous conduisirent fort avant dans la nuit. Le chevalier qui vouloit faire sa cour à toutes nos belles, avoit proposé de danser en sortant de table, pour faire briller le talent de mademoiselle XII. Mais comme la nuit étoit fort claire, elle fut la première à souhaiter d'en passer le reste au jardin. Abandonner un plaisir tel que la danse, après avoir passé quatre heures à table, c'étoit marquer que nous avions des

Digitized by Google

amuſemens de reſte. On fit quelques tours d'allées qui aboutirent à retourner ſur ce délicieux gazon, où nous avions paſſé deux heures avant le ſouper. Le marquis avoit ſes vues en nous y conduiſant. Il étoit pour les hiſtoires nocturnes, c'eſt-à-dire pour les petits récits entre clair & ſombre, tels qu'il nous en avoit procurés à notre ſeconde fête. Il en fit la propoſition aux demoiſelles, qui ne marquèrent point d'éloignement pour cette nouvelle ſcène. On s'aſſit, & mademoiſelle X commença ſans ſe faire preſſer.

Ma vie, nous dit-elle plaiſamment, n'a rien de plus héroïque que mes rôles de théâtre; mais j'ai eu dans mes chaînes un héros dont je veux vous raconter une ſingulière aventure. Il avoit entendu parler de moi juſqu'au fond du nord; car où n'ai-je pas porté la gloire de mes fers? Ayant été dangereuſement bleſſé dans une bataille, il prit le prétexte de quelques douleurs qu'il reſſentoit après ſa guériſon, pour venir conſulter les chirurgiens de Paris. Son premier motif étoit de me voir. Il me le proteſta du moins à ſon arrivée, quoique la ſuite ait fait connoître qu'il avoit beſoin de ſecours pour ſa bleſſure. Je ne fus point inſenſible à l'empreſſement qu'il marqua pour me plaire. Mais j'étois liée avec un autre amant qui n'étoit pas moins paſſionné pour moi, & que je ne voulois pas perdre. Il

Digitized by Google

étoit queſtion d'accorder ces deux intrigues. Je trouvai un expédient merveilleux. Il ne me fut pas difficile de ſavoir à quels chirurgiens mon étranger s'étoit adreſſé. Je les allai voir. Je ne leur cachai point qu'il avoit des vues ſur moi, & je leur demandai ſi l'état de ſa ſanté lui permettoit de penſer à l'amour. Ils me répondirent qu'étant beaucoup plus mal qu'il ne ſe l'imaginoit, rien ne pouvoit être ſi dangereux pour ſa vie. Cette réponſe favoriſoit mon deſſein. Je leur dis qu'il dépendoit d'eux de me rendre ſervice, & d'obliger tout à la fois deux honnêtes gens; ce qu'ils pouvoient faire d'un côté, en me donnant un certificat formel de leur déciſion, & de l'autre en perſuadant la même choſe à l'étranger. Ils y conſentirent. Je partis fort contente de ma viſite. Dès le même jour, j'expliquai à mon amant l'occaſion qui ſe préſentoit pour moi d'obtenir des avantages conſidérables, & je lui montrai le certificat qui devoit le raſſurer. Aux doutes & au chagrin qu'il me témoigna, je répondis par des reproches & des plaintes. Ne lui offrois-je pas une preuve de tendreſſe & de fidélité? N'aurois-je pas pu le tromper par des artifices, ou le quitter ſans ménagement? S'il ne fut pas perſuadé de ma bonne-foi, il m'aimoit trop pour ne le pas feindre. Lorſque je fus aſſuré de lui, je tournai mes batteries vers

Digitized by Google

l'étranger. Je lui dis que ne voulant point avoir ſa mort à me reprocher, il étoit impoſſible que j'euſſe pour lui toutes les complaiſances qu'il déſiroit; mais que j'avois de la reconnoiſſance pour ſes ſentimens, du goût pour ſes bienfaits, & que s'il étoit diſpoſé à remplir ſes offres, je ſerois fort aſſidue à le voir & fort attentive à lui plaire. L'ordonnance des chirurgiens, qui ſe joignit à mes repréſentations, le fit entrer dans toutes mes vues. Il ſe crut trop heureux qu'une fille de ma ſorte voulût paſſer le jour près de lui dans l'oiſiveté, pour une groſſe ſomme néanmoins qu'il convint de me donner tous les mois. Je me trouvai la plus heureuſe créature du monde; riche par les libéralités de deux amans, & tranquille, parce que je n'avois rien à me reprocher. L'amant du jour m'envoyoit prendre le matin dans ſon carroſſe pour me traiter délicieuſement juſqu'au ſoir; & l'autre étoit le ſoir à m'attendre chez moi, pour m'accabler de careſſes juſqu'au lendemain. Cette agréable vie dura ſix ſemaines. Je ne m'en ſerois jamais laſſée. Mais voyez de quoi le bonheur dépend, & ſi la prudence y contribue beaucoup. Dans le tems que je croyois ma fortune établie, un maudit laquais..... Juſqu'ici le récit de mamadoiſelle X. avoit été fort ſérieux; mais voilà l'envie de rire qui la prend, avec ces grands

Digitized by Google

éclats que ceux qui l'ont connue, peuvent se représenter. Nous la regardâmes avec surprise : toutes nos instances pour lui faire continuer son histoire, ne pûrent arrêter ce transport. Comme elle se tenoit les côtés, en recommençant toujours, nous nous mîmes à rire aussi pour la contrefaire. Cette voie nous réussit. Ha ! le maudit laquais, reprit-elle. Aussi étoit-il Moscovite, pour le moins, & ces gens-là n'entendent guères la galanterie. En me reconduisant le soir jusqu'à la porte de ma chambre, avec un zèle que je ne lui demandois pas, il apperçut sans doute mon amant, qui m'attendoit en robe de chambre. Quatre minutes se passent. On frappe à ma porte. C'étoit l'étranger. Là-dessus les ris de mademoiselle X. recommencèrent, jusqu'à lui faire perdre haleine. Nous affectâmes d'être sérieux. Je ne trouve là rien de si risible, lui dit gravement le marquis. Rien n'y servit. Il fallut encore laisser passer cet accès. Ah ! s'écria-t-elle, en éclatant comme une folle, je ris de mes souvenirs. Vous n'avez pas été témoins d'une si plaisante scène. Il étoit comme l'autre en robe de chambre & en bonnet de nuit, couvert de ses emplâtres & de ses cataplasmes. Jugez quel fut mon embarras au milieu de deux hommes qui étoient si peu contens de se rencontrer. Je me mis à rire comme je ne puis encore m'en empêcher

empêcher. Effectivement, les éclats recommencèrent. Enfin, après avoir ri jusqu'aux larmes, elle nous promit d'achever sérieusement. Je pris néanmoins mon parti, reprit-elle, qui fut de lui demander ce qu'il souhaitoit de moi si tard. Il me reprocha ce qu'il lui plut de nommer assez grossièrement ma friponnerie. Ce ton me piqua, mais sans me faire oublier qu'à la rigueur il y avoit peut-être quelque chose de choquant pour lui dans ma conduite. Je tâchai de faire tourner l'aventure en plaisanterie. Cette affaire, lui répondis-je gaiement, peut être jugée de deux manières; ou par l'exemple, ou par le droit. De ces deux méthodes, si nous prenons la première, voilà un galant homme, continuai-je en lui montrant mon amant, qui se contente de me voir environ douze heures sur les vingt-quatre, & qui s'en accommode fort bien, quoiqu'il ne soit pas moins exact que vous à payer. En France, l'exemple est une règle. Cependant, ajoutai-je, si vous ne vous tenez pas à nos usages, & que vous imaginant m'avoir seul depuis six semaines, vous ayiez prétendu me payer chaque jour pour les vingt-quatre heures, la difficulté n'est pas plus grande; il ne s'agit que de vous rendre la moitié de la somme. Cette plaisanterie, pendant laquelle il eut le tems de faire ses réflexions, ou peut-être la fermeté de

Digitized by Google

mon amant qui ne paroiſſoit pas fort ému de l'aventure, lui fit prendre le parti de ſe retirer ſans me répondre. J'attendis impatiemment le lendemain, dans le doute ſi je verrois arriver ſon carroſſe. Il ne m'envoya qu'une lettre, accompagnée de cent louis. La lettre ne contenoit pas le moindre reproche. Elle portoit que ſe rendant juſtice, il reconnoiſſoit qu'à ſon âge & dans ſa ſituation, il ne devoit pas exiger qu'une fille telle que moi lui ſacrifiât ſes plaiſirs; qu'il me remercioit d'une complaiſance qui s'étoit ſoutenue trop long-tems, & qu'il m'envoyoit les dernières marques de ſa reconnoiſſance. Je trouvai de la nobleſſe dans ce procédé. J'aurois été capable de lui renvoyer ſes cent louis, ſi j'euſſe été plus piquée. Mais je ſuis bonne. Je lui pardonnai le petit chagrin qu'il m'avoit cauſé, & je lui fis le plaiſir d'accepter ſon argent.

Nous trouvâmes ce récit dans la vraiſemblance de l'humeur & du caractère. Mademoiſelle XI. avoit eu le tems de préparer le ſien. Ce fut apparemment ce qui le rendit ſi court.

J'ai eu des amans, nous dit-elle; eh! qui n'en a pas? Mais ce qui peut vous ſurprendre à la première vue, j'en ai eu quarante, de bon compte; car j'ai toujours eu ſoin d'en tenir un état fort exact. Si vous demandiez comment cela

arrive, on ſeroit embarraſſé ſoi-même à vous le dire. L'un déplaît ; l'autre vous quitte. C'eſt un petit-maître qui n'eſt capable d'attachement que pour quinze jours, un officier qui n'a que ſix ſemaines à paſſer à Paris, un homme de robe, ou d'égliſe, qui craint le ſcandale au bout de trois mois. On n'eſt pas maîtreſſe de la conſtance d'autrui. Mais je vous proteſte, foi d'honnête fille, que je n'ai jamais eu deux intrigues à la fois. Ainſi, toutes mes infidélités ſont ſur le compte des hommes. Il y a quelques années qu'un fort honnête financier prit un goût très-vif pour ma figure. J'étois libre, je ne le rebutai pas. Il étoit prêt à conclure, lorſque le haſard le fit tomber dans mon cabinet ſur un écrit intitulé, Liſte de mes amans. Ils y étoient tous, noms & titres, avec la date de l'engagement & de la ſéparation. Je m'apperçus de l'effet que cette découverte produiſoit ſur lui. Un poiſon froid ne l'auroit pas glacé plus ſubitement. Mon foible n'eſt pas de me déconcerter. D'ailleurs, c'étoit un homme raiſonnable ; auſſi le pris-je par la raiſon. Connoiſſez-vous, lui dis-je, quelque femme qui ſoit mariée depuis dix ans ? Oui, me répondit-il. Je la ſuppoſe aimable, repris-je, croyez-vous que ſi elle devenoit veuve, vous euſſiez du dégoût

pour elle par la raiſon qu'elle auroit été dix ans la femme d'un autre ? Non, me dit-il ; celle que je connois eſt une femme ſage, & ſon mari eſt un honnête homme. Eh bien, répliquai-je, il y a dix ans que je ſuis dans la galanterie ; le nombre des nuits n'a pas été plus grand pour moi que pour cette femme ſi ſage, & je n'ai jamais eu deux amans à la fois. Figurez-vous que les quarante n'en font qu'un, qui a toujours été le même. Mon financier fut ſi frappé de ce raiſonnement qu'il entra auſſitôt dans mes chaînes.

On tomba d'accord avec mademoiſelle XI, que pour les ſens il y a peu de différence entre une femme qui a paſſé dix ans avec le même homme, & celle qui en a vu ſucceſſivement quarante dans le même eſpace. Mais vous comptez pour rien, lui dit quelqu'un, le déſordre du cœur dans cette multitude d'engagemens ? Bon, répondit-elle, c'eſt ce qui nous rend plus aimables & plus piquantes. De quoi ſe forme le mérite d'une femme, ſi ce n'eſt de l'agrément de l'eſprit & des manières ; & qu'eſt-ce qui le donne, ſi ce n'eſt l'expérience, qui ne s'acquiert après tout, que par l'exercice & la variété ? Votre chaſte veuve n'a qu'une façon de plaire, qui étoit le goût de monſieur ſon mari. Nous

Digitized by Google

en avons mille. Essayez-en trois mois, & payez bien, vous verrez qu'une fille d'opéra est un trésor.

Quoique personne ne s'offrît pour cet essai, nous reconnûmes tous de bonne foi que l'éloge étoit juste, & qu'il n'y avoit rien de si séduisant qu'elle & toutes ses compagnes. Moi-même, qui n'en jugeois pas sur les mêmes principes que l'assemblée, je cessai de m'étonner qu'elles fissent des impressions si fortes sur une infinité d'hommes qui ne cherchent que de la dissipation & de l'amusement. Pour les petits soupers du moins & les parties libres de plaisirs, je les mis fort au-dessus de tout ce que j'avois vu dans le même lieu.

Mademoiselle XII, fut un peu moins prompte à commencer son récit. Pour parler d'elle-même, elle auroit voulu s'être préparée plus long-tems; & je vis fort bien qu'elle pensoit moins à nous amuser, qu'à nous donner une haute idée du pouvoir de ses charmes. Cependant elle nous fit cette histoire. Vous ne sauriez croire, nous dit-elle, combien mon dernier engagement m'a causé d'embarras. J'étois sollicitée par deux hommes, entre lesquels j'ai été très-long-tems à me déterminer; le D. de...& Z... à qui j'ai enfin donné la préférence. Ce n'est pas que je ne sache mettre de la distinction entre un homme de qualité &

Digitized by Google

un homme d'affaires. Il eſt bien doux, meſſieurs, d'entendre demander qui l'on eſt, aux ſpectacles ou à la promenade; & d'entendre dire autour de ſoi, c'eſt la maîtreſſe de M. le D. de...; il en eſt fou, il ſe ruine pour elle. Cela procure une certaine conſidération. Les gens vous regardent, & s'entretiennent de vous. Eſt-on chez ſoi? On eſt reſpectée de ſon hôteſſe & des domeſtiqués. Mais comme je quitte peu ma maiſon, & que j'ai l'humeur douce, je ne me ſoucie point de ce qu'on penſe dehors, & je n'ai pas beſoin du nom d'autrui pour être obéie des gens que je paye. D'ailleurs je conſidérois que les ſeigneurs ſont incommodes par le bruit. Ils veulent qu'on leur connoiſſe un attachement. Ils amènent leurs amis à ſouper. Ils s'enivrent. Ils perdent le reſpect, & vous êtes traitée dans ces occaſions comme une fille. Enfin j'étois déjà portée à préférer Z... qui eſt un homme fort riche, ennemi du faſte, capable de me faire du bien, & de s'attacher pour long-tems. Deux raiſons ont achevé de me tourner vers lui. Un jour, le D... qui ſe déſeſpéroit de mon incertitude, me propoſa cinquante louis pour obtenir mes faveurs. Ce compliment me fit voir qu'avec beaucoup d'amour, il avoit peu d'eſtime pour moi. Eh! ſi, lui dis-je. Vous me donneriez cinquante louis ce ſoir, & vous me quitteriez. Ne ſerois-je pas demain la plus mal-

Digitized by Google

heureuse fille du monde ? Il voulut réparer cette grossièreté. Il m'offrit de m'assurer une forte pension pour quatre ans, avec promesse de la faire durer toute ma vie, si nous étions contens l'un de l'autre. Peut-être parloit-il de bonne foi. Mais il m'avoit choquée. Je soutiens mon état avec honneur. Je suis fille à sentimens. Il arriva, deux jours après, un incident fort comique, qui acheva de me dégoûter de lui pour jamais. La D... sa femme ayant appris qu'il étoit continuellement chez moi, s'imagina fort bien ce qu'il y pouvoit chercher. On prétend qu'elle l'aime. D'autres veulent que leur bien étant dérangé, elle s'efforce d'arrêter ses dépenses. N'importe quel motif. Je me laissai conduire à l'étoile avec une de mes compagnes, par deux amis du D..., qui venoient souvent me voir avec lui. Nous n'y fûmes pas long-tems sans appercevoir deux dames, qui avoient leur carrosse dans l'allée d'en haut, & qui s'approchèrent de nous à pied. Elles me considérèrent avec attention. Nos guides les ayant saluées avec un sourire, je commençai à prendre quelque défiance. Mes soupçons se confirmèrent, lorsqu'ayant jeté les yeux vers l'allée d'en haut, je reconnus un carrosse de D... & la livrée de D... Mais on ne prétendoit pas me laisser dans le doute. En prêtant l'oreille, j'entendis madame la D... qui disoit tout bas à l'autre dame;

Digitized by Google

il faut convenir que cette créature eſt fort bien. Je ne l'aurois pas crue ſi belle. Voilà de quoi faire tourner la tête à mon mari. Mais, ajouta-t-elle aſſez haut pour être entendue, j'aurai ſoin de la faire avertir que ſi elle le reçoit plus longtems, elle ſera dans quatre jours à l'Hôpital. Cette menace, dont je ne perdis pas un mot, me rendit furieuſe. Je ne pus m'empêcher de répondre; allez, madame, ce n'eſt pas ma faute ſi je ſuis plus belle que vous; & pour une grande dame, c'eſt fort mal fait de s'en prendre à moi. Gardez-le bien, votre monſieur le D..., on ne penſe pas à vous l'enlever, & je ne veux pas qu'on m'accuſe de faire mourir les D... de jalouſie. Elle paſſa, d'un air dédaigneux, ſans marquer d'attention pour ma réponſe. Dans la ſatisfaction que j'avois de n'être pas demeurée muette, je ne laiſſai pas de ſentir un mortel dépit, qui alla juſqu'à me faire pleurer. Je m'obſtinai à vouloir retourner ſur le champ à la ville. En arrivant, je déclarai aux deux amis du D... que je pénétrois à merveille la pièce qu'ils m'avoient jouée; mais que ce ſeroit la dernière, & pour le D... & pour eux. Les ordres furent donnés à ma porte, ſans que rien ait été capable de me les faire rétracter. Dès le même jour, j'acceptai les offres de Z..., avec qui j'ai vêcu depuis fort tranquillement. Il n'a d'autre défaut que de m'aimer

Digitized by Google

trop. Cependant je ne le hais pas, & je ne trouve pas même sa jalousie importune. J'ai la complaisance de ne voir que lui. C'est la première fois, depuis long-tems, que j'ai pris droit de son absence pour souper avec ces messieurs, dont la plupart sont mes anciens amis; & quoique je le trouve fort ridicule d'avoir prétendu me lier par des sermens, je puis m'en repentir, & même les oublier, sans être tentée de les rompre.

Le récit de mademoiselle XII, m'avoit attaché. Je ne le pris point du côté qu'elle s'imaginoit, c'est-à-dire, comme une peinture assez burlesque de l'effet de sa beauté, & de l'amour du D... mais j'avois été frappé de son langage, de ses principes, & de tout ce qui n'avoit servi qu'à faire rire les autres. Je me rappelai ce que le marquis m'avoit promis, sur le peu de goût que je lui avois marqué pour nos deux premiers soupers; une troisième partie, qui n'auroit rien de semblable aux deux premières. Je la trouvois en effet dans les agrémens singuliers des deux demoiselles de l'opéra; mais plus encore dans le caractère de mademoiselle XII, qui étoit tout à fait nouveau pour moi. C'étoit le point que j'avois cru impossible entre l'honnêteté & la débauche. J'admirois une femme, qui, sans connoître la vertu, en retenoit une certaine image, & m'y paroissoit même attachée jusqu'au scru-

Digitized by Google

pule. Comme je n'ignorois pas que Paris eſt rempli de cet ordre de demoiſelles, dont j'apprenois pour la première fois les uſages & les maximes, & que j'étois informé qu'elles ſont les délices d'une infinité de gens qui emploient le ſuperflu de leurs richeſſes à les entretenir, je regardai ce goût comme une eſpèce de luxe inconnu à nos ancêtres; mais je compris auſſi qu'à la réſerve de la religion, qui n'admet aucun tempérament, il y avoit peu de devoirs civils avec leſquels il ne pût s'accorder. Je ſentois du moins qu'il tient un rang diſtingué entre les plaiſirs; & qu'en ſuppoſant, dans toutes les femmes de cet ordre, la même retenue dont j'avois l'exemple devant mes yeux, avec le même air de liberté & les mêmes charmes, il n'y avoit rien dans leur commerce, non-ſeulement qui choquât la bienſéance des mœurs, mais qui ne le rendît infiniment agréable.

Pendant que je me livrois à cette penſée, on avoit engagé mademoiſelle XIII. à faire ſon récit. Je ſuis une plaiſante fille, nous dit-elle d'un ton charmant; je n'ai jamais pu joindre quatre phraſes enſemble. Mon talent eſt pour les exclamations. Cependant quand on m'écoute juſqu'à la fin, on parvient quelquefois à comprendre ce que j'ai voulu dire. Je me ſouviens qu'il y a trente ans.... La folle! interrompit

le chevalier ; elle n'en a pas dix-huit. Ne voilà-t-il pas, reprit-elle ; on oublie qu'il faut m'écouter jusqu'au bout. Mais vous ferez cause que je vais m'observer davantage. C'est de ma mère que je parle. Il y a trente ans, & je m'en souviens, parce qu'elle ne cesse pas de me le répéter, que s'étant mariée dans une province éloignée, elle écrivit à son frère qui étoit valet de chambre d'un jeune seigneur à Paris, qu'elle avoit eu un rêve fort extraordinaire. Oh ! des rêves, j'en ai quelquefois aussi de fort bizarres ; mais je parle de celui de ma mère. Elle avoit donc rêvé, quoiqu'elle n'eût point encore d'enfans, qu'elle se trouvoit mère d'une fille extrêmement jolie, qui faisoit la fortune de toute sa famille. Son frère, que je puis nommer hardiment mon oncle, car il est revêtu aujourd'hui d'une bonne charge, lui répondit qu'il ne falloit pas négliger les avis du ciel ; que s'il lui venoit une fille, il falloit l'élever avec beaucoup de soin, & l'envoyer toute jeune à Paris ; qu'il achèveroit de la faire instruire, & que suivant ses talens, il la pousseroit dans le monde pour accomplir la prédiction. Il se passa douze années entières sans qu'elle eût d'enfant. On avoit perdu confiance à l'oracle. Enfin, je vins au monde dans la treizième. La rare pièce ! & de combien d'efforts la nature n'a-t-elle pas eu besoin

pour ce chef-d'œuvre ? Toutes les eſpérances renaiſſent. On me trouve jolie, c'eſt-à-dire, chifonne, telle que vous me voyez encore. On m'élève fort bien pour des gens de notre état. Lorſque je fus à l'âge de douze ans, il prit envie à ma mère de vérifier ſon ancien ſonge. Elle écrivit à mon oncle qui ſervoit encore le même maître. Sa lettre portoit que me trouvant en âge d'être propre à quelque choſe, avec bien de petits agrémens dont il ſeroit ſurpris lui-même, elle me mettoit dans le coche, qui devoit arriver le ſixième jour ; que c'étoit ſur lui déſormais qu'elle ſe repoſoit de mon éducation & de ma fortune ; qu'il devoit me mettre quelque part en apprentiſſage, & ne pas manquer ſur-tout de m'aller recevoir à l'arrivée du coche. Cette lettre vient à Paris par la poſte, eſt portée à mon oncle, qui ſe trouve abſent par haſard, & juſqu'à ſon retour, prend place ſur une table dans une des antichambres de l'hôtel. Le maître avoit eu le tems de vieillir depuis environ vingt-quatre ans ; mais le goût du plaiſir ne vieillit point. Il apperçoit la lettre. Il s'attribue le droit de l'ouvrir. Il la trouve ſi intéreſſante, que l'ayant ſerrée fort ſoigneuſement, il attend ſon valet de chambre avec un plan tout dreſſé pour l'éloigner. Il lui ordonne de prendre ſur le champ le meilleur cheval de ſon écu-

Digitized by Google

rie, & de ſe rendre à Verſailles ſans perdre un moment. C'étoit pour une affaire ſi preſſante, qu'elle ne pouvoit ſouffrir le moindre délai. Il lui donne une lettre de ſa main pour un ſeigneur de la cour, qui devoit lui expliquer d'autres ordres. Mon oncle part, charmé de la confiance de ſon maître. La lettre dont il étoit chargé contenoit une prière à celui dont elle portoit l'adreſſe, de faire enfermer le meſſager pour quatre jours, ſous une clé des plus ſûres. En effet, mon oncle eſt conduit ſous divers prétextes, dans une chambre à l'écart, où l'on attend qu'il ſoit entré, pour lui déclarer que par des raiſons myſtérieuſes, qui ne doivent pas l'alarmer, il aura le tems de dormir pendant quatre jours. Il n'en reſtoit que deux juſqu'à l'arrivée du coche. Le maître les employe à faire meubler proprement une petite chambre, dans une rue écartée. Il y met une ſervante, à qui il promet une jolie maîtreſſe. Enſuite, prenant un habit convenable à ſon deſſein, il vient tranquillement me recevoir au coche. Il demande ſa nièce. Je me jette à ſon cou. Eh! bon jour, mon cher oncle. Je l'embraſſe pour mon père, pour ma mère, & pour moi. Il me fait entrer dans un fiacre, où il me rend mes embraſſemens à ſon aiſe. Nous arrivons au logement qui m'attendoit. Il me promet de m'y

rendre heureuse comme une petite reine. Rien n'y manquoit pour charmer les yeux d'une jeune fille. Je fus toute glorieuse de voir une servante sous mes ordres. Enfin, il m'assure que Paris est un lieu dangereux, où il ne peut me laisser seule pendant la nuit, exposée aux esprits & aux voleurs. Ainsi je trouve, sans y penser, un amant fort tendre dans mon oncle. Vous me demanderez si j'y fus absolument trompée, ou si j'étois déjà capable d'être entraînée par le plaisir. Non ; je suis de trop bonne foi pour le dire. Mais le charme de l'abondance, la vue de mille jolis colifichets, & l'espérance d'une vie heureuse, m'aveuglèrent. Cependant mon oncle revint deux jours après. Je ne sais de quelles précautions son maître eut besoin pour lui apprendre son artifice. Il le fit consentir à se taire, & le prix de cette complaisance fut une bonne direction qu'il obtint pour lui dans les fermes. Je fus adorée de mon amant. Ma mère, à qui je marquai ma fortune & celle de mon oncle, m'écrivit qu'elle venoit de perdre mon père, & se hâta de recueillir tout ce qu'elle possédoit pour venir s'établir avec moi. Nous avons vécu dans cet état près de quatre ans & demi, c'est-à-dire, jusqu'à la mort de mon amant. Il m'a laissé une pension viagère de douze cens livres, qui auroit suffi pour me conduire à quel-

Digitized by Google

que chose, si mon oncle avoit daigné prendre quelque intérêt à mon établissement. Mais ayant acquis de quoi se procurer une charge honorable, il a refusé de me voir depuis la mort de son maître. Le chagrin de me trouver comme abandonnée, l'habitude d'une vie commode, & les conseils de ma mère, qui s'est accoutumée aussi à l'opulence, m'ont fait écouter les offres de l'homme de robe, qui prend soin à présent de mes affaires. Il est riche. Il est homme commode. Ses accès de goutte me laissent souvent une liberté dont il n'abuse jamais. Miséricorde! s'écria mademoiselle XIII, en s'interrompant. Je crains d'avoir ici distilé l'ennui & le sommeil. Et je sens moi-même à la fin de mon histoire, une langueur qui me fait bâiller.

Nous l'assurâmes au contraire qu'elle nous avoit fort amusés. J'avois été plus attaché qu'un autre, par quelques idées dont elle m'avoit fourni l'occasion. La manière dont elle étoit entrée dans la route du plaisir, m'avoit servi d'explication pour ce grand nombre de jeunes filles qui sont réduites au même sort, & dont la multitude doit causer de l'étonnement. On demande quelle est la source d'une dépravation si commune dans un sexe, dont le partage naturel semble être la pudeur & la modestie? Il est certain qu'elle vient moins de leur incontinen-

Digitized by Google

ce, que de celle des hommes. Auſſi en ſont-elles ordinairement la victime. Les plus heureuſes, & ſans doute les moins coupables, ſont celles qui ſe tenant au premier degré de leur chûte, regardent avec horreur des précipices beaucoup plus profonds, qui ne ſont pas bien loin au-deſſous d'elles. Dans cette ſituation, où la débauche groſſière les révolte encore, où quelques reſtes de ſentiment échappés au naufrage de leur vertu, produiſent le goût de la bienſéance, ſans affectation & ſans auſtérité, ſi elles joignent de l'eſprit & de la politeſſe aux agrémens naturels qui ont cauſé leur perte, elles forment ce troiſième ordre, cette claſſe ſingulière, où l'on trouve preſqu'autant de décence que de liberté dans les plaiſirs.

L'aurore commençoit à nous annoncer le jour. Sa lumière nous fut moins incommode que ſa fraîcheur. Les demoiſelles, en ſe diſpoſant à partir, eurent le courage de nous donner encore quelques airs de chant, pour entrer en lice avec les roſſignols, qui ſe faiſoient entendre ſur tous les arbres du bois. On ajouta cent jolies choſes ſur la naiſſance du ſoleil. Comme il y entroit plus de vivacité que d'ordre & de raiſon; quel perſiflage! s'écria mademoiſelle XI. Ce mot étoit nouveau pour moi; ou plutôt je l'avois entendu pluſieurs fois, ſans en avoir pu deviner le ſens.

Je

Je le demandai au vieux marquis. Ma foi, me dit-il, je l'emploie comme un autre, ſans l'entendre mieux que vous. Mais je crois qu'à le bien prendre, c'eſt ce que nous faiſons à préſent & ce que nous avons fait toute la nuit. Demandons-le à mademoiſelle XI, qui vient de s'en ſervir. Elle nous proteſta qu'elle l'ignoroit, & qu'elle ne l'avoit appliqué à nos extravagances que pour l'avoir entendu mille fois dans les mêmes occaſions. Toute la compagnie fit le même aveu d'ignorance. De cent perſonnes à qui j'ai fait depuis la même demande, je n'en ai pas trouvé deux dont les définitions ſe ſoient accordées. La mienne, pour joindre ce trait de grammaire à mon hiſtoire, ne ſera ni longue ni recherchée. Le perſiflage, autant que j'ai pu le comprendre dans la ſuite, eſt l'art de railler agréablement un ſot par des raiſonnemens & des figures qu'il n'entend pas, ou qu'il prend dans un autre ſens. Mais nos demoiſelles ne ſe croyoient pas ſi obligées de ſavoir ce qu'elles diſoient, que de le dire avec beaucoup de grâce & d'enjouement. Elles nous firent terminer la fête par une danſe générale, pour nous marquer qu'elles ne ſe rendoient point au ſommeil; & ſe dérobant comme des éclairs, elles ſe jetèrent dans les voitures qui devoient les reconduire.

Digitized by Google

Comme je n'avois point entendu parler de préſent, & que je ſuppoſois qu'elles n'étoient parties qu'après avoir été payées, je demandai au marquis ſi je n'avois pas dû leur donner auſſi quelques louis d'or. Juſtice ! s'écria-t-il. Eh ! de quel barbare climat ſortez-vous ? Vous auriez joué à vous faire déviſager. Apprenez qu'à l'opéra on ne connoît point l'intérêt ſordide. On eſt volontiers d'une partie de ſouper. Si l'on ſe croit capable d'y donner du plaiſir, on vient auſſi pour en prendre. Enfin l'on ſe croit compagnie. Je ne dis point, ajouta-t-il, que ſi vous avez trouvé les demoiſelles aſſez aimables pour vous faire ſouhaiter de les revoir, vous ne puiſſiez offrir quelque jour, une tabatière de prix, une belle robe, un diamant qu'elles vous feront la grâce d'accepter. Mais vous aurez ſoin que le préſent ſoit du meilleur goût, & qu'il ſoit offert avec quelqu'aſſaiſonnement de fine galanterie. Je ne vous conſeille pas même d'y manquer, ſi vous voulez paroître quelquefois avec un peu de conſidération dans les couliſſes. Bonne inſtruction, lui dis-je. Je ne me laſſe pas d'entendre ce qui augmente mon admiration pour un petit peuple ſi aimable. Cette partie, que j'ai trouvé charmante, ne ſera point apparemment la dernière. Je vous ferai ma cour, peut-être chaque

Digitized by Google

mois d'un ou deux de ces délicieux ſoupers, comme je vais une ou deux fois la ſemaine à l'opéra.

Après les douces fatigues d'une ſi belle nuit, le jour entier ne me parut pas trop long pour réparer l'épuiſement de pluſieurs veilles. Mais je n'eus rien de ſi preſſant le troiſième jour, que de retourner chez monſieur & madame de B... Les reproches du mari, pour une abſence qui lui avoit paru trop longue, me perſuadèrent enfin qu'il trouvoit une ſatisfaction ſincère à me voir. Je ne pus être aſſuré de même, des véritables ſentimens de madame de B... La politeſſe & la douceur étoient trop inſéparables de ſon caractère pour me laiſſer voir d'autres apparences; mais une ſévère modeſtie ſembloit faire la garde autour d'elle, & veiller ſur toutes ſes actions. J'aurois appréhendé de la contraindre, ſi l'air aiſé qui accompagnoit ſes moindres mouvemens, & la bonté même avec laquelle elle paroiſſoit me ſouffrir, ne m'euſſent perſuadé que cette retenue lui étoit naturelle. J'avois pris la fin de l'après-midi pour ma viſite. M. de B... me propoſa familièrement de demeurer à ſouper près de ſon lit avec ſa femme. Elle prévint ma réponſe. Ne gênez pas M. le comte, lui dit-elle. Vous figurez-vous qu'il n'ait pas ſes parties faites, & qu'il puiſſe trouver de l'amuſement à ſouper ſeul

Digitized by Google

avec nous? Je lui répondis, sans affectation, qu'il y avoit sans doute vingt soupers dont je pouvois être, mais que n'ayant point d'engagement formel ce jour-là, j'accepterois volontiers l'offre de M. de B..., si elle avoit la bonté d'y consentir. Je demeurai. Tous les plaisirs du monde n'approchent point de cet agréable souper. Je mangeai peu, quoique nous fussions fort bien servis. Mais je trouvai dans les charmes de madame de B..., une nourriture délicieuse pour tous mes sens. J'étois à deux pas du lit, placé néanmoins vis-à-vis d'elle, & la table assez étroite. Que je lui découvris de nouvelles perfections! Quels trésors de beauté, d'esprit & de grâces! Je sens bien que dans l'admiration que m'inspiroit une si belle perspective, il entroit déjà de vives étincelles du feu qui s'allumoit secrètement dans mon cœur. Mais avec autant de liberté pour la voir, pour l'observer, pour l'entendre, elle n'auroit pas paru moins charmante à tous les hommes du monde. C'étoit la justice même que je croyois lui rendre, qui m'empêchoit encore de distinguer la nature de mes sentimens.

Je me retirai si plein d'elle, que les raisons qui m'avoient déterminé à mettre quelque distance entre mes visites, me parurent beaucoup plus foibles. Le lendemain j'attendis impatiemment le soir. Je repris le même chemin vers la

Digitized by Google

même heure. Elle parut surprise de me voir. Mais ce fut l'impression d'un moment. Son mari témoignant toute la joie qu'il étoit capable de sentir dans sa situation, nous recommençâmes un entretien dont il ne parut pas moins satisfait que moi. J'allois me retirer, lorsque me regardant avec un sourire; n'y a-t'il pas d'indiscrétion, me dit-il, à vous demander où vous êtes engagé? Je ne le suis pas, lui répondis-je, autrement qu'hier. Que ne demeurez vous donc avec nous, reprit-il; du moins si vous ne vous lassez pas de faire mauvaise chère, en triste compagnie? Je n'osai répondre, sans avoir jeté un coup d'œil sur madame de B... Elle baissa la vue; mais je ne remarquai rien sur son visage de contraire à mes désirs. Non, dis-je aussitôt à son mari, je ne m'en lasse point, & je lui donne assurément un meilleur nom; je demeurerai volontiers. Mon caractère, ajoutai-je, se ressent peu de mon âge. Il ne me porte point à la dissipation. J'aime au contraire la maturité de l'esprit, quand elle est jointe à la bonté du cœur; & je trouve ici l'une & l'autre. Il seroit fort heureux pour moi, répondit-il, que vous me crussiez seulement capable de vous reconnoître ces deux qualités, & de les estimer tout ce qu'elles valent en effet. J'en jugerai par le plaisir que vous prendrez à nous voir; & du plaisir, par la constance de vos visites.

Je rappelle ici les invitations & les instances de monsieur de B... pour justifier en quelque sorte l'assiduité avec laquelle je continuai de le voir, & de souper même chez lui presque tous les jours. Je suis bien éloigné de prétendre que les sentimens qu'il avoit pris pour moi, fussent mon seul motif. Mais ils servirent long-tems à me déguiser l'état de mon cœur. Dirai-je qu'ils me devinrent funestes par une trompeuse illusion? Je ne dois jamais nommer l'amour sans frémir, parce qu'il m'a précipité dans les plus cruelles infortunes; mais il m'a fait connoître aussi le bonheur par des impressions si charmantes, que j'ai peine à lui donner des noms trop durs, & que je ne prononcerai jamais le sien sans respect.

Ces visites, ces soupers, auxquels je me livrois avec si peu de ménagement, étoient un mortel poison dont je m'enivrois. Ce ne fut point à l'excès du plaisir que je m'en apperçus; je m'en étois fait une trop douce habitude. Je ne reconnus l'amour qu'à ses tourmens. Bientôt, au lieu de cette douce émotion, dont je ne pouvois me défendre à la vue de madame de B..., au lieu de cette tranquillité pleine de charmes que je goutois ensuite auprès d'elle, de cette vivacité qu'elle m'inspiroit à table, de cette gaieté dont elle m'animoit, & de mille sentimens délicieux qu'elle sembloit créer dans mon cœur, d'un regard ou

Digitized by Google

d'un ſourire; enfin au lieu du bonheur même, dont j'avois gouté comme les prémices, je tombai dans un état que je ne puis encore me rappeler ſans étonnement. Si je déſirois de la voir avec une mortelle impatience, ce n'étoit plus pour me livrer à la joie dans ſa préſence. Il me ſembloit au contraire qu'elle devenoit comme le ſignal de mille ſombres idées qui s'élevoient dans mon eſprit, & d'autant de triſtes ſentimens qui ſe formoient dans mon cœur. J'avois une avidité extrême de l'entendre, & preſque nul empreſſement à lui répondre. Si je la regardois, ce viſage que j'avois conſidéré tant de fois avec un goût ſi vif d'admiration & de complaiſance, rendoit mes yeux immobiles, & les attachoit long-tems avec une langueur ſtupide, où je ne me ſurprenois pas moi-même ſans confuſion. Un coup d'œil, qu'elle jetoit ſur moi, ſembloit me faire ſortir un moment de ma létargie; cependant ce mélange de vivacité & de douceur qui donnoit tant de grâce & de fineſſe à ſes regards, ne tiroit de moi qu'un ſourire lent, preſqu'auſſitôt fini que commencé; ou ne ſervoit qu'à me faire changer de poſture pour la conſidérer d'une autre manière, en retombant dans les mêmes méditations. Je ſouffrois, ſans diſtinguer le ſiège de ma douleur. J'étois inquiet, avec un extrême étonnement de ne me trouver aucun ſujet d'inquiétude. Il m'é-

Digitized by Google

chappoit des ſoupirs, & je n'avois rien à craindre ni à regretter. M. de B... qui s'apperçut du changement de mon humeur, me demandoit ſouvent, avec les inquiétudes de l'amitié, s'il m'étoit arrivé quelque ſujet de chagrin. Je lui répondois naïvement que j'ignorois moi-même d'où venoit cette altération, & que je me croyois menacé de quelque maladie. Sa femme ne me faiſoit pas les mêmes queſtions; mais je croyois lire de l'embarras dans ſes yeux: & quoiqu'elle me regardât peu, je remarquai qu'elle m'obſervoit quelquefois avec un air d'intérêt. Ses moindres attentions m'étoient pernicieuſes. Elles produiſoient dans tous mes ſens une révolution qui alloit ſouvent juſqu'à m'effrayer. Un mot qu'elle m'adreſſoit me pénétroit juſqu'au fond du cœur. Tout ce qui venoit d'elle, ce qu'elle avoit touché, prenoit pour moi une force magique, qui m'y attachoit par des liens comme invincibles.

Il ne falloit pas des preuves ſi claires pour me faire connoître la vérité de ma ſituation. Je n'étois pas arrivé à l'extrêmité du mal, ſans avoir ouvert mille fois les yeux ſur l'état de mes ſentimens. Mais défendu, comme je croyois l'être, par des principes dont la néceſſité ne m'étoit pas moins préſente, je me repoſois ſur eux de la conduite de mon cœur, & je ne voyois aucun riſque à ſuivre le plus doux de tous les penchans

Digitized by Google

avec des vues innocentes. J'ignorois les illusions du plaisir. D'un degré à l'autre la distance est imperceptible; d'ailleurs la pente est si douce, qu'on y glisse presque nécessairement. Cependant tous ces degrés, qui composent une longue chaîne, changent de nature à mesure qu'elle s'étend; & l'on est effrayé de toucher au crime après avoir commencé par l'innocence.

Je puis le dire néanmoins à l'honneur de ma fermeté : ce ne fut pas la crainte de manquer de pouvoir sur moi-même, & de me rendre mépriſable par quelqu'indiscrétion aux yeux de madame de B... & de son mari, qui me firent rappeler toutes les forces de ma raison; mais sentant que le désordre de mon cœur étoit contagieux pour ma santé, manquant d'appétit, ne connoissant plus le sommeil, & perdant le goût de mes plus agréables amusemens, je me fis honte à moi-même d'une foiblesse dont les effets étoient si dangereux. Je réduisis toute la question à ce raisonnement : il n'y a point de penchant si doux, d'illusion si flatteuse, de charme si puissant, qui puisse me faire violer les droits de l'hospitalité & du mariage. C'est un devoir sacré qui ne souffre pas même d'objection dans mes principes. Il ne me reste que le plaisir secret du sentiment; mais je n'y trouve plus qu'un cruel supplice; & le progrès naturel d'une si violente

Digitized by Google

altération, ne peut-être à préſent que la perte de ma ſanté & de ma raiſon. Plaiſir funeſte ! Il faut y renoncer.

Dès le même jour je prévins monſieur & madame de B...., ſur le beſoin que j'avois de garder quelque tems ma chambre, pour une ancienne infirmité qui m'obligeoit à ce régime. Je leur fis ce compliment d'un ton tranquille & qui ſe ſentoit déjà de la force de mes réſolutions. Le mari me témoigna de l'étonnement; mais ne pouvant rien oppoſer à des raiſons de ſanté, il ſe réduiſit à faire des vœux pour mon rétabliſſement. Madame de B...., de qui je pris auſſi congé avec un compliment civil, me fit une réponſe fort courte. Je ne la regardai point pour être plus ſûr de moi, & j'ignorai ce que ſon viſage & ſes yeux pouvoient exprimer. Mais quand vous reverrons-nous ? me dit ſon mari, en me voyant prêt à partir. Je ne ſais pas, lui répondis-je triſtement ; & je ſortis ſans avoir jeté un regard ſur madame de B.....

L'effort que je faiſois ſur moi-même devoit être bien violent, puiſqu'en traverſant l'antichambre, je ſentis des larmes amères qui ſortoient de mes yeux. Je m'éloignai néanmoins avec la même conſtance, & j'allai me renfermer chez moi le reſte du jour. J'y paſſai la ſoirée

dans un abattement incroyable. La nuit ne fut pas plus tranquille. Je ne l'employai qu'à combattre les mouvemens de mon cœur, & qu'à repouſſer comme un poiſon, des images charmantes dont j'avois fait mon bonheur dans un autre tems. Il me fut aiſé de concevoir que je ne devois rien eſpérer de la ſolitude ; je réſolus de me livrer à la diſſipation.

Depuis trois ſemaines que j'étois poſſédé de ces tiranniques ſentimens, j'avois évité les amuſemens d'éclat. On m'avoit propoſé vingt petits ſoupers que j'avois refuſés. Les maiſons tumultueuſes m'avoient encore inſpiré plus d'éloignement. Comme l'heure où je me rendois chez M. de B..... étoit le point ſur lequel tous mes déſirs ſe réuniſſoient pendant le jour, j'avois cherché pendant le reſte du tems des occupations douces & tranquilles. La ſociété du préſident, & quelques autres maiſons dont il m'avoit ouvert l'entrée, celle de la marquiſe où je voyois régulièrement M. de La..., un petit nombre de viſites que je ne pouvois refuſer à la bienſéance, m'avoient ſuffi pour remplir les plus longs jours. Mais en réfléchiſſant ſur ma ſituation, je la trouvai trop inſupportable pour en attendre le remède du tems, & je pris le parti de le chercher dans le tumulte du plus grand monde.

Digitized by Google

J'allai dîner le jour suivant à l'hôtel de..., maison célèbre par la brillante & nombreuse compagnie qui s'y rassembloit. J'y passai trois ou quatre heures qui me parurent les plus longues de ma vie. Loin d'y porter l'esprit d'observation, je savois par d'autres expériences que ces grandes assemblées, où personne n'est dans son naturel, n'offrent rien qui puisse attacher l'esprit ni le cœur ; mais c'étoit cette raison même qui m'y conduisoit. Je voulois voir beaucoup de visages différens, des robes, des parures nouvelles, des montres & des tabatières de nouvelle mode, entendre des propos vagues auxquels on n'est point obligé de faire des réponses plus justes, me prêter au bruit, au faste, en un mot, me remplir l'imagination de pompeuses bagatelles. Il n'y manquoit rien de ce que je désirois ; mais après m'être ennuyé plus d'une heure & demie à table, & deux heures à trouver affecté tout ce que je voyois faire ou que j'entendois dire, je me crus délivré du supplice en quittant une compagnie, qui avoit eu l'art de me fatiguer sans me causer de peine ni de plaisir.

C'étoit l'heure de la comédie. Je me flattai d'y trouver une autre sorte de variété qui jetteroit plus de mouvement dans mon imagination. Le spectacle, l'assemblée, la figure des actrices,

Digitized by Google

la liberté de courir du théâtre aux loges, à l'amphithéâtre, à l'orcheſtre, aux foyers, m'avoient quelquefois fort amuſé. En mettant le pied ſur le théâtre, je trouve à l'entrée d'une couliſſe le vieux marquis, qui lorgnoit attentivement les balcons & les loges. Je fus obligé de le ſaluer deux fois, pour le tirer de ſa méditation. Enfin m'ayant reconnu, avez-vous vu cet enfant, me dit-il avec tranſport. Il parloit de mademoiſelle XIII, cette jolie maîtreſſe d'un homme de robe, que nous avions eue à ſouper. Elle étoit fort brillante dans un balcon. Il faut, reprit le marquis, que nous l'enlevions ce ſoir à ſon amant. Il eſt guéri de ſa goutte ; le triomphe en ſera plus glorieux.

Je l'écoutai ſans lui répondre, il me preſſa d'être de la partie. Dans l'impatience des mouvemens qui m'agitoient, je lui dis aſſez froidement que je le trouvois fort heureux de ce goût vif pour le plaiſir, qui ne l'abandonnoit pas un moment ; & je m'aſſis pour en prendre, s'il m'étoit poſſible, à la repréſentation d'une fort belle pièce.

Pendant que je faiſois mes efforts pour y fixer mon attention, le marquis, qui ne ſe rebutoit de rien, alla tenter mademoiſelle XIII, par ſes offres. Elle m'avoit apperçu ſur le théâtre. Son caprice lui avoit inſpiré quelques ſen-

Digitized by Google

timens pour moi dans notre première partie. Elle accepta la propoſition du ſouper à deux conditions ; l'une, que j'en ſerois, pour le plaiſir, lui dit-elle, qu'elle trouvoit à me voir ; l'autre, que ſon amant, qui devoit la venir prendre à la fin du ſpectacle, en ſeroit auſſi, parce qu'elle ne pouvoit honnêtement s'en défaire, & que pour ſes vues d'ailleurs, elle ſouhaitoit que j'euſſe avec lui quelque liaiſon. Le marquis conçut tout ce qu'il y avoit de favorable pour moi dans cette explication. Il paſſa ſur la répugnance qu'il avoit à mettre l'amant de la partie, & ſe hâtant de venir à moi, il me dit à l'oreille que je lui avois des obligations que j'ignorois ; que mademoiſelle XIII me vouloit du bien, & lui en avoit dit aſſez de moi pour ſe faire entendre ; qu'elle le deſtinoit ſans doute pour la confidence ; qu'il rendoit volontiers ce ſervice à ſes amis ; qu'au fond elle méritoit bien que je fuſſe un peu ſenſible à ſes avances ; que ſans chercher à ſavoir d'où venoit mon air ſombre & chagrin, il vouloit abſolument que je profitaſſe de l'occaſion ; qu'il alloit faire chercher le chevalier de *** pour lui demander ſa petite maiſon, en lui offrant d'être lui-même de la fête, & dire à mademoiſelle XIII, que j'acceptois avidement le plaiſir de ſouper avec elle.

Digitized by Google

Il prit ma froideur & mon ſilence pour un conſentement. Son zèle le fit partir auſſitôt pour exécuter ce qu'il m'avoit offert. Un moment de réflexion ſur ſon projet, me le fit mettre au nombre des amuſemens dont je pouvois eſpérer de la diſſipation. La belle inclination de mademoiſelle XIII, me parut un badinage; mais je me ſouvenois que ſon humeur m'avoit réjoui, & c'étoit un remède à tenter pour ma triſteſſe. Je pris le moment de la ſaluer du lieu où j'étois. Vers la fin de la petite pièce, ſon amant ſe fit voir dans le balcon. Le marquis, qui le connoiſſoit, & qui avoit déjà donné tous ſes ordres pour le ſouper, voulut ſe faire un mérite de l'inviter lui-même. Nous le joignîmes. La partie fut liée ſans affectation.

M. de XXX, étoit un maître des requêtes, dont la figure & les manières me plurent beaucoup. Je ne lui trouvai pas l'eſprit moins agréable. En arrivant à la petite maiſon, nous apprîmes que le chevalier n'avoit pas voulu ſouffrir que le ſouper ſe fît en notre nom, & qu'ayant conſenti d'en être avec quelques-uns de ſes amis, il avoit déjà ordonné les préparatifs. Tout agité que j'étois par le trouble de mon cœur, je m'efforçai de ne pas faire un perſonnage ridicule dans une partie ſi riante. Les regards & les attentions de mademoiſelle XIII,

Digitized by Google

aidèrent plus que le discours du marquis, à me persuader que je n'étois pas mal dans son esprit. Il eut soin, pendant la promenade, de prendre souvent le maître des requêtes à l'écart, pour me laisser plus de liberté auprès d'elle. La petite coquette en profita mieux que moi. Elle me fit assez comprendre que je ne lui trouverois pas d'aversion pour mes soins. Je reçus ses ouvertures avec plus de politesse que d'empressement.

En nous mettant à table, le marquis ne manqua pas de me placer favorablement. J'étois à la droite de la belle, & son amant à sa gauche. Il se fit pendant tout le souper un petit commerce de ses pieds avec les miens; c'est-à-dire, que me pressant sans cesse le pied, elle me mit dans l'embarras pour répondre à des déclarations si vives. Au fond, je n'y prenois pas assez de goût pour ne pas regretter une paire des plus beaux bas du monde, qu'elle me salissoit sans pitié. Je me gardois bien aussi de lui rendre ses agaceries, parce que je craignois d'engager le jeu trop loin. Cependant je ne pus me dispenser de les payer quelquefois d'un sourire; & c'étoit trop encore, puisqu'on prit cette réponse dans un autre sens que le mien. La séance fut fort gaie. Je me fis une cruelle violence, pour

ne

ne laisser rien échapper de l'amertume de mes sentimens.

Avant que de nous quitter, mademoiselle XIII se procura l'occasion de me dire à l'oreille qu'elle avoit su ma demeure du marquis, & que j'aurois le lendemain de ses nouvelles. Cette promesse me toucha si peu, que retombant aussitôt sur le perpétuel sujet de mes peines, je passai le reste de la nuit dans mes agitations ordinaires. A mon réveil, je reçus la visite du marquis, & son premier compliment fut de se féliciter lui-même sur le bon office qu'il m'avoit rendu. Je vous porterois envie, me dit-il ensuite, si j'étois d'un autre âge; elle est charmante, & je la livre à vous dans deux jours. J'avois pris jusqu'alors toute cette aventure pour un badinage, dans lequel je n'étois entré que pour me distraire; & j'allois répondre dans le même sens au marquis, à qui je me serois bien gardé de confier mon triste secret: mais on me rendit une lettre au même moment. Elle venoit de mademoiselle XIII. Lisez vous-même, dis-je au marquis, & voyez si je veux avoir quelque chose de caché pour vous. Il se mit à lire. On m'écrivoit que si j'avois une partie des sentimens dont on aimoit à se flatter, je saurois un peu de gré à la plus tendre fille du monde de s'être ménagé, pour le soir même, la facilité de nous voir. Je n'avois qu'à me rendre à sa porte,

Digitized by Google

un quart d'heure après minuit. L'incommode n'y ſeroit plus, & la femme de chambre ſeroit à m'attendre. L'ai-je prévu ? me dit le marquis, en m'embraſſant avec tranſport. Elle eſt à vous, ſans qu'il vous en coûte un ſou. Vous voilà ſûr de la plus jolie fille de Paris.

En effet, je commençai à regarder cette intrigue d'un autre œil. Dans la ferme réſolution que j'avois d'oublier madame de B...., pouvois-je me procurer une diverſion plus agréable ? Je ne lui donnois pas le nom de remède, parce qu'il n'étoit pas queſtion du cœur, qui étoit la ſource de mes peines ; mais ne pouvois-je pas eſpérer de tromper du moins mes ſens & mon imagination ? Je ne ſais à quoi cette eſpérance m'auroit porté, ſi je n'avois fait réflexion en même tems, que mademoiſelle XIII étoit la maîtreſſe d'un autre, & que ſon amant étoit même un fort galant homme. Je n'eus pas beſoin de me conſulter deux fois. Il eſt fâcheux, dis-je au marquis, que je n'aye pas un peu moins d'éloignement pour l'injuſtice ; mais on ne me reprochera jamais d'avoir uſurpé le bien d'autrui. Il rit beaucoup de mon ſcrupule. Quelle fantaiſie ? reprit-il. A peine connoiſſez-vous l'amant ; & vous croyez lui devoir de tels ſacrifices ? Si j'avois plus de liaiſon avec lui, répliquai-je, je balancerois bien moins, puiſque

Digitized by Google

je regarderois la séduction de sa maîtresse comme un crime des plus odieux. Mais il me suffit qu'il ait des droits sur sa fidélité par la dépense qu'il fait pour son entretien. Je trouve une femme bien méprisable de manquer à son amant, lorsqu'elle se fait payer pour être sage ; mais j'ai plus de mépris encore pour l'homme qui entreprend de la séduire, & qui cherche des plaisirs de cette nature aux dépends d'autrui.

Le marquis étonné de ce discours, me débita une doctrine curieuse sur le fond du droit & sur l'usage. Pour le droit, me dit-il, je suis persuadé qu'une femme qui est une fois sortie des régles austères du devoir, appartient à tout le genre humain. C'est le frein de l'unité rompu dans la religion. Il importe peu que vous soyiez calviniste ou luthérien, si vous n'êtes pas romain. Mais quand vous rejetteriez ce principe, continua-t-il, pouvez-vous ignorer quel est l'usage établi ? Le greluchonage est-il un nom étranger pour vous ? Les maîtresses les plus réglées n'ont-elles pas un favori qu'elles reçoivent secrètement dans l'absence de celui qui les paye ? L'un est pour le cœur, l'autre pour la fortune. Condamnerez-vous deux passions aussi naturelles que la tendresse & le désir de vivre à son aise ? Une femme née pauvre & sensible, seroit bien à plaindre, si elle étoit forcée d'acheter les ri-

Digitized by Google

cheſſes au prix de ſon bonheur. N'eſt-ce pas aſſez qu'elle y mette ſes charmes ? Enfin, la mode, ajouta-t-il, eſt ſi claire ſur ce point, que tout homme ſenſé qui ſe charge de l'entretien d'une maîtreſſe, fait ſon compte là-deſſus. Je ne répondrai pas ſérieuſement, lui dis-je, à votre pitoyable apologie. Mais avec toute la reconnoiſſance imaginable pour les offres de mademoiſelle XIII, vous allez voir de quel ton je vais lui écrire. Je me fis donner une plume & de l'encre, & je fis cette courte réponſe. « Je ſuis pénétré de votre mérite, & je con-» nois tout le prix de la faveur que vous m'of-» frez. Mais je ſens que ſi j'étois attaché à vous, » rien ne ſeroit ſi affligeant pour moi que de » vous trouver infidelle. Permettez que je n'ex-» poſe point le galant homme qui vous aime, » à des chagrins qui me feroient mourir de dou-» leur ſi j'étois à ſa place. » Cette lettre partit auſſitôt, malgré les oppoſitions du marquis, qui trembloit, me diſoit-il, pour le ridicule que j'allois me donner dans le monde. Raſſurez-vous, lui répondis-je, je ne les crains pas de cette nature. Je ne connois de redoutable ici que le reproche de mon cœur, qui ne ſe pardonneroit pas de manquer d'honnêteté, dans les plaiſirs mêmes de l'amour.

Cet acte de vertu m'avoit peu coûté ; car la

Digitized by Google

penſée que j'avois eue d'accepter le rendez-vous de mademoiſelle XIII, étoit venue de mon trouble, plus que de mon penchant ; & lorſque je revins ſeul à l'examiner, je la regardai comme une profanation. Il me falloit néanmoins des ſoulagemens pour le plus preſſant de tous les maux. Je continuai pendant pluſieurs jours de les chercher dans la diſſipation. Il n'y eut point d'aſſemblées de plaiſir où je ne me fiſſe préſenter : ſpectacles, muſique, parties de campagne & de chaſſe. Je paſſai des journées entières à prendre pour remède l'exercice des viſites, que j'avois été quelquefois ſurpris de voir choiſir à d'autres comme une agréable occupation ; c'eſt-à-dire, que faiſant mettre mes chevaux dès le matin au carroſſe, je parcourois toutes les maiſons de ma connoiſſance, avec le deſſein formé de ne m'y arrêter qu'un moment. Triſte amuſement des gens oiſifs, & ſans paſſions ou ſans goûts. J'en rapportois un double mal, en joignant à ma triſteſſe une fatigue inutile.

Un jour que je revenois le ſoir avec ma langueur ordinaire, le haſard me fit paſſer dans la rue de madame de B.... & devant ſa maiſon. L'envie de m'approcher de ce temple m'avoit pris pluſieurs fois, & j'avois toujours eu la force d'y réſiſter. Mais je me crus autoriſé par l'occaſion à me traiter avec un peu plus d'indul-

Digitized by Google

gence. La nuit étoit obscure. Je fis arrêter mon carrosse à l'extrémité de la rue ; & donnant ordre à mes gens de m'attendre, je revins seul jusqu'à la porte de cette maison terrible, que je regardois comme la cause de tous mes tourmens. Ah ! l'air m'y parut enchanté, & ma respiration d'une douceur admirable. Le poison de l'amour malheureux n'est pas toujours noir & épais. Au milieu de l'inquiétude & du tremblement dont je ne pouvois me défendre, je crus sentir que mon sang circuloit avec plus de légèreté, & que mon cœur battoit moins de tristesse que de joie. Je demeurai près d'une heure dans cet oubli de mes peines, attaché par le charme d'une si douce émotion, autant que par mille images flatteuses qui se renouveloient comme à l'envi dans ma mémoire. J'y aurois passé toute la nuit, si l'inquiétude de mes gens ne les eût postés à me venir chercher malgré mes ordres.

Une heure de plaisir, goûtée avec tant de tranquillité & d'innocence, me parut une si précieuse faveur de l'amour, que je me demandai pourquoi je n'avois pas cherché plutôt une consolation si simple, & ce qui m'empêchoit encore de m'en procurer d'autres, dont ma raison, ni la vertu de madame de B..... ne fussent pas plus blessées. Si j'avois vu cette aimable femme

Digitized by Google

à l'égliſe, ne pouvois-je pas l'y voir encore, l'admirer ſans en être apperçu, la recommander au ciel comme ſon plus parfait ouvrage, enfin, m'accorder une ſatisfaction qui n'offenſeroit perſonne & qui ſeroit même ignorée d'elle ? Je dormis d'un ſommeil plus paiſible, après m'être endormi ſur ces idées. Je ne manquai pas le lendemain d'aller à l'égliſe. Je l'y vis arriver avec la modeſtie, la douceur & la beauté qui compoſoient ſon cortège. On auroit remarqué mon trouble ſi l'on m'avoit obſervé. Cependant je gagnai ſur moi de ne pas ſortir du coin où je m'étois placé, & d'où je la conſidérois librement. Mes ſentimens devoient être bien ſoumis à ma raiſon, puiſqu'en ceſſant de la regarder, je ne me ſentois point embarraſſé à tourner les yeux vers l'autel, pour y adreſſer mes vœux en ſa faveur. Elle ſortit. Je la ſuivis par de longs regards, qui firent paſſer par mes yeux tous les mouvemens de mon cœur. Après ſon départ, je ne pus réſiſter à l'envie d'aller m'aſſeoir ſur ſa chaiſe. J'y demeurai plus d'un quart-d'heure, & je n'aurois pas été plus glorieux & plus content ſur le premier trône de l'Univers. Le ſoir, je retournai dans le même lieu où j'avois paſſé la veille une heure ſi charmante. J'y trouvai la même douceur, & j'en rapportai de nouvelles conſolations.

Digitized by Google

Depuis plus de huit jours que j'étois dans un état si violent, M. de B..... m'avoit fait demander plusieurs fois des nouvelles de ma santé. J'avois répondu qu'il n'y avoit encore aucun changement. Ses gens m'avoient trouvé au lit, & cette situation sembloit confirmer mes réponses. Mais étant venus dans d'autres tems, ils apprirent enfin, que non-seulement je sortois tous les jours, mais qu'à la réserve d'une profonde mélancolie, on ne me connoissoit aucune marque d'infirmité. Je répondois aux politesses de monsieur de B.... en lui envoyant quelquefois aussi mon valet de chambre. Il ne manquoit pas de lui faire diverses questions ; & quoique j'eusse pris soin de dicter les réponses, on sait que pour les moindres commissions, il y a peu de fond à faire sur le bon sens d'un valet. Il m'auroit été bien difficile, au retour du mien, de ne pas l'interroger sur tout ce qui appartenoit à madame de B.... Je voulois savoir s'il l'avoit trouvée dans l'appartement, ce qu'elle faisoit, ce qu'elle avoit dit, quel habit elle portoit ce jour-là, si elle avoit l'air gai ou triste. Les moindres circonstances attachoient mon attention. Lorsque mon messager étoit conduit au lit de son mari, elle s'approchoit pour écouter le compliment dont il étoit chargé : mais elle laissoit à M. de B.... le soin de la

Digitized by Google

réponſe. Il ne lui échappoit pas même un mot. C'étoit toujours monſieur de B.... qui s'intéreſſoit beaucoup à ma ſanté, & qui me faiſoit faire les complimens de madame & les ſiens.

Cependant, après avoir reconnu par une expérience continuelle, que les occupations tumultueuſes ne changeoient rien à ma ſituation, je me réduiſis aux ſociétés dont le préſident m'avoit procuré la connoiſſance. J'y trouvai plus de douceur. La compagnie de pluſieurs perſonnes de mérite, dont les ſentimens étoient auſſi réglés que l'eſprit, & les diſcours auſſi agréables que les manières, flattoit du moins mon goût pour tout ce qu'il y a de vertueux & d'aimable. C'étoit le véritable commerce des honnêtes gens dans toute la perfection qui répondoit à mes idées. Je m'imagine que c'eſt d'après un ſi beau modèle qu'on regarde Paris comme la ville du monde la plus polie & la plus éclairée. Tous les jours je découvrois quelque nouvelle maiſon, où la ſociété me paroiſſoit établie ſur les mêmes principes. Je ne faiſois pas toutes ces découvertes par mes yeux; car avec la multitude de connoiſſances que j'avois déjà, je ne cherchois pas à les augmenter; mais je réglois mon eſtime pour les nouvelles ſociétés dont j'apprenois les noms, ſur celle des hon-

Digitized by Google

nêtes gens que je fréquentois ; & je ne craignois pas d'être trompé ſur le mérite d'autrui par le témoignage de ceux que j'eſtimois aux mêmes titres. Ainſi, malgré la corruption qui règne en public, je m'accoutumai à diſtinguer dans tous les ordres de Paris une infinité de maiſons d'élite, qui ſont le véritable ornement de cette grande ville.

L'air de mélancolie dont je ne pouvois me défaire, ſembloit intéreſſer tout le monde à mon amuſement. Je recevois à tous momens quelques marques obligeantes de cette tendre compaſſion ; mais loin de m'ouvrir ſur la cauſe de ma triſteſſe, la même raiſon qui m'avoit fait abandonner M. de B.... & ſa femme, me portoit à la cacher ſoigneuſement. J'aurois appréhendé de me déshonorer par l'aveu d'une paſſion que je me croyois obligé de combattre ; ou du moins, comme il n'y avoit que mon propre cœur qui connût bien la nature de ſes ſentimens, je craignois que les moindres explications ne puſſent nuire à mon caractère, & même à l'honneur de madame de B..... C'étoit la ſeule difficulté qui m'avoit empêché de m'ouvrir au meilleur de mes amis, à M. de La..., pour qui je n'avois d'ailleurs rien de réſervé. Dans le chagrin de me voir ſi triſte, il me preſſoit de lui apprendre mes peines, & d'avoir pour

Digitized by Google

lui autant de confiance que je devois lui croire de zèle à me ſervir. La marquiſe, ſa parente, qui n'avoit pas pour moi moins d'amitié, me faiſoit les mêmes inſtances; je ne me défendois que par des ſoupirs, qui augmentoient leur inquiétude & leur ſurpriſe.

Il s'étoit paſſé près de trois ſemaines, pendant leſquelles ma plus puiſſante conſolation avoit été de voir madame de B... à l'égliſe, & de paſſer tous les ſoirs quelques momens à ſa porte. Son mari, qui ne pouvoit douter que ma ſanté ne me permît de le voir, puiſqu'elle me permettoit ſi ſouvent de ſortir, & qui avoit trop étudié mon caractère pour ſe défier du fond d'amitié que j'avois pour lui, réſolut enfin de me forcer dans cet oubli que je marquois de la ſienne. Il m'écrivit une lettre fort tendre, qui contenoit des reproches & des invitations. Mais ce qui me cauſa un extrême étonnement, je reconnus à la fin de la page deux ou trois lignes de madame de B.... Il me diſoit en finiſſant, que pour donner plus de force à ſa prière, il vouloit que ſa femme y joignît la ſienne.

Rien n'étoit ſi ſimple que cette prière de madame de B.... Elle me marquoit que ſi j'étois capable d'un peu de reconnoiſſance pour mes amis, je ne devois pas laiſſer plus long-tems ſon

Digitized by Google

mari dans l'impatience de me voir, & qu'elle me donnoit volontiers cet avis pour le satisfaire. Capable de reconnoissance, moi, m'écriai-je : ah ! si vous connoissiez mon cœur ! Et relisant quatre fois les deux lignes : pour le satisfaire ! Hélas ! repris-je, il n'y a donc que lui dont la satisfaction vous intéresse. Tout le reste est indifférent pour vous ; respect, adoration, vous n'approuvez rien dans un autre ; vous n'appercevez rien ; vous parlez de reconnoissance, & vous n'êtes pas capable vous-même de sentir qu'on meurt pour vous. Toutes ces idées m'attendrissant jusqu'aux larmes, je ne fus pas capable de résister au mouvement qui m'entraîna chez M. de B.... Je me repaissois même en chemin du seul mot que j'avois trouvé flatteur pour mes sentimens. On me donne cet avis volontiers : on ne sera donc point offensé que je l'exécute. On me verra sans peine. On me souffrira sans regret & sans ennui. Il ne me vint pas à l'esprit que mes principes n'étant point changés, cette visite n'alloit peut-être servir qu'à rendre ma situation plus insupportable. Je sentis une joie délicieuse en arrivant, comme si j'eusse cru toucher à la fin de mes peines.

La vive satisfaction dont M. de B...., me parut pénétré, me prouva mieux que jamais l'affection qu'il avoit pour moi. Sa femme s'é-

Digitized by Google

toit retirée à ſa prière ; il l'avoit priée de ne pas ſe trouver à mon arrivée, pour lui laiſſer la liberté de m'exprimer ſa joie. Je ne fus pas fâché de ne la point appercevoir dans ce premier moment. Le déſordre de mon cœur auroit éclaté dans mon langage ou dans mes regards. Après quelques diſcours pleins de tendreſſe, M. de B.... me preſſa d'un ton plus ſérieux, de lui expliquer la cauſe d'une ſi longue abſence. Vous m'aimez, me dit-il, j'en ſuis ſûr ; vous êtes ſenſible à l'amitié que j'ai pour vous. Je ne puis croire que vous haïſſiez ma femme, continua-t-il en fixant les yeux ſur moi. Que faut-il donc que je penſe de trois ſemaines d'abſence & d'oubli ? Comme je ne pus tirer mes excuſes que de ma ſanté & de mes occupations ; vous n'êtes pas ſincère, reprit-il, & je vois malgré vous l'embarras où ma curioſité vous jette. Me pardonnerez-vous ſi je devine une partie de vos ſentimens ? Je ne pus répondre ſans rougir à une queſtion ſi preſſante. Cependant je lui promis ce qu'il me demandoit. Vous êtes amoureux, me dit-il, & je l'ai découvert depuis long-tems. Mon embarras ne faiſant que redoubler, il ajouta, ſans me laiſſer le tems de me reconnoître : vous êtes amoureux de ma femme.

Quoique le ton de notre entretien ne m'an-

nonçât rien de fâcheux, je demeurai si incertain de ses intentions, que je ne pouvois pas l'être moins pour ma réponse. Ah ! lui dis-je avec un trouble extrême, me serois-je écarté du respect que je dois à madame de B....? Je ne me le pardonnerois jamais. Remettez-vous, me dit-il en souriant ; car je m'apperçois que j'ai frappé l'endroit sensible. Et continuant avec la même franchise, il m'assura que dès le troisième jour de notre connoissance, il avoit pénétré tous les secrets de mon cœur ; que loin d'en être alarmé, il avoit pris plaisir à voir le progrès de ma passion, & que souvent il avoit eu pitié de mes peines ; que la supposition d'une maladie ne l'avoit pas trompé un moment ; & qu'ayant jugé, par ma tristesse, du combat qui se faisoit dans mon cœur, il avoit admiré la force de mon courage : que dès le jour de mes adieux il avoit ouvert plus d'une fois la bouche, pour me déclarer que l'amour & la jalousie n'étant pas les passions d'un homme mourant, & croyant d'ailleurs la vertu de sa femme à l'épreuve, il ne trouvoit rien d'offensant pour lui dans mes sentimens ; que l'opinion qu'il avoit de mon caractère l'auroit encore affermi dans ce dessein, s'il n'eût désiré ensuite de savoir comment je serois capable de supporter l'absence ; mais qu'il avoit lui-même assez souffert de la mienne : que dans

ſa ſituation, un ami tel que moi lui étoit auſſi cher que madame de B...., & qu'il ne mettoit point de différence entr'elle & moi. Enfin, me tendant la main avec le ſentiment d'une vive tendreſſe ; mon cher comte, me dit-il, j'atteſte le ciel que dans la confiance que j'ai à votre honnêteté & à la vertu de ma femme, je ne condamne point votre amour. Elle eſt charmante, vous ne vous y trompez pas. Fiez-vous au témoignage d'un mari. Aimez-la donc, & ne refuſez rien à votre cœur. Mais que je me ſente un peu de cette tendreſſe ; & ſongez qu'en mettant peut-être votre bonheur à voir librement madame de B..., vos viſites & votre entretien feront ma conſolation.

Je m'imagine, ajouta-t-il, qu'elle ne peut ignorer votre paſſion, puiſque vous vous êtes trahi à mes propres yeux ; mais je n'ai rien remarqué qui puiſſe me faire croire qu'elle la connoiſſe autrement. Qu'en eſt-il ? reprit-il agréablement ; parlez ſans contrainte. J'avois écouté juſqu'alors, avec une admiration qui m'avoit coupé la voix ; mais réveillé par cette queſtion, je pris ſa main que je ſerrai entre les miennes. Ah ! lui dis-je, qu'ai-je jamais fait que de l'adorer au fond du cœur, & de la reſpecter comme le ciel même ? Rendez juſtice à mes ſentimens, puiſque vous les avez pénétrés. Je n'ai pas ba-

Digitized by Google

lancé entre la crainte de vous offenser l'un & l'autre, & les tourmens d'une absence insupportable. Je vous regrettois aussi; car je n'ai point d'ami qui me soit plus cher que vous. Mais que je vais vous aimer! Que je vous promets d'attachement! N'êtes-vous pas le meilleur de tous les hommes, le plus généreux, le plus tendre, le plus digne de madame de B....? Oui, ajoutai-je, vous pouvez vous reposer sur mon honneur & sur la sainteté de mes principes. Ne vous reposez pas moins sur sa vertu, à quelqu'épreuve qu'on puisse jamais la supposer; & bien plus, lorsque je suis si éloigné de croire que je puisse toucher son cœur. C'est ce que j'ignore, reprit-il en riant; car les femmes ont un art de feindre auquel nous n'atteignons pas. Au reste, ajouta-t-il du même ton, comme vous vous imaginez bien que je n'ai point eu là-dessus d'ouverture avec elle, vous me dispenserez aussi de lui arracher son secret pour vous l'apprendre.

Tandis qu'il tournoit ainsi son aventure en badinage, je m'occupois d'une réflexion que je lui communiquai dans l'abondance de mon cœur. Hélas! lui dis-je, vous me rendez le plus heureux de tous les hommes, avec aussi peu de risque pour votre intérêt que pour mon innocence. Mais dites-moi donc quelle contenance je vais avoir devant vous, lorsqu'étant aussi souvent

Digitized by Google

vent ici que je me le propose & que vous avez la bonté de le désirer, j'aurai tout à la fois à soutenir les regards de madame de B...,... & les vôtres. Que voulez-vous dire ? me répondit-il. C'est à moi, peut-être que ce personnage devroit-être difficile ; mais il ne le sera point avec l'opinion que j'ai de ma femme & de vous. Cette pensée m'avoit causé tant d'embarras, que dans la joie de me trouver comme à l'aise par sa réponse, je baisai sa main presqu'aussi tendrement que j'aurois fait celle de sa femme. Ah ! lui dis-je dans le même transport, pourquoi retarder le bonheur que vous m'accordez ? Que n'est-elle ici ? C'est vous qui êtes le plus heureux de tous les hommes ; vous la voyez & vous l'entendez sans cesse. Il sonna aussitôt. Madame de B.... qui étoit à lire dans le cabinet voisin, s'empressa de paroître, dans la crainte qu'il n'eût besoin de quelque secours.

Le ciel ouvert ne m'auroit pas fait détourner les yeux en la voyant. Après l'avoir regardée avidement, comme si mon cœur eût appréhendé qu'on n'eût changé le moindre de ses traits, à peine trouvai-je de la voix pour lui adresser un compliment timide. Elle me répondit d'un ton plus libre, mais avec une réserve qui marquoit aussi quelque embarras. Son mari, vers lequel je tournai la tête pour consulter son vi-

Digitized by Google

ſage, nous obſervoit avec beaucoup d'attention. Cependant il prévint le ſilence où nous allions tomber pour expliquer les raiſons qui m'avoient éloigné ſi long-tems, & rendre témoignage que je lui avois promis plus d'aſſiduité dans mes viſites. La converſation s'anima inſenſiblement juſqu'à l'heure du dîner, car c'étoit avant midi que j'étois venu. Je me mis à table ſans en avoir été prié. Il eſt vrai qu'on avoit paru s'y attendre, & qu'ayant vu mettre deux couverts j'avois pris la permiſſion de M. de B.... dans ſes yeux. Mais je n'en admirai pas moins le nouveau ſentiment qui me rendoit ſi familier. Je mangeai avec appétit. Madame de B..., qui m'en avoit vu manquer tant de fois en ſoupant avec elle, paroiſſoit ſurpriſe de ce changement, & me félicita pluſieurs fois ſur le parfait rétabliſſement de ma ſanté. Je ne cherchai point à pénétrer ſi ſes félicitations pouvoient recevoir un autre ſens. J'étois enchanté de la voir & de l'entendre. Cette double joie rempliſſoit un cœur affamé par une ſi longue abſence. Je la regardois ; je jetois auſſitôt les yeux ſur ſon mari, pour lui faire connoître mon tranſport, & quelquefois avec inquiétude, comme ſi j'avois appréhendé qu'il ne lui prît envie de rétracter ſes promeſſes.

Il m'encourageoit au contraire par des ſignes

d'approbation & d'intelligence. Mon cœur continua de s'épanouir, & ma gaieté d'augmenter. J'avois remarqué, en nous mettant à table, que madame de B.... avoit auſſi l'humeur gaie & le viſage tranquille ; ces apparences, qui me perſuadoient du moins qu'elle me voyoit ſans dégoût, contribuoient encore à ſoutenir l'air de joie que je faiſois éclater. Mais j'obſervai bientôt que le ſien diminuoit par degrés. En vain m'efforçai-je de prévenir ou d'écarter ce nuage. Les ſoins mêmes que j'y apportois, ſembloient produire un effet oppoſé. On n'avoit pas fait difficulté juſqu'alors de me regarder en m'écoutant. On ceſſa tout-à-fait de tourner les yeux ſur moi, & l'on devint ſi ſourde & ſi muette, qu'à peine m'honoroit-on d'une réponſe froide & ſérieuſe, qui ſembloit n'être accordée qu'à la bienſéance. Hélas ! qu'avois-je donc fait qui pût m'attirer de la haine ou des mépris. Je m'examinai ſoigneuſement. Auroit-elle deviné, diſois-je, les termes où je ſuis avec ſon mari, & ſa vertu en ſeroit-elle alarmée ? Cette réflexion & la crainte de lui avoir déplu, me jetèrent à mon tour dans une profonde méditation. Ma gaieté m'abandonna. Je devins triſte & rêveur, juſqu'à m'attirer les reproches de M. de B.... Mais, par une révolution bien plus étrange, les yeux de ſa femme parurent s'éclaircir à meſure que

Digitized by Google

les miens s'appéſantiſſoient, & ſa bonne humeur renaître dans la même proportion que ma triſteſſe. Ce fut pour moi un nouveau ſujet d'agitation. Je cherchois d'où pouvoit venir tant de viciſſitudes. Cette femme, diſois-je, que j'ai cru ſi ſupérieure aux foibleſſes communes, ſeroit-elle capable de ſe laiſſer dominer par ſon imagination ? Avec tant de perfections adorables, auroit-elle des légèretés & des caprices ? Que j'étois éloigné de me flatter ! Je ne me ſerois jamais perſuadé mon bonheur, quand je l'aurois vu à découvert. Quel moyen de me l'imaginer ſur de ſi foibles apparences ! D'ailleurs, je ſuis obligé de reconnoître aujourd'hui que mon erreur étoit un bienfait du ciel, & que non-ſeulement l'intérêt de ma ſageſſe & de mon repos, mais que celui même de ma vie, ne demandoit pas que je pénétraſſe ſitôt ce qui ſe paſſoit en ma faveur dans le cœur & dans l'eſprit de madame de B..... Les malheurs qui m'attendoient la nuit ſuivante, auroient triomphé de ma conſtance, ſi j'avois eu dans mon infortune, tous les biens que j'ignorois, à regretter.

Le reſte du jour & la ſoirée ſe paſsèrent agréablement, dans un mêlange de jeu & d'entretien. M. de B..... aimoit le piquet. Nous fîmes ſa partie, en nous accommodant à ſa ſituation. La facilité que j'avois d'admirer tous

Digitized by Google

les charmes de ſa femme, à meſure que je conduiſois ſon jeu ou que je lui montrois le mien, me fit goûter mille nouvelles délices auprès d'elle. Mais je fus ſurpris qu'après avoir fini, M. de B.... me demanda le récit d'un incident que je croyois ignoré de tout le monde. L'intérêt qu'il avoit pris à ma ſanté, me dit-il en ſouriant, lui ayant fait employer un de ſes gens pour obſerver mon régime, il avoit appris qu'on m'avoit vu fort empreſſé à la vente de ce qui reſtoit de bien & de meubles à M. Y. D. Y. que je n'en avois rien acheté, mais que j'avois paru m'y intéreſſer avec chaleur ; & qu'il avoit ſu par d'autres informations que cet honnête avocat ſe retrouvoit en poſſeſſion de tout ce qu'il avoit été forcé de vendre. Je l'arrêtai, parce que je compris à ce langage équivoque, qu'il avoit reçu des éclairciſſemens dont je ne me ſerois pas défié. Il m'en fit bientôt l'aveu lui-même. Je ſuis fâché, dis-je, que la reconnoiſſance de M. Y. D. Y. lui ait fait trahir mon ſecret. Il ne me l'auroit point arraché, ſi j'avois prévu qu'il en dût faire cet uſage. Mais voici le fait, puiſqu'il ſeroit inutile de le déguiſer.

Le haſard m'avoit fait apprendre que M. Y. D. Y. ayant été ruiné par divers malheurs, ſes créanciers avoient fait ſaiſir le reſte de ſon bien, qui devoit être vendu ſuivant la forme établie.

Digitized by Google

Tout le monde louoit ſon mérite & ſa probité, en plaignant ſa diſgrâce. On ajoutoit qu'étant chargé d'une groſſe famille, il ne reſtoit plus d'eſpérance d'éducation pour ſes enfans ; qu'à ſon âge, à peine ſeroit-il capable de les nourrir par ſon travail ; & qu'après lui, il falloit s'attendre de les voir à la mendicité. Cette peinture me parut d'autant plus touchante, qu'entre pluſieurs perſonnes fort riches à qui on la faiſoit comme à moi, je ne vis point qu'elle excitât d'autre mouvement qu'une ſtérile compaſſion. Je n'expliquai pas mes idées ; mais j'eus ſoin dès le même jour, de m'aſſurer du caractère & de la ſituation de M. Y. D. Y. par des témoignages irréprochables. Avec le bien que j'ai reçu de mon oncle, j'ai trouvé quatre-vingt mille francs dans ſes coffres. Je les avois ici chez un notaire. Pouvois-je les employer mieux qu'à ſecourir le mérite infortuné ? Je les aurois envoyés ſur le champ à l'honnête famille, dont le ſort m'attendriſſoit. Mais les biens étant ſaiſis & la vente annoncée pour le lendemain, je formai un autre plan, dont le ſecret me parut plus ſûr. Je m'informai de la nature des biens, qui conſiſtoient dans une terre du revenu de quinze cens livres, & deux maiſons à Paris. Trois perſonnes de confiance ſe chargèrent de les acheter pour moi, mais ſéparément & ſous des noms

Digitized by Google

ſuppoſés. Je n'aſſiſtai à la vente que pour vérifier l'emploi du prix, & la ſatisfaction des créanciers. Mes agens acquirent pour ſoixante mille livres, ce qui valoit ſans doute un tiers de plus ; & le prix des meubles n'excéda guères cinq mille francs. Les ſommes furent comptées avant la nuit. J'étois dans une impatience ſi vive de délivrer M. Y. D. Y. de la triſteſſe où je le croyois plongé, que dès le ſoir je lui envoyai les contrats de vente avec la quittance de tous ces créanciers. J'y joignois un billet fort ſimple : « Il étoit ſi doux pour moi, lui diſois-» je, d'avoir obligé un honnête homme, que » je le conjurois de ne pas troubler la ſatisfac-» tion de mon cœur par une curioſité impor-» tune. » Au retour de mon notaire, que j'avois chargé de cette commiſſion, je fus étonné de revoir les contrats & les quittances. Il m'apportoit auſſi la réponſe de l'avocat, qui l'avoit preſſé inutilement pour ſavoir mon nom. Dans le tranſport de ſa ſurpriſe & de ſa reconnoiſſance, il lui étoit échappé des violences & des injures. Prenez mon bien, lui avoit-il dit, prenez ma vie & celle de mes enfans, mais faites-moi connoître leur bienfaiteur & le mien. Le notaire ayant exécuté conſtamment mes ordres, il l'avoit forcé de reprendre les papiers, & lui tournant le dos, il lui avoit dit bruſquement ;

Digitized by Google

Je n'accepterai jamais les bienfaits d'un cruel, qui me refuse le pouvoir de l'aimer en me sauvant la vie.

Je me crus trop récompensé, par ce tendre emportement d'un cœur honnête & sensible. Retournez, dis-je au notaire ; & sans la moindre explication, laissez les papiers sur la table. Mais cette voie ne me réussit pas mieux. Le notaire revint, sans avoir eu la précaution d'observer qu'il étoit suivi. Pendant qu'il me rendoit compte de son voyage, je vis entrer dans ma chambre un homme en robe de palais, âgé d'environ soixante ans, & d'une figure respectable. C'est lui-même, me dit le notaire. Je n'avois besoin de personne pour le connoître. Cet honnête homme se seroit jeté à mes pieds, si je ne m'étois hâté de le retenir. Ah ! me dit-il les larmes aux yeux, ne me cachez pas plus long-tems mon dieu & mon sauveur. Si vous refusez mes adorations, permettez du moins que je vous serre dans mes bras. Il faut que mon cœur se soulage un moment, car je ne puis résister aux sentimens qui l'étouffent. Il me tint long-tems embrassé, en me serrant de toute sa force. J'entendois ses soupirs, qui sembloient sortir effectivement d'une poitrine oppressée ; & le plaisir que je ressentois de son émotion, m'ôtoit à moi-même la liberté de parler.

Digitized by Google

Je n'étois point à la fin de cette ſcène. Il avoit amené ſes trois enfans, qu'il avoit fait demeurer dans l'antichambre ; une fille de dix-ſept ou dix-huit ans, un garçon de quinze & l'autre de dix ou douze. La grâce qu'il avoit demandée à mes gens avoit été de lui permettre d'entrer ſans être annoncé. Il quitta mes bras ſans prononcer un ſeul mot ; & marchant vers la porte, il fit ſigne à ſes enfans de s'avancer. Mettez-vous à genoux tous trois, leur dit-il, en me les préſentant. Voilà l'homme que vous devez honorer & chérir après dieu. Il vous donne l'honneur & la vie. C'eſt lui que vous devez nommer à préſent votre père. Ils furent plus prompts à lui obéir que je ne pus l'être à les arrêter. D'ailleurs, j'avoue que ce tendre ſpectacle me touchant juſqu'au fond du cœur, je me le ſentis ſi ſerré à mon tour, que j'eus beſoin de m'appuyer ſur une chaiſe pour me ſoutenir. Je fis ſigne au notaire de faire lever les enfans. Ceſſez, ceſſez, dis-je au père, de me cauſer des agitations qui ſurpaſſent mes forces. Une reconnoiſſance ſi vive eſt trop au-deſſus du bienfait. Vous m'en ôtez même le mérite, en me faiſant ſi bien connoître que ce que j'ai fait pour un homme tel que vous, étoit un devoir.

Nous commençâmes un entretien plus tran-

Digitized by Google

quille. Il fallut satisfaire M. Y. D. Y., en lui apprenant l'occasion & les motifs qui m'avoient porté à le secourir. Sa fille étoit fort aimable. Je lui demandai s'il ne pensoit point à la marier. Dans l'état de sa fortune, dont je venois de sauver les débris, il me dit qu'il étoit forcé d'attendre des circonstances plus heureuses. Comme il me restoit quinze mille francs des quatre-vingt mille que j'avois destinés à le servir, je lui fis trouver bon, après de longues résistances, que je les donnasse pour dot à sa fille. Je voulus savoir ensuite s'il avoit quelques vues pour l'aîné de ses fils, qui paroissoit se sentir d'une bonne éducation. Le désordre de ses affaires l'avoit obligé de le retirer du collège. Je lui offris de le prendre dans ma compagnie, & joindre quelque chose à la paye du roi pour son entretien. Il se rendra digne de son père, ajoutai-je; & s'il répond à l'opinion que je prends de lui, je m'engage à lui faire tomber ma cornette, pour le conduire par degrés à d'autres emplois.

Ainsi j'eus le pur & délicieux plaisir d'avoir rendu d'honnêtes gens fort heureux, sans me croire digne de beaucoup d'éloges, puisque je n'ai fait à leur bonheur que le sacrifice d'un bien superflu. Et, fortune à part, si l'on ne veut comparer que le sentiment du cœur au sentiment, on ne me persuadera point que M. Y. D. Y.

Digitized by Google

ait pu tirer plus de satisfaction du rétablissement de ses affaires, que moi d'y avoir contribué par mes services.

Monsieur & madame de B... me prodiguèrent des admirations, que je ne croyois pas mériter pour avoir suivi le simple mouvement de mon cœur. Mais si je n'étois pas fâché que le mari se confirmât dans l'idée qu'il avoit de mon caractère, je trouvai une douceur extrême à recevoir de sa femme des témoignages naturels de la plus haute estime. L'amour a cet effet sur les ames généreuses. Il leur fait chercher à plaire par l'exercice de toutes leurs vertus. Je n'aurois pas été capable d'informer madame de B..., comme au hasard, de ce qui étoit propre à me relever dans son esprit; mais je ne pouvois me défendre d'une vive joie, lorsque le témoignage d'autrui, ou des aveux qui m'étoient arrachés par l'occasion, me sembloient faire cette impression sur elle.

Etoit-ce à la fin d'un si beau jour que la fortune devoit commencer à me déclarer sa haine? Je me retirois, avant minuit, dans une chaise à porteurs, dont j'étois résolu de me servir désormais, pour éviter l'éclat dans le voisinage. Je n'avois qu'un laquais avec moi. Tout étoit tranquille dans les rues. J'entendis la voix d'un homme, qui disoit à mes porteurs: Arrêtez, j'ai

Digitized by Google

deux mots à dire ici. Les porteurs s'arrêtent. Je demandai ce qu'on ſouhaitoit de moi. L'inconnu me pria honnêtement de lui accorder un moment d'entretien. Je ſortis pour le ſatisfaire.

L'obſcurité, me dit-il, vous empêche ſans doute de me reconnoître. Je ſuis S. V... En effet je le remis auſſitôt. C'étoit le frère de la demoiſelle du même nom que mon père avoit eu deſſein d'épouſer. Ah ! lui répondis-je, je ſuis charmé de vous voir à Paris. Il dépend de vous, reprit-il, de m'y faire trouver la même ſatisfaction à vous voir. Vous comprenez les raiſons qui m'y amènent. Et continuant de s'expliquer, il me dit que l'éloignement de ſa garniſon, qui étoit à Strasbourg, lui avoit fait ignorer longtems les démêlés que j'avois avec ſa ſœur : que par des craintes hors de ſaiſon ſa famille s'étoit diſpenſée de l'en informer ; mais que ſes amis l'ayant ſervi plus fidellement, il avoit été fort étonné d'apprendre ce qui s'étoit paſſé dans ſon abſence ; en un mot, qu'il ne m'avoit pas reconnu au détail qu'on lui avoit fait de mes procédés, & qu'il venoit me demander des éclairciſſemens à moi-même.

Je ne vous les refuſe point, lui répondis-je ; & votre embarras ſera bientôt fini, ſi vous êtes diſpoſé à me croire ſur ma parole. Alors je lui racontai naturellement l'aventure de mon père

Digitized by Google

& la mienne. En finiſſant, je proteſtai avec les ſermens de l'honneur, que je n'avois rien changé à la vérité. Je ne vous ſoupçonne pas d'impoſture, reprit-il, mais rendez-moi la même juſtice. Mon honneur eſt bleſſé dans celui de ma ſœur. Le public eſt un tyran. Vous ſentez à quoi votre refus m'oblige malgré moi.

Outre l'averſion que j'avois pour les querelles ſanglantes, je connoiſſois S. V... d'un caractère doux & ſenſé. J'employai toutes ſortes de raiſons pour lui perſuader qu'il n'avoit aucune plainte à faire de moi. Je lui appris même à quoi le ſcrupule m'avoit engagé; & je lui proteſtai que dans une affaire dont j'étois peut-être diſpenſé de m'occuper ſi ſérieuſement à mon âge, je n'avois pas eu de juge plus ſévere que moi-même. Il ne fit qu'une réponſe à toutes mes juſtifications, mais elle étoit ſans réplique. Indépendamment de ſes propres idées, me dit-il, dans leſquelles il ne trouvoit pas qu'il fût obligé de tuer ſon ami ou de ſe faire tuer pour ſa ſœur, il étoit pouſſé par une néceſſité cruelle. Les officiers de ſon corps étoient informés de notre différend. Il s'étoit déjà tenu des diſcours qui l'offenſoient. En un mot, n'étant venu à Paris que pour me chercher, il étoit queſtion d'entendre de ma bouche oui ou non. Vous devez ſentir lui dis-je, que le choix ne m'eſt pas libre;

Digitized by Google

mais, repris-je encore, de justes explications ne satisferoient-elles pas votre corps? Non, me répondit-il froidement; & mettant l'épée à la main, il me conseilla de me défendre. Je lui dis du même ton que je ne tirois la mienne qu'à regret. Ainsi nous commençâmes un combat d'autant plus dangereux, qu'il s'étoit engagé sans emportement & sans haine. S. V... en vouloit à ma vie. J'étois résolu de la bien défendre, mais je pensois à ménager la sienne. Toute mon attaque porta au bras de l'épée, dans le double dessein de le blesser ou de le désarmer; ce qui lui donnoit un extrême avantage sur moi, à la foible lueur d'une lanterne à demi éteinte, qui m'obligeoit encore plus de mesurer mes coups. Il m'en porta un dans les chairs du côté, mais sans m'affoiblir. Je le lui rendis au milieu du bras, & je ne m'apperçus pas non plus qu'il en fût moins ferme. Presqu'aussitôt, il me fit une profonde blessure au bas-ventre. Je commençai à craindre que la perte de mon sang ne diminuât mes forces; & rappelant toute mon adresse je lui perçai si malheureusement le bras au-dessus de la jointure, que du même coup je le blessai dangereusement près du sein. Son épée tomba de ses mains. Je mis le pied dessus, pour l'écouter. Mais je le vis tomber aussitôt lui-même.

Digitized by Google

Mes gens n'étoient qu'à trente pas dans la rue voiſine ; car notre entretien nous avoit donné le tems de nous écarter. Je les appelai ; c'eſt-à-dire, les porteurs & mon laquais. Mes enfans, leur dis-je, j'ai beſoin de votre ſecours ; mais je ne veux le recevoir qu'après avoir porté mon ennemi chez le premier chirurgien. Il s'en trouvoit un dans la même rue. S. V... n'étoit pas mort, comme je pris ſoin de m'en aſſurer au battement de ſon pouls. Il fut tranſporté ſans connoiſſance & livré aux ſecours de l'art. Pour moi, dans la confiance que j'avois en mon valet de chambre, dont mon père m'avoit garanti l'habileté après l'avoir eu vingt ans à ſon ſervice, je rentrai dans ma chaiſe pour gagner ma demeure. J'arrivai avec toute ma préſence d'eſprit, & je ne la perdis qu'un moment pendant la première opération.

Il ne m'étoit pas échappé un mot, depuis l'ordre que j'avois donné à mes porteurs de me conduire chez moi. J'étois retombé, après un combat ſi ſanglant, dans cette même froideur où j'étois en tirant mon épée, & toutes mes réflexions ne pouvoient m'en faire ſortir. Mais dois-je nommer froideur la noire triſteſſe où j'étois plongé ? Que de ſombres idées étoient venues s'emparer de mon imagination ! innocent ou coupable, à quelle horrible cataſtrophe me

Digitized by Google

voyois-je arrivé, ſans en avoir eu le moindre preſſentiment ! Ma deſtinée vouloit-elle s'annoncer tout d'un coup ? J'avois douté pluſieurs fois ſi j'étois fait pour une vie heureuſe. Ma paſſion pour madame de B... m'avoit déjà cauſé de mortels tourmens ; & dans le changement même qui venoit de ſe faire en ma faveur, j'avois aſſez prévu qu'il falloit m'attendre à des peines bien plus vives que mes plaiſirs. La ſeule nature de cet attachement n'en étoit-elle pas une, dont toute la force de mes ſentimens ne m'empêchoit pas de gémir ? J'aimois une femme mariée. Eh ! pourquoi cet injuſte amour, qui ne pouvoit être ſatisfait que par l'uſurpation du bien d'autrui ? D'ailleurs, mon caractère, que je reconnoiſſois de jour en jour ſi différent du commun des hommes, me promettoit-il beaucoup de bonheur dans leur ſociété ? Quelle apparence de pouvoir trouver de la ſatisfaction dans les mêmes choſes, quand on ne ſe reſſemble point par les idées & par les goûts ? Je n'avois donc jamais fait beaucoup de fond ſur les avantages de la fortune & de la jeuneſſe, pour me rendre la vie auſſi douce que mes inclinations naturelles me la faiſoient déſirer ; ou ſi je parvenois à me faire une ſituation qui répondît jamais à mes déſirs & à mes vues, je prévoyois combien j'aurois d'orages à redouter, dans cette ſociété d'hommes où je trouverois

rois toujours moins de partisans que de censeurs. Telles étoient déjà mes idées sur tout ce qu'on appelle douceur & félicité de la vie. Mais quelle autre perspective se découvroit devant moi? Au premier pas dans cette affreuse carrière, je me trouvois forcé, pour me défendre, de tuer un honnête homme, & de revenir couvert de mon propre sang. De quelles horreurs devois-je me croire menacé? Etois je donc choisi par le ciel pour grossir le nombre funeste des célèbres malheureux, & pour étonner quelque jour l'univers par mes infortunes ou par mes crimes?

Tandis que mille noirs pressentimens me faisoient pénétrer dans l'avenir, mon valet de chambre, pour qui j'avois une forte confiance que je devois à son attachement, vint me demander si j'étois bien certain que le bruit de mon aventure ne pût se répandre, & s'il n'y avoit pas des mesures à prendre pour ma sûreté. Cet avis, que je trouvai fort de saison, me fit chercher dans ma mémoire de qui je pouvois espérer plus de lumières. A qui m'adresser au milieu de la nuit? La tendre amitié qui me lioit avec M. de La... me le fit regarder comme le seul qui me pardonneroit d'avoir troublé son sommeil. J'envoyai chez lui sur le champ, avec ordre même de l'amener dans ma chaise à porteurs s'il avoit la complaisance de se laisser con

Digitized by Google

duire. Il se fit apporter en robe de chambre & en bonnet de nuit, avec toute l'impatience que je m'étois imaginée. Quoique mes gens l'eussent prévenu sur ma situation, il fut effrayé de ne trouver autour de moi que des traces sanglantes de mes blessures. Je lui tendis les bras, en lisant dans ses yeux l'inquiétude & l'émotion de son cœur.

Il s'assit près de mon lit. Vous me voyez, lui dis-je, dans le plus triste état du monde, & plus sensible néanmoins à mes agitations d'esprit & de cœur, qu'à la perte de mon sang qui met peut-être ma vie dans quelque danger. Les porteurs lui avoient dit, que c'étoit en sortant de chez M. de B... que j'avois rencontré mon ennemi. Il avoit cru trouver dans cette circonstance, non-seulement l'explication du combat, mais celle de la profonde mélancolie où il m'avoit vu pendant plus de trois semaines. Ainsi prenant l'ouverture de mon discours dans le sens qui répondoit à ses idées, il m'interrompit, avec le plus tendre empressement, pour se plaindre du mystère que je lui avois fait de mes peines. Je ne suis plus surpris, me dit-il, de la tristesse que je vous reproche depuis si long-tems. Madame de B... est capable d'inspirer une grande passion; & le chagrin de lui avoir trouvé le cœur prévenu, doit avoir été pour vous une source de

Digitized by Google

peines. Il eſt vrai que lui entendant tenir ce langage, je ne doutai point qu'il n'eût pénétré mon ſecret. Je ſuivis le ſentiment qu'il réveilloit dans mon cœur; & perdant de vûe non ſeulement mes bleſſures, mais le ſujet même qui m'avoit porté à le faire éveiller, je m'attachai tout à la fois à juſtifier l'innocence de madame de B... contre les fauſſes impreſſions qui s'étoient répandues, & la vive paſſion que j'avois pour elle, & le myſtère que j'en avois fait au meilleur de mes amis. Trois points ſi féconds ne purent manquer de produire un long diſcours. Enfin M. de La..., ſurpris de tout ce qu'il avoit entendu, me repréſenta que ma ſituation ne me permettoit pas de parler ſi long-tems.

Il entroit peut-être dans cet avis un peu d'impatience de me répondre. Après m'avoir marqué beaucoup d'étonnement ſur l'état de mon cœur, & ſur le degré de faveur où j'étois chez M. de B..., il me demanda ſérieuſement, ſi je pouvois douter que ſa femme eût pour le moins autant de goût pour moi que je m'en croyois pour elle? J'avoue que je fus révolté de cette queſtion. Du goût, premièrement. Ah! lui dis-je, donnez un meilleur nom à la plus vive paſſion qu'on ait jamais ſentie. Le goût pour une femme de mérite n'eſt point un aſcendant invincible, un empire, une tyrannie qui aſſervit l'ame & les ſens,

Digitized by Google

& qui leur fait quelquefois éprouver un cruel martyre. J'ai du goût pour mille femmes aimables; & madame de B... me fait connoître l'amour. Dites, continuai-je, qu'elle n'eſt pas ſans quelque ſorte de goût pour moi; je me le perſuaderai volontiers, & ſes bontés m'en répondent; mais vous êtes auſſi loin de la vérité en lui ſuppoſant pour moi tout ce que je ſens pour elle, qu'en confondant mal-à-propos le goût avec l'amour.

M. de L... étoit un homme aimable, qui grâces à l'excellence de ſon caractère & au commerce des honnêtes gens, ne ſe reſſentoit pas de l'odieuſe corruption qui altère les principes. Mais à force d'entendre déclamer contre les femmes, & pour avoir fait de fâcheuſes expériences dans quelque malheureux engagement, il étoit parvenu à ſe former une idée peu avantageuſe du ſexe entier, & même à regarder la belle tendreſſe comme un aveuglement ridicule. Cependant il ne ſe fit pas preſſer pour reconnoître qu'elle devoit être diſtinguée du ſimple goût; & dans un homme de mon âge, qui aime pour la première fois, il convint qu'elle pouvoit être plus ou moins vive, ſuivant la diſpoſition naturelle du cœur & le mérite de l'objet. Mais revenant à madame de B..., qu'il croyoit capable de m'inſpirer la plus forte paſſion, il ne ſe relâcha point

Digitized by Google

sur l'inclination qu'il lui supposoit pour moi. Il en jugeoit, me dit-il, sur la peinture même que je lui avois tracée de sa conduite & de ses manières. Elle n'attendoit, à son avis, que l'ouverture de mes sentimens, pour y répondre avec la liberté que son mari sembloit autoriser. Elle souffroit, peut-être, du retardement. Enfin, ne donnant point de bornes à ses idées, il me fit un reproche de n'avoir pas profité mieux du penchant d'une femme si aimable, sur-tout dans un tems où elle étoit comme perdue pour le reste du monde, par la constance qu'elle avoit à ne pas s'écarter d'un malade. Vous avez dû pénétrer mieux que moi, ajouta-t-il malicieusement, si c'est la tendresse ou l'intérêt qui l'attache si fort à son mari; mais je vous réponds qu'il dépendra de vous, après votre rétablissement, de triompher de l'un & de l'autre.

J'avois écouté ce discours sans l'interrompre. A quelqu'un que j'aurois moins aimé, peut-être aurois-je marqué moins de modération. Ce n'est pas que dans le monde, & dans les sociétés mêmes dont j'ai loué le commerce, je n'eusse reconnu à peu près les mêmes sentimens sur les femmes. Erreurs propres à la plupart des grandes villes, & fondées sur l'exemple de quelques illustres coupables, qui déshonorent leur sexe. Mais j'étois affligé de trouver cette prévention

Digitized by Google

dans le plus cher de mes amis. Apprenez, lui dis-je pour aller au-devant de quelque nouveau conseil, que j'ai de madame de B..., l'opinion que je vous ai déclarée; & que non-seulement son mérite m'a séduit le cœur autant que sa beauté, mais que ma passion s'éteindroit bientôt si le premier de ces deux alimens lui manquoit. Dans ce principe, ajoutai-je, je n'ai pas besoin de votre caution pour un avantage que je me garderai bien de solliciter, & que je refuserois peut-être, s'il m'étoit offert. Enfin voici mes maximes: De quelque passion que je sois capable pour une femme, je ne lui demanderai jamais rien qui blesse la fidélité de ses engagemens si elle aime son mari, ou les droits de son mari si elle en est aimée.

M. de La..., qu'un peu de corruption en amour n'empêchoit pas d'avoir le cœur & l'esprit admirables, ne put refuser d'applaudir à mes sentimens. Il ne se retrancha que sur la difficulté de trouver des femmes telles que je peignois madame de B..., & qu'elles devroient être toutes pour le bonheur de leur sexe & du nôtre. Où est l'homme, me dit-il, qui n'adorât point le mérite & la vertu réunis avec la beauté? Mais s'appercevant qu'un si long entretien m'altéroit, il me pria de lui apprendre comment mes blessures se trouvoient liées avec ma passion. Je fis réflexion moi-même que mes sentimens m'avoient

Digitized by Google

emporté trop loin, & je le ſurpris beaucoup en lui apprenant qu'ils n'avoient aucun rapport à ma tragique aventure. Je lui avois raconté dans un autre tems les prétentions de mademoiſelle de S. V... Il comprit le ſujet du combat, lorſque je lui parlai d'elle & de ſon frère. Les circonſtances, que je lui expliquai ſoigneuſement, & qui pouvoient être vérifiées par trois témoins, lui firent croire comme à moi, que toutes ſortes de précautions étoient inutiles. Je le preſſai de ſe retirer. Il refuſa de quitter mon lit juſqu'au lendemain, pour juger lui-même de mes bleſſures en voyant lever le premier appareil. Vous voyez, lui dis-je en ſouriant, que la tendreſſe peut attacher quelqu'un au lit d'un malade. Que votre exemple vous inſpire un peu d'indulgence. Il comprit ma penſée, & ſon amitié le fit entrer dans mes idées par une réponſe flatteuſe.

Il paſſa le reſte de la nuit dans un fauteuil. Le matin, vers neuf heures, tandis que le ſommeil me fermoit aſſez légèrement les yeux, on frappa bruſquement à ma porte. J'avois deux antichambres. M. de La... ſe hata de paſſer dans la première, pour avertir qu'on fît moins de bruit. Mes gens, qui avoient veillé toute la nuit, s'étant retirés, à la réſerve de celui qui ouvrit la porte, un officier de la juſtice, accompagné de quelques gardes, entra ſans réſiſtance. Il tra-

Digitized by Google

versa la première antichambre lorsque M. de La... passoit dans la seconde; de sorte que le voyant paroître en robe de chambre & en bonnet de nuit, il ne put douter que ce ne fût moi-même. J'ai ordre, monsieur, lui dit-il, de vous arrêter, & de vous conduire au Fort-l'Evêque. Vous ne m'obligerez pas, sans doute, à la violence. M. de La... conçut aussitôt que l'ordre ne regardoit que moi. Avec autant d'adresse que de zèle, il entreprit d'aider à l'erreur des gardes, & de se faire prendre à ma place. Il réveilla lui-même mon valet de chambre, qui couchoit dans un cabinet voisin, & que deux mots firent entrer dans son projet. Mes habits convenoient si fort à sa taille, que pour confirmer le succès de son artifice, il demanda le tems de s'habiller. On lui apporta du linge, un habit, & jusqu'à mes souliers. Tandis qu'il se préparoit négligemment, il témoigna quelque surprise à l'officier, de se voir arrêté pour une affaire où il ne se croyoit coupable de rien. On lui répondit froidement qu'il en auroit plus de facilité à se justifier. Mes gens s'étant levés pendant cette scène, il affecta de leur donner des ordres, & de demander à l'officier s'il ne lui étoit pas libre d'en prendre un du moins avec lui. Cette permission lui fut accordée. Il trouva le moyen de dire secrètement au valet de chambre, que dans quelque sens que

Digitized by Google

je puſſe prendre cette aventure, je ne devois pas perdre un moment pour me mettre à couvert; & deſcendant à la tête de ſes gardes, il ne fit pas difficulté de monter dans un fiacre qu'ils tenoient prêt à la porte. Il avoit choiſi, pour le ſuivre, un laquais fort ſage, qui me ſervoit depuis long-tems.

A peine fut-il ſorti, que mon valet de chambre ſe hâta de m'éveiller. Mon ſommeil n'étoit pas ſi profond que je n'euſſe entendu quelque mouvement dans l'antichambre. Je demandai ce qu'étoit devenu M. de La... On ne balança point à me faire un récit qui me cauſa beaucoup d'étonnement. Quoiqu'il n'y eût aucun danger pour mon ami dans le ſervice qu'il m'avoit rendu, je regrettai l'embarras où ſa généreuſe amitié l'engageoit; & ſûr comme je l'étois de mon innocence, je délibérai ſi je devois le laiſſer à ma place dans une priſon, lorſqu'en m'y rendant moi-même, il me ſembloit que le pis-aller étoit d'y demeurer un peu plus long-tems que lui. Il n'y avoit pas de crainte qui pût me faire abandonner cette idée, ſi mon valet de chambre ne m'eût repréſenté que mes bleſſures demandoient un autre régime que celui d'une priſon. En levant le premier appareil, il trouva celle du bas-ventre aſſez dangereuſe pour me recommander les plus ſcrupuleuſes précautions. Je pouvois conſentir

Digitized by Google

aux soins extérieurs qu'il me prescrivoit ; mais il s'élevoit dans mon cœur des mouvemens sur lesquels je n'avois pas le même empire.

Le conseil de me cacher, que M. de La... m'avoit fait donner avec tant d'instances, sembloit entraîner la nécessité de quitter Paris ; car je n'y connoissois point d'asile impénétrable, & si je pouvois être enlevé dans toutes sortes de lieux, il importoit peu que ce fût dans ma maison ou dans celle d'autrui. J'ignorois même comment & sur la délation de qui on avoit découvert sitôt mon nom & ma demeure ; mais j'en prenois une fort bonne idée de la police, à qui les désordres nocturnes ne demeuroient pas cachés plus long-tems. Quitter Paris, c'étoit renoncer à ce qui m'étoit mille fois plus cher que la vie & la liberté, au plaisir de voir madame de B..., & peut-être à l'espérance d'entendre jamais parler d'elle. Cette réflexion me rendoit presqu'insensible au conseil de M. de La... mes gens néanmoins me pressoient de me faire transporter chez quelque ami, en attendant que je prisse d'autres résolutions. Le parti auquel je m'arrêtai fut de communiquer mon embarras à M. le comte de... mon colonel.

Tandis que mon valet de chambre étoit allé chez lui avec mes ordres, je reçus des offres de service de la part des deux personnes du mon-

Digitized by Google

de de qui je devois le moins les attendre. Mon ennemi, ce même S. V.... qui n'étoit venu à Paris que pour m'égorger, m'écrivit qu'à la ſollicitation de ſa ſœur, il s'étoit retiré chez les pères..., où ſous prétexte de vouloir faire une retraite ſpirituelle, il avoit été reçu avec beaucoup d'affection : que ſes bleſſures étoient dangereuſes, & qu'il jugeoit que les miennes ne pouvoient pas l'être moins ; qu'il venoit d'apprendre que la juſtice avoit paru chez lui, & qu'il en étoit d'autant plus étonné qu'en parlant de notre combat chez le chirurgien où je l'avois fait tranſporter, il l'avoit fait paſſer pour une attaque imprévue de quelques voleurs, ou de quelques ennemis qu'il ne connoiſſoit pas : que ſi la juſtice avoit approfondi la vérité dans un eſpace ſi court, il y avoit beaucoup d'apparence qu'elle ne me laiſſeroit pas tranquille chez moi ; que je pouvois me faire conduire ſecrétement dans le lieu qu'il avoit choiſi pour aſile, où nous ſerions en ſureté l'un & l'autre juſqu'au rétabliſſement de nos forces ; qu'alors nous choiſirions mieux notre champ pour la déciſion abſolue de notre querelle, & que ſans me porter plus de haine, il s'en remettoit d'avance à la fortune. Il ajoutoit que je pouvois donner toute ma confiance au porteur de ſa lettre, qui me ſerviroit

Digitized by Google

de guide, si je n'étois pas sûr de la fidélité de mes gens.

J'admirai le caractère de S. V... dans ce projet & dans cette suite de conseils, comme j'en avois été frappé dans les préliminaires de notre combat. Mais je demeurai persuadé que les précautions qu'il avoit prises pour sa sureté, lui étoient plus nécessaires qu'à moi. D'ailleurs j'étois fort éloigné de vouloir renouer la partie de si loin pour un duel. Mon rôle étoit de me défendre, lorsqu'il lui prendroit envie de m'attaquer; & l'honneur ne m'imposoit pas d'autre loi: sans compter que dans mes principes, il y avoit un abus odieux de la religion, à nourrir des idées de sang & de meurtre, dans le sein de la paix & de la charité, en les couvrant du voile d'une retraite spirituelle. Il m'apprenoit qu'il avoit choisi cet asile à la sollicitation de sa sœur; elle étoit donc à Paris, & peut-être avoit-elle eu part à notre combat par d'autres sollicitations. C'étoit une raison de plus pour éviter tous les lieux où je pouvois être exposé à la voir. Je n'apportai pas tant d'excuses à S. V... pour me dispenser d'accepter ses offres; mais je lui répondis en deux mots, que je ne me croyois point dans le cas d'appréhender la justice; & qu'à l'égard de ses vues pour l'avenir, je lui promettois la même

Digitized by Google

fermeté, avec les mêmes attentions de générosité & d'honneur, s'il penſoit à me mettre encore dans la néceſſité de me défendre.

Son meſſager étoit à peine ſorti, que je reçus une autre lettre. J'en reconnus l'écriture. Dans un premier mouvement d'horreur, je fus tenté de la renvoyer ſans la lire. Cependant ma curioſité fut la plus forte, & me la fit ouvrir. Elle étoit de mademoiſelle de S. V... Loin d'y trouver des injures ou des reproches, je fus extrêmement ſurpris de n'y voir que les témoignages d'une vive douleur & d'une tendre inquiétude. Elle atteſtoit le ciel qu'étant venue à Paris avec ſon frère, elle avoit ignoré ſes ſanglans deſſeins, juſqu'au funeſte moment, diſoit-elle, où le voyant entrer percé de coups, elle avoit ſu de lui-même, qu'il m'avoit laiſſé dans le même état. Elle ajoutoit qu'il s'étoit loué beaucoup de ma générosité, & qu'en la quittant pour ſe mettre à couvert, il avoit emporté de l'inquiétude pour mon ſort : qu'il n'avoit été manqué que d'un moment par la juſtice, qui étoit venue dès le matin pour l'enlever ; que me croyant menacé du même péril, elle me conſeilloit de prendre des meſures pour ma ſureté ; que ſi je manquois d'aſile, il lui étoit venu à l'eſprit que j'en pouvois trouver un dans l'appartement de ſon frère, où l'on ne renouvelleroit pas les recherches, après en avoir

Digitized by Google

fait d'inutiles, & où perſonne ne s'imagineroit qu'il fallût chercher ſon ennemi : que je pouvois m'y faire conduire ſecrétement par le guide qu'elle m'envoyoit, & me fier non-ſeulement à ſon honneur, mais encore à tous les ſecours dont elle étoit capable pour hâter ma guériſon.

Je balançai ſi je devois une réponſe à cette lettre. J'étois même incertain quel nom je devois donner à ce mêlange de haine & d'affection. La ſœur & le frère étoient-ils d'accord à m'embarraſſer autant par leurs ſervices que par leurs outrages? Et ſi je me rappelois qu'au fond l'un en vouloit à ma vie, l'autre à ma réputation, ne devois-je pas me défier de ces dangereuſes politeſſes, qui pouvoient couvrir quelque vue funeſte. Je ne croyois pas S. V... capable d'une perfidie, mais il l'étoit d'une violence. Enfin, quoique rien ne fût plus éloigné de mes idées que le véritable projet de ſa ſœur, la ſeule conſidération de ſon ſexe me fit paſſer ſur la répugnance que je ſentois à lui écrire. Je crus le devoir rempli par deux lignes de remerciment, auxquelles je joignis quelques civilités de bouche. Après avoir congédié ſon meſſager, je donnai ordre que mon appartement fût fermé pour toutes ſortes de meſſages & de viſites; & n'attendant que le conſeil de mon colonel pour fixer mes réſolutions, je crus devoir faire dire à mes

Digitized by Google

meilleurs amis, s'il s'en préſentoit à ma porte, que je m'étois retiré pour quelques jours à la campagne.

Cette précaution m'épargna une ſcène fâcheuſe. Mademoiſelle de S. V..., qui n'avoit ſans doute envoyé chez moi que pour y faire obſerver les circonſtances, ſe crut autoriſée par ma réponſe à me rendre une viſite. Je ne pus pénétrer ſes intentions. Mais ſon carroſſe s'étant fait entendre à ma porte, mes gens qui reconnurent ſa livrée, ſe hâtèrent de deſcendre pour lui faire la réponſe que j'avois ordonnée. Elle ne put ſe perſuader que j'euſſe changé de demeure dans un eſpace ſi court. Ses objections & ſes inſtances furent extrêmement vives. Enfin ne pouvant obtenir d'autre explication, elle prit le parti de ſe retirer, en verſant quelques larmes qui furent apperçues de mes gens. Leur récit me cauſa une ſurpriſe extrême. Mais je n'entrepris point d'approfondir un incident qui devoit me toucher peu, & qui me paroiſſoit fort obſcur. J'étois agité par des mouvemens beaucoup plus vifs. Dans l'incertitude de mon ſort, je délibérois ſi l'amitié de M. de B... ne m'obligeoit pas de lui communiquer ma diſgrâce, ou plutôt ſi je ne devois pas apprendre à ſa femme que ſon abſence m'alloit être plus inſupportable que mes bleſſures. Les diſcours de M. de La...

Digitized by Google

m'avoient fait naître des espérances dont je n'aurois jamais trouvé la source en moi-même. Je ne m'en appercevois encore qu'au redoublement de ma passion, qui se nourrissoit secrètement des flatteuses interprétations d'un ami. Il m'avoit paru persuadé que madame de B..., n'étoit pas sans inclination pour moi : cette idée ne s'éloignoit pas un moment de mon esprit. Je cherchois dans ma mémoire tout ce qui pouvoit lui donner de la vraisemblance. Une si douce imagination me faisoit déjà trouver surprenant qu'une femme à qui l'on supposoit quelque retour pour ma tendresse, ne m'eût point encore marqué l'intérêt qu'elle prenoit à ma situation. Ah ! quelles auroient été mes inquiétudes, à la moindre altération de sa santé ! Cependant je considérois que dans une ville telle que Paris, un simple combat, entre deux officiers peu connus, n'est point une nouvelle qui passe tout d'un coup d'une bouche à l'autre ; & le bruit n'en pouvoit être allé jusqu'à madame de B..., puisqu'au défaut de son attention, j'aurois reçu quelque témoignage de celle de son mari. J'examinois donc si je devois attendre qu'ils fussent informés de mon aventure par la renommée, ou les en instruire moi-même, lorsque je vis arriver le laquais que M. de La... avoit pris avec lui jusqu'au Fort l'Evêque.

Digitized by Google

Il m'apportoit les éclairciſſemens que ce fidelle ami s'étoit déjà procurés. Quoiqu'il n'eût pas ceſſé de paſſer pour moi, & qu'il y eût beaucoup d'apparence que l'erreur ſe ſoutiendroit juſqu'à l'interrogatoire, il me faiſoit preſſer avec de nouvelles inſtances de me retirer promptement dans quelque lieu sûr. Il avoit appris des officiers qui l'avoient arrêté, que mon ennemi ayant retrouvé la connoiſſance chez le chirurgien où je l'avois fait tranſporter, & ne pouvant refuſer quelque explication ſur la cauſe de ſes bleſſures, avoit cru nous mettre tous deux à couvert, en proteſtant qu'il avoit été attaqué par des inconnus, & qu'il regrettoit de n'avoir point appelé le guet à ſa défenſe. Quelque opinion qu'il eût pu donner de ſa bonne-foi, ceux qui l'avoient entendu, n'avoient pas manqué de faire ce récit aux archers du guet, qui avoient employé le reſte de la nuit à découvrir mes traces. Il ne leur avoit pas été ſi difficile de trouver les ſiennes, après avoir pris des informations dans la maiſon même du chirurgien. Sur le rapport qu'ils avoient fait dès le matin, on avoit donné des ordres pour nous arrêter tous deux; & mon affaire, qui étoit ſi favorable en elle-même, devenoit bien plus fâcheuſe que celle de S. V..., puiſqu'on cherchoit à m'arrêter en qualité d'aſſaſſin. Tandis que j'admirois la

Digitized by Google

bizarrerie des évènemens, le comte de... mon colonel, entra d'un air empressé, & me confirma tout ce que je venois d'entendre. A la première nouvelle de mon accident, il avoit couru chez M. le lieutenant criminel, pour faire révoquer l'ordre de m'arrêter, en expliquant la vérité de l'aventure, & s'offrant même pour caution. Dans l'idée qu'il avoit de mon innocence, il avoit failli de déclarer l'erreur où l'on étoit tombé, & d'en railler un peu la justice. Mais apprenant que j'étois chargé d'un crime fort noir, & que les éclaircissemens pouvoient traîner en longueur, il venoit me presser aussi de me mettre à couvert. Je ne vois point, me dit-il, de lieu plus sûr pour vous que notre garnison. Partez pour Sedan, si votre situation vous le permet. Il ajouta que, dans mon absence, trois jours suffiroient peut-être pour me justifier; au lieu que si j'avois le désagrément d'être arrêté, tout le crédit de ses amis & des miens, ne me sauveroit pas des lenteurs ordinaires de la justice.

Un terme aussi court qu'il me le proposoit, fit disparoître à mes yeux toutes les raisons qui m'avoient fait craindre l'éloignement. Je ne pouvois être alarmé non plus pour M. de La...; puisqu'étant connu des plus honnêtes gens de Paris, il lui suffisoit de paroître devant

Digitized by Google

les juges, pour leur faire comprendre que leurs officiers s'étoient trompés. Il n'y avoit de péril que pour ma santé. Le mouvement d'un long voyage pouvoit irriter mes blessures, & mon chirurgien protesta que sans régime il ne répondoit pas de ma vie. Le comte leva cette difficulté en m'offrant la litière d'un évêque du Languedoc, arrivé depuis deux jours à Paris. Il l'envoya demander sur le champ. Elle fut accordée. Nous prîmes le parti de la faire conduire à l'extrémité du faubourg, où je pouvois me rendre dans ma chaise à porteurs, & m'éloigner aussitôt sans laisser aucune trace de ma route. Le comte s'imagina que j'allois partir au même instant, & se proposoit de ne me pas perdre de vue jusqu'à la litière. Mais il fut surpris de m'entendre chercher des prétextes pour remettre mon départ à la nuit. J'avois, lui dis-je, des affaires à régler, des soins à prendre; enfin je le priai de s'employer le reste du jour à ménager promptement la liberté de M. de La.., que je regrettois beaucoup de laisser en prison, & de se reposer sur moi de ma propre sûreté.

On m'entend si l'on connoît l'amour. Je pensois bien moins à mes blessures ou à la sûreté de ma route, qu'à me procurer la douceur de voir madame de B..., avant mon départ. Je voulois non-seulement satisfaire mes yeux par

Digitized by Google

une si chère vue, & munir mon cœur contre les tourmens de l'absence; mais jugeant qu'elle ignoroit encore ma situation, j'étois impatient de la mettre comme à l'épreuve, & d'observer quelle impression ma disgrâce alloit faire sur elle. J'envoyai au faubourg deux de mes gens, qui devoient me suivre à cheval; & ne prenant avec moi que mon valet de chambre, je sortis dans ma chaise avec la précaution de me faire conduire par des rues détournées. Il étoit environ deux heures. J'arrivai lorsque madame de B..., alloit se mettre à table. Mon visage étoit assez pâle pour lui faire naître des soupçons; & mon valet de chambre, qui m'avoit aidé à monter l'escalier, continuant de me soutenir pour traverser l'appartement, elle ne put douter qu'il ne me fût arrivé quelque chose d'extraordinaire. Cependant, comme j'avançois d'un air tranquille, elle se contenta de me regarder en silence, avec un œil de distraction & d'inquiétude. Je la saluai modestement; & lui ayant demandé la permission de m'asseoir, je ne pus me mettre dans un fauteuil, sans marquer par de légères grimaces, que je ressentois quelque douleur.

M. de B..., qui avoit été frappé comme elle du changement de mon visage, & qui le fut encore plus de ma posture, n'attendit pas que j'eusse

Digitized by Google

repris haleine pour me preſſer d'ouvrir la bouche. Eh quoi, me dit-il, prenez-vous plaiſir à nous alarmer, & ne vous expliquerez-vous pas promptement? Je lui racontai d'une voix foible toutes les circonſtances de ma malheureuſe aventure, en évitant néanmoins de lui en apprendre la cauſe. Je ne parlois qu'à lui; & malgré le deſſein que j'avois eu d'étudier les mouvemens de madame de B..., je me ſentois de l'embarras à lever les yeux ſur elle. Enfin, tandis qu'il me témoignoit ſes alarmes avec toute la tendreſſe d'une vive amitié, je laiſſai échapper quelques regards, qui me firent appercevoir de l'émotion dans ceux de ſa femme. Elle les avoit comme abandonnés ſur moi. Je n'ai jamais vu d'image ſi touchante de la pitié & de la douleur. Mais revenant tout d'un coup à elle-même, & paroiſſant faire attention qu'elle s'étoit oubliée, elle me dit ſans affectation quelque choſe d'obligeant ſur mon récit, & ſur les dangers du voyage que j'allois entreprendre. Hélas! lui répondis-je, je n'en appréhende que la durée.

Notre entretien fut fort triſte. N'étant point en état de dîner avec elle, je la preſſai de ſe mettre à table. Elle s'y mit: mais elle mangea ſi peu, que ſe croyant obligée d'apporter quelque excuſe, elle parla d'une migraine qui lui ôtoit l'appétit. Son mari, inconſolable de mon

Digitized by Google

malheur & de la néceſſité où j'étois de m'éloigner, me propoſa les reſſources qui lui tombèrent dans l'imagination; mais elles m'expoſoient toujours à me voir arrêter par la juſtice, & c'étoit préciſément de quoi il falloit me garantir. L'offre de ſa maiſon, où il ſe figuroit que je pouvois demeurer bien renfermé, fut la plus preſſante tentation dont j'eus à me défendre. J'interrogeois les yeux de ſa femme; & ſon ſilence ſembloit marquer du moins qu'elle ne penſoit point à s'y oppoſer. Cependant, outre que je ne pouvois m'y croire mieux caché que dans toute autre maiſon de Paris, j'examinois intérieurement ce que je devois à l'honneur de mon ami, & je me perſuadai que dans cette occaſion l'amour & l'amitié devoient connoître les mêmes ſcrupules. J'étois ſoutenu d'ailleurs par le fond que je devois faire ſur les promeſſes de mon colonel. Enfin, tout l'après-midi s'étant paſſé dans ces délibérations, la nuit vint m'avertir qu'il falloit rentrer dans ma chaiſe.

Il ne me reſtoit qu'à faire renouveler l'appareil de mes bleſſures. Mon valet de chambre avoit remis cette opération au moment de mon départ, dans la vue de les entretenir plus fraîches pendant la nuit. Je demandai à madame de B..., la permiſſion de paſſer dans ſon cabinet, quoique ſon mari me preſſât beaucoup d'en uſer

plus familièrement, & de ne pas m'éloigner de ſon lit. Mes plaies ſe trouvèrent fort vermeilles. Mais la ſatisfaction même que je venois de goûter, & qui ſervoit peut-être à les rendre ſi belles, avoit mis auſſi mon ſang dans une agitation qui le fit recommencer auſſitôt à couler. Il ſortit avec tant d'abondance, que mes forces, après s'être parfaitement ſoutenues depuis près de vingt-quatre heures, m'abandonnèrent entièrement. Le chirurgien me voyant ſans connoiſſance, appela du ſecours. Madame de B... qui étoit dans la chambre de ſon mari, & qui n'avoit perſonne auprès d'elle, accourut avec le plus vif empreſſement. Elle ne prononça pas un mot, ſuivant le récit que je tirai enſuite de mon valet; mais s'étant employée avec une ardeur extrême à me faire rappeler mes eſprits, elle fut ſi ſatisfaite aux premiers ſignes de vie dont elle s'apperçut, qu'elle ſaiſit mes mains pour les preſſer tendrement. Je revenois effectivement à moi. J'ouvris les yeux. Mes regards tombèrent ſur elle. Languiſſant comme j'étois ſur un fauteuil, je fus ſi ému de la voir, ſi tranſporté de me ſentir les mains dans les ſiennes, que je retrouvai des forces pour les ſerrer, pour pencher la tête juſqu'à ces mains adorées, & pour y attacher mes lèvres avec un ſentiment inexprimable. Elle fit quelques efforts pour les retirer. Ah! madame,

Digitized by Google

lui dis-je d'une voix éteinte, en réuniſſant tous les miens pour la retenir, laiſſez-moi jouir un inſtant de mon unique bien. Il me fut impoſſible de faire durer plus long-tems le plus heureux moment de ma vie. S'étant éloignée de quelques pas, je la conſidérai d'un œil douloureux, comme une divinité cruelle qui rejetoit mes adorations, comme l'unique ſource d'un bonheur dont je venois de faire un court eſſai & qui m'étoit durement arraché. Elle fut quelque tems à me répondre. Je crus démêler dans ſa contenance qu'elle cherchoit des expreſſions. Cependant après s'être tournée vers mon valet de chambre, qu'elle exhorta à ne rien négliger, elle ſe rapprocha de moi : Vous ſeriez bien injuſte, me dit-elle en rougiſſant, ſi vous ne me regardiez pas comme la plus tendre amie que vous ayez au monde. Elle n'attendit point ma réponſe. Mais les ſentimens dont je l'aurois accompagnée, ne s'élevant pas moins dans mon cœur; je fus prêt à retomber dans l'évanouiſſement dont je venois de ſortir.

L'habileté du chirurgien & la force de ſes élixirs, me remirent en état de me traîner juſqu'au lit de M. de B... Sur le récit que ſa femme lui avoit fait de mon accident, il renouvela ſes inſtances, pour m'ôter la penſée de partir, & pour m'arrêter chez lui. Ma foibleſſe fem-

Digitized by Google

bloit m'y obliger néceſſairement. Cependant mon valet de chambre, qui croyoit devoir autant d'attention à ma ſûreté qu'à mes bleſſures, me repréſentoit qu'il y avoit peu de fatigue à craindre dans une litière d'évêque. La nuit n'étant pas fort avancée, il me conſeilla de prendre quelques heures de repos, après leſquelles je me trouvai effectivement aſſez tranquille pour n'avoir aucune défiance de mes forces. Je ne déſavouerai pas que les bontés de Madame de B..., n'euſſent contribué à me ſoutenir, autant que l'art & les remèdes. Je partis ſans la voir. Elle avoit ſouhaité d'attendre mon réveil pour juger de ma ſituation, & ne me laiſſer manquer d'aucune commodité; mais, en paſſant dans un autre appartement, j'avois exigé d'elle & de ſon mari qu'ils ne ſe gênaſſent point en ma faveur. Ce n'étoit plus la douleur de les quitter qui m'agitoit; c'étoit l'impatience de les revoir.

Qui m'eût annoncé, en ſortant de cette maiſon chérie, que je ne devois m'en rapprocher qu'avec le déſeſpoir dans le cœur, & pour y répandre l'horreur de mes ſentimens; j'aurois cru cette menace impoſſible. Je n'étois pas plus ſûr de mon exiſtence que de ma fidélité. Dans un caractère tel que le mien, je ſentois qu'un engagement pris au fond du cœur valoit des ſermens prononcés

Digitized by Google

au pied de l'autel. A quelque ſort que le ciel me deſtinât, quelque révolution qui pût arriver dans ma fortune, j'étois à madame de B..., & je ne pouvois être qu'à elle. De ſon côté, je commençois à m'imaginer qu'elle n'étoit pas inſenſible. Je la connoiſſois : une tendre amitié étoit tout ce qu'elle ſe croyoit permis ; mais elle ne m'auroit pas tant offert, ſi ſon cœur n'eût ſenti beaucoup davantage. Auſſi mes déſirs n'alloient-ils pas plus loin. Ce que j'avois ſouhaité pour le bonheur de ma vie, j'oſois me flatter enfin de l'avoir obtenu. Sans pénétrer trop curieuſement dans l'avenir, je me croyois ſi heureux du préſent, que loin de regarder M. de B..., comme un rival incommode, je m'applaudiſſois de laiſſer mon tréſor ſous une garde ſi ſûre, & de pouvoir me fier preſque également à la double garantie de l'amitié & du mariage.

Ainſi toutes mes réflexions s'attachant au ſujet de ma joie, je ne voyois dans la néceſſité de mon éloignement qu'une courte diſgrâce, dont j'étois conſolé par les plus douces eſpérances. La litière ſe trouva auſſi commode qu'on me l'avoit repréſentée. Je me mis en chemin avant la pointe du jour, avec mon valet de chambre dans ma voiture, & deux laquais à cheval. Le reſte de la nuit ſe paſſa tranquillement. Le jour ne m'ap-

Digitized by Google

porta point d'autre incommodité que celle d'une chaleur excessive. Etant arrivé le soir à Soissons, où je devois passer naturellement la nuit, mes gens m'avertirent qu'ils avoient remarqué depuis le matin un homme à cheval, qui m'avoit suivi à quelque distance; & que s'étant arrêtés plusieurs fois pour l'attendre, ils avoient été surpris de le voir aussi s'arrêter, comme s'il eût appréhendé d'être reconnu. Cet avis me fit prendre la résolution de continuer ma route, sans prendre plus de repos qu'il n'étoit nécessaire pour rafraîchir mes chevaux & changer l'appareil de mes blessures. Mon valet de chambre me fit craindre que cet excès de mouvement ne me devînt fort nuisible; mais il se rendit à la promesse que je lui fis de me reposer le lendemain. Cependant les deux laquais n'ayant pas cessé d'entendre marcher derrière eux pendant la nuit, je pris le parti de faire quelques lieues de plus le matin, pour trouver le moyen d'approfondir cet incident. Mes gens, à qui j'en donnai l'ordre absolu, s'embusquèrent à la sortie d'un bois. Ils arrêtèrent le cavalier, malgré les efforts qu'il fit pour s'échapper par la fuite; & l'ayant reconnu pour ce même domestique qui m'avoit apporté la lettre de mademoiselle de S. V..., ils le forcèrent de les suivre jusqu'à ma voiture. Je lui demandai quelles étoient ses intentions. Soit que la crainte

l'obligeât de parler, ou qu'il ne trouvât rien d'offensant pour moi dans sa commission, il me dit naturellement que mademoiselle de S. V..., l'avoit chargé à toutes sortes de prix de découvrir ma retraite; qu'étant retourné dans ma rue après lui avoir porté ma réponse, il avoit vu sortir de chez moi deux de mes gens à cheval; qu'il les avoit suivis jusqu'au faubourg, où ils s'étoient arrêtés, & que la vue d'une litière lui ayant fait assez connoître que cette voiture étoit pour moi, il s'étoit hâté de louer un cheval, dans la résolution de me suivre jusqu'au bout du monde. Loin de le faire maltraiter, j'admirai sa fidélité & son zèle. Votre curiosité sera satisfaite, lui dis-je, si vous continuez de me suivre. En effet je me déterminai sur le champ à lui en laisser la liberté, après m'être contenté de défendre qu'on lui apprît le terme de mon voyage jusqu'au moment de mon arrivée. Je remettois à considérer alors s'il me conviendroit de le laisser retourner sur ses pas, ou de le faire arrêter aussi long-tems que je le jugerois à propos.

La diligence me paroissant peu nécessaire, je consentis à me reposer pendant le reste du jour. Mais il n'étoit plus tems de regarder le repos comme une simple précaution. Le mouvement & la chaleur avoient enflammé fort dangereusement mes blessures. Mon chirurgien me déclara

Digitized by Google

qu'il ne répondoit de rien, ſi je ne m'abandonnois abſolument à ſa conduite. Il me força de paſſer deux jours & deux nuits à Rhetel. Cependant je me trouvai ſi bien le troiſième jour, que m'étant remis en marche, je comptai de pouvoir achever la route ſans péril. Mais, le jour même de mon arrivée, j'eſſuyai une chaleur extrême, qui me jeta dans un abbattement que je n'avois jamais éprouvé. Je perdis la connoiſſance en ſortant de ma litière. Elle ne me revint que pour me faire ſentir d'affreuſes douleurs. Mon valet de chambre, effrayé de ma ſituation, leva l'appareil en tremblant; il trouva ma principale bleſſure dans un état qui lui fit craindre beaucoup pour ma vie. La fièvre m'avoit ſaiſi avec violence. Je paſſai une nuit ſi douloureuſe, que je ne dûs ma conſervation juſqu'au lendemain qu'à la force de mon tempérament.

Le danger diminua le jour ſuivant; mais quoique la fièvre fût ralentie, elle ne me quitta plus. Mes douleurs étant toujours les mêmes, je crus ſentir bientôt qu'il me reſtoit peu de tems à vivre, & que je n'étois plus ſoutenu que par un reſte de vigueur naturelle qui étoit prêt à m'abandonner. J'entendois répéter d'ailleurs autour de moi, que dans une chaleur ſi exceſſive je ne pouvois éviter la grangrene ſans miracle, & je jugeois par les obſervations redoublées de mon

Digitized by Google

chirurgien, qu'il s'attendoit ſans ceſſe à la découvrir.

Ce fut dans cette ſituation, que le ſixième jour, on m'annonça deux eccléſiaſtiques qui demandoient à m'entretenir ſans témoins. Je ne doutai pas que ce ne fût un pieux artifice de mes gens, pour me propoſer les derniers ſecours de la religion. Je n'en fus point offenſé. J'avois la tête libre; cette facilité pour remplir le plus juſte de tous les devoirs pouvoit me manquer à tous momens. Oui, répondis-je; on a raiſon de m'y faire penſer. Mes gens néanmoins n'avoient pas la moindre part à cette viſite, mais ils ſe perſuadèrent comme moi qu'elle ne m'étoit pas rendue dans une autre intention.

Les deux prêtres s'aſſirent gravement près de mon lit. Après quelques réflexions convenables aux circonſtances, le plus âgé me demanda, ſi, dans l'état où j'étois, je ſouffrirois ſans peine qu'il me repréſentât la douleur & les droits d'une infortunée, qui avoit mis ſa cauſe entre leurs mains. Vous m'entendez, ajouta-t-il, & j'attends pour m'expliquer que vous paroiſſiez y conſentir.

Il ſe trompoit. Je l'entendois ſi peu, que prenant ſes termes dans le ſens dont j'étois rempli, je les regardai comme un langage eccléſiaſtique, qui exprimoit par des figures ſpirituelles le danger de ma ſituation & les beſoins de mon ame.

Digitized by Google

Je lui répondis qu'il pouvoit exercer son ministère, & que je n'avois pas d'éloignement pour le devoir qu'il me proposoit. Quelle joie pour une malheureuse ! reprit-il, en suivant aussi ses idées. Elle ne tardera point à paroître ici, quoique ses peines & la fatigue d'un voyage précipité l'aient fort affoiblie. Je prends sur moi, ajouta-t-il, toutes les dispenses nécessaires, & dans l'état où vous êtes, ma qualité de curé me donne le droit des évêques. Il se levoit avec empressement, pour exécuter sans doute quelque plan déjà formé; mais je crus l'avoir compris. Tout ce qui me restoit de sang se retira vers mon cœur. Mon combat, mes blessures, la présence de la mort, n'avoient pas causé de si étrange révolution dans mes esprits. J'étendis le bras pour retenir le curé, & trouvant à peine la force de parler dans un si grand trouble, je l'arrêtai moins par mes expressions que par mes signes.

Lorsqu'il se fut rapproché, avec beaucoup d'embarras, je pris un moment pour méditer mes termes; car je n'avois pas besoin de préparation pour le fond de ma réponse. L'état où je suis, lui dis-je, méritoit plus de compassion. Votre zèle pour la personne qui vous emploie, devient une barbare cruauté à l'égard d'un homme mourant. Je ne suis pas curieux de vos motifs, & je veux supposer de la droiture dans vos

Digitized by Google

intentions; mais apprenez que vous abusez en vain de votre ministère pour m'inspirer de fausses terreurs. Ce que vous me proposez à l'heure de la mort, je l'aurois fait dans toute la force de ma santé si j'avois pu le regarder comme un devoir; l'espérance d'une meilleure vie à laquelle je touche de si près, doit me confirmer dans mes principes. Retirez-vous donc, ajoutai-je, si vous n'êtes point amené ici par d'autres vues. Un discours si ferme, pour lequel j'avois eu besoin de recueillir toutes mes forces, lui fit perdre l'envie de me répliquer : il se contenta de m'offrir les secours ordinaires de la religion, que je reçus avec la soumission qu'on doit aux volontés du ciel.

L'abattement où je retombai après son départ, ne m'empêcha point d'interroger mes domestiques sur l'arrivée de mademoiselle de S. V..., en leur reprochant de n'avoir pas apporté plus de soin à me délivrer de cette persécution. Ils me confessèrent que dans l'inquiétude continuelle qu'ils avoient eue pour ma vie, ils avoient perdu de vue le courrier qu'elle avoit envoyé sur mes traces; & qu'ayant ensuite appris qu'elle étoit à Sedan, ils n'avoient pu pénétrer son dessein. Dailleurs la crainte de me causer trop d'agitation, leur faisoit cacher tout ce qu'ils croyoient capable de troubler mon repos, &

jusqu'à

Digitized by Google

juſqu'à pluſieurs lettres qu'ils avoient reçues pour moi. Mais au contraire, ils ſe ſeroient empreſſés de me les rendre, s'ils avoient ſu ce qu'elles contenoient. Le zèle de mes amis avoit déjà terminé mes affaires. Mon aventure étoit éclaircie, & mon combat juſtifié par la néceſſité d'une juſte défenſe. Mon père, qui s'étoit hâté de ſe rendre à Paris ſur une lettre que mon valet de chambre lui avoit écrite ſans ma participation, s'étoit joint à mon colonel pour arrêter les recherches de la juſtice. Il m'écrivoit qu'après m'avoir ſervi avec tant de diligence & de ſuccès, il étoit réſolu de faire le voyage de Sedan, dans les alarmes qui lui reſtoient encore pour mes bleſſures ; & que non-ſeulement mon colonel, mais un jeune homme qui paroiſſoit pénétré d'amitié pour moi & qui avoit recherché la ſienne depuis le moment de ſon arrivée, ſe propoſoient de l'accompagner. Il parloit de M. de La...., à qui l'on avoit rendu la liberté dès le jour de mon départ.

J'ignorois ce que je devois à la tendreſſe paternelle & à l'affection de mes amis, lorſque vers le ſoir j'eus la douce conſolation d'entendre la voix de mon père, & de me ſentir preſſé par ſes bras. Il arrivoit avec M. le comte de...., & M. de La... Ce n'étoit plus par mes yeux que je pouvois les reconnoître, ni par mes diſcours

que j'étois capable de leur exprimer les sentimens de mon cœur. Il ne me restoit qu'un souffle de vie. A peine avois-je distingué mon père au son de quelques tendres plaintes qui avoient accompagné ses embrassemens. La gangrène s'étoit déclarée. Je commençois à perdre l'usage de mes sens. L'ombre de la mort étoit répandue autour de moi ; enfin depuis plus d'une heure, on s'attendoit à me voir expirer.

Tous les efforts que je fis pour prononcer quelques paroles, ne tirèrent de ma poitrine que des sons entrecoupés. Cependant je conservois un reste de connoissance. Je m'apperçus même qu'on prioit mon père de passer dans l'antichambre. M. de La... qui s'assit près de moi pendant son absence, se figura que si quelque chose pouvoit réveiller les forces de la nature dans la foiblesse mortelle où j'étois, ce devoit être le nom & le souvenir de madame de B... Il connoissoit l'innocence de ma passion ; il savoit qu'un amour vertueux ne sort du cœur qu'avec la vie, parce qu'il ne connoît point de remords qui puissent l'en chasser. Il me dit : j'ai vu monsieur & madame de B... dans le seul dessein de vous apporter quelque consolation, & je suis chargé par l'un & l'autre des plus tendres témoignages de leur affection. Il tenoit ma main. Je serrai la sienne avec toute la chaleur qui me restoit, &

Digitized by Google

je sentis que l'amour seroit le dernier mouvement de mon cœur.

Cependant mon père se rapprocha de mon lit, dans un silence que je pris d'abord pour un redoublement de tendresse & de douleur. Mais c'étoit le noir présage des malheurs dont il alloit comme ouvrir la source. Il me pria de recueillir toute mon attention pour l'écouter. Après m'avoir représenté que je touchois à ma dernière heure, il ajouta qu'il ne pouvoit me croire incertain de ma situation, depuis qu'il savoit que je m'étois occupé sérieusement d'une autre vie: qu'il manquoit néanmoins à mes préparations, non un devoir, puisque la religion & l'honneur dont je connoissois si bien la voix, ne me faisoient rien entendre, mais une surabondance de vertu, une action digne de la noblesse & de la bonté de mon caractère; que cette malheureuse S. V.... étoit condamnée pour toute sa vie à l'opprobre, si la pitié ne me faisoit pas consentir à lui laisser mon nom; qu'elle venoit de l'en supplier avec tant de larmes qu'il en étoit lui-même attendri; qu'il m'importoit peu de mourir dans le célibat ou dans le mariage, c'est-à-dire, d'emporter au tombeau une qualité qui ne changeoit rien à mon sort: enfin qu'il me conseilloit d'avoir cette complaisance pour une fille infortunée, & de rendre ma mort précieuse devant dieu &

Digitized by Google

les hommes, en faisant le bonheur d'autrui à mon dernier soupir.

Je me croyois en effet dans les bras de la mort, & chaque mouvement de respiration me paroissoit le dernier effort de la nature. Un sentiment de bonté naturelle, aussi pressant que l'exhortation de mon père, prit enfin l'ascendant sur toutes mes résolutions. Je serrai la main de monsieur de La... pour lui faire comprendre à qui j'appartenois en expirant; & d'un signe de tête je déclarai à mon père que je me rendois à ses ordres. Mademoiselle de S. V... & le curé, dont elle n'avoit pas manqué de se faire accompagner, furent au même instant dans ma chambre. Ils s'approchèrent de moi. J'avois les yeux fermés, & je ne pensai point à les ouvrir; mais j'abandonnai ma main au curé qui me la demanda, comme la seule partie de moi-même que je voulois prêter à son ministère. Il prononça aussitôt la bénédiction nuptiale.

FIN.

Digitized by Google

TOUT POUR L'AMOUR,

ET

LE MONDE BIEN PERDU,

OU

LA MORT D'ANTOINE

ET

DE CLÉOPATRE,

TRAGÉDIE.

Traduite de l'Anglois de DRYDEN, *par l'Abbé* PRÉVOST.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR
Des Œuvres de l'Abbé PRÉVOST.

EN donnant les Œuvres *choisies* de l'Abbé Prévoſt, j'avois écarté tout ce qui ne pouvoit pas convenir à cette collection, ſoit par le volumineux, ſoit par le genre, ſoit par ce qui pouvoit être contraire au goût françois. Ces deux derniers motifs m'avoient empêché d'annoncer la *Mort d'Antoine & de Cléopâtre*, Tragédie de Dryden, & la *Vie de Cicéron*, écrite par Midleton. Je conſidérois cette Tragédie angloiſe comme n'étant pas dans nos uſages & nos mœurs, & malgré les grandes beautés qui s'y trouvent réellement, je craignois de fatiguer le Lecteur en lui donnant une pièce dont la conduite & le ſtyle ne ſont pas toujours conformes

Digitized by Google

à la nobleſſe de nos Tragédies françoiſes. Cependant on m'a fait appercevoir que cette conſidération ne devoit pas exclure une pièce qui a fait courir toute l'Angleterre à ſes repréſentations, qui paſſe pour un chef-d'œuvre ſur le théâtre de Londres ; que par-tout où il y avoit des beautés, elles devoient prévaloir ſur les défauts qui, au reſte, ne ſont que relatifs aux uſages & aux mœurs ; que tout au moins c'étoit rendre un ſervice au Public de le mettre en état de juger des ouvrages d'eſprit des nations étrangères.

Ces raiſons m'ont paru ſuffiſantes pour me mettre à l'abri de tout reproche, & me déterminer à donner une pièce qui, d'ailleurs eſt ſi rare dans la Librairie & dans les Bibliothèques particulières, que j'ai été obligé de la ſortir d'un Journal de l'Abbé Prévoſt, intitulé le *Pour & Contre*, où elle eſt diſperſée, & où les Actes ſe trouvent preſque tous ſans diviſion de Scènes.

C'eſt par les mêmes ſollicitations, & à

Digitized by Google

cauſe de la même rareté, que je donne auſſi la *Vie de Cicéron*, traduite par l'Abbé Prévoſt ; elle compoſera quatre volumes in-8°. qui termineront cette collection. Je l'avois écartée parce que cet ouvrage n'eſt pas dans la claſſe des Romans ; je la reſtitue aujourd'hui parce qu'elle ſert à completter davantage le choix des ouvrages agréables d'un Auteur célèbre.

Digitized by Google

ACTEURS.

MARC-ANTOINE.
VENTIDIUS, Général de Marc-Antoine.
DOLABELLA, Ami de Marc-Antoine.
ALEXAS, Eunuque de Cléopatre.
SERAPION, Prêtre d'Isis.
MYRIS, autre Prêtre.
CLÉOPATRE, Reine d'Egypte.
OCTAVIE, Epouse d'Antoine.
Deux Filles d'Antoine & d'Octavie.
CHARMION & IRAS, Suivantes de Cléopatre.
Un Gentilhomme d'Antoine.
Un Officier d'Antoine.

La Scène est à Alexandrie.

Digitized by Google

Digitized by Google

Es-tu vivante? ou suis-je mort sans m'en être apperçu..
et ton ombre est-elle la premiere que je rencontre ?

Digitized by Google

TOUT POUR L'AMOUR,

ET

LE MONDE BIEN PERDU,

OU

LA MORT D'ANTOINE

ET DE CLÉOPATRE.

TRAGÉDIE.

ACTE I.

Le Théâtre repréſente le Temple d'Iſis.

SCÈNE PREMIÈRE.

SÉRAPION, MYRIS.

SÉRAPION.

LES prodiges & les monſtres ſont devenus ſi fréquens qu'ils en ont perdu leur nom. Nous

Digitized by Google

avons vu le Nil déborder avant la saison, & répandre ses eaux avec tant de précipitation & de violence, qu'elles n'ont pas laissé aux gardes de ses bords le tems de se retirer. Les hommes & les animaux ont été contraints de chercher un asyle au sommet des arbres. Et par un autre prodige, l'eau est rentrée si subitement dans ses bornes, qu'elle a laissé à découvert les animaux monstrueux qu'elle avoit apportés. On a vu des dauphins, des baleines & des chevaux marins, ramper dans la fange. Affreux spectacle ! Ils s'efforçoient de se lever; & ne pouvant se soutenir, ils retomboient dans la boue en secouant la tête & en poussant des heurlemens.

SCÈNE II.

ALEXAS *entre & prête l'oreille par derrière;*
SERAPION, MYRIS.

MYRIS.

PLAISE aux dieux tout-puissans de détourner ces horribles présages!

SERAPION.

La nuit dernière entre onze heures & mi-

Digitized by Google

nuit, comme j'étois à me promener ſeul dans une des aîles du Temple, il s'éleva un vent furieux qui ébranla le dôme juſqu'aux fondemens. Toutes les portes ſe fermèrent avec violence autour de moi. Les verroux de fer qui défendent l'entrée de la voûte où repoſent tous les Ptolomées, s'ouvrirent d'eux-mêmes. J'apperçus tous leurs monumens. Je vis paroître un fantôme armé ſur chaque tombeau. Notre dernier roi levoit avec confuſion ſa tête foible & déshonorée. J'entendis enſuite un mêlange de gémiſſemens confus, qui furent ſuivis de ce cri, pouſſé par une voix lamentable : *L'Egypte n'eſt plus.* Je confeſſe que tout mon ſang ſe glaça dans mes veines. Mes genoux tremblans heurtèrent l'un contre l'autre. Je tombai d'horreur & de crainte ſur le pavé du temple, & je perdis ainſi la fin de cette épouvantable ſcène.

ALEXAS *ſe montrant.*

Eſt-ce un ſonge que vous racontez ? ou bien ſeroit-ce une hiſtoire que vous auriez inventée pour faire peur aux enfans d'Egypte, & les accoutumer de bonne heure à redouter vos prêtres & vos temples?

SÉRAPION.

Seigneur, je ne vous voyois point, & je ne

me défiois pas que vous puſſiez m'entendre ; mais je n'ai rien dit qui ne ſoit très-certain.

ALEXAS.

Un ſonge inſenſé, vous dis-je, l'effet des vapeurs de vos ſaintes débauches & de vos indigeſtions.

SÉRAPION.

Je ſais mon devoir, ſeigneur ; ce que j'ai vu n'ira pas plus loin.

ALEXAS.

Gardez-vous d'en parler, quand vos folles viſions ſeroient autant de vérités. Il n'eſt pas tems d'alarmer le peuple par vos ſuperſtitions. Les romains ſont campés à deux pas de nos portes, & l'orage pend ſur nos têtes.

SÉRAPION.

Nos égyptiens ſont des vœux pour Antoine ; mais dans le fond de leurs cœurs ſerviles, ils ſont diſpoſés à reconnoître Octave.

MYRAS.

Pourquoi Antoine perd-il donc le tems à rêver ? Que ne tente-t-il la fortune, pour réparer par quelqu'heureux effort tout ce qu'il vient de perdre à Actium ?

ALEXAS.

Il croit ſon infortune ſans remède.

Digitized by Google

SÉRAPION.

Il ne paroît pas néanmoins que l'ennemi preſſe fort le ſiége.

ALEXAS.

C'eſt ce qui me cauſe le dernier étonnement. Mœcenas & Agrippa qui ont tant de pouvoir ſur Octave, ſont ſes ennemis déclarés. Octavie ſon épouſe, qu'il a chaſſée de ſa maiſon, ſollicite la vengeance de cet outrage, & Dolabella qui étoit autrefois ſon ami, cherche aujourd'hui ſa ruine par des reſſentimens particuliers. Cependant la guerre ſemble dormir de part & d'autre.

SÉRAPION.

Il eſt étrange que depuis quelques jours Antoine n'ait pas vu une fois Cléopâtre. Il s'eſt retiré dans ce temple, & le ſombre ſilence auquel il s'obſtine, marque aſſez que ſon cœur ſe livre au déſeſpoir.

ALEXAS.

J'appréhende que ſon deſſein ne ſoit de faire un effort pour ſe guérir de l'amour par l'abſence.

SÉRAPION.

S'il eſt vaincu, ou s'il fait ſa paix, l'Egypte doit s'attendre à n'être plus qu'une province romaine, & nos riches moiſſons ſerviront à dé-

Digitized by Google

dommager nos maîtres de la ſtérilité de leur pays. Pendant la fortune d'Antoine, Alexandrie étoit la rivale de Rome, & le centre d'un vaſte empire.

ALEXAS.

Si mes vœux étoient exaucés, ces tyrans de la nature, qui ne penſent qu'à réduire le genre humain ſous leur puiſſance, périroient par l'épée l'un de l'autre. Mais puiſque nos forces ne répondent point à nos déſirs, il faut choiſir un maître, & nous ſoutenir ou tomber avec lui.

SÉRAPION.

Que penſe à préſent la reine?

ALEXAS.

Oh! Sérapion, elle eſt plus paſſionnée que jamais pour ce malheureux vaincu. Elle prend plaiſir à s'envelopper volontairement dans ſa ruine. Si elle conſentoit néanmoins à l'abandonner, ſi elle vouloit le livrer à ceux qui le pourſuivent, elle pourroit encore nous ſauver tous. Mais en vain.... C'eſt ce funeſte aveuglement qui renverſe tous mes deſſeins, qui obſcurcit toutes mes idées, & qui me force à chercher toutes ſortes de moyens pour retenir ici celui que je voudrois voir auſſi loin d'elle que la ſurface de la terre l'eſt de ſon centre. Vous concevez l'état des choſes. Qu'il ne ſoit plus

Digitized by Google

queſtion de vos viſions & de vos noirs pronoſtics. Songez plutôt à relever le courage du peuple.

SCÈNE III.

VENTIDIUS *entre en s'entretenant à part avec un Gentilhomme d'Antoine*; ALEXAS, SÉRAPION, MYRIS.

SÉRAPION.

CES deux romains pourroient nous entendre. Mais qui eſt cet étranger ? Son air guerrier & la majeſtueuſe fierté de ſon viſage le font reconnoître pour un homme au-deſſus du commun.

ALEXAS.

Ha ! c'eſt Ventidius, le Général de notre Empereur en Orient. C'eſt lui qui a le premier fait connoître aux romains que les parthes pouvoient être vaincus. Antoine à ſon retour de Syrie l'avoit laiſſé pour garder les frontières romaines.

SÉRAPION.

Vous paroiſſez le bien connoître.

Digitized by Google

ALEXAS.

Je ne le connois que trop. Je l'ai vu pour la première fois en Cilicie, lorsque Cléopatre y fut au-devant d'Antoine. C'étoit le mortel ennemi de la reine & de l'Egypte ; mais malgré la haine que je lui porte, je ne puis lui refuser la justice qu'il mérite. Jamais romain plus brave ne porta l'épée. Fidèle à son prince, mais en ami plutôt qu'en esclave. Il n'a jamais pris de part à ses plaisirs. Il ne le voit que dans les momens où il croit le trouver de sang rassis. Il préside le matin à son conseil. En un mot, c'est toute la droiture, la fierté & la rigide vertu d'un vieux romain. Son arrivée n'annonce rien de favorable pour nos affaires. Retirons-nous à l'écart pour l'observer mieux, & j'achèverai de vous communiquer les ordres de la reine, qui m'ont amené dans ce lieu.

Ventidius & le Gentilhomme s'avancent sur la Scène ; Alexas, Sérapion & Myris s'éloignent, & occupent le fond du Théâtre.

VENTIDIUS.

Je ne le verrai pas, dites-vous ? Je prétends le voir. Je le veux.

LE GENTILHOMME.

Il a défendu, sous peine de mort, que personne ose approcher de lui.

Digitized by Google

VENTIDIUS.

Je lui apporte des nouvelles qui relèveront ſon courage, & qui lui feront renaître l'envie de vivre.

LE GENTILHOMME.

Il ne voit pas même Cléopatre.

VENTIDIUS.

Plût aux juſtes dieux qu'il ne l'eût jamais vue!

LE GENTILHOMME.

Il ne prend aucune nourriture. Il paſſe les nuits ſans dormir. Il ne fait que rêver, dans un profond ſilence, ou s'il parle quelquefois, c'eſt à lui-même, avec toutes les marques d'un homme tout-à-fait hors de ſoi. Il défie alors le monde entier, & il le preſſe de s'avancer contre lui. Il ſe mord quelquefois les lèvres, & il accable Octave d'imprécations, en le traitant d'enfant. Enſuite ſouriant avec dédain, il s'écrie : Prends tout, le monde n'eſt pas digne de mon inquiétude.

VENTIDIUS.

Je reconnois ſon caractère. La vertu eſt ſon chemin naturel : mais quelquefois trop étroit pour ſa grande ame. Il s'écarte alors de ſa route, & il ſuit aveuglément celle du vice, qui l'é-

Digitized by Google

loigne beaucoup de ſes principes, & qui le plonge à la fin dans les plus grands malheurs. Il ouvre alors les yeux, & auſſi vif à ſe reprocher ſes fautes que prompt à les reconnoître, il s'accuſe amèrement, il ſe juge avec ſévérité, & il ne ſe pardonne point des foibleſſes humaines, parce que ſes qualités l'élèvent d'ailleurs au-deſſus des hommes. Il ne faut point l'abandonner dans le triſte état où vous me le repréſentez.

Alexas & les Prêtres s'avancent.

ALEXAS.

Je vous ai déclaré les volontés de la reine. Faites maintenant votre devoir, & publiez à haute voix ſes ordres.

SÉRAPION.

Romains, égyptiens, écoutez l'ordre de la reine. Ce jour étant l'heureux jour de la naiſſance du grand Marc-Antoine, elle veut que le travail ceſſe, & que chacun de vous célèbre par des chants & des jeux le jour qui a donné un maître au monde. Que les acclamations du peuple s'élèvent juſqu'au ciel, & que tous les échos retentiſſent des marques de la joie publique.

VENTIDIUS, *à part.*

Admirable comédie!

SÉRAPION.

Digitized by Google

SÉRAPION.

Etalez devant vos portes les images de vos pères. Couronnez-les de lauriers. Que les rues ſoient parſemées de fleurs, & que les prêtres rempliſſent les temples de la fumée des ſacrifices. Faites couler des ruiſſeaux de vin. Prenez tous les dieux à témoins de votre joie, & invitez-les à la partager avec vous.

VENTIDIUS.

Périſſe la langue qui invite ici les dieux ou les hommes à la joie. Eſt-ce aux amis d'Antoine à ſe réjouir lorſqu'Antoine eſt en danger ? Cachez, romains, cachez les images de vos glorieux ancêtres. Leurs eſprits reviendroient ranimer le marbre pour le faire rougir de voir des enfans ſi indignes de leurs pères.

ALEXAS.

Un amour ſans bornes pour le grand Antoine, veut marquer par toutes ſortes d'honneurs le jour où la puiſſance du ciel a travaillé pour ſa grandeur, où chaque étoile a veillé pour attendre l'inſtant de ſa naiſſance, & répandre ſur lui ſes plus précieuſes influences. Notre reine a négligé le jour même de ſa propre naiſſance, comme un deſtin vulgaire qui ne mérite point de ſortir de l'obſcurité.

Digitized by Google

VENTIDIUS.

Que n'eſt-il encore à venir, ce jour fatal ! Que n'a-t-il été remis à quelque ſiècle futur, pour la ruine de quelqu'autre malheureux prince !

ALEXAS.

Votre empereur, tout livré qu'il eſt à préſent à quelque reſſentiment furieux, n'auroit pas la dureté de faire un reproche à ma reine de l'avoir trop bien aimé.

VENTIDIUS.

La victime fait-elle des reproches au prêtre qui va la ſacrifier ? Elle ignore qu'il eſt ſon bourreau. Ah ! la ruine de mon empereur ne vient que de Cléopatre. C'eſt elle, avec ſon amour empoiſonné, qui l'a conduit au fond du précipice, couvert de fleurs & de feſtons perfides qui lui ont fait trouver des charmes dans ſa perte. Elle a corrompu toutes ſes vertus. Oui, eunuque, je te le dis, elle l'a fait ceſſer comme toi d'être homme. Quel romain le reconnoîtroit aujourd'hui ? Qui verroit ſans pitié le maître de la moitié du monde, abattu, languiſſant, devenu le jouet d'une femme, dépouillé d'un tréſor de gloire & d'honneurs, & miſérablement renfermé dans le coin d'un temple en Afrique ? O Antoine ! le plus brave

Digitized by Google

ſoldat, le meilleur ami, le plus grand des hommes ! Auſſi terrible au combat (1) que les premiers romains ; auſſi bon, auſſi doux, après la victoire, qu'un enfant du meilleur naturel.

ALEXAS.

Hélas ! qu'il ſeroit à ſouhaiter pour nous qu'à tant de vertus ſublimes, vous puſſiez ajouter de la fidélité pour celle qui l'aime !

VENTIDIUS.

Je voudrois ne le pouvoir pas. Mais qu'ai-je beſoin de perdre des momens ſi précieux avec toi ? Tu es l'inſtrument favori des artifices de ta reine, le miniſtre de ſes pernicieux deſſeins, le ſecond fléau d'Antoine. Va, ne manque point d'apprendre à Cléopatre que Ventidius eſt arrivé, pour rompre tous ſes charmes. Que tes tambours égyptiens ſe faſſent entendre ſeuls, & ſe gardent bien de mêler leurs ſons efféminés avec les trompettes romaines. Lâches que vous êtes, vous n'avez pas le cœur de combattre pour Antoine ; allez prier tant qu'il vous plaira dans vos temples.

(1) Je dois avertir une fois pour toutes, que j'adoucis ou que je retranche fort ſouvent certaines figures qui ſeroient abſolument choquantes dans notre langue.

Digitized by Google

SCÈNE IV.

VENTIDIUS, UN GENTILHOMME *d'Antoine*, SÉRAPION, MYRIS, ALEXAS; UN OFFICIER *d'Antoine entre.*

L'OFFICIER.

L'EMPEREUR s'avance ici, & commande, ſous peine de mort, que perſonne ne ſe préſente à ſes yeux.

LE GENTILHOMME.

Je n'oſe lui déſobéir.

Ils ſe retirent tous, excepté Ventidius.

SCÈNE V.

VENTIDIUS, *ſeul.*

JE l'oſe, moi. Mais je veux l'obſerver un moment à l'écart, pour découvrir quelle paſſion règne dans ſon ame. J'abandonnerai le reſte au haſard.

Digitized by Google

SCÈNE VI.

VENTIDIUS *qui se retire dans un coin du Théâtre ;* ANTOINE *entre seul.*

ANTOINE, *qui se promène quelque tems sans parler, avec des mouvemens fort agités.*

ON me dit que c'est aujourd'hui le jour de ma naissance, je veux le célébrer en redoublant ma tristesse. C'est ce que mérite le malheureux jour qui m'a vu naître. (*Il continue de se promener avec les marques du dernier abattement.*) Je me suis élevé comme le météore du monde ; on m'a vu suspendu dans les cieux ; j'ai brillé en cent endroits de ma course, jusqu'à ce que mes feux se sont consumés, & je suis enfin retombé à terre pour être foulé aux pieds par Octave.

VENTIDIUS, *à part.*

Quel spectacle ! O dieux ! que cette vue est touchante !

ANTOINE.

Compare tes gains, Antoine. Calcule aujourd'hui ta fortune. Voudrois-tu renaître à ce

Digitized by Google

prix ? Folle avidité de grandeur ! Ta jeuneſſe inſatiable a tout dévoré. Il ne te reſte aujourd'hui que la misère & le mépris pour dernier partage.

VENTIDIUS, *à part.*

Avec quelle violence la triſteſſe s'eſt emparée de ſon cœur ! Mais voilà l'orage qui abat l'arbre juſqu'aux racines, & qui étend ſes nobles débris par terre.

ANTOINE, *ſe jetant à terre.*

Prends la place qui te convient, miſérable ombre d'un empereur ! L'eſpace que tu occupes eſt à préſent toute l'étendue de ton empire. Dans peu de jours il ſe rétrécira encore, lorſqu'étant réduit à un petit monceau de cendres froides, tu n'occuperas plus qu'une urne. Alors Octavie te poſſédera ſeule ; car Cléopatre ne ſurvivra pas à ce ſpectacle. Elle te portera à Céſar, en contrefaiſant la veuve affligée. Il pleurera à cette vue ; le *Crocodile* pleurera de voir un rival qui lui diſputoit l'univers, dans une tranquillité, qui ne lui cauſera plus d'allarmes..... Je n'y veux plus pleurer. Qu'on me faſſe entendre quelque muſique. Ayez ſoin qu'elle ſoit triſte. Je veux flatter ma mélancolie, juſqu'à ce que mon cœur étouffé de ſou-

Digitized by Google

pirs, perde tout-à-fait le ſentiment. (*On entend une muſique douce.*) Elle eſt aſſez conforme à mon humeur ; mon imagination ſe repréſente ce que la nature a de reſte à m'offrir pour me plaire. Je me figure que je me trouve ſeul dans une épaiſſe forêt, & que j'y ſuis changé en ſauvage, en farouche habitant des bois, qui eſt abandonné du monde entier, & qui l'abandonne de même. Etendu au pied d'un vieux chêne, j'appuye ma tête ſur la mouſſe qui l'environne. Ma couleur n'en eſt guères différente ; on croiroit, à me voir, que j'en ſuis ſorti ; mes cheveux ſans ordre tombent ſur mon viſage ; ma barbe & mes ongles ont toute la longueur que leur donne la nature. Là, je n'aime ni ne haïs ; je n'ai rien à perdre ni à eſpérer ; je ne ſuis ni perſécuté, ni envié, ni trahi. Un ruiſſeau coule à mes pieds avec un doux murmure.....

VENTIDIUS, *à part.*

Cette image me flatte. J'y voudrois être avec lui.

ANTOINE.

Les animaux qui habitent le même lieu, viennent ſauter ſans crainte autour de moi. Ils appaiſent tranquillement leur ſoif, ſans être effrayés de ma préſence & de mes regards. Ils me pren-

Digitized by Google

nent pour un de leurs semblables..... J'aime cette idée. Tâchons de la faire durer. Elle charme les amers sentimens de mon cœur....

VENTIDIUS.

Il faut l'interrompre ; je ne puis résister plus longtems.

Il se présente à Antoine, qui paroît surpris.

ANTOINE.

Es-tu Ventidius ?

VENTIDIUS.

Êtes-vous Antoine ? Je suis moins changé que vous.

ANTOINE.

Je suis irrité.

VENTIDIUS.

Je le suis aussi.

ANTOINE.

Je veux être seul. Laissez-moi.

VENTIDIUS.

Je vous aime. Je ne veux point vous laisser seul.

ANTOINE.

Vous ne voulez pas ? D'où vient cette hardiesse à me répondre ? Qui suis-je donc ?

Digitized by Google

VENTIDIUS.

Vous êtes mon empereur, l'homme que j'aime le mieux après les dieux. Vous êtes la bonté même, & ſi je l'oſe dire, un dieu pour Ventidius.

ANTOINE.

Je ſuis le dernier des miſérables. Vous ne voulez donc pas me laiſſer.

VENTIDIUS.

Je me ſuis expliqué trop hardiment, en diſant, que je ne le veux pas; mais je n'oſe vous laiſſer. Et il y a de la dureté à me chaſſer ſitôt de votre préſence, lorſque je viens de ſi loin pour vous voir.

ANTOINE.

A préſent que tu m'as vu, es-tu ſatisfait? Car ſi tu es mon ami, tu m'as aſſez vu; & tu ne m'as vu que trop, ſi tu es mon ennemi.

VENTIDIUS, *verſant quelques larmes.*

Mon empereur! Voyez ce qui ſort de mes yeux. Il y a quarante ans que je n'ai verſé de pleurs; mais toute la tendreſſe de mon enfance renaît dans mon cœur. Je ne puis les arrêter.

ANTOINE.

Par tous les dieux, le brave vieillard verſe en effet des pleurs. Je vois les gouttes qui

Digitized by Google

s'entresuivent & qui sillonnent son visage. Retiens-les, Ventidius, ou je vais expirer de confusion. Elles me rappellent trop vivement ma honte ; car c'est elle qui les fait verser.

VENTIDIUS.

Eh bien ! je ferai mes efforts pour les retenir.

ANTOINE.

Il faut qu'il y ait de la contagion dans les larmes de l'amitié. Regarde, je surprends aussi les miennes. Mais crois-moi, elles viennent moins de ma douleur que de la tienne.... & je puis dire, mon père..... *Il l'embrasse sans pouvoir achever.*

VENTIDIUS.

Mon empereur !

ANTOINE.

Laisse, laisse un si beau nom ; c'est le style de la victoire. Le soldat victorieux & rouge de son sang, que l'ardeur de son courage l'empêche de sentir couler, salue son général par ce titre ; mais jamais un son si glorieux ne frappera plus mes oreilles.

VENTIDIUS.

Non, je ne l'espère plus.

Digitized by Google

ANTOINE.

Actium, Actium ! Ah !

VENTIDIUS.

Ne portez-vous pas auſſi le regret trop loin ?

ANTOINE.

Ne l'augmente point par de vaines conſolations. J'ai perdu une bataille.

VENTIDIUS.

Le grand Jules en avoit perdu plus d'une.

ANTOINE.

Tu me flattes, & la moitié de ce que tu penſes ne ſort pas de ta bouche. Si Jules eût battu, il s'étoit défendu vaillamment. Mais, Antoine.....

VENTIDIUS.

Continuez.

ANTOINE.

Hé bien ! puiſque tu veux que je le confeſſe, Antoine a tourné le dos comme un lâche. Il a fui, tandis que ſes braves ſoldats combattoient; il a fui le premier, Ventidius. Tu brûles de me le reprocher, & je te le permets. Je ſais que tu n'es venu que pour railler ma foibleſſe.

Digitized by Google

VENTIDIUS.

Je l'avoue.

ANTOINE.

Parle, je veux t'aider à augmenter ma confusion. J'ai été homme, Ventidius....

VENTIDIUS.

Oui, vous l'avez été, & le plus brave.... Mais.....

ANTOINE.

Je lis dans ta pensée. J'ai perdu la raison, j'ai déshonoré ma qualité de soldat par une honteuse oisiveté ; dans le fort de ma gloire, je me suis laissé enlever tous les fruits que j'en devois recueillir. Hélas ! la fortune étoit venue au-devant de moi dans ma jeunesse avec une profusion de caresses & de faveurs. Je me suis trouvé dans la pourpre en sortant de l'enfance ; lorsque je suis parvenu à l'empire, j'étois porté par les suffrages & les acclamations de tous les peuples du monde, qui se faisoient un bonheur d'être témoins de mes triomphes. J'étois les délices des nations, & l'univers me reçut à bras ouverts, comme le gage d'une paix éternelle. J'étois si grand, si heureux, si chéri, que la fortune même ne pouvoit m'abattre, & m'ôter ce qu'elle m'avoit donné, jusqu'à ce que j'aie

Digitized by Google

entrepris moi-même de ruiner ſon ouvrage. Je l'ai éloignée de moi par les froideurs & mes dédains ; j'ai négligé de la retenir, lorſqu'elle a menacé de me quitter. Cependant elle eſt revenue encore ; mais mon indolence, mon oiſiveté, mes débauches l'ont enfin fatiguée ; elle m'a tourné le dos ; elle eſt diſparue. Le divorce eſt fait pour toujours. Aide-moi, brave Ventidius, à confondre cet inſenſé, ce furieux, qui a travaillé lui-même à ſe rendre miſérable. Accable-moi d'imprécations.

VENTIDIUS.

Non.

ANTOINE.

Pourquoi ?

VENTIDIUS.

Vous vous rendez juſtice, & vous ne ſentez déjà que trop vivement vos fautes ; je ſuis pénétré de vos maux juſqu'au fond du cœur. Je voudrois verſer ſur vos plaies un baume propre à les adoucir, guérir les maladies de votre ame, & trouver du remède à vos infortunes.

ANTOINE.

Je ſuis certain que tu le voudrois. Je connois ton affection.

Digitized by Google

VENTIDIUS.

Je le ferai.

Antoine éclate de rire amèrement.

VENTIDIUS.

Vous riez.

ANTOINE.

Oui, je ris, de voir ton officieuſe amitié, offrir des remèdes à un mort.

VENTIDIUS.

Vous voulez donc votre perte?

ANTOINE.

Ne ſuis-je pas perdu?

VENTIDIUS.

Non, vous ne l'êtes pas encore. Tentez la fortune.

ANTOINE.

Je l'ai tentée juſqu'à la dernière extrémité. Crois-tu donc que tu me voyes déſeſpéré ſans raiſon? Non. Lorſque j'ai reconnu qu'il ne me reſtoit plus de reſſource, je me ſuis caché aux yeux du monde, & j'ai appris ici à le dédaigner; c'eſt ce que je fais à préſent du fond du cœur. Je ne le crois pas digne de mes regards.

VENTIDIUS.

Céſar ne penſe pas de même; il vous re-

Digitized by Google

merciera de lui donner si libéralement ce qu'il ne sauroit prendre. Voulez-vous finir comme Ciceron ? Est-ce là votre dessein ? Eh bien, tendez la gorge à Octave, & mourez comme une victime apprivoisée.

ANTOINE.

Je puis me donner la mort de ma propre main, & j'y suis résolu.

VENTIDIUS.

Il est trop aisé de mourir. Vous me trouverez prêt à vous imiter, lorsqu'il en sera tems ; mais le ciel nous ordonne à présent de vivre, de combattre & de vaincre.

ANTOINE.

Tu rêves, Ventidius.

VENTIDIUS.

Ah ! c'est vous-même, Seigneur, qui rêvez indignement, & qui perdez dans une honteuse langueur des momens précieux que la fortune vous accorde encore. Réveillez-vous, au nom de l'honneur. Qui vous arrête ? Vous êtes attendu par douze légions, qui brûlent d'impatience de vous voir à leur tête. Je les ai conduites par une longue & pénible marche, malgré la chaleur & la faim, depuis les frontières des Parthes jusqu'aux bords du Nil. Venez du moins

Digitized by Google

les remercier de ce qu'ils ont entrepris pour vous. Votre cœur se ranimera en voyant leurs visages brûlés du soleil, leurs yeux étincelans, & la fière intrépidité qu'ils ont acquise par leurs longs travaux & par leurs victoires. C'est parmi eux qu'il faut chercher la vertu ; ils vendront plus cher leurs cicatrices & leurs membres mutilés, que vous n'avez jamais acheté vos molles parures, & tous les ornemens de vos fêtes & de vos plaisirs.

ANTOINE, *revenant comme à lui.*

Où les as-tu laissés ?

VENTIDIUS.

Je vous l'ai déjà dit ; dans la basse Syrie.

ANTOINE.

Amène-les moi ; je les connois. Oui, j'espère encore.

VENTIDIUS.

Ils refuseront de venir.

ANTOINE.

Pourquoi me flattes-tu donc d'une fausse espérance ? Veux-tu redoubler mon désespoir ? Ils sont moins sans doute ?

VENTIDIUS.

Non. Je réponds de leur fidélité & de leur zèle ; mais ils demandent de vous voir à leur tête.

ANTOINE,

Digitized by Google

ANTOINE.

Je ſuis aſſiégé dans cette ville.

VENTIDIUS.

Vous ne l'êtes que d'un côté. Comment al-je fait pour entrer ?

ANTOINE.

Je ne veux point ſortir d'Alexandrie.

VENTIDIUS.

Vos ſoldats ne ſe contenteroient peut-être pas de cette raiſon.

ANTOINE.

Je n'ai jamais accoutumé mes ſoldats à me demander raiſon de ma conduite. Pourquoi ont-ils refuſé de marcher ?

VENTIDIUS.

Ils diſent qu'ils ne veulent point combattre pour Cléopatre.

ANTOINE.

Que diſent-ils ?

VENTIDIUS.

Qu'ils ne combattront point pour Cléopatre.

Digitized by Google

Eh ! par quelle raiſon en effet combattroient-ils pour elle ? Seroit-ce pour rendre ſa tyrannie plus abſolue, & votre eſclavage encore plus funeſte ? Ils vous gagneroient donc des royaumes au prix de leur ſang, & vous les prodiguerez à une femme pour le prix d'un baiſer ?

ANTOINE, *changeant de viſage.*

Ventidius.... je vous donne la liberté de blâmer toutes mes autres fautes ; mais ſur votre vie, reſpectez Cléopatre ; elle mérite plus d'empires & de mondes que je n'en puis perdre.

VENTIDIUS, *indigné.*

Dieux immortels ! voilà donc dans quelles mains vous avez remis les intérêts de l'univers. Voyez l'Europe, l'Aſie, l'Afrique, en balance avec une femme légère & capricieuſe, & la honte d'un romain, qui ſacrifie tout à cette indigne idole. Il faut que les dieux ſoient autant d'Antoine, qui comptent eux-mêmes pour rien les intérêts de leur gloire & ceux du monde, lorſqu'ils en abandonnent l'empire à de tels.....

ANTOINE.

Vous devenez inſolent.

Digitized by Google

VENTIDIUS.

Je vous parle ſans fard, en romain qui vous aime.

ANTOINE, *s'emportant.*

Sans fard..... dis ſans reſpect, & avec la dernière arrogance. Tous les hommes ſont des lâches. Et toi, tu n'es qu'un traître jaloux, qui ſous un faux-ſemblant d'honneur & d'amitié, oſe décharger ton fiel à mes yeux. Que n'es-tu mon égal ? Je t'ôterois la vie à ce moment, ſi ton ſang étoit propre à autre choſe qu'à ſouiller mon épée.

VENTIDIUS, *outré de douleur, & lui préſentant l'eſtomac.*

Achevez, ſeigneur. Après m'avoir appelé *traître.....*

ANTOINE.

N'eſt-il pas vrai que tu l'es ?

VENTIDIUS.

Apparemment pour vous avoir fait tourner les yeux ſur vous-même, ce que tout autre que moi n'auroit oſé ; mais ſi je méritois ce

Digitized by Google

nom, que je ne daigne pas répéter, je n'aurois pas eu besoin de vous chercher dans l'état où vous a réduit la fortune, pour partager votre sort, & pour mourir avec vous. Rien ne m'empêchoit de mener mes troupes victorieuses à Octave. J'aurois été un traître alors, mais un traître glorieux & caressé, & personne ne m'en auroit donné le nom.

ANTOINE.

Pardonne, brave soldat; je me suis laissé emporter par le premier mouvement d'une passion aveugle.

VENTIDIUS.

Vous m'avez vu, perfide! vous avez cru ces cheveux gris capables de vous trahir! Prenez ma vie, seigneur..... ou plutôt laissez faire ma douleur & votre dureté, qui m'ont percé le cœur.

ANTOINE.

Je l'ai dit sans le penser. C'est la colère qui m'a fait oublier qui tu es & ce que je te dois. Encore une fois, pardonne, & rends-moi ton amitié.

VENTIDIUS.

Vous êtes le seul prince que j'aie cru capa-

Digitized by Google

ble de recevoir des conseils tels que les miens, & je suis peut-être le seul homme qui eût osé vous les donner. Mais quel changement ! Hélas, seigneur, avant que l'amour eût égaré vos yeux, la nature n'avoit point d'ouvrage dont elle dût être plus fière que de vous. Les dieux s'étoient épuisés pour vous combler de perfections & de vertus. Vous paroissiez fait pour être immortel comme eux.

ANTOINE, *l'interrompant.*

Mais Cléopatre n'est pas.... Achève, achève, je puis tout entendre à présent.

VENTIDIUS.

Non, non, je ne dois plus parler.

ANTOINE.

Tu crains donc encore mon ressentiment. Mais parle, tu le peux. Je vois bien que tu es le seul homme qui m'aime ; tous les autres m'ont flatté.

VENTIDIUS.

Que ce retour me console ! Puis-je croire que vous m'aimiez ? Daignez le répéter, seigneur.

Digitized by Google

ANTOINE.

Oui, je t'aime. Ne me cache rien. Tes louanges étoient injuſtes ; mais je veux les mériter. Fais de moi tout ce que tu veux. Conduis-moi à la victoire ; tu en ſais le chemin.

VENTIDIUS.

Eh ! quitterez-vous cette....

ANTOINE.

Au nom des dieux, ne la maltraite pas. Je la quitterai, quoique le ciel ſoit témoin qu'elle m'eſt plus chère que ma vie & que mes conquêtes, plus chère que l'empire, plus chère que tout le reſte, excepté l'honneur.

VENTIDIUS.

Je reconnois mon maître. Et quand combattrons-nous !

ANTOINE.

Je te promets, brave Ventidius, que tu me reverras bientôt couvert de mes armes, à la tête de ces braves ſoldats qui ont battu les Parthes, & que tu m'entendras crier encore : Allons, romains, qu'on me ſuive.

Digitized by Google

VENTIDIUS, *transporté de joie.*

J'entends la voix de mon empereur. Octave eſt perdu. Vous, grands dieux ! faites-moi voir ce glorieux jour, & s'il me reſte dix ans de vie à eſpérer, prenez-les en échange.

ANTOINE.

O Cléopatre !

VENTIDIUS.

Qu'entends-je encore, ſeigneur ?

ANTOINE.

C'en eſt fait ; elle s'éloigne de ma mémoire avec le dernier ſoupir. Je ferai ſentir à Octave ce que c'eſt que d'arracher un amant à tout ce qu'il aime.

VENTIDIUS.

Vos regards m'en répondent déjà. Il me ſemble, ſeigneur, que tout ſoit renouvellé dans votre ame ; je ne vois plus qu'un héros, un dieu dans le grand Antoine.

ANTOINE.

Viens, généreux ſoldat ; ſuis ton empereur.

Digitized by Google

Nos cœurs & nos bras ſont toujours les mêmes. Il me tarde que nous nous faſſions voir à nos ennemis, & que leurs bataillons enfoncés éprouvent l'ardeur de notre courage & la peſanteur de nos coups.

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉOPATRE, IRAS, ALEXAS.

CLÉOPATRE.

HÉLAS ! que dois-je faire ? à qui aurai-je recours ? Ventidius l'a séduit ; il partira.

ALEXAS.

Pourquoi vouloir l'arrêter ? Il va combattre pour vous.

CLÉOPATRE.

Il devoit donc me dire adieu avant que de partir. Ne me flatte point ; s'il part une fois, je le perds, je ne le reverrai plus, toutes mes espérances sont détruites.

ALEXAS.

Une grande reine doit-elle être capable de tant de foiblesse ?

CLÉOPATRE.

Ah ! suis-je reine encore ? Est-ce régner,

Digitized by Google

que de me voir affligée & insultée par les romains, & d'attendre à chaque heure les chaînes d'un vainqueur insolent ? Mais je nomme le moindre de mes maux ; Antoine est perdu pour moi, je n'ai point d'autre perte à pleurer. Viens quand tu voudras, Octave, tu n'as plus rien à me ravir. Prépare-moi des fers, je suis propre à l'esclavage ; Antoine a accoutumé mon cœur aux sentimens d'une captive.

ALEXAS.

La raison, madame, ne peut-elle rien pour vous consoler ? Que ne l'appelez-vous à votre secours ?

CLÉOPATRE.

Ah ! je l'ai perdue, & je renonce à l'espoir de la retrouver. L'excès de mon amour est une noble folie, qui rendra témoignage à l'univers que la cause en étoit digne. Je sens le désordre de mon esprit, & mon cœur s'en applaudit..... Crois-tu qu'Antoine pût me voir dans cet état sans pousser quelques soupirs ? Il en seroit attendri ; je connois son noble caractère & son naturel sensible. Que dis-je, hélas ! je le connoissois ; mais je ne le connois plus.

IRAS.

Eh bien, madame, prenez-en occasion de l'oublier.

Digitized by Google

CLÉOPATRE.

Jamais, jamais, Iras. Son cœur a été à moi; il me reſte une impreſſion trop profonde de la poſſeſſion de ce riche tréſor.

ALEXAS.

Repréſentez-le-vous ingrat, cruel, inconſtant.

CLÉOPATRE.

Je ne puis; & quand je le pourrois, l'effort n'en ſeroit pas moins inutile. Malgré ſon ingratitude, malgré ſa cruauté, je l'aimerois encore. Je vois Charmion.....

SCÈNE II.

CLEOPATRE, IRAS, ALEXAS, CHARMION.

CLÉOPATRE.

QUELLES nouvelles m'apportes-tu? M'abandonnera-t-il? Se rendra-t-il à mes larmes? M'a-t-il condamnée à vivre ou à mourir?

CHARMION.

Je l'ai trouvé, madame....

Digitized by Google

CLÉOPATRE, *l'interrompant.*

Ah ! tu me prépares des récits d'une longueur mortelle. Si tu m'apportes de la consolation, hâte-toi, soulage mon impatience.

CHARMION.

Il vous aime.

CLÉOPATRE.

Ha !.... te l'a-t-il dit lui-même ? Ses yeux t'en ont-ils assuré, avant qu'il ait ouvert la bouche ? Mais les tiens n'attendroient pas si longtems à me le faire entendre ; je te vois occupée à chercher des adoucissemens & des détours. Ne me déguise rien ; répète l'arrêt de ma mort, tel qu'il l'a prononcé.

CHARMION.

Je l'ai trouvé au milieu de ses soldats, qui étoient muets & sans mouvement, comme autant de statues, tandis qu'il jetoit ses regards majestueux sur tous ses officiers pour s'assurer de leurs sentimens & de leur résolution. J'ai remarqué moins de joie que de fermeté dans ses yeux. Lorsqu'il m'a découvert dans la foule, il a rougi, & il a donné ordre qu'on ouvrît le passage.

ALEXAS.

Je commence à bien espérer.

Digitized by Google

CHARMION.

Ventidius a fixé sur moi ses yeux farouches, comme s'il avoit eu dessein de m'épouvanter, & il m'a fait place d'un air brusque & chagrin. J'ai rendu fidèlement le discours dont vous m'aviez chargée ; j'ai répété vos propres termes sans ordre & sans liaison, tels que je les avois reçus de vous ; mais je n'y ai pas oublié le compte de vos soupirs & de vos larmes. Pendant que je faisois valoir vos tristes demandes, qui se réduisoient à obtenir de lui un dernier adieu, il a poussé un gémissement douloureux ; & chaque fois que j'ai prononcé votre nom, je l'ai entendu soupirer, comme si son cœur eût été prêt à se fendre. Il évitoit néanmoins mes yeux, & il tenoit les siens baissés, avec la contenance d'un homme qui se sent coupable. Je vous assure que ce n'étoit plus ce terrible Antoine qui fait mouvoir des armées d'un signe de tête. Je l'ai vu porter la main à l'œil, en affectant de se le frotter ; mais il tâchoit en effet de cacher une larme qui lui échappoit malgré lui, & que j'ai fort bien apperçue.

CLÉOPATRE.

Une larme ! ne me trompes-tu pas ? Suis-je digne d'une larme d'Antoine ? Ah ! si ce qui

te reſte à me raconter n'eſt pas auſſi charmant n'achève pas, & laiſſe-moi mourir contente.

CHARMION.

Il m'a donné ordre de vous dire, qu'il ſe connoit ſi bien, qu'il lui ſeroit impoſſible de vous rien refuſer s'il vous voyoit, & par conſéquent....

CLÉOPATRE.

Qu'il ne vouloit pas me voir.

CHARMION.

Et par conſéquent, qu'il vous prioit de ne pas faire uſage d'un pouvoir auquel il lui ſeroit trop difficile de réſiſter ; mais qu'il conſerveroit toujours pour vous le reſpect qu'il vous doit.

CLÉOPATRE.

Du reſpect ? Eſt-ce donc là ce que Cléopatre attend d'Antoine ? Quelle offre ! Que je la dédaigne ! Et quel dédain n'ai-je pas pour moi-même, de me trouver encore capable d'aimer après cet outrage ? Qu'il garde ſes inſipides proteſtations pour ſa femme Octavie. Qu'il parte, le cruel, s'il n'a que du reſpect à m'offrir.

ALEXAS.

Votre paſſion, madame, vous trouble juſ-

Digitized by Google

qu'au point de vous repréſenter tout ſous de fauſſes apparences. Pour moi, qui ai l'eſprit plus tranquille, je ne vois dans le grand Antoine, dans cet homme ſi redouté, qu'un eſclave tremblant, qui voudroit prendre la fuite, & qui craint les yeux de ſon maître. Mais pourſuivez-le, faites-vous voir à lui, j'engage ma vie que ſa chaîne eſt trop peſante, pour lui permettre de fuir longtems.

CLÉOPATRE.

Que ne puis-je te croire!

ALEXAS.

J'ai ſuivi toutes les circonſtances; je ſuis certain qu'il aime. A la vérité, l'honneur & l'intérêt ſont deux puiſſans aiguillons, qui le preſſent ſans relâche; cependant il eſt incertain, il prête l'oreille, il jette de longs regards, qui ſemblent demander de l'aſſiſtance.

CLÉOPATRE.

N'entends-tu pas ce qu'il me fait dire? Hélas! il craint de me voir.

ALEXAS.

En faut-il davantage? Il montre ſa foibleſſe, en voulant éviter le combat, & c'eſt à vous de ſaiſir cet avantage. J'ai mieux compris que vous le ſens de ſa réponſe: venez, Cléopatre, a-t-il

Digitized by Google

voulu dire ; venez à mon secours ; délivrez-moi de ce Ventidius, qui est mon tyran. Trouvez le moyen de me voir, & fournissez-moi un prétexte pour le quitter. —— Mais n'entends-je pas le bruit de ses trompettes ? Il faut nécessairement qu'il passe ici. Retirez-vous un moment, madame, je veux le préparer à votre entrevue, & vous rendre la victoire encore plus facile.

CLÉOPATRE.

Je suis tes conseils ; mais que je crois tes soins inutiles !

SCÈNE III.

ALEXAS, *seul.*

JE ne l'appréhende pas moins, quoique je m'efforce de lui rendre le courage par mes promesses. Enfin, c'est notre dernière ressource, & le sort nous favorise en le conduisant ici.

Il se retire pendant quelques momens.

SCENE

SCÈNE IV.

ANTOINE, *précédé des aigles, des faiſceaux, ſuivi de pluſieurs Chefs*; VENTIDIUS.

ANTOINE.

OCTAVE, en un mot, n'eſt que le favori de la fortune; il ne doit rien à ſa vertu.

VENTIDIUS.

Eſt-il brave, ſeigneur?

ANTOINE.

Seulement ce qu'il faut pour ne pas mériter le nom de lâche. C'eſt, je t'aſſure, le guerrier le plus froid & le jeune homme le plus modéré dans l'occaſion, que je me ſouvienne d'avoir vu à cet âge. S'il ſe haſarde à un aſſaut, comme on aſſure qu'il le fit une fois en Illyrie, c'eſt qu'il n'a point d'autre parti à choiſir, & que tout l'univers a les yeux ſur lui.

VENTIDIUS.

On m'a dit, ſeigneur, que vous l'aviez défié au combat.

ANTOINE.

Oui, Ventidius; & quelle crois-tu que fut

Digitized by Google

ſa réponſe ? Rien de ſi doux. Il me fit dire qu'il avoit à choiſir plus d'une voie pour mourir, & qu'il ne m'en reſtoit qu'une.

VENTIDIUS.

Miſérable raillerie !

ANTOINE.

Il eſt vrai qu'il a plus d'une voie à choiſir ; mais il les choiſiroit toutes avant celles que je lui offrois.

VENTIDIUS.

Quelques accès de fièvre ſeroient plus de ſon goût.

ANTOINE.

Ce ne ſera pas du moins une fièvre chaude. Il n'a point aſſez de chaleur dans le ſang pour la craindre.

VENTIDIUS.

La vieilleſſe & ſon lit lui rendront quelques jour un meilleur office.

ANTOINE.

Oui, voilà ſon choix ; il voudroit vivre comme une lampe, juſqu'au dernier degré d'épuiſement, & ne pas perdre une ſeule ligne de la carrière de ſa vie. O Hercule ! un homme de cette trempe, qui n'a pas la hardieſſe de ſe fier d'une ſeule entrepriſe à ſon deſtin, ſera-t-il

Digitized by Google

l'objet du ſoin & des faveurs du ciel ? Pourquoi obtiendroit-il l'empire du monde plutôt que cent mille romains, dont le moindre eſt plus brave que lui ?

VENTIDIUS.

Vous avez vaincu pour lui ; témoins les champs de Philippes. C'eſt-là que votre grande ame vous fit partager avec lui un empire, ſur lequel votre épée vous donnoit tous les droits.

ANTOINE.

Inſenſé que j'étois ! j'ai porté cet enfant ſur mes aîles, juſqu'à ce que j'aie ſenti la fatigue de mon vol, & je le vois aujourd'hui s'élever au-deſſus de moi. Juſtes dieux ! voilà donc celui qui me brave & qui inſulte à ma vieilleſſe.

VENTIDIUS.

Le tems ſe perd, ſeigneur ; les troupes qui doivent vous ſuivre n'attendent que vos ordres pour partir.

ANTOINE.

Marchons ; je brûle de quitter cette ville, que je regarde comme ma priſon. Allons joindre les légions, & faiſons-nous voir encore une fois en pleine campagne.

Digitized by Google

SCÈNE V.

ANTOINE, VENTIDIUS, ALEXAS *accompagné d'esclaves.*

ALEXAS.

GRAND empereur, dont les exploits sont renommés dans tout l'univers, & dont la compassion pour les malheureux est égale à celle des dieux mêmes, daignez prêter l'oreille un moment aux dernières paroles que la triste Cléopatre adresse à son seigneur.

VENTIDIUS, *à part.*

Le perfide hypocrite !

ALEXAS.

Elle conjure le ciel par mille tendres vœux, & par mille ardentes prières, de répandre toutes ses bénédictions sur vos entreprises. Elle vous envoye des millions de soupirs & de larmes ; elle voudroit pouvoir vous envoyer autant de baisers, autant d'embrassemens passionnés ; mais elle a trop de raisons de craindre que vous n'en soyez fatigué.

Digitized by Google

VENTIDIUS, *à part.*

Le faux crocodile !

ALEXAS.

Elle ne penſe pas à vous conjurer par toute la tendreſſe de votre amour paſſé, & par celui qui ne ſortira jamais de ſon cœur, de ne pas l'abandonner au déſeſpoir mortel où je viens de la laiſſer ; cette penſée ne convient plus à ſes eſpérances. Tant de préſomption s'accorderoit mal avec l'abaiſſement de ſa fortune, & avec l'altération de vos ſentimens. Le tems n'eſt plus où ſa beauté dans ſa fleur & votre paſſion naiſſante, lui permettoient de ſe regarder comme a maîtreſſe de votre cœur.

ANTOINE, *à part.*

Il faut lui parler avec fermeté. —— Finiſſons. Que me veut la reine ?

ALEXAS.

Elle m'a chargé, premièrement, de recommander à ces braves romains, à ces nobles guerriers, qui doivent vous accompagner dans la carrière de la gloire, de veiller à la conſervation de tout ce qui lui eſt cher, au ſoin de votre ſalut, qui cauſe tous ſes ſoins & toutes ſes allarmes.

VENTIDIUS.

Oui, témoin Actium.

Digitized by Google

ANTOINE.

Laiſſez-le parler, Ventidius.

ALEXAS.

Elle vous conjure, généreux officiers, lorſque ſon courage & ſon ardeur héroïque le précipiteront au milieu du péril, de vous jeter devant ſes pas, comme elle feroit elle-même, ſi elle étoit auprès de lui, d'arrêter ſes tranſports, de lui repréſenter qu'il n'eſt pas invulnérable, que Cléopatre ſaigneroit de ſes moindres bleſſures; & pour vous faire ſouvenir de ſa prière, elle vous ſupplie de porter ces bagatelles, (*il leur préſente des joyaux*) comme un gage qu'elle vous redemandera à votre retour, & pour lequel elle vous donnera en échange toutes les richeſſes de l'Egypte. Elle m'a particulièrement ordonné d'offrir ce diamant au grand Ventidius, qu'elle ne peut jamais regarder comme ſon ennemi, parce qu'il aime ſon ſeigneur.

VENTIDIUS.

Dites-lui que je ne veux rien d'elle; je n'ai pas honte de mon honnête pauvreté, & tous les diamans du monde ne me feroient pas oublier mon devoir & mon honneur. J'eſpère que tôt ou tard ces bijoux & tous ceux qui lui reſtent, ſeront plus dignement placés.

Digitized by Google

ANTOINE.

Et qui les porteroit ?

VENTIDIUS.

Octavie, à qui vous faites tort.

ANTOINE.

Vous pouviez vous épargner ce terme.

VENTIDIUS.

Et lui, l'offre de ſon préſent, que je mépriſe.

ANTOINE, *à Alexas.*

On ne t'a chargé de rien pour moi.

ALEXAS.

Ah ! ſeigneur, qui ſoupçonnez-vous de vous oublier ? la reine votre eſclave !

ANTOINE, *l'interrompant.*

Dis, ma maîtreſſe.

ALEXAS.

Eh bien ! votre maîtreſſe, ſeigneur, votre triſte & inconſolable maîtreſſe vous auroit envoyé ſon ame, ſi vous ne la poſſédiez depuis longtems. Mais elle vous conjure humblement d'accepter ce bracelet de rubis, mêlé de cœurs ſaignans, qui ſont l'emblême du ſien, & de le porter au bras pour l'amour d'elle.

VENTIDIUS, *ſaiſiſſant le bracelet.*

Au nom des dieux, ſeigneur, au nom de

Digitized by Google

votre gloire, & pour votre précieuse sûreté, ne touchez point ces pernicieux présens. Ne les touchez pas, ils sont empoisonnés. Le venin qu'ils portent caché, est plus dangereux pour vous que l'aconit.

ANTOINE, *le prenant.*

Ho ! Ventidius, tu es aussi de trop mauvaise humeur. On ne se déshonore point à porter les faveurs d'une dame. Quoi ! tu voudrois que je lui renvoyasse son bracelet ? Non, lorsque je serai seul à méditer dans ma tente, ce sera pour moi un amusement qui me tiendra lieu de ce que je perds en la quittant. Qu'y trouves-tu à me reprocher ?

Ventidius paroît affligé & ne répond pas.

ALEXAS.

Ne craignez, seigneur, les reproches de personne.... Mais vous aurez du moins un amusement, & il ne restera point de consolation à la triste Cléopatre.

ANTOINE, *essayant d'attacher le bracelet à son bras.*

Aide-moi, Alexas ; nous sommes si mal adroits, nous autres gens de guerre.

ALEXAS.

En vérité, seigneur, nous le sommes aussi,

Digitized by Google

nous autres courtisans, & tous les hommes le sont également pour ces sortes d'affaires. Mais s'il m'étoit permis de parler.....

ANTOINE.

Parle librement.

ALEXAS.

Je crois, seigneur, qu'il faut une belle main pour attacher ce présent ; celle, par exemple qui vous l'envoye.

VENTIDIUS, *s'emportant.*

Honte, infamie ; cet indigne eunuque vous perd. Vous ne la verrez point.

Alexas ordonne secrètement à un de ses suivans d'avertir la reine qu'il est tems de paroître.

ANTOINE.

Pour te satisfaire, Ventidius, je ne la verrai qu'un moment ; je veux seulement lui dire adieu.

VENTIDIUS.

J'ai donc perdu toutes mes peines ; vous êtes dans le piége ; vous êtes pris ; vous êtes ruiné, ses yeux vont faire l'ouvrage d'Octave.

ANTOINE.

Tu t'allarmes mal-à-propos ; je suis ferme

Digitized by Google

dans mes réſolutions. Je connois ma force; mais je ne veux pas paſſer pour un barbare, pour un monſtre né dans les déſerts d'Afrique. Je ſuis romain, Ventidius, & élevé par conſéquent dans des maximes de douceur & de politeſſe. On ne quitteroit pas une maiſon où l'on a été reçu civilement, ſans en avoir ſalué le maître.

VENTIDIUS.

Vous ne connoiſſez pas toute votre foibleſſe. Vous êtes plus foible qu'un enfant. Etes-vous à l'épreuve d'un coup d'œil ou d'un ſourire ? Je ſuis ſûr qu'un ſoupir va vous déſarmer.

ANTOINE.

Je la vois ; elle vient : tu vas connoître ton erreur. Graces au ciel, je m'apperçois que j'ai cru le danger plus grand qu'il n'étoit ; il diminue au contraire à meſure qu'il s'approche.

VENTIDIUS, *en ſoupirant.*

Attendons-en la fin.

Digitized by Google

SCÈNE VI.

ANTOINE, VENTIDIUS, ALEXAS, CLÉOPATRE, CHARMION, IRAS.

ANTOINE.

Vous êtes satisfaite, madame, je ne suis pas parti sans vous voir.

CLÉOPATRE.

Hélas ! est-ce nous voir, que de nous séparer au même moment ?

ANTOINE.

Il le faut.

CLÉOPATRE.

Qui l'ordonne, seigneur ?

ANTOINE.

La rigueur de nos propres destins.

CLÉOPATRE.

C'est nous qui les faisons nous-mêmes.

ANTOINE.

Il est vrai ; nos malheurs sont notre ouvrage. Nous nous sommes aimés mutuellement pour notre ruine commune.

Digitized by Google

CLÉOPATRE.

Les dieux ont vu mon bonheur avec des yeux d'envie. Je n'ai plus d'amis au ciel, & toute la terre eſt armée contre mon amour. Vous-même, ſeigneur, vous vous joignez à ceux qui me haïſſent. Vous avez pris parti contre moi.

ANTOINE.

Je veux juſtifier ma conduite aux yeux de la poſtérité. Ecoutez-moi, ſi je m'écarte de la vérité, reprochez-le moi hardiment; mais ſi je ne dis rien qui ne ſoit certain, je vous demande de ne pas m'interrompre.

CLÉOPATRE.

J'entends vos ordres, ſeigneur, vous ſerez obéi.

VENTIDIUS, *à part.*

Ce début me ſatisfait aſſez; il prend un ton d'autorité.

ANTOINE.

Que ma ruine vienne de vous ſeule.

CLÉOPATRE.

O juſtes dieux! je cauſe votre ruine!

ANTOINE.

Vous m'avez promis de garder le ſilence,

Digitized by Google

& vous commencez à le rompre avant que j'aie parlé.

CLÉOPATRE.

Eh bien ! vous ſerez obéi.

ANTOINE.

C'eſt en Egypte que je vous ai vue pour la première fois. Vous m'inſpirâtes de l'amour avant que Céſar vous eût connue ; mais vous étiez trop jeune encore pour vous en appercevoir. Si je rétablis votre père ſur le trône, ce fut pour l'amour de vous. Céſar parut, vint ravir le fruit avant ſa maturité. Il étoit mon maître, & d'ailleurs trop grand pour craindre un rival. Mais quoiqu'il vous ait enlevée à mes déſirs, je vous ai méritée le premier. Lorſque je vous vis enſuite en Cilicie, vous étiez l'ennemie de Rome; je vous pardonnai.

CLÉOPATRE.

Je prouvai mon innocence.

ANTOINE.

Vous oubliez encore votre promeſſe. Je vous aimai plus que jamais, j'acceptai vos foibles excuſes. Je vous pris dans mon ſein toute ſouillée par Céſar, & diminuée de la moitié de votre prix. Je me rendis en Egypte avec vous, & je m'y dérobai aux yeux de l'univers. J'écartai de

Digitized by Google

ma vue des nations entières, qui étoient empreſſées de me voir, pour me livrer au plaiſir de vous poſſéder ſans partage.

VENTIDIUS, *à part.*

Oui, tout cela eſt certain, confeſſez-le à votre honte.

ANTOINE.

Pour témoins de la violence de mon amour, je n'appelle que les jours & les nuits employés dans mes tranſports, & les heures qui ſembloient n'être occupées qu'à compter les degrés de ma paſſion. Un jour paſſoit, & n'avoit vu que de l'amour ; il en venoit un autre, qui ne voyoit point autre choſe. Le ſoleil ſe laſſoit peut-être de voir toujours la même conſtance, & je ne me laſſois pas d'aimer. Je vous voyois chaque jour, & pendant toute la durée du jour, & chaque jour me paroiſſoit ſemblable au premier, tant je retrouvois ſans ceſſe de plaiſir à vous voir.

VENTIDIUS.

Tout cela n'eſt que trop vrai.

ANTOINE.

Fulvie, mon épouſe, en conçut une mortelle jalouſie. Direz-vous qu'elle fut injuſte ? Elle fit naître la guerre en Italie, pour me donner occaſion de quitter l'Afrique.

Digitized by Google

VENTIDIUS.

Oui, & vous n'en fûtes pas plus disposé à la quitter.

ANTOINE.

Pendant que je languissois dans vos bras, l'univers s'est échappé peu à peu de mes mains. Il ne me reste pas aujourd'hui de quoi en remplir une. Voilà les obligations que j'ai à votre amour.

VENTIDIUS, *à part.*

Bon ; ce dernier trait me charme.

CLÉOPATRE, *éplorée.*

M'est-il permis de parler ?

ANTOINE.

Oui, si je vous ai fait un seul reproche qui ne soit pas juste ; autrement non. Votre silence marque que la vérité vous confond. Fulvie mourut. Dieux ! pardonnez-moi sa mort ; car c'est ma dureté qui lui ôta la vie ; elle mourut pour rendre la paix à l'univers. Je pris Octavie sœur de César ; je l'épousai dans la fleur de sa jeunesse & de sa beauté, & je ne puis condamner son ressentiment, puisque c'est faire le dernier outrage à une femme, que de l'abandonner pour une autre. Vous m'appelâtes : ô foiblesse ! l'amour me fit ouvrir l'oreille à cette voix fa-

Digitized by Google

tale. Je revins me précipiter dans vos bras. Voilà l'origine de la guerre ; vous ſeule en êtes la cauſe. Je voulois combattre par terre, où j'étois beaucoup plus fort : vous vous y oppoſâtes ; & quand j'ai combattu par mer, vous m'avez abandonné dans la chaleur de l'action. Que dis-je ; j'ai fui moi-même. O honte éternelle ! J'ai ſu que je fuyois ; mais je n'ai fui que pour vous ſuivre.

VENTIDIUS.

Souvenez-vous, ſeigneur, que pour tendre ſeulement ſes voiles de pourpre, & donner un air de magnificence à ſa fuite, elle nous débaucha la moitié de nos gens.

ANTOINE.

Je vous rappelle tous les maux que vous m'avez cauſés : voulez-vous donc les augmenter encore, & mettre le comble à mon infortune & à mon déſeſpoir ? Cet honnête homme, mon meilleur, mon ſeul ami, s'eſt efforcé de raſſembler les débris de ma fortune. Il ne me reſte que douze légions, qui brûlent de répandre leur ſang pour ma querelle. Votre curioſité a trouvé le moyen de pénétrer mon deſſein, & vous me ramenez vos yeux pour le rompre & pour achever de me perdre. Si vous avez quelque

Digitized by Google

que choſe à répondre, parlez à préſent, je vous donne une entière liberté.

ALEXAS, *à part.*

Elle paroît confondue ; le déſeſpoir eſt dans ſes yeux.

VENTIDIUS.

Allons, madame, jetez quelques ſoupirs ſur ſon chemin pour l'arrêter. Donnez lui une larme pour ſes douze légions ; je ſuis trompé, s'il ne vous les vend à ce prix.

CLÉOPATRE.

Que dirai-je pour ma défenſe, lorſque je ſuis déjà condamnée par mon juge ? Prendrai-je pour avocat l'amour que vous m'avez porté ? Il eſt aujourd'hui contre moi ; il cherche à me détruire. Car tout ce qu'on peut attendre de plus favorable d'un amour paſſé, c'eſt qu'il ſoit oublié ; mais il arrive bien plus ſouvent qu'il ſe change en haine. Puiſqu'il plaît donc à mon maître de me perdre, je veux lui paroître coupable. Mais, ſeigneur, (pardonnez l'abondance de mes larmes) l'aurois-je jamais cru que vous euſſiez un jour pris plaiſir à faire la recherche de mes fautes, & à prendre avantage des moindres choſes pour m'ôter cruellement la vie ?

Digitized by Google

Parlez, cruel Antoine ; car je m'arrête ici. Quand j'aurois mérité ce traitement, étoit-ce de vous que je devois l'attendre ?

ANTOINE, *embarrassé.*

Au reste, vous me feriez tort, si vous m'accusiez d'avoir cherché des prétextes pour vous quitter, ou d'avoir voulu vous charger plus qu'il n'étoit nécessaire pour me purger moi-même, & pour justifier mon départ.

CLÉOPATRE.

Je vous remercie, seigneur, de cette favorable explication ; & puisque vous ne serez point offensé de mon innocence, je ne rougirai point de vous la faire connoître.

VENTIDIUS.

Après cette hardiesse, je ne vois plus rien dont elle puisse rougir.

CLÉOPATRE.

Vous paroissez fâché, & cette colère est obligeante. Que César ait obtenu mon premier amour, quoique vous le méritassiez beaucoup mieux, j'en suis bien plus fâchée que vous, seigneur ; car si vous l'aviez eu, vous m'auriez épargné un second choix. Je n'aurois pas été à

Digitized by Google

Céſar, & je n'aurois jamais été qu'à vous; mais Céſar, dites-vous, a poſſédé le premier mon cœur. Que vous êtes loin de la vérité, ſeigneur; il a poſſédé ma perſonne, & vous mon amour. Céſar m'a aimé; mais j'ai aimé Antoine. Si je l'ai ſouffert, c'eſt que je me ſuis cru obligée à ce ſacrifice pour le plus redouté de tous les hommes; & moitié contrainte, je lui ai cédé, comme à un tyran, ce qu'il auroit emporté par la force.

VENTIDIUS.

O Syrène, Syrène! Mais ſuppoſons que tout l'amour dont elle ſe vante pour vous, ſoit ſincère, eſt-il moins vrai qu'elle eſt la cauſe de votre ruine? C'eſt à ce reproche qu'il faut qu'elle réponde nettement.

CLÉOPATRE.

Dans quelle juſtice peut-on me charger des conſéquences; mais je défie Ventidius, lui, mon plus grand ennemi, de ſoutenir que j'y aye eu part, ou que je les aye prévues. Il eſt vrai que je vous ai aimé, & que j'ai cauſé votre ſéparation d'avec une femme chagrine & incommode; car telle étoit Fulvie. Vous avez quitté enſuite Octavie pour l'amour de moi;

Digitized by Google

mais pouvez-vous me blâmer d'avoir été ſenſible au ſacrifice que vous faiſiez d'elle à mes foibles charmes ? Combien de fois ai-je ſouhaité qu'un autre Céſar, auſſi grand que le premier, & auſſi jeune que le ſecond, vînt m'offrir ſon cœur, pour vous le ſacrifier à mon tour ?

VENTIDIUS.

Chimères, chimères. Mais Actium, ſeigneur, n'oubliez pas Actium.

CLÉOPATRE.

Eh bien, là même, j'oſe défier ſa malice. Je confeſſe que je vous ai conſeillé de combattre ſur mer ; mais je ne vous ai point trahi : j'ai fui ; mais c'étoit la crainte qui m'avoit troublée. Que n'étois-je homme ! On m'auroit envié votre amitié, comme on m'envie aujourd'hui votre amour.

ANTOINE.

Nous ſommes malheureux l'un & l'autre, & n'y eut-il point d'autre raiſon que notre mauvaiſe fortune, il faut nous ſéparer. Dites, madame, voudriez-vous rendre ma ruine certaine, en m'arrêtant ici ?

CLÉOPATRE.

Si c'eſt comme un ami que vous me deman-

Digitized by Google

dez mon ſentiment, partez : ſi c'eſt mon amant qui m'interroge, demeurez. S'il faut périr, horrible penſée ! nous périrons ; mais ne me quittez pas.

VENTIDIUS.

L'entendez-vous, ſeigneur, voyez les effets de cet amour ſi vanté. Elle ne cherche qu'à vous entraîner dans le précipice avec elle ; mais ſi elle pouvoit échapper ſans vous, vous la verriez bientôt vous quitter, ſans tourner la tête derrière elle.

CLÉOPATRE.

Jugez donc de mon amour par ce témoignage. (*Elle donne une lettre à Antoine.*) Si je pouvois ſupporter ſans vous ou la vie ou la mort, ou le bonheur ou la misère, on m'en offre les moyens.

ANTOINE.

Par Hercules, c'eſt l'écriture d'Octave. Je ne connois que trop cette main ſouillée par ſes proſcriptions, qui, toute jeune qu'elle étoit, conduiſoit ſans trembler la mienne, & ne me laiſſoit que le ſecond rang pour le meurtre. Lis, lis, Ventidius. Il lui offre l'Egypte, & il y joint la Syrie, comme un préſent, ſi elle veut renon-

Digitized by Google

cer à mes intérêts, & joindre ſes armes aux ſiennes.

CLÉOPATRE.

Et vous m'abandonnez ! Vous doutez de mon amour !.... Antoine, je vous aime. J'ai rejeté l'offre d'un royaume ; c'eſt un ſacrifice ſi léger, que je ne le fais pas valoir ; mais je ſuis réſolue de ne pas vivre un moment, s'il faut vous perdre. Oh ! permettez-moi de mourir avec vous. Eſt-ce vous demander plus que vous ne devez m'accorder ?

ANTOINE, *d'un ton paſſionné.*

Mourir avec vous, c'eſt tout ce que le ciel peut accorder dans ſa bonté, après le bonheur d'y vivre.

ALEXAS, *à part.*

Il s'attendrit ; notre cauſe eſt gagnée.

CLÉOPATRE.

Non, ſeigneur, vous partirez ; votre intérêt vous appelle. Ces malheureuſes mains ſont trop foibles pour vous retenir. (*Elle le prend par les mains.*) Partez, guerrier, car vous avez renoncé au titre d'amant. Laiſſez-moi mourante ; repouſſez-moi de votre ſein, pâle & ſans force,

Digitized by Google

telle que vos duretés m'ont rendue. Vous n'aurez pas été longtems en marche, que vous entendrez vos soldats crier joyeusement l'un à l'autre : elle est morte. Peut-être vous échappera-t-il alors un soupir ; mais Ventidius sera près de vous pour vous faire honte de votre pitié, & vous serez bientôt aussi tranquille, que si la malheureuse Cléopatre n'avoit jamais vécu.

ANTOINE.

Dieux ! c'est trop ; c'est plus que le cœur d'un homme n'est capable de supporter.

CLÉOPATRE.

Eh ! quelle raison reste-t-il de vivre à une femme misérable & abandonnée ? Laissez-moi rendre ici le dernier soupir à vos yeux. Ne m'enviez pas le seul moment dont j'ai besoin pour expirer. Je le hâterai autant qu'il m'est possible, & ma mort finira toutes vos peines.

ANTOINE.

Vous, mourir à mes yeux ! je périrois plutôt mille fois. Je laisserois périr toute la nature, & tomber le ciel pour écraser la terre. Ah ! ma reine ! mon ame !

(*Il l'embrasse.*)

Digitized by Google

VENTIDIUS.

O ! comble de honte. Qu'eſt-ce donc que votre puéril amour, en comparaiſon de votre fortune, de votre gloire, de votre réputation?

ANTOINE.

Tu le demandes, Ventidius? Apprends qu'il ſurpaſſe tout. Va, nous avons fait plus aujourd'hui que de vaincre Céſar. Non ſeulement ma reine eſt innocente, mais elle m'aime. Diras-tu à préſent que c'eſt elle qui cauſe ma ruine, & que ſi elle pouvoit ſe ſauver ſans moi, elle ne tourneroit pas la tête derrière elle? A genoux, blaſphémateur. Demande pardon à l'innocence outragée.

VENTIDIUS.

Plutôt mourir par mille ſupplices.... Voulez-vous partir, ſeigneur?

ANTOINE.

Partir ! Quitter tout ce que l'univers a de bon & d'aimable ! Non, non.... La foi, l'honneur, la vertu, me défendent d'abandonner celle qui préfere mon amour à des royaumes réunis. Vous, dieux! qui êtes les maîtres des hommes, donnez le monde à votre Cléopatre, donnez-lui ce globe fragile, que je mépriſe & pour

Digitized by Google

lequel je ne ferois plus un pas. Pour ſatisfaire l'ambition d'Antoine, il ne faut rien moins que Cléopatre.

CLÉOPATRE.

Elle eſt à vous toute entière ; mon cœur eſt ſi pénétré de joie, que je ſuis capable de faire publiquement quelque extravagance, & ceux qui ne connoiſſent pas les tranſports de l'amour, croiront que j'ai perdu la raiſon.

VENTIDIUS.

O femmes ! ô femmes ! ô ſexe fatal ! Tout le pouvoir des dieux pour faire du bien, n'approche point de celui que vous avez pour nuire.

Il ſort indigné.

Digitized by Google

SCÈNE VII.

ANTOINE, CLÉOPATRE, IRAS, CHARMION, ALEXAS.

ANTOINE.

OU eſt Ventidius ? Je le crois bien irrité. Mais ſans m'écarter de la ville, je prétends lui faire connoître que ce n'eſt point le courage qui me manque. Nos gens ſont armés. Qu'on ouvre la porte qui regarde le camp de Céſar. Il va me payer la tromperie qu'il m'a voulu faire, & l'impatience de revenir précipitera ma victoire.

Fin du ſecond Acte.

Digitized by Google

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉOPATRE *entre d'un côté, avec* CHARMION, IRAS, ALEXAS, *& une ſuite d'Egyptiens ; de l'autre,* ANTOINE *avec ſes Romains. Ils ſont accompagnés de part & d'autre d'inſtrumens de muſique. Charmion & Iras tiennent une branche de laurier ſuſpendue en arc ſur les deux amans. Les Egyptiens danſent, & Cléopatre finit la cérémonie en couronnant Antoine.*

ANTOINE.

JE m'étois bien attendu que ces beaux bras me recevroient après ma victoire, & renouvelleroient dans mon cœur les plus tendres joies de l'amour. Cette eſpérance m'a fait trouver des charmes à combattre. Elle a rendu mes coups plus terribles.

CLÉOPATRE.

Venez, chers guerriers, jouiſſez pleinement

Digitized by Google

de votre triomphe. Que les mêmes ſoupirs & les mêmes tranſports faſſent votre bonheur & le mien.

ANTOINE.

Ma brillante Vénus ! plus charmante que celle qu'on adore.

CLÉOPATRE.

O divin Mars ! plus terrible & plus aimable que celui de l'Olympe.

ANTOINE.

Noms heureuſement aſſortis ! N'en prenons plus d'autres, ma reine. Suppoſez-moi de retour des champs Phlégræens, où j'ai laiſſé les géans terraſſés par le tranchant de mon épée. Mars arrive. Recevez votre amant, déeſſe. Qu'Octave tende ſes filets comme Vulcain. Je voudrois être vu du ciel & de la terre entre vos bras, & faire envie à ceux qui croiroient nous faire honte de nous ſurprendre ; ce ſeroit à eux à rougir. Je continuerois de vous aimer d'un air qui les forceroit au reſpect, ſans m'embarraſſer de leurs regards, & comme un dieu ſupérieur à eux. L'amour ne ſe raſſaſie point avec vous ; tous ſes feux ſe renouvellent ſans ceſſe dans vos yeux. C'eſt le printems perpétuel des charmes & des plaiſirs.

Digitized by Google

SCÈNE II.

CLÉOPATRE, IRAS, CHARMION, ALEXAS, *ſuite d'Egyptiens*; ANTOINE, *ſuite de Romains*; VENTIDIUS *entre, & demeure quelques momens à part pour écouter.*

ALEXAS.

A préſent, ſeigneur, que le danger eſt paſſé, votre général revient ; il n'a pas voulu vous ſuivre au combat, & je ne crois pas qu'il reparoiſſe ici non plus pour prendre part à votre joie & à vos triomphes. Il jette ſur nous ſes yeux enfoncés & farouches, en fronçant le ſourcil, comme s'il portoit envie au ſuccès de vos armes.

ANTOINE.

Je ſais qu'il eſt bruſque ; mais il m'aime. Il n'a jamais flatté le moindre de mes vices ; il m'épouvante avec ſa vertu. Dans ce moment même il me ſemble qu'il a quelque droit de gronder. Allons au temple ; je veux éviter ſa préſence, que je n'ai pas la force de ſupporter.

Ils ſortent tous.

Digitized by Google

SCÈNE III.

ANTOINE, VENTIDIUS.

VENTIDIUS *s'approche d'Antoine & l'arrête par la robe.*

EMPEREUR!

ANTOINE, *tournant la tête par derrière.*

C'eſt ta chanſon ordinaire, n'eſt-ce pas ? Je t'en ſupplie, épargne-moi

VENTIDIUS.

Empereur ! Je ne vous demande qu'un moment.

ANTOINE, *paroiſſant irrité.*

Quitte ma robe, ou, par mon père Hercule...

VENTIDIUS.

Par Hercule ſon père ! voilà un nouvel air de grandeur. —— Je vous apporte des nouvelles que vous ſerez ravi d'apprendre.

ANTOINE.

Tu vois que nous ſommes obſervés. Attends-moi ; je reviens à l'inſtant.

Digitized by Google

SCÈNE IV.

VENTIDIUS, *seul.*

JE m'apperçois que ma faveur baisse. Cependant je l'aime ; j'aime ce foible & aveugle maître, qui se précipite volontairement dans sa ruine. Et je suis sûr que les dieux l'aiment aussi passionnément que moi. Ses vertus sont tellement mêlées avec ses crimes, qu'il est comme impossible à leur justice de le récompenser ni de le punir.

SCÈNE V.

VENTIDIUS, ANTOINE.

ANTOINE.

ON peut vaincre, comme vous voyez, sans votre secours. Nous avons délogé leurs troupes ; ils nous regardent maintenant à quelque distance, & leur ardeur me paroît un peu refroidie. J'ai fait mordre la poussière à cinq mille hommes.

Digitized by Google

VENTIDIUS.

J'admire votre courage. Celui qui a perdu tant de braves gens, en aura pu épargner dix mille autres ; cependant si cet avantage pouvoit vous faciliter votre réconciliation, tandis que César doute de la forune....

ANTOINE.

Oh ! ne compte pas là-dessus, Ventidius. Il veut ma ruine ; ses oreilles sont fermées à la paix : son mauvais caractère éclatera au premier avantage. C'est le meurtrier le plus tranquille ! Il assassine de sang froid.

VENTIDIUS.

N'avez-vous pas quelque ami dans son armée, qui puisse lui faire goûter des conditions raisonnables ? Mæcenas & Agrippa ont du pouvoir sur son esprit.

ANTOINE.

Ils sont trop dans ses intérêts. Nous nous ferons raison à la pointe de l'épée, ou notre résolution est de périr.

VENTIDIUS.

Je voudrois trouver quelqu'autre voie.

ANTOINE.

Je rends grace à ton affection ; mais cinq ou six

ſix victoires, telles que celles-ci, t'épargneront tant de peine.

VENTIDIUS.

Ne vous flattez point ; Céſar eſt ſur ſes gardes. Je ſais, ſeigneur, que vous avez vaincu contre toute apparence ; mais la fortune ne s'apprivoiſe pas ſi facilement. Vous n'avez ici pour reſſource que les habitans d'une ville, encore n'eſt-ce que des égyptiens. Il a le monde entier derrière lui, & des nations ſans nombre qui viennent réparer les vides que vous mettez dans ſes rangs. Penſez-y deux fois.

ANTOINE.

Pourquoi m'obliges-tu de ſortir de moi-même, & de ſonger à me procurer des ſecours étrangers ? Exciterai-je ma mémoire à chercher dans toute l'étendue du monde s'il me reſte encore des amis ? Les malheureux n'en ont point.—— J'en avois un ; le plus brave qui fût à Rome. Aimé tendrement de Céſar, il pouvoit tout ſur ſon cœur & ſur ſon eſprit.

VENTIDIUS.

Je m'adreſſerois à lui ; voilà l'homme qui ſeroit capable de vous ſervir.

ANTOINE.

Il m'a aimé longtems ; nos cœurs ne faiſoient

Digitized by Google

qu'un. Jamais il n'y eut d'exemple d'une amitié si parfaite.

VENTIDIUS, *à part.*

Je suis trompé, si nos idées ne se rencontrent.

ANTOINE.

Il n'est pas besoin que je le nomme ; tu dois entendre que c'est Dolabella.

VENTIDIUS, *joyeux.*

Le croyez-vous au camp de César?

ANTOINE.

Qu'importe dans quel lieu, puisqu'il a cessé de m'aimer. Il s'offença un jour de ce que je lui défendis de voir Cléopatre, parce que j'appréhendois qu'il ne prît de l'amour dans ses yeux. Il m'assura que s'étant senti du penchant pour elle, il l'avoit étouffé en faveur de l'amitié ; mais il la quitta bientôt, sans m'avertir de son départ, & cette conduite confirma tous mes soupçons.

VENTIDIUS.

C'étoit une marque qu'il vous aimoit plus qu'elle. Il s'apperçut que la jalousie s'emparoit de votre cœur, & il ne voulut point causer de chagrin à son ami ; je sais qu'il vous aime.

ANTOINE.

Je l'aurois quelquefois vu depuis ce tems-là.

Digitized by Google

VENTIDIUS.

Peut-être l'a-t-il employé à travailler à votre paix.

ANTOINE.

Que n'eſt-il ici !

VENTIDIUS.

Etes-vous porté à croire qu'il vous aime encore ? Je lis votre penſée dans vos yeux ; vous le ſouhaiteriez. Pour ne vous pas tenir incertain plus longtems, il vous a envoyé du camp de Céſar un meſſager avec des lettres.

ANTOINE.

Qu'on me l'amène promptement.

VENTIDIUS.

Vous l'allez voir paroître.

Il ſort, & rentre auſſitôt avec Dolabella, qu'Antoine court embraſſer.

Digitized by Google

SCÈNE VI.

ANTOINE, VENTIDIUS, DOLABELLA.

ANTOINE.

C'EST lui par tout ce qu'il y a de saint dans l'amitié, c'est lui-même. Tu reviens donc entre mes bras, chère partie de moi-même ? Ah ! me rapportes-tu tout ce qui manquoit à mon cœur ? Que je meure, si quelque chose pouvoit m'être plus doux que ton retour.

DOLABELLA.

Permettez, seigneur, que je rappelle un moment mes esprits. J'ai l'ame toute occupée d'une haute entreprise. Pardonnez si je paroîs répondre si froidement à vos caresses.

ANTOINE.

Dispose de tout ce qui me reste de moi-même ; car je suis tombé si bas, que je touche à mon dernier terme. Les sources de ma fortune sont taries, ou prennent un autre cours. Il ne m'en reste qu'un cœur qui s'enfle encore,

Digitized by Google

en dépit du deſtin, & qui me ſoutient ſeul contre ſes coups.

DOLABELLA.

Vous êtes toujours pour moi le maître du monde.

ANTOINE.

Je le ſuis, ſi je poſſede encore ton amitié, que je priſe beaucoup plus. Depuis ton abſence, je n'ai point eu de joie que je ne me ſois reprochée. Il me ſembloit que la goûter ſans toi, c'étoit te dérober la part qui t'étoit due. Mais, cher Dolabella ! tu ne me trouves plus ton ami tel que tu l'as vu. Tu n'appercevras plus le matin à ma porte des eſclaves couronnés, qui attendent pour me ſaluer, ni tous ces monarques de l'Orient, qui oublioient le lever du ſoleil pour venir rendre leurs adorations au mien. Tu te ſouviens de les avoir vu courir en foule dans les cours de mon Palais, comme autant de domeſtiques empreſſés à me ſervir. Le reſpect leur fermoit la bouche en ma préſence ; ils obſervoient mes yeux, & le moindre ſigne de ma volonté, étoit reçu comme l'ordre des dieux.

DOLABELLA.

C'étoient les eſclaves de votre fortune.

Digitized by Google

ANTOINE.

Elle eſt paſſée ! Elle ſert à préſent Céſar. Et moi, que ſuis-je devenu ?

VENTIDIUS.

Ce que vous vous êtes fait vous-même. Je ne veux point vous flatter.

ANTOINE, *tendrement.*

Encore ? Ventidius. Sois notre juge, Dolabella. Eſt-ce là le ton de l'amitié ?

DOLABELLA.

Oui, ſeigneur, lorſque ſon intention vous eſt connue ; je dois même me joindre à lui. Je le dois, & vous ne ſauriez vous en offenſer ; car pourquoi ſuis-je votre ami ?

ANTOINE.

Prends garde, jeune homme, comment tu vas parler de mon amour. La reine a des yeux ; tu as un cœur ; te ſouviens-tu de la première fois que tu la vis, dans un tems où tu l'accuſois d'avoir été complice de la mort de ton frère ? Tu croyois la haïr.

DOLABELLA.

De grace, épargnez-moi ce ſouvenir. Ce fut un jour fatal ; vous m'en voyez rougir encore.

ANTOINE.

Rappelle, rappelle-toi le pouvoir de ſes

Digitized by Google

charmes. Ne sentis-tu pas ta fureur désarmée au premier regard ? L'admiration laissa-t-elle vivre un moment la haine ? Tu fus ébloui de l'éclat de ses yeux. Tu vins te réfugier derrière moi, & me conjurer à l'oreille de ne lui pas faire connoître que tu l'eusses soupçonnée d'avoir eu part au meurtre de ton frère.

DOLABELLA.

Et ma foiblesse peut-elle servir d'excuse à la vôtre ? J'étois dans un âge où l'amour se pardonne aisément. L'ardeur de la jeunesse le fait regarder comme un tribut qu'on doit à la nature ; mais vous....

VENTIDIUS.

Achevez hardiment. Votre âge, veut-il dire, étoit déjà sur son déclin ; mais aujourd'hui que tout ce que vous avez de chaleur est forcé, & que tous vos désirs sont autant de violences que vous faites à la nature ; j'ose le dire, quoiqu'à regret, faire le tendre & le passionné, n'est-ce pas radoter ?

ANTOINE, *rougissant.*

Ha !

DOLABELLA.

Ventidius va trop loin ; mais n'est-il pas vrai, seigneur, qu'il n'étoit question pour moi que d'une perte particulière ? Je n'avois que moi-

Digitized by Google

même à perdre ; je n'ai pas perdu des légions, je n'ai pas perdu l'empire du monde, ni l'amour des peuples.

ANTOINE.

Un ami me traiter de cette sorte !

DOLABELLA.

Oui, Antoine, un ami sincère, un ami si tendre, que chaque mot que je prononce me perce le cœur, avant que vous l'ayez entendu. Ah ! ne jugez pas mal de ma tendresse, parce que je vous fais quelques reproches. Je vous excuse tous les jours auprès de César.

ANTOINE.

Dieux ! à quelle honte étois-je réservée ! Ai-je donc vécu pour être excusé auprès de César !

DOLABELLA.

Auprès de lui, comme votre égal ; tant que je porterai cette épée, il ne sera rien de plus. Je vous apporte des conditions de sa part.

ANTOINE.

Des conditions ! Sont-elles nobles du moins? Sont-elles dignes de moi ? Je me flatte que tu ne les aurois point apportées, si elles étoient autrement ; cependant je le pénètre ; son cœur est plein de dissimulation. Il ne connoît point d'honneur distingué de son intérêt ; il est fait

Digitized by Google

pour acheter des royaumes, plutôt que pour les conquérir.

VENTIDIUS.

D'accord, si vous le désirez ; mais quel pouvoir n'a-t-il pas fallu sur un esprit si difficile pour l'amener à des termes si honorables ?

ANTOINE.

J'attribue ce miracle à Dolabella, ou à quelque dieu.

DOLABELLA.

Ce n'est point moi, ni même Agrippa, ni Mæcenas; ils sont vos ennemis ; & pour moi, quoique votre ami, mon crédit étoit trop foible ; c'est néanmoins une personne de Rome.

ANTOINE.

Le service est digne d'un romain. Hâtez-vous de me faire connoître à qui j'ai l'obligation d'avoir conservé ma vie, mon amour, mon honneur ; faites seulement que je le voie.

VENTIDIUS.

C'est moi qui prends cette charge. (*A part.*) Le ciel sait s'il me verra volontiers revenir.

Il sort.

Digitized by Google

SCÈNE VII.

ANTOINE, DOLABELLA.

DOLABELLA.

Vous n'oublierez pas, seigneur, à qui vous devez des biens qui vous sont si précieux.

ANTOINE.

Si je l'oublie jamais, puisses-tu m'oublier, toi qui m'es si cher ! Ma reine ne l'oubliera pas non plus.

DOLABELLA.

Je crains qu'elle n'en ait pas tant de reconnoissance.

ANTOINE.

Elle en est plus capable que tu ne penses. La reine, Dolabella ! Ne te reste-t-il rien de ton ancienne fièvre ?

DOLABELLA.

Je serois fâché de voir sa ruine.

ANTOINE.

Quand je l'abandonnerai, je consens que tous les dieux m'abandonnent ; car la bonté de son cœur l'emporte sur sa beauté. César lui a offert

Digitized by Google

des royaumes, pour l'engager à me trahir. Tu n'ignores pas qu'elle a tout rejeté ; & tu me reproches de l'aimer trop !

DOLABELLA, *voyant rentrer Ventidius, qui conduit Octavie & deux petites filles qu'elle avoit d'Antoine.*

Oui, vous en voyez la raiſon.

SCÈNE VIII.

ANTOINE, DOLABELLA, VENTIDIUS, OCTAVIE, *& ſes deux Filles.*

ANTOINE, *comme effrayé.*

HA !.... C'eſt Octavie que je vois !

VENTIDIUS.

Elle-même. Quoi ! Eſt-ce un poiſon, ou une affreuſe maladie que je vous préſente ? Regardez-la du moins ; jetez les yeux ſur elle & ſur ce qu'elle vous amène. Ne reconnoiſſez-vous rien ? La nature n'a-t-elle pas quelque voix ſecrète, quelque mouvement tendre, qui vous avertiſſe que ce ſont vos enfans ?

Digitized by Google

DOLABELLA.

Par honneur, si ce n'est par amour, recevez-les, seigneur, avec des yeux plus favorables. Si vous faites profession d'être homme, allez au-devant d'eux, embrassez-les, témoignez-leur quelque joie de les voir. Vos bras ne devroient-ils pas s'ouvrir d'eux-mêmes, & vos yeux choisir la place d'un baiser, avant que vos lèvres puissent y toucher !

ANTOINE.

J'étois surpris de les voir, & je cherchois dans moi-même comment ils ont pu se rendre ici.

VENTIDIUS.

Je les ai fait venir, je les ai introduits, sans la connoissance des gardes de Cléopatre.

DOLABELLA.

Quoi ! votre froideur dure encore ?

OCTAVIÉ, *à Dolabella.*

Vous voyez qu'on me fait attendre assez longtems une simple civilité, à laquelle j'aurois droit du moins en qualité d'étrangère. Grands dieux ! qui suis-je donc ?

ANTOINE.

La sœur de Césat.

Digitized by Google

OCTAVIE.

Il y a bien de la dureté dans cette réponſe : ſi je n'étois que la ſœur de Céſar, ſachez, ſeigneur, que je ſerois encore dans ſon camp ; mais votre Octavie, votre épouſe outragée, chaſſée de votre lit & de votre maiſon, n'en eſt pas moins à vous. J'ai un cœur, il eſt vrai, qui dédaigne vos froideurs, & qui ſent de la répugnance à vous demander ce que vous devriez m'offrir ; mais la vertu d'une romaine ſait lui faire ſurmonter ſa fierté. Je viens vous réclamer comme un bien qui eſt à moi ; premièrement, pour remplir mon devoir, & pour vous conjurer enſuite de me rendre votre affection. (*Elle prend ſa main.*) Souffrez, ſeigneur, que je prenne votre main ; elle m'appartient, j'ai droit de vous la demander.

VENTIDIUS.

Prenez-la, madame, vous l'avez bien méritée.

DOLABELLA.

Elle la prend en effet ; je l'admire. Elle n'eſt ni trop fière ni trop ſoumiſe ; elle prend le tempérament qui convient à une vertueuſe romaine.

ANTOINE, *embarraſſé.*

Octavie..... J'appréhende bien que vous n'ayez demandé lâchement ma vie.

Digitized by Google

OCTAVIE.

Lâchement ? ſeigneur.

ANTOINE.

Oui, lâchement ; à votre frère.

OCTAVIE.

Je ſuis incapable de faire une demande lâche, & mon frère de l'accorder.

ANTOINE.

Je m'abaiſſerois devant Céſar ? moi qui ai pu faire des rois de mes eſclaves, demanderois pardon ? J'élèverois une femme qui n'eſt que mon égal au rang de Jupiter, de qui j'ai reçu l'être ? Non. Le mot de pardon ne ſortira jamais de ma bouche.

DOLABELLA.

On n'exige pas que vous le prononciez.

ANTOINE.

Je ne veux pas même qu'il dépende de lui de m'en diſpenſer. Allons, vous m'avez tous trahis ; & toi auſſi, qui te dis encore mon ami. Ma femme m'a acheté de Céſar par ſes prières & ſes larmes, & c'eſt d'elle à préſent que je vais devenir l'eſclave. Elle me reprochera, cent fois le jour, la vie qu'elle m'a donnée. Au moindre regard, qui ne la ſatisfera pas, elle me menacera de porter ſes plaintes à ſon frère.

Digitized by Google

OCTAVIE.

La rigueur de mon ſort m'expoſe toujours à vos fatales mépriſes. Je vous apporte, ſeigneur, des conditions que vous pouvez accepter ſans honte. Votre honneur m'eſt cher, parce qu'il eſt inſéparable du mien. On ne reprochera point à Octavie que ſon époux ait été l'eſclave de ſon frère. Vous êtes libre, ſeigneur ; vous êtes même dégagé, ſi c'eſt votre envie, des liens qui vous attachoient à celle pour qui vous n'avez que du dégoût. Car quoique le deſſein de mon frère ſoit de mettre à prix votre amour, & de faire de moi le ciment de votre réconciliation, j'ai comme vous le cœur grand ; je ne puis recevoir le vôtre comme une faveur arrachée, ni faire enfin la ſuppliante, pour obtenir ce que je crois mériter. Je rapporterai à mon frère que nous ſommes réconciliés. Il retirera ſes troupes, & vous irez gouverner l'Orient. Vous me confinerez à Athènes, ou dans tel autre endroit du monde qu'il vous plaira de choiſir pour ma retraite. Je ne m'en plaindrai pas ; je conſerverai le ſtérile nom de votre épouſe ; mais mon abſence & mon éloignement ne vous laiſſeront craindre de ma part aucun trouble.

Digitized by Google

VENTIDIUS, *à part.*

Quel étrange combat d'honneur ! Ils craignent tous deux s'avilir par trop d'obligations !

DOLABELLA, *à part.*

Elle l'a touché par l'endroit ſenſible. Il rougit de dépit & de honte de ſe voir vaincre en généroſité.

VENTIDIUS, *à part.*

Voyez ſon embarras, & comme il s'efforce de cacher une larme qui lui eſt échappée malgré lui.

ANTOINE.

Je n'ai rien perdu de votre diſcours, Octavie, & je ne puis refuſer mon admiration à la grandeur de votre ame. Mais il m'eſt impoſſible de me rendre à vos propoſitions, car mon cœur ne peut ſe laiſſer vaincre que par l'amour, & je ne vous vois agir que par le motif du devoir. Vous me rendrez libre, dites-vous, & vous retournerez à Athènes. N'eſt-ce pas là votre penſée ?

OCTAVIE.

C'eſt ce que je diſois, ſeigneur.

ANTOINE.

Il faut donc que j'aie obligation à une perſonne

ſonne qui eſt ſans amour pour moi, & qui ſe croira en droit de me reprocher de l'ingratitude, du moins au fond de ſon cœur. Non, je n'y conſentirai jamais.

VENTIDIUS, *à part.*

J'aime à voir ce qui cauſe ſa peine.

OCTAVIE.

Pourquoi vouloir triompher, ſeigneur, de la vertu de votre malheureuſe Octavie ? Ma fierté eſt tout ce qui me reſte. J'ai ſouhaité, je le confeſſe, que m'étant redevable de l'honneur & de la vie, vous euſſiez n'en avoir l'obligation qu'à mon devoir. Vous m'avez outragée. Que demandez-vous à mon cœur, vous qui l'avez rempli d'amertume par vos mépris & vos dédains ?

ANTOINE.

Vous ne m'aimez donc point ?

OCTAVIE.

Je ne devrois pas vous aimer.

ANTOINE.

Et c'eſt pour cette raiſon que vous voulez me fuir ?

OCTAVIE.

C'eſt par cette raiſon que je devrois vous fuir.... Hélas ! ſi je le pouvois.

Digitized by Google

DOLABELLA.

Ne voyez-vous pas, seigneur, qu'après avoir essuyé tant de duretés & d'injustices, elle a l'ame trop grande pour confesser qu'elle vous aime? Mais est-il difficile d'en juger ? Sa modestie & son silence parlent assez pour elle.

ANTOINE.

O ! Dolabella, de quel côté dois-je tourner? Je me sens le cœur attendri ; mais abandonnerai-je Cléopatre, qui ne demande qu'à mourir avec moi ? La pitié parle pour Octavie ; mais parle-t-elle moins pour la triste Cléopatre?

VENTIDIUS.

Octavie a pour elle tout ensemble & la pitié & la justice, & des deux côtés Cléopatre n'a rien à prétendre. L'une voudroit se ruiner avec vous ; mais c'est elle qui a commencé votre ruine : au lieu que vous avez à vous reprocher d'avoir ruiné l'autre ; & c'est elle néanmoins qui assure aujourd'hui votre salut.

ANTOINE.

Que mon cœur est cruellement déchiré!

OCTAVIE.

Puisse le ciel y faire renaître la paix !..... seigneur ! Si le mien peut oublier toutes ses douleurs, il me semble que le même effort ne

Digitized by Google

doit pas vous coûter plus qu'à moi. Jetez les yeux sur vos enfans. Avez-vous peine à les reconnoître ? Est-ce parce qu'ils sont de moi, que vous étendez jusqu'à eux le mépris que vous avez pour leur mère ? Allez, mes filles, allez vous jeter à ses pieds. Embrassez ses genoux ; nommez-le votre père. Il peut vous avouer sans rougir. Serrez-le entre vos bras, & amenez-le dans les miens. S'il a la dureté de vous rejeter, ne vous rebutez pas, & recevez ses injures sans vous plaindre ; car vous êtes mes enfans, & votre malheureuse mère est accoutumée à souffrir sans murmurer.

Les deux filles se jettent entre ses bras, & tous s'approchent de lui.

VENTIDIUS.

Vit-on jamais rien de si touchant..... Mon empereur !

DOLABELLA.

Mon ami !

OCTAVIE.

Mon époux !

LES DEUX FILLES.

Mon père !

ANTOINE.

Mon cœur se rend ; je me livre à vous Oc-

Digitized by Google

tavie. (*Il les embraſſe tous.*) Partagez tous enſemble votre empereur, votre ami, votre époux ; & vous, chers enfans, votre mère. Que je dois d'arrérages à votre amour ; mais l'avenir va tout réparer.

OCTAVIE.

O précieux moment !

DOLABELLA.

Heureux changement !

VENTIDIUS.

La joie de mon cœur s'arrête ſur ma langue. Mais (*verſant quelques larmes*) elle trouve ici deux paſſages au lieu d'un.

ANTOINE.

Tu vois ton triomphe, chère Octavie, choiſis le lieu où tu veux que je te ſuive. Je n'excepte pas même le camp de Céſar.

OCTAVIE.

Vous n'y trouverez que des amis, ſeigneur ; comptez d'y être le maître.

Digitized by Google

SCÈNE IX.

ANTOINE, DOLABELLA, VENTIDIUS, OCTAVIE, ALEXAS *entrant avec précipitation.*

ALEXAS.

LA reine, seigneur.....

ANTOINE, *l'interrompant sans le regarder.*

Laisse-moi ; les tems sont changés. Octavie, vous passerez ici la nuit, & demain j'embrasse César.

Il sort avec tous les autres, excepté Ventidius.

SCÈNE X.

VENTIDIUS, ALEXAS.

VENTIDIUS.

VOILA de charmantes nouvelles pour toi, mon officieux eunuque. Va, cours, ne manque pas d'en aller faire ta cour le premier. Cours, te dis-je, ne perds pas un moment. *Il sort.*

Digitized by Google

SCÈNE XI.

ALEXAS, *seul.*

AVEC son air épais, & ses manières rustiques, ce vieux soldat, cette tête grossière & pesante a trompé mon adresse & ruiné tous mes artifices. Quel parti me reste-t-il à prendre ? Les plaisirs m'ont abandonné dès le berceau. L'incontinence d'autrui a mis de bonne heure un frein à la mienne. Rebuté de la nature, privé de ce qu'elle ne refuse pas à ses moindres ouvrages, je n'ai point eu d'autre voie pour m'élever, que ma propre indignité & le mépris même de ceux qui m'ont employé à leur service, en m'accordant leur confiance. Aujourd'hui je perds jusqu'à ce misérable avantage. Si Cléopatre avoit suivi mes conseils, elle auroit trahi celui qui l'abandonne. L'amour a causé sa ruine, & va causer sa mort ; mais elle en a goûté du moins les plaisirs. Dieux ! est-il juste que, moi qui les ignore, je meure pour la même cause ?

Digitized by Google

SCÈNE XII.

CLÉOPATRE, CHARMION, IRAS, *Suite de la Reine*; ALEXAS.

ALEXAS.

AH ! madame, j'ai vu ce que je tremble de vous annoncer, Octavie eſt ici.

CLÉOPATRE, *éplorée.*

Laiſſe ton funeſte avis. Hélas ! je ſais tout, & tu me vois dans les douleurs de la mort.

ALEXAS.

Vous êtes perdue, madame, l'Egypte eſt ruinée.

CLÉOPATRE.

Que m'importe l'Egypte ! Mon amant, ma vie, mon ame eſt perdue. Octavie me l'arrache. O ! nom fatal à Cléopatre. Elle jouit à ce moment de tout mon bien, tandis que je.... Mais tu l'as vue; dis-moi, mérite-t-elle ſon bonheur? Eſt-elle auſſi brillante qu'une déeſſe ? Poſsède-t-elle toutes les perfections & tous les charmes ? Ah ! ſans doute. Miſérable que je ſuis, les dieux qui l'ont faît ſi belle, me déclarent par

Digitized by Google

cette préférence que leur protection m'abandonne.

ALEXAS.

Elle peut paſſer, madame, pour un prodige....

CLÉOPATRE.

Un prodige ! je ſuis donc perdue ſans eſpérance.

ALEXAS.

J'entends un prodige de bonté, madame, car tous les prodiges ceſſent auprès de vous pour la beauté.

CLÉOPATRE.

Je reſpire. Tiens, prends ce diamant pour récompenſe ; mais que j'appréhende que tu ne me flattes !

CHARMION.

Dieux ! Elle vient, madame, je la vois.

IRAS.

Fuyez, fuyez, madame, c'eſt la ſœur de Céſar.

CLÉOPATRE.

Moi, la fuir ? Non, non, fût-elle la ſœur du foudroyant Jupiter, portât-elle les éclairs de ſon frère dans les yeux ; je veux la voir & lui parler en face.

Octavie entre d'un air orgueilleux, & ſuivie d'un train ſuperbe.

Digitized by Google

SCÈNE XIII.

CLÉOPATRE, IRAS, CHARMION, ALEXAS, *suite de Cléopatre* ; OCTAVIE, *suite d'Octavie.*

Cléopatre fait signe à sa suite de se ranger autour d'elle. Les deux rivales se regardent fièrement.

OCTAVIE.

IL n'eſt pas beſoin qu'on me montre Cléopatre ; cet air hautain.....

CLÉOPATRE.

Vous fait reconnoître une reine. Je n'ai pas beſoin non plus de demander qui vous êtes.

OCTAVIE.

Je ſuis romaine, nom qui fait les reines, & qui les renverſe auſſi facilement.

CLÉOPATRE.

Votre maître, l'homme qui me ſert, eſt un romain.

Digitized by Google

OCTAVIE.

Il l'a été, jusqu'à ce qu'il ait perdu ce nom pour être esclave en Egypte ; mais je viens lui rendre la liberté.

CLÉOPATRE.

Un ton plus bas, je vous prie, vous, Junon éternelle de mon amant. Lorsqu'il s'est trouvé fatigué de votre mauvaise humeur, il a choisi mes chaînes, qui lui ont paru plus douces.

OCTAVIE.

Je ne m'étonne pas qu'il ait trouvé plus de douceur dans vos chaînes. Vous êtes accoutumée depuis longtems au métier ; il n'est pas le premier pour qui vous ayiez tendu vos filets. Témoin Jules César.

CLÉOPATRE.

Je n'ai jamais eu d'amour pour César ; il n'a eu de moi que la reconnoissance que j'ai cru devoir au sien. Tout ce que votre malignité a de pis à me reprocher, c'est que le plus grand des hommes a été mon esclave. J'ai reçu après lui, mais avec une estime bien différente, celui que les loix ont fait votre mari, & que son amour a rendu le mien.

Digitized by Google

OCTAVIE, *s'approchant plus près d'elle.*

Je veux conſidérer de plus près ce viſage, qui a uſurpé ſi longtems mes droits. Où ſont-ils donc ces charmes inévitables, qui triomphent, dit-on, ſi ſûrement du cœur des hommes, & qui ont ruiné mon cher époux?

CLÉOPATRE.

Oh! je ne ſuis pas ſurpriſe de vous les voir chercher; car ſi vous en aviez connu ſeulement la moindre partie, vous n'auriez pas perdu ſon cœur ſi aiſément.

OCTAVIE.

A dieu ne plaiſe qu'une romaine & une épouſe modeſte les connoiſſe jamais. Honte de ton ſexe! Ne rougis-tu pas d'avouer ces charmes déteſtables qui ſont trouver du plaiſir dans le crime?

CLÉOPATRE.

C'eſt vous qui devez rougir d'en être ſi mal pourvue. Si l'indulgence du ciel, ſi la faveur de la nature, m'ont donné de quoi plaire au plus brave de tous les hommes, pourquoi ne les remercierois-je pas de leurs préſens? Pourquoi en aurois-je honte, & n'en ferois-je pas

Digitized by Google

plutôt gloire ? Je ſuis fière & orgueilleuſe de ſon amour. Quand je ceſſerai de l'aimer, puiſſe le ciel me punir en me donnant un viſage tel que le vôtre !

OCTAVIE.

Va, tu ne l'aimes pas tant que moi.

CLÉOPATRE.

Je l'aime mille fois plus, & je ſuis plus digne de ſon amour.

OCTAVIE.

Fables, chimères. N'eſt-ce pas vous qui avez cauſé ſa ruine ? Qui l'a déshonoré à Rome ? N'eſt-ce pas Cléopatre ? Qui l'a rendu le mépris des étrangers ? Cléopatre. Qui l'a trahi à *Actium* ? Cléopatre. Qui a fait de ſes enfans des orphelins miſérables, & de moi la plus affligée de toutes les veuves ? Toujours, toujours Cléopatre.

CLÉOPATRE.

Oui ; & celle qui l'aime le mieux, celle qui l'adore eſt auſſi Cléopatre. Si vous avez eu quelque choſe à ſouffrir, j'ai ſouffert plus que vous. Vous êtes revêtue du ſpécieux titre d'épouſe. Il dore votre cauſe. Il excite en votre

Digitized by Google

faveur la compaſſion de tout l'univers. Et moi je n'ai que ſon mépris, car j'ai perdu mon honneur ; j'ai perdu ma réputation ; j'ai ſouillé la gloire de mon illuſtre ſang ; & tout cela pour le ſeul titre de maîtreſſe. Il n'y manque que le ſacrifice de ma vie, & je ne la ſacrifierois pas moins volontiers pour celui que j'aime.

OCTAVIE.

Puiſſe le ciel t'exaucer à ce moment, puiſque tu le ſouhaites !

Elle ſort.

SCÈNE XIV.

CLÉOPATRE, IRAS, CHARMION, ALEXAS, *ſuite de la reine.*

CLÉOPATRE.

HÉLAS ! il n'eſt que trop vrai que c'eſt à préſent l'unique choſe que j'aie à déſirer. J'ai perdu le ſeul bien pour lequel je voulois vivre. Mes yeux s'obſcurciſſent. Je ne vois plus rien

Digitized by Google

de fixe autour de moi. Eſt-ce la mort qui vient heureuſement à mon ſecours ? La préſence d'une rivale odieuſe a ſoutenu quelque tems mes eſprits. Ciel ! Dans quelle extrémité n'aurois-je pas retrouvé des forces pour réſiſter à ſes dédains ? Mais le courage m'abandonne contre mon déſeſpoir & mes affreuſes douleurs.

Fin du troiſième Acte.

Digitized by Google

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTOINE, DOLABELLA.

DOLABELLA.

POURQUOI vous décharger de ce fardeau sur moi ? Ne pouvez-vous lui dire vous-même que vous êtes forcé de partir.

ANTOINE.

Non, je ne puis. Je pourrois m'arracher un œil & le jeter au loin, sans que l'autre versât une larme. Mais, cher Dolabella ! que ce mot de départ est affreux ! Quel son mortel ! je n'ose le confier à ma langue. D'un seul regard elle me feroit fondre en pleurs, & je retomberois dans toutes mes foiblesses.

DOLABELLA.

Donnez ce soin à Ventidius. Il est d'un naturel moins sensible.

Digitized by Google

ANTOINE.

Ah ! Ventidius parleroit trop durement. Il la tueroit par cette nouvelle. Il n'y a que toi, toi seul.

DOLABELLA.

La nature m'a fait si tendre, que je ne puis prêter l'oreille au récit d'une aventure touchante, sans me sentir les yeux humides & le cœur amolli. Je m'expliquerois avec si peu de fermeté, avec tant de crainte de la chagriner, qu'elle ne croiroit pas ma commission sérieuse.

ANTOINE.

Et c'est par cette raison que tu es le seul que j'en puisse charger. Figure-toi que tu es moi-même, lorsque tu lui parleras, mais prends d'abord les choses de fort loin ; & lorsque tu commenceras à lui parler, évite tous les mots dont tu croiras le son trop dur. Tâche que notre séparation se fasse avec autant de douceur que l'amour des autres commence.

DOLABELLA.

Ce que vous me dites pénètre tellement mon ame, que si vous me forcez de lui parler, il sera impossible que je lui parle autrement.

ANTOINE.

Je vous laisse donc à votre triste emploi. Adieu.

Digitized by Google

Adieu. Je l'ai fait avertir que vous devez la voir.

Antoine va pour sortir, & revient sur ses pas.

J'oubliois. Ne manquez pas de lui dire que je ferai sa paix avec la mienne. Si j'ai quelque pouvoir auprès de César, sa couronne & sa dignité lui seront conservées. Ayez bien soin de ne pas oublier cette circonstance.

DOLABELLA.

Ne craignez point. Je m'en souviendrai.

ANTOINE *va encore pour sortir, & revient.*

Et ne manquez pas de lui représenter aussi quelle violence on m'a faite. Je n'ai cédé qu'à la force. Conjurez-la de ne pas haïr ma mémoire, car je chéris encore la sienne. —— Insistez bien là-dessus.

DOLABELLA.

Fiez-vous à moi. Je n'oublierai rien.

ANTOINE.

C'est donc fini. (*Il sort & revient encore.*) Pardonneras-tu encore une fois mes regrets passionnés ? Dis-lui que malgré notre séparation, si j'apprenois qu'elle écoutât quelque autre amour, cette nouvelle me perceroit le cœur. —— Je te quitte absolument, car chaque

Digitized by Google

fois que je retourne, je ſens que mon cœur s'attendrit de plus en plus, & peut-être le premier ordre que je te donnerois, ſeroit de la retenir, & de nous perdre tous deux.

Il ſort.

SCÈNE II.

DOLABELLA, *ſeul.*

LES hommes ne ſont que des enfans d'une taille plus haute. Leurs déſirs ne ſont pas moins ſujets à changer. Même inſtabilité, même caprice d'inclinations. L'ame, qui voit ſi clair au dehors, n'apperçoit rien dans ſon obſcure demeure, & ſans être capable de prendre le moindre empire ſur elle-même, elle a la préſomption d'appeler les autres à ſon tribunal. C'eſt ainſi que j'ai fort bien reconnu que la ruine d'Antoine vient de l'amour, & que j'ai condamné ſa conduite. Cependant je lui porte envie. Je voudrois être à ſa place, & me voir ruiné comme lui.

Digitized by Google

SCÈNE III.

DOLABELLA, VENTIDIUS.

VENTIDIUS, *à part.*

SEUL ! S'entretenant avec lui-même, & avec un air de trouble & d'embarras ? Ma conjecture feroit-elle juste ! Il l'a aimée. Sa passion dure peut-être encore.

DOLABELLA.

O ! amitié, amitié, tu n'as donc rien à répondre, & toi, raison ! encore moins. C'est une infidélité d'y penser, une folie de l'entreprendre, & peut-être un malheur de réussir. Précipices de toutes parts ; cependant l'occasion est belle. Quel tort ferai-je à mon ami, en prenant un bien qu'il abandonne ?

VENTIDIUS, *à part.*

Non, non ; vous ne lui en ferez point. Puissiez-vous réussir au contraire. Ce seroit un excellent moyen pour guérir tout-à-fait Antoine.

Digitized by Google

SCÈNE IV.

VENTIDIUS, DOLABELLA, CLEOPATRE, CHARMION, IRAS, *ſuite de Cléopatre.*

DOLABELLA.

JE la vois. Ciel ! Que la douleur a de charmes ſur un ſi beau viſage. Ne ſemble-t-il pas que la triſteſſe s'y plaiſe avec la douceur ? Un ſouris mélancolique ſe fait jour de tems en tems au travers des nuages, & ne laiſſeroit pas de répandre la lumière & la joie ſur ce que la nature a de plus inſenſible.

VENTIDIUS, *à part.*

L'aimeroit-elle auſſi ? Mais voici ſon fidèle eunuque ; la vue de ce miſérable me préſage toujours quelque déſordre. Je veux me mettre en état de les entendre.

Ventidius ſe retire ſans être vu dans un coin du Théâtre ; & pendant qu'Alexas entretient la reine, Dolabella s'approche de Charmion & d'Iras, avec leſquelles il fait ſemblant de s'entretenir.

Digitized by Google

SCÈNE V.

VENTIDIUS, DOLABELLA, CLÉOPATRE, CHARMION, IRAS, ALEXAS.

ALEXAS.

CROYEZ-MOI, madame, tâchez de le rendre jaloux. La jalousie ressemble au miroir qu'on approche des lèvres d'un homme mourant, pour s'assurer qu'il vit encore ; s'il respire, son haleine le marque aussitôt.

CLÉOPATRE.

J'avoue que la jalousie est une preuve d'amour. Mais quel en sera l'effet ? Ah ! que me reviendra-t-il de rallumer dans son cœur ce qui ne peut plus servir au bonheur du mien !

ALEXAS.

C'est non-seulement votre dernier remède, mais le plus puissant que vous puissiez employer. Et je n'y vois personne si propre que Dolabella. Il est bien fait, jeune, vaillant. On l'a déjà soupçonné de vous aimer. Un mot favorable, le moindre coup d'œil, est capable de mettre

Digitized by Google

ſon cœur en feu, & vous le lâcherez enſuite comme un *brûlot*, pour enflammer celui d'Antoine.

CLÉOPATRE.

Puis-je me faire cette violence ? Ah ! je ne puis. Mon amour eſt ſi ſincère, qu'il m'eſt impoſſible de le déguiſer où il eſt, & de le contrefaire où il n'eſt pas. La nature m'avoit formée pour être une épouſe, l'eſclave ſimple & innocente d'un mari, paſſionnée ſans art, & complaiſante ſans étude ; mais la fortune qui m'a réduite à la qualité de maîtreſſe, m'a pouſſée dans le monde comme au haſard, ſans m'avoir accordé le fond de légèreté & de perfidie, qui me ſeroit néceſſaire pour être heureuſe.

ALEXAS.

Prenez quelque choſe ſur vous-même. Songez quel en doit être le fruit. Vous verrez revenir à vous votre amant, avec une double ardeur de poſſéder un bien qu'il aura craint de perdre.

CLÉOPATRE.

J'en veux faire l'eſſai ; mais le ciel ſait avec quel regret.

Alexas ſort. La reine joint Dolabella.

Digitized by Google

VENTIDIUS, *à part.*

La scène s'approche de moi. Je n'en laisserai rien échapper.

SCÈNE VI.

CLÉOPATRE, DOLABELLA, VENTIDIUS, CHARMION, IRAS.

CLÉOPATRE.

Vous semblez prendre plaisir, seigneur, à vous entretenir avec mes femmes. Permettez-vous que je prenne part à votre entretien?

CHARMION.

Vous en faisiez le sujet, madame.

CLÉOPATRE.

Comment donc, comment?

IRAS.

C'étoient des éloges de votre beauté!

CLÉOPATRE.

Des galanteries poétiques, apparemment. Vos beaux esprits de Rome, seigneur, vos *Gallus* & vos *Tibulles* ont mis tous les romains dans ce goût depuis *Cythéris* & *Delia*.

Digitized by Google

DOLABELLA.

Ces beaux esprits de Rome n'étoient jamais venus en Egypte. Autrement, madame, Délia & Cytheris n'auroient pas fait la matière de leurs vers. Pour moi, qui ai le bonheur de voir..... je choisirois un plus noble sujet si j'étois né poëte.

CLÉOPATRE.

Vous me flattez, seigneur. On est flatteur & peu sincère à Rome, c'est le vice du climat. Votre ami s'en ressent comme vous. Je suis sûre qu'il ne vous a pas envoyé ici pour me tenir ce langage.

DOLABELLA.

Il est vrai, madame : cependant il m'envoye.....

CLÉOPATRE, *l'interrompant avec un souris forcé.*

Eh bien ! il vous envoye.....

DOLABELLA.

Pour exécuter une commission moins agréable.

CLÉOPATRE.

Moins agréable pour vous ou pour moi ?

DOLABELLA.

Pour l'un & l'autre, madame, car vous la

Digitized by Google

recevrez avec chagrin, & je ne pourrai m'en acquitter ſans douleur.

CLÉOPATRE.

Charmion, éloignez-vous, vous & votre compagne. (*à part.*) Ne m'abandonnez pas, mes forces. —— Voyons, ſeigneur, ce que c'eſt que cette commiſſion ſi triſte ; car j'y ſuis préparée, & je la devine peut-être.

DOLABELLA.

Je le ſouhaiterois ardemment, madame, c'eſt un fâcheux office que d'être l'interprête d'une mauvaiſe nouvelle, & de toutes les perſonnes de votre ſexe, vous êtes celle à qui je ſeroie le plus affligé de déplaire.

CLÉOPATRE.

Il y en a peu auſſi dans le vôtre que je fuſſe plus diſpoſée à excuſer que vous, ſi vous m'aviez déplu.

VENTIDIUS, *toujours à part.*

Quel rafinement de coquetterie ! O femmes ! femmes ! Sexe trompeur & inconſtant !

CLÉOPATRE.

Premièrement, je dois être abandonnée. N'eſt-ce pas là la première partie de votre commiſſion.

Digitized by Google

DOLABELLA.

Je voudrois qu'il me fût permis de me taire.

CLÉOPATRE.

Paſſons donc ſur cette queſtion, puiſqu'elle vous chagrine. Je me ſouviens d'un tems où j'en aurois eu plus de regret. En ſecond lieu, je dois perdre ma couronne, n'eſt-ce pas ? Adieu donc, Egypte. Reſte-t-il quelque choſe encore !

DOLABELLA.

Je vois, madame, que le ſentiment de votre douleur eſt ſi vif, qu'il ne vous laiſſe pas toute la liberté de votre eſprit.

CLÉOPATRE.

Non, non, ſeigneur, ne craignez pas que ma raiſon ſoit dérangée ; je ſais ſupporter la mauvaiſe fortune. Un amour peut être gueri par un autre amour, comme un poiſon eſt ſouvent chaſſé par un autre.

DOLABELLA.

Je ſuis pénétré de joie, madame, de vous voir triompher ſi aiſément de votre douleur. Vous avez entendu le plus fâcheux ; mais comptez que tous les hommes ne ſont pas auſſi infidèles que lui.

Digitized by Google

CLÉOPATRE.

Non, & j'en remercie le ciel.

DOLABELLA.

Il se trouve des cœurs constans.

CLÉOPATRE.

Et la constance mérite d'être récompensée cela est certain.

DOLABELLA, *modestement.*

Si elle ne le mérite pas, elle permet du moins de l'espérer.

VENTIDIUS, *à part.*

Et moi je le permets aussi, je te jure. Retirons-nous, je n'en demande pas plus. Mais quel usage ferai-je de cette découverte? Allons méditer là-dessus à loisir.

Il sort.

Digitized by Google

SCÈNE VII.

DOLABELLA, CLÉOPATRE, IRAS, CHARMION.

DOLABELLA.

JE m'étois préparé avec un soin extrême à la commission dont je me trouvois chargé malgré moi, dans la pensée, madame, qu'elle pourroit vous causer un mortel chagrin. Mais vous m'avez entendu avec tant de modération, que mon office en devient plus aisé, & ma langue qui devoit s'employer pour les affaires d'autrui, vous représenteroit volontiers mes propres intérêts.

CLÉOPATRE.

Arrêtez, Dolabella. Commencez par m'apprendre si c'est Antoine qui vous a choisi, ou si vous avez sollicité vous-même cet emploi.

DOLABELLA.

Il m'a choisi comme son meilleur ami, & il ma dicté de sa propre bouche les termes que je devois vous adresser.

Digitized by Google

CLÉOPATRE.

Je m'imagine qu'ils étoient tendres, & qu'il vous a recommandé d'adoucir ce rigoureux mot de *départ*.

DOLABELLA.

Vous êtes dans l'erreur, madame. Il a choisi les expressions les plus dures; ses yeux étoient enflammés, & tout son air furieux. Le ton de sa voix brusque & emporté. Qu'elle s'éloigne de moi pour jamais, m'a-t-il dit dans son indignation, qu'elle parte, la honte de ma vie, & la ruine de ma fortune & de ma gloire. Qu'on la banisse du commerce des hommes, & s'il se peut de la surface de la terre; car elle est capable d'en empoisonner jusqu'au centre.

Pendant tout ce récit, Cléopatre marque une contrainte qui augmente de plus en plus, jusqu'à ce qu'elle tombe évanouie.

CLÉOPATRE.

Oh! je ne puis plus y résister.

Elle tombe.

DOLABELLA.

Qu'ai-je fait! Malheureux que je suis.

Ses femmes prennent soin d'elle, & la font revenir.

Digitized by Google

CHARMION.

Que les dieux ſoient loués ! Elles reprend ſes eſprits.

CLÉOPATRE, *jettant un œil de courroux ſur Dolabella.*

Qu'il ne s'approche point de moi. Ah ! pourquoi me rappelle-t-on à la vie ? Qu'ai-je à prétendre ſur la terre, le ſéjour de la perfidie, du parjure, de l'amour & de la foi violée. Par pitié, laiſſez-moi mourir. Je ſerai tranquille au tombeau. Laiſſez, laiſſez-m'y deſcendre, & que vos cruelles mains ceſſent de m'arrêter. Les horribles ſons que je viens d'entendre, n'y perceront plus mon triſte cœur. Antoine ! Ah ! cruel, cruel !

DOLABELLA, *à genoux devant elle.*

Au nom des dieux, madame, au nom de votre amour, écoutez-moi. C'eſt moi que je veux accuſer, c'eſt contre moi-même que je vais parler, je mérite, hélas ! d'être cru. J'ai fait tort à mon ami. Il n'a jamais prononcé ces paroles barbares. Ah ! ſi vous aviez été témoin des ordres dont il m'a chargé, ſi vous aviez vu combien de fois il eſt revenu ſur ſes pas, pour ajouter quelque choſe de doux & d'obligeant à tout ce qu'il m'avoit déjà dit ; enfin, ſi vous ſaviez dans quel état je l'ai laiſſé,

Digitized by Google

dans quel trouble, dans quel déſeſpoir..... Je ſuis un traître. La paſſion que j'ai pour vous, m'a fait forger ce menſonge ; & que ne peut-elle pas, puiſqu'elle ma rendu perfide ? Mais j'en ſuis déjà puni, & c'eſt à genoux que je vous conjure de me pardonner.

CLÉOPATRE.

Avec quelle facilité ne croyons-nous pas tout ce qui nous flatte ! Levez-vous, Dolabella ; ſi vous êtes coupable, la faute en eſt ſur moi, l'excès de mon amour m'a fait faire une démarche que je me reproche. En vous faiſant quelques avances de tendreſſe, je n'ai point eu d'autre vue que de rappeler mon amant par la jalouſie. Mais j'aimerois mieux perdre tout-à-fait ſon cœur que de le jouer d'une manière ſi honteuſe.

DOLABELLA.

Je vois bien, madame, que le vôtre eſt à l'épreuve de toutes les attaques humaines. Le cryſtal n'eſt pas plus ſolide ni plus pur. Antoine, Antoine ! A quel tréſor as-tu renoncé ? Et par quelle fortune peux-tu jamais réparer celle que tu abandonnes ?

Digitized by Google

CLÉOPATRE.

Si vous prenez quelque intérêt à ma peine, ſeigneur, ne pourriez-vous pas m'obtenir de lui un moment d'entrevue. Hélas ! ſemblable à ces voyageurs qui ſe préparent à traverſer des déſerts inhabités, & que la néceſſité force à faire des proviſions contre la faim, je voudrois raſſaſier encore une fois mon cœur & mes yeux, pour me préparer à mon fatal départ. Le voyage auquel je ſuis condamnée eſt long, ſeigneur, du moins ſi le lieu où l'on paſſe après la mort eſt éloigné, & la malheureuſe Cléopatre eſt menacée de n'en revenir jamais.

Ventidius regardant Cléopatre comme une coquette qui veut ſe conſoler avec Dolabella, étoit allé avertir Octavie de cette découverte, & voulant l'en convaincre, il l'amène pour l'en rendre témoin.

SCENE

SCÈNE VIII.

DOLABELLA, CLÉOPATRE, IRAS, CHARMION, OCTAVIE VENTIDIUS.

Ventidius & Octavie demeurent au fond du Théâtre.

VENTIDIUS.

Vous pourrez les obſerver d'ici.

DOLABELLA *prend la main de Cléopatre & la baiſe.*

Je vous obéirai, madame, & je ne vous demande que cette récompenſe. —— De grace, ne la retirez pas. C'eſt tout ce que je vous demanderai jamais.

VENTIDIUS, *à part.*

L'avez-vous vu, madame, le marché eſt conclu. Le voilà ſcellé d'une manière fort tendre; mais ils jettent les yeux ſur nous.

OCTAVIE.

Que le crime a les yeux perçans!

Digitized by Google

VENTIDIUS.

Avancez, madame, & faites semblant de n'avoir rien apperçu.

Ils s'avancent.

DOLABELLA.

Avez-vous vu l'empereur, Ventidius?

VENTIDIUS.

Non, seigneur; j'ai demandé à le voir; mais il veut être seul. Il n'a avec lui qu'Hipparque son affranchi.

DOLABELLA.

Savez-vous quelle affaire l'occupe?

VENTIDIUS.

Il écrit à César.

DOLABELLA.

N'importe; il faut absolument que je l'entretienne.

Dolabella sort avec Cléopatre.

Digitized by Google

SCÈNE IX.

VENTIDIUS, OCTAVIE.

OCTAVIE.

QUELLE impudence!

VENTIDIUS.

Il semble, madame, que ses yeux disent : Reprenez votre vieillard, Octavie, je vous le rends. J'ai fait une conquête qui vaut bien mieux. —— Mais quel usage ferons-nous de ce que nous venons de voir?

OCTAVIE.

Que cela demeure enseveli dans le silence.

VENTIDIUS.

J'ai pitié de Dolabella. Vous ne sauriez croire combien elle est dangereuse. Je me fierois plus sur ses yeux pour attirer la lune du ciel, que sur tous les charmes de la Thessalie. Pour l'art de flatter, elle l'a appris des syrènes. C'est un enchantement que sa voix & son éloquence. On passe le jour à l'entendre, sans s'appercevoir de l'arrivée de la nuit. Enfin elle est si charmante, qu'elle est capable de ranimer dans un

Digitized by Google

vieillard tous les feux de la jeuneſſe. J'ai vu les pontifes les plus ſaints & les plus âgés, demeurer ſuſpendus à la voir ſourire, oublier leur gravité, & ſe perdre dans l'éclat de ſes yeux. Moi-même qui la hais, je ne puis la regarder ſans une eſpèce de joie maligne, & je ſens naître des déſirs même en la déteſtant. Antoine peut conſerver des reſtes de paſſion, qui le conduiront tôt ou tard à une rechûte encore plus funeſte, ſi l'on ne trouve quelque moyen de les éteindre entièrement. Je ſais que dans ce moment même il écrit pour elle à Céſar, & qu'il s'efforce de faire ſa paix.

OCTAVIE, *après avoir rêvé un moment.*

Je me rends à votre avis..... Mais mes vues vont plus loin. (*Elle fait quelques pas, en diſant à part.*) Je veux eſſayer de quelle manière il recevra cette découverte..... Quoi ? faire la paix d'une infâme ?.... J'en ai le cœur indigné. Non, je ne le ſouffrirai jamais.

VENTIDIUS.

Je vois paroître ſes gardes. Souffrez que je commence, madame, & vous me ſeconderez.

Digitized by Google

SCÈNE X.

ANTOINE, OCTAVIE, VENTIDIUS.

ANTOINE.

JE vous cherchois, madame ; vos dépêches ſont-elle achevées ? Je viens de donner mes dernières inſtructions.

OCTAVIE.

J'ai fini, ſeigneur.

ANTOINE, *tirant Ventidius un peu à l'écart.*

Un mot en particulier. Y a-t-il longtems que vous n'avez vu Dolabella ?

VENTIDIUS.

Je le quitte à ce moment, ſeigneur. Il ſort d'ici avec Cléopatre.

ANTOINE.

Parle plus bas. C'eſt par mon ordre qu'il l'a vue, pour lui faire mes derniers adieux.

VENTIDIUS, *parlant plus haut.*

En effet, cela avoit tout-à-fait l'air de votre dernier adieu.

Digitized by Google

ANTOINE.

Parle donc plus bas. Mon dernier adieu.... Eh bien, quel myſtère trouves-tu dans ces mots ? Il le faiſoit par mon ordre.

VENTIDIUS, *tout haut.*

Je ne dis point que ce ne fût par votre ordre. Et vous lui aviez ordonné ſans doute de le faire avec toute la douceur & la complaiſance de l'amour.

ANTOINE, *parlant toujours bas.*

La pauvre infortunée ! Quelle aura été ſon affliction ?

VENTIDIUS.

Pourquoi ? elle a reçu le compliment comme elle devoit. Elle ſupporte votre départ comme elle a ſupporté celui de Céſar, comme on ſupporte celui de tout autre, lorſqu'on s'engage dans un nouvel amour.

ANTOINE, *levant bruſquement la voix.*

Tu l'accuſes indignement. C'eſt une impoſture baſſe & honteuſe.

VENTIDIUS.

Je n'ai pas cru vous déplaire, ſeigneur, vous ne m'entendrez plus ouvrir la bouche.

OCTAVIE, *s'approchant d'Antoine.*

Vous paroiſſez chagrin, ſeigneur.

Digitized by Google

ANTOINE.

C'eſt une bagatelle, madame ; de grace, laiſſez-nous un moment.

VENTIDIUS *s'adreſſant à Octavie d'un ton ironique.*

Une bagatelle aſſurément. L'empereur avoit envoyé Dolabella....

ANTOINE, *l'interrompant avec colère.*

Tais-toi, & garde-toi de me déſobéir. Ta vie m'en répondra.

OCTAVIE.

Ce n'eſt donc pas une bagatelle, ſeigneur.

VENTIDIUS, *à Octavie.*

C'eſt moins encore, madame, c'eſt preſque rien. Et puis vos yeux en ont été témoins comme les miens ; pourquoi en faire un ſecret?

ANTOINE.

Elle a été témoin?

VENTIDIUS.

Oui, ſeigneur, elle a vu le jeune Dolabella....

ANTOINE.

Le jeune Dolabella!

VENTIDIUS.

Jeune! Sans doute, ſeigneur, qu'il eſt jeune,

Digitized by Google

& l'on peut dire aimable auſſi. Ce n'eſt pas elle ſeulement qui en juge de cette manière ; mais il n'eſt pas queſtion de ce qu'il eſt. Vous l'aviez envoyé vers elle, & la commiſſion dont vous vous étiez remis ſur lui devoit être fort agréable ; car elle l'a reçu avec de grandes marques de ſatisfaction. Elle a ſouri, & bientôt il eſt devenu familier avec ſa main ; il l'a ſerrée, il l'a baiſée amoureuſement ; & pour elle elle a rougi, elle a ſoupiré, elle a ſouri, elle a rougi encore. Enfin, il a pris l'occaſion de lui parler à l'oreille ; & j'ai vu ſes joues fort proche des ſiennes, ſans qu'elle s'en ſoit autrement défendue. Elle s'eſt écriée enſuite, que la conſtance méritoit bien d'être récompenſée.

OCTAVIE.

Ventidius ne dit rien dont je n'aie été témoin.

ANTOINE, *à Ventidius.*

De quelle femme parles-tu ? Comment ſe nomme celle que tu as vue ſi familière avec mon ami ? Ce n'eſt pas Cléopatre.

VENTIDIUS.

C'eſt elle-même, ſeigneur.

ANTOINE.

Ma Cléopatre ?

Digitized by Google

VENTIDIUS.

Votre Cléopatre, la Cléopatre de Dolabella, la Cléopatre de tout le monde.

ANTOINE.

Tu mens honteuſement.

VENTIDIUS.

Je ne mens point, ſeigneur. Et trouvez-vous ce récit ſi étrange ? N'eſt-il pas pardonnable à une maîtreſſe abandonnée, de chercher à ſe conſoler par quelque nouvelle intrigue ? Vous ſavez que la vôtre n'eſt accoutumée à rien moins qu'à paſſer les nuits ſeule.

ANTOINE, *fort conſterné.*

Je n'y veux plus penſer. Je ſais que tu lui en impoſes ; & je vois que vous êtes tous deux de concert. Il n'étoit pas beſoin, Octavie, d'employer un ſi mauvais artifice. Que vous importe que Cléopatre ſoit innocente. Elle n'eſt plus à moi. Je pénètre vos vues, & je vous pardonne ; mais je vous demande en grace de ne pas les pouſſer plus loin.

OCTAVIE.

Êtes-vous fâché d'apprendre qu'elle a le cœur de mauvaiſe foi ?

ANTOINE.

J'en ſerois fâché, ſi cette accuſation étoit plus

Digitized by Google

vraie. Quoique je l'aie quittée, je ne voudrois pas qu'on pût blâmer mon premier choix, ni me reprocher d'avoir aimé une femme d'un caractère si mépriſable ; mais je vous pardonne tous deux.

VENTIDIUS.

Qu'ai-je fait dans ma vieilleſſe, pour être cru capable de vous tromper par des menſonges ? Si le ciel eſt vrai, Cléopatre eſt une perfide.

ANTOINE.

Quand le ciel & la terre s'uniroient pour l'accuſer, je ne la croirois pas coupable.

SCÈNE XI.

ANTOINE, OCTAVIE, VENTIDIUS, ALEXAS.

VENTIDIUS, *voyant paroître Alexas, qui eſt effrayé de l'appercevoir avec Octavie.*

JE veux donc vous produire un témoin infernal. Approchez, eunuque, & gardez-vous de ſortir.

Il le fait avancer avec quelque violence.

Digitized by Google

ALEXAS, *effrayé.*

Que souhaite de moi le seigneur Ventidius?

VENTIDIUS.

Il prétend vous forcer à ce que vous haïssez le plus, à nous confesser ici la vérité. Vous êtes du conseil secret de Cléopatre, du conseil de ses plaisirs & de ses débauches nocturnes. C'est par vos mains que passent les rendez-vous, les changemens d'amours, les faveurs secrètes....

ALEXAS, *tremblant.*

Mon noble seigneur!

VENTIDIUS.

Mon très-illustre eunuque! Point d'éloquence inutile, point de figures & de périodes cadencées. On vous demande une réponse claire & simple. J'ai vu de mes propres yeux, j'ai entendu votre reine en traité d'amour avec Dolabella. Parlez. Je veux savoir de votre bouche ce qui s'est passé de plus entr'eux, si le tems destiné à votre emploi s'approche; enfin, quelle est l'heure marquée pour les plaisirs de ces heureux amans.

ANTOINE.

Parle hardiment, Alexas. Rends justice à ta reine, soit que Ventidius s'en offense ou non. Défends-la contre les attaques de la malignité & de la haine.

Digitized by Google

OCTAVIE, *à part.*

Voyez comme il l'encourage, & combien il craint de la trouver perfide.

ALEXAS, *affectant de l'embarras.*

Autant que l'amour & le mérite de l'objet aimé peuvent fervir d'excuſe aux foibleſſes d'une femme, autant ma reine mérite-t-elle, divine Octavie, que vous lui pardonniez l'excès de tendreſſe qu'elle a eue pour votre illuſtre époux : autant doit-elle eſpérer, brave Ventidius, que vous ne donnerez point de mauvaiſe interprétation à ſa conduite paſſée.

ANTOINE, *l'interrompant.*

Fort bien, prends courage, Alexas. Et toi, remarque bien, Ventidius.

ALEXAS.

Pour vous, grand empereur, vous n'attendez point d'excuſe de la violence de ſa paſſion. Elle doit être juſtifiée, du moins aux yeux de celui qui l'a fait naître. Les charmes de ſa beauté, indépendamment de ſa couronne, avoient attiré à ſa cour tous les rois de l'Afrique & de l'Inde. Tous leurs ſceptres étoient à ſes pieds. Elle pouvoit choiſir où il lui plaiſoit de règner. Elle a cru qu'un romain méritoit ſeul ſon cœur, & de tous les romains elle a ſenti que c'étoit An-

Digitized by Google

toine. C'eſt pour être moins que ſon épouſe qu'elle a dédaigné un rang plus légitime.

ANTOINE.

C'eſt la vérité.

ALEXAS.

Et quoique l'amour, ſeigneur, joint à la grandeur incomparable de votre mérite, lui ait fait longtems fermer les yeux ſur les égards qu'elle devoit à ſon honneur, elle les a ouverts enfin ſur le tort qu'elle faiſoit à l'excellente Octavie, dont elle a commencé à ſe reprocher d'avoir injuſtement uſurpé le lit. Les triſtes effets de cette malheureuſe guerre ont achevé de la confirmer dans ces pieuſes penſées....

VENTIDIUS.

C'eſt commencer fort bien à revenir. Ecoutez-le bien, ſeigneur, il change de ton, & vous l'allez entendre. Ne crains rien, eunuque, continue, l'empereur t'a permis de parler.

ALEXAS.

Je n'aurois jamais pris autrement la liberté de lui confeſſer à quoi la néceſſité ſeule a forcé ma triſte maîtreſſe. Cependant je bleſſerois auſſi la vérité, ſi je diſois que ſon cœur eſt tout-à-fait changé....

Digitized by Google

ANTOINE, *l'interrompant d'un air furieux.*

Non, ne le dis pas, sur ta vie. Garde-toi bien de prononcer ce mot fatal.

OCTAVIE, *à part.*

Dois-je souffrir ce que je vois ? Juste ciel ! inspire-moi toute la patience dont j'ai besoin.

VENTIDIUS.

Continue donc, cher eunuque. Pourquoi t'arrêter ?

ALEXAS.

Dolabella l'avoit aimée longtems. Après le divin Antoine, il n'y a personne qui mérite si bien son cœur ; & quand elle approuveroit sa passion, rejetée comme elle est de celui qu'elle aimoit uniquement....

ANTOINE.

Hors de mes yeux, infâme ; fuis mon courroux. (*Il pousse brusquement Alexas hors du Théâtre.*) Que toutes les furies t'entraînent aux enfers, & t'y déchirent, par tous leurs tourmens, jusqu'à ce que Cléopatre y soit précipitée aussi pour partager tes supplices.

OCTAVIE, *piquée d'une vive jalousie.*

C'est me traiter bien mal, seigneur, c'est ménager bien peu votre épouse, que de vous

Digitized by Google

emporter jusqu'à ce point pour une indigne prostituée.....

ANTOINE.

De grace, madame, laissez-moi ; je me sens un peu ému, faites-moi la faveur de me laisser.

OCTAVIE.

Eh quoi ! seigneur !

ANTOINE.

Je vous supplie encore une fois de me laisser.

VENTIDIUS.

Obéissez, madame, croyez-moi ; la prudence vous oblige de céder un peu, & de voir quelle suite aura cet orage.

OCTAVIE, *piquée jusqu'au vif.*

Qu'ai-je donc fait, seigneur, pour mériter d'être chassée de votre présence ? Suis-je une perfide ou une infame ? Suis-je une Cléopatre ? Ah ! si je l'étois, loin de m'ordonner de sortir, vous vous jetteriez dans mes bras, vous accepteriez aveuglément mes excuses, vous applaudiriez jusqu'à mes perfidies.

ANTOINE.

C'est beaucoup trop, Octavie, c'est trop. Je suis accablé de chagrin, & vous prenez

Digitized by Google

plaiſir à l'augmenter. Je voudrois être ſeul, pour recueillir un peu mes forces.

OCTAVIE, *amèrement.*

Ha ! vous voulez être ſeul ; c'eſt pour penſer ſans doute à celle que vous aimez, & qui n'a pas laiſſé de vous trahir. Je vois trop de quelle manière votre cœur eſt revenu à moi. Je vois où il eſt encore. Et je n'ignore pas avec quel ſoin vous vous employez à faire des conditions pour elle. Vous ne voulez pas ſéparer ſes intérêts des vôtres. Voilà les preuves que vous me donnez de votre amour.

ANTOINE, *ſe tournant impatiemment vers Ventidius.*

Es-tu mon ami, Ventidius ? Ou te dois-je regarder comme un ſecond Dolabella ? Eſt-ce toi qui me lâches cette furie ?

VENTIDIUS, *à Octavie.*

Au nom des dieux, madame, ayez la complaiſance de vous retirer.

OCTAVIE, *furieuſe.*

Oui, je me retire ; mais pour ne revenir jamais. Elle ne vous importunera plus cette furie, puiſque vous m'outragez juſqu'à me donner ce nom. Seigneur, ſeigneur, l'amour payé d'ingratitude & de mépris, apprend enfin à ſe rebuter.

Digitized by Google

buter. Retournez à celle que vous me préférez ; elle n'attend que le moment d'être rappelée par le moindre ſigne. Miſérable dupe que vous êtes ! Elle a gagné votre cœur par ſes artifices, elle ſaura bien le retenir de même. Pour moi, quoiqu'un juſte reſſentiment ne me permette plus de vivre avec vous, il n'y aura jamais de conſidérations qui puiſſent me faire oublier mon devoir. Je tranſmettrai ma tendreſſe & tous mes ſoins aux chers gages de notre premier amour. Ils ſeront déſormais ma ſeule conſolation. Adieu pour la dernière fois ; car je déſeſpère de vous obtenir tout entier, & je dédaigne de vous partager avec un autre.

Elle ſort.

SCÈNE XII.

ANTOINE, VENTIDIUS,

VENTIDIUS, *à part.*

LE ciel m'eſt contraire ; il détruit un projet dont j'attendois un ſuccès tout différent. Il faut du moins que je ſuive Octavie pour l'arrêter ; mais je crains que ce ne ſoit encore une entrepriſe inutile. *Il ſort.*

Digitized by Google

SCÈNE XIII.

ANTOINE, *seul.*

POURQUOI les dieux m'ont-ils formé avec ce cœur honnête & sincère, qui ne sait déguiser ni ses foiblesses ni ses peines ? Un peu de dissimulation m'auroit fait renfermer mon trouble dans moi-même ; j'aurois appris l'infidélité de Cléopatre avec un souris forcé. Les apparences auroient satisfait Octavie, & elle seroit demeurée. Mais je suis aussi incapable de tromper que de me garder de l'être. On me pénètre jusqu'au fond. Je suis crédule ; je suis sans défiance, & tout le monde se joue de ma droiture & de ma simplicité.

Il voit entrer Dolabella.

Digitized by Google

SCÈNE XIV.

ANTOINE, DOLABELLA.

ANTOINE.

VOICI l'autre traître, qui a profané le nom sacré de l'amitié, & qui s'eſt fait auſſi une joie honteuſe d'abuſer de ma confiance. Qui n'y ſeroit pas trompé comme moi ? Voyez l'air de candeur qui brille ſur ce front, & tout ce dehors impoſant qui cache l'ame la plus noire. Ne diroit-on pas que ce viſage & ce maintien ſont faits pour la vertu ? Dieux ! Vous aidez les hommes à tromper, lorſque vos préſens & vos bienfaits favoriſent ainſi leurs impoſtures.

DOLABELLA, *entrant.*

O cher ami !

ANTOINE, *paroiſſant ſe faire violence.*

Eh bien ! Dolabella, vous vous êtes acquitté de ma commiſſion.

Digitized by Google

DOLABELLA.

Oui, cher Antoine ! mais, hélas ! malgré moi.

ANTOINE.

Malgré vous ? Notre séparation eſt-elle ſi affligeante pour vous ? Vous deviez la ſouhaiter.

DOLABELLA.

Pourquoi donc, ſeigneur ?

ANTOINE.

Parce que vous m'aimez. —— Et mes adieux ont-ils été reçus avec une triſteſſe auſſi ſincère que vous les avez portés ?

DOLABELLA.

Elle vous aime juſqu'au tranſport.

ANTOINE.

Oh ! je le ſais. Vous-même, Dolabella, vous ne ſavez pas mieux que moi avec combien de ſincérité elle m'aime. Comment ſuis-je capable d'abandonner une maîtreſſe ſi tendre & ſi fidelle ?

DOLABELLA.

Je ne le ſerois pas, ſi j'en étois aimé comme vous.

Digitized by Google

ANTOINE.

Et c'eſt vous-même qui m'avez perſuadé de la quitter. Vous n'êtes point conſtant dans vos conſeils.

DOLABELLA.

J'ai penſé d'abord comme vous le dites; mais je vous ai repréſenté enſuite que je n'étois point propre à votre commiſſion, que je n'aurois pas la force d'entendre ſes ſoupirs & de voir ſes larmes. La pitié a pris le deſſus dans mon cœur, & peut-être le prendra-t-elle auſſi dans le vôtre ; car je lui ai promis de lui procurer encore une fois la douceur de vous entretenir, & la voilà déjà qui vient me ſommer de ma promeſſe.

Digitized by Google

SCÉNE XV.

ANTOINE, DOLABELLA, CLÉOPATRE.

ANTOINE, *sans la regarder.*

PERFIDE Dolabella !

DOLABELLA.

Qu'entends-je, seigneur ? quel nom.....

ANTOINE, *ne retenant plus sa fureur.*

Oui, tu es un perfide, & Cléopatre ne l'est pas moins que toi. Vous êtes deux monstres, dignes l'un de l'autre. Venez, couple ingrat. (*Il les prend tous deux par le bras.*) Approchez, serpens que j'ai élevés & nourris dans mon sein, & qui êtes d'accord aujourd'hui pour me le percer cruellement.

DOLABELLA, *surpris.*

Je ne connois rien à cette violence. Par où ai-je mérité, seigneur, d'être traité si durement ?

CLÉOPATRE, *éplorée.*

Hélas ! de quoi le ciel me menace-t-il en-

Digitized by Google

core ? Me réſerve-t-il à quelque choſe de plus affreux que notre ſéparation ?

ANTOINE.

Si le ciel eſt juſte, il meſurera ſes châtimens à votre perfidie. Les pierres roulantes, les vautours dévorans, ſont des ſupplices trop doux, & inventés dans un âge où l'on ne connoiſſoit point encore de forfaits pareils aux vôtres. Les dieux doivent en chercher de nouveaux, & méditer tous enſemble pour trouver un tourment proportionné à vos crimes. Ingrats ! vous que j'ai.... Ah ! cet horrible trait n'a point de nom. A moi ! A moi ! qui vous avois donné ma tendreſſe, qui n'avois point d'autres déſirs, d'autre joie, d'autre vie que vous.... Lorſque la moitié du monde étoit à moi, ne vous l'avois-je pas abandonné en *douaire* avec mon cœur ? Je n'en ai point prétendu d'autre uſage ni d'autre fruit que vous. Un ami & une maîtreſſe étoient tout ce que le monde pouvoit me donner. O Cléopatre ! O Dolabella ! Comment avez-vous pu trahir ce tendre cœur, qui ſe repoſoit dans votre ſein avec une ſi douce confiance, & qui s'y croyoit en ſûreté pour toujours, comme dans le ſanctuaire de l'amour & de l'amitié ?

DOLABELLA.

Si elle vous a trahi, ſeigneur, elle mérite

que le ciel & l'enfer s'uniſſent à vous pour la punir.

ANTOINE.

Si elle m'a trahi ! Tu t'épargnes toi-même. Tu voudrois déguiſer la part que tu as à ſon crime. Mais oſe jurer par les dieux que tu ne l'aimes pas, oſe-le.

DOLABELLA.

Je ne l'aime pas tant que je vous aime.

ANTOINE.

Pas tant ! Jure, jure donc que tu ne l'aimes pas.

DOLABELLA.

Je ne l'aime pas plus qu'il ne m'eſt permis par l'amitié.

ANTOINE.

Pas plus ! fache, perfide, que l'amitié ne te permet rien, & que dès-là tu es un parjure ; mais tu n'as pas juré. Le reſpect des dieux t'arrête encore. Tu n'oſes les prendre à témoins. Pas tant ! Pas plus ! O ! lâche hypocrite ! qui n'oſes confeſſer devant elle que tu ne l'aimes pas, ni devant moi que tu l'aimes. Ventidius l'a vu. Octavie l'a entendu.

CLÉOPATRE.

Ah ! vous en croyez mes ennemis.

Digitized by Google

ANTOINE.

Alexas en eſt-il auſſi ? C'eſt lui, c'eſt lui-même qui m'a tout confeſſé. —— (*à Dolabella.*) Eh ! qu'ai-je beſoin d'autre témoignage que le tien ? Toi que j'ai chargé de lui porter mes derniers adieux, n'es-tu pas revenu me preſſer de la laiſſer ici ?

DOLABELLA.

Hélas ! Que puis-je répondre ? Si c'eſt un crime de l'avoir aimée, je me confeſſe coupable ; mais ſi ce crime, tel qu'il eſt, a pu être effacé par le repentir, j'ai déjà ceſſé d'être criminel. Cependant quelque opinion que vous en ayez, le cruſſiez-vous indigne d'être jamais pardonné, ce n'eſt point elle qui doit en ſouffrir. Elle eſt innocente.

CLÉOPATRE.

Ah ! de quoi l'amour ne rend-il point une femme capable, pour conſerver le cœur dans lequel elle a placé tout ſon bonheur ? C'eſt moi-même qui ai tâché de rallumer les reſtes de ſa paſſion, dans le deſſein de vous inſpirer de la jalouſie, & dans l'eſpérance inſenſée de vous ramener à moi par cet artifice. Mais vain projet d'une amante éperdue ! Je n'ai pu me contrefaire un ſeul moment. L'amour l'a em-

Digitized by Google

porté sur tous les intérêts de mon repos & de ma vie. Cependant le cruel destin a saisi l'occasion, & le déguisement d'un instant me coûte tous les fruits de ma constance & de ma fidélité.

ANTOINE.

Chimère, imposture aussi frivole qu'inutile! Je vois, je perce jusqu'au fond du noir complot.

DOLABELLA.

Seigneur, ne vous endurcissez pas contre ses pleurs. Pardonnez à votre maîtresse.

CLÉOPATRE.

Pardonnez à votre ami.

ANTOINE.

Vous vous êtes trahis & convaincus vous-mêmes. Vous plaidez la cause l'un de l'autre. Eh! quels témoins avez-vous que votre vue n'ait été que d'exciter ma jalousie?

CLÉOPATRE.

Hélas! nous-mêmes, & le ciel!

ANTOINE, *plus indigné que jamais.*

Le crime témoin en faveur du crime? Se joue-t-on ainsi de l'excès de ma patience? Loin pour jamais l'amour & l'amitié. Il ne leur reste

plus d'asyle sur la terre. Fuyez tous deux ma vue. Je ne voudrois pas tremper mes mains dans le sang d'un homme que j'ai aimé, ni pousser la fureur jusqu'à maltraiter une femme ; mais évitez-moi. Je ne réponds pas combien ma modération peut durer. Si je pense un moment de plus combien je suis outragé, la justice & la vengeance se feront entendre si haut dans mon cœur, qu'il se fermera tout-à-fait à la pitié.

DOLABELLA, *consterné.*

Supposez-moi coupable. Mais le ciel n'oublie-t-il pas le crime en faveur du repentir ? La clémence est le plus glorieux de ses attributs. Il se plaît à lui voir combattre & surmonter sa justice. S'il y avoit des degrés dans l'infini, un être infini aimeroit mieux qu'il lui manquât quelques degrés de perfection, que de punir dans toute l'étendue de sa justice.

ANTOINE.

Je puis pardonner la trahison dans un ennemi, & non dans un ami, ni dans une maîtresse. Elle est là sous la plus horrible forme. Le cœur est poignardé par ses propres gardes. Fuyez tous deux de mes yeux. Je n'écoute plus rien, & je vous bannis pour jamais de ma présence.

CLÉOPATRE, *tremblante.*

Vous me banniſſez pour jamais ! Je ne puis

Digitized by Google

vivre un moment ſans vous voir, & vous prétendez que je m'éloigne de vous pour jamais! Ah! ma joie, ma force, ma vie, ne ſeront jamais qu'où vous êtes. Eh! où irois-je? Seroit-ce dans mes états? Je les ai perdus pour vous. Irois-je chez les romains? Ils me haïſſent, parce que je vous aime. J'irois donc où le déſeſpoir conduiroit mes malheureux pas, errante, abandonnée, ſans protection & ſans ſecours. Hélas! ſans vous..... Ecoutez-moi. Ecoutez-moi avec la plus inflexible juſtice, car je n'ai plus de faveur à vous demander. Si je vous ai outragé, voilà votre épée, percez-m'en le cœur à ce moment; mais ne me banniſſez pas.

ANTOINE, *ſans la regarder.*

Finiſſez des plaintes inutiles. Je ſens que mon lâche cœur prend encore parti pour vous; mais l'honneur a fermé mes oreilles.

CLÉOPATRE.

Quoi! la compaſſion ne vous dit rien en ma faveur! Chaſſeriez-vous un eſclave qui ſe ſeroit attaché à vous, & qui demanderoit pour l'unique récompenſe de n'être pas forcé de vous abandonner? —— Mais rien ne le touche. Voyez s'il jette les yeux ſur moi, s'il accorde une

Digitized by Google

larme à mon départ, un mot, un seul regard! Oh! cœur insensible! Que les dieux jugent entre nous. Non, le barbare ne m'a jamais aimée.

ANTOINE.

Laissez-moi. Partez. (*en frémissant.*) Alexas!

DOLABELLA.

Vous en croyez un infame.....

ANTOINE, *à Cléopatre.*

Oui, Alexas, votre Alexas.

CLÉOPATRE.

Eh! le complot vient de lui. Ce sont ses pernicieux conseils qui m'ont fait espérer follement de regagner votre cœur par la jalousie. Faites-le paroître. Confrontez-le-moi. Qu'il parle.

ANTOINE.

C'en est fait; il a parlé.

CLÉOPATRE.

S'il ne me justifie pas.....

ANTOINE.

J'entends. Votre créature, votre esclave, votre jouet, un misérable, qui est prêt, pour

vous plaire, à désavouer tout ce qu'il a déclaré, lorsqu'il n'avoit point de motif pour tromper. Non-, ce souvenir ne fait qu'enflammer mon courroux. Fuyez, couple perfide, & n'irritez pas plus longtems ma rage contre deux objets odieux.

CLÉOPATRE, *effrayée de l'air violent d'Antoine, se retire de quelques pas, & dit le dernier adieu d'une voix foible.*

Il faut donc partir ! Adieu, cruel maître de mon cœur. L'apparence est contre moi, & je pars sans être justifiée, hélas ! pour ne vous revoir jamais. Vous savez combien je vous ai aimé ; je sais seule combien je vous aime encore. Votre cruauté ajoute une nouvelle ardeur à ma tendresse. Je vous aime plus en ce terrible moment, que je n'ai jamais fait lorsque vous avez paru m'adorer, & la seule pensée d'avoir régné dans votre cœur, suffira pour me faire mourir contente.

Elle & Dolabella sortent en pleurant.

ANTOINE.

Que vois-je ! Dieux immortels ! ils pleurent tous deux en me quittant. Je sens moi-même que mes yeux se rempliſſent de larmes. Seroit-

Digitized by Google

ce le cri de leur innocence ?... Quelle foibleſſe me porte encore à m'aveugler ? Pleurons, mais de l'horrible néceſſité où ils m'ont réduit de ne pouvoir leur pardonner. Qu'ils vivent, & qu'ils vivent malheureux, puiſque leur ingratitude m'a condamné pour le reſte de ma vie au même ſort. (*Il les voit qui ſemblent s'arrêter encore au fond du Théâtre.*) Partez, ingrats, & que mes yeux ne vous revoyent plus. Vivez ſéparés l'un de l'autre. Gardez-vous que j'entende jamais que vous vous ſoyez rapprochés. Que toute la longueur de la terre & celle des mers ſervent de ſéparation à vos perfides amours. N'ayez rien de commun que l'air & la lumière.

Digitized by Google

SCÈNE XVI.

ANTOINE, *seul.*

ILS sortent en effet par différens chemins. Hélas ! prenons aussi le nôtre. Allons gémir éternellement tous trois ; eux de leur crime, & moi d'en être le déplorable objet.

Fin du quatrième Acte.

Digitized by Google

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉOPATRE, CHARMION, IRAS, *Toutes trois en larmes.*

CHARMION.

DIEUX puiſſans ! ne ferez-vous pas éclater votre clémence & votre juſtice ! Traiter tant de vertu avec cette rigueur, c'eſt nous forcer de croire que vous négligez le ſoin du monde, & que vous en laiſſez la conduite au haſard.

CLÉOPATRE.

J'arracherois volontiers ces yeux qui ont ſu gagner ſon cœur, & qui n'ont pas le pouvoir de me le conſerver. —Mais pourquoi n'arracherois-je pas plutôt du mien un funeſte amour... O ! que n'en ai-je la force ? Soyez témoins, vous, dieux ! Vous avez entendu l'ordre que le cruel m'a donné de partir. Il s'eſt donc joué

Digitized by Google

de vous par tant de ſermens qu'il m'avoit faits de m'aimer toujours..... Je veux mourir. La vie m'eſt inſupportable. (*Elle tire furieuſement ſon poignard, ſes femmes l'arrêtent.*) Vous m'arrêtez en vain ; je puis m'étouffer en forçant mon haleine. J'en éteindrai plus promptement l'amour dans mon cœur. (*Elle s'efforce de ſe procurer la mort.*)

Alexas entre.

SCÈNE II.

CLÉOPATRE, IRAS, CHARMION, ALEXAS.

IRAS.

ACCOUREZ, Alexas, accourez. La reine ſe livre au déſeſpoir. Elle veut mourir. Hélas ! voyez l'état où elle eſt réduite.

CLÉOPATRE.

Elle s'échappe des mains de ſes femmes, en voyant Alexas.

Qu'on me laiſſe. Eſt-ce toi, traître ? Laiſſez-moi reprendre haleine un moment, que j'immole cet infâme à ma fureur.

Digitized by Google

ALEXAS, *à genoux.*

Oui, je le mérite, pour vous avoir été fidèle hors de saison. Il ne m'appartenoit pas de vouloir vous conserver la vie malgré vous. Un esclave doit adorer les volontés de sa reine, lors même qu'il la voit courir à sa ruine ; & c'est une criminelle présomption que de prétendre la sauver malgré elle. Ainsi, madame, j'attends le châtiment que j'ai mérité, & je supprime toutes les nouvelles ressources que mon zèle avoit à vous offrir.

CLÉOPATRE.

Eh ! qu'as-tu, misérable, à joindre encore aux maux que tu m'as faits. Approche. Je veux raisonner plus tranquillement avec toi. N'est-ce pas ton funeste conseil, qui a forcé mon cœur droit & sincère à prendre ces voies basses & détournées, que tu me vantois comme un remède infaillible ? Vois quel en est le succès. Octavie est éloignée ; mais Cléopatre est bannie sans retour. C'est toi, monstre infame, qui m'as poussée témérairement en pleine mer, pour essayer à mes dépens si tes artifices seroient capables de me ramener au rivage. Toute espérance est perdue ; je suis trop loin pour revenir jamais. Mon naufrage & l'arrêt de ma mort sont certains. Loin de moi, traître, im-

Digitized by Google

posteur, monstre, démon.... Hélas ! ma voix s'affoiblit. Ma douleur & tes pernicieux services m'ont réduite si bas, que je manque de force pour t'accabler d'imprécations.

ALEXAS.

Mais pourquoi employer si mal ce qui vous reste de force ? Supposez qu'un matelot regagne la terre après le naufrage, & que s'efforçant de monter la côte, il apperçoive une main charitable qui se présente pour l'aider & le soutenir à ses propres risques, refuseroit-il de la recevoir ? Détourneroit-il les yeux, & l'accableroit-il d'imprécations pour récompense? Ce cas est le vôtre. Il ne vous reste qu'un pas à faire, & vous touchez à la hauteur, vous êtes en sûreté.

CLÉOPATRE.

En sûreté ! Ah ! Je suis ensevelie dans l'abyme, pour n'en sortir jamais.

ALEXAS.

Octavie est retournée vers son frère, & Dolabella est banni ; croyez-moi, madame, Antoine est à vous ; vous n'avez jamais perdu son cœur. Réveillé par la jalousie, il faut qu'il cède la victoire à l'amour. Il ne cherche, il n'attend qu'une légère circonstance, un prétexte pour

Digitized by Google

revenir à vos pieds. Un autre que moi, le premier, madame, qu'il vous plaira de choisir, peut finir facilement un ouvrage si avancé. Il en recueillera les fruits sans peine, & moi qui l'ai conduit si heureusement, je n'en retirerai que ma disgrace & ma perte.

CLÉOPATRE, *paroissant reprendre espérance.*

Prends garde de quelle manière tu exécuteras cette promesse. Autrement.....

ALEXAS.

Ce silence me menace encore, madame ; mais rien ne peut refroidir mon zèle. Je vous apprends qu'Antoine est monté sur une de vos galères, & que suivi de toutes les autres il a engagé le combat avec la flotte de César. Il n'y a plus de milieu entre la mort & la victoire. Si nous mourons, le destin dégage ma parole. Si nous sommes victorieux, comptez que le vainqueur est à vous.

On entend des cris dans l'éloignement.

CHARMION.

Espérons tout du ciel, madame ; entendez-vous ces cris.

On entend d'autres cris.

IRAS.

Ecoutez. Ils redoublent.

Digitized by Google

ALEXAS.

Ils paroiſſent venir du port. Dieux propices ! faites qu'il ſoient ſuivis d'une heureuſe nouvelle.

CLÉOPATRE.

Que le grand Oſiris daigne exaucer mes vœux !

Le Prêtre Sérapion entre d'un air empreſſé.

SCÈNE III.

CLÉOPATRE, CHARMION, IRAS, ALEXAS, SÉRAPION.

SÉRAPION.

OU eſt la reine ? où eſt-elle ? Comble d'infortune & d'horreur ! L'Egypte n'eſt plus. Notre dernière heure eſt arrivée. La reine des nations eſt précipitée du ſommet de ſa gloire au fond du noir abyme. Le ſoleil qui a éclairé ſi longtems ſa puiſſance & ſes triomphes, ne luira plus ſur elle que pour voir ſa honte & ſa ruine.

CLÉOPATRE.

Parle plus clairement. D'où viens-tu ? Que

Digitized by Google

veux-tu m'apprendre ? Mais je lis mon ſort dans tes yeux égarés. Ils m'annoncent tout ce que tu vas me raconter.

SÉRAPION.

Je viens du phare. Je viens de voir notre dernière eſpérance, vos galères.....

CLÉOPATRE.

Ruinées & vaincues.

SÉRAPION.

Non ; elles n'ont pas combattu....

CLÉOPATRE.

Elles ont donc pris la fuite ?

SÉRAPION.

Non, Madame ; je les ai vu partir du rivage avec Antoine, dans un ſi bon ordre & avec tant de marques de réſolution, que je croyois déjà l'Egypte victorieuſe. Le grand Antoine a levé trois fois les bras pour les encourager, & trois fois on lui a répondu par des acclamations. C'étoit le dernier ſouris de la fortune, qui prête à le trahir, l'a voulu tromper juſqu'à la fin par ſes perfides careſſes. Les rames ont fait écumer l'onde, & dans peu de momens vos gens ont joint l'ennemi ; mais, hélas ! ils l'ont

Digitized by Google

joint en amis, & ils en ont été reçus de même. En un mot, nous les avons vu se mêler & s'embrasser avec des marques de joie & d'intelligence. Les deux flottes se sont unies, & viennent ensemble pour entrer dans le port.

CLÉOPATRE.

C'est assez, Sérapion. J'ai entendu mon arrêt. Dieux inexorables ! Ce nouveau trait de votre haine étoit superflu. Vous m'aviez tout ravi en m'ôtant Antoine. Où est-il ? Comment a-t-il reçu ce dernier coup ?

SÉRAPION.

Il n'y a point de termes qui puissent exprimer sa fureur. Ses regards terribles ont retenu dans le devoir les égyptiens de sa galère, qui pensoient peut-être à suivre l'exemple des autres. Je l'ai vu tenter trois fois d'aborder le vaisseau de César, & braver seul les deux flottes entières. Mais les efforts de quelques amis qui lui restent, l'ont engagé à retourner au rivage. Il s'emporte contre les dieux & les hommes. Il prononce votre nom avec des transports de rage. Il vous accuse de l'avoir trahi. Si vous aviez le malheur, madame, de vous trouver à sa rencontre, je ne répondrois pas....

Digitized by Google

ALEXAS, *l'interrompant.*

Evitez sa présence, madame, hâtez-vous de vous mettre en sureté, jusqu'à ce qu'on puisse lui prouver votre innocence.

CLÉOPATRE.

Je veux l'attendre.

ALEXAS.

Au nom des dieux, ne vous y exposez pas. Retirez-vous au monument, j'aurai le tems d'aller implorer la clémence de César.

CLÉOPATRE.

César ! Non. Je n'ai rien à démêler avec lui.

ALEXAS.

J'ose répondre, madame, que j'obtiendrai pour vous la vie, & peut-être des faveurs. Laissez périr ce furieux d'Antoine.

CLÉOPATRE.

Infame ! Tu voudrois donc le trahir aussi ? Fuis ma présence ; je n'écoute plus un traître. C'est ton conseil qui a fait monter nos malheurs au comble. —— Sérapion, tu as le cœur honnête & sincère ; aide-moi de ton conseil, mais hâte-toi, tous les momens sont précieux.

Digitized by Google

SÉRAPION.

Retirez-vous, madame, la prudence vous défend de paroître tout d'un coup aux yeux d'Antoine. Il eſt juſte que celui qui eſt l'auteur du mal, eſſuye les premiers dangers. Qu'Alexas aille vous juſtifier. Je ne doute pas qu'il ne ſe faſſe entendre d'Antoine encore plus facilement que de Céſar.

ALEXAS.

Juſte ciel ! Je ne me ſens point aſſez de hardieſſe. C'eſt m'envoyer à une mort certaine.

CLÉOPATRE.

Lâche, tu la mérites. Si je veux éviter la vue de mon ſeigneur, ce n'eſt pas que j'appréhende. Je connois la nobleſſe de ſon cœur. Lorſqu'il m'a bannie & qu'il m'a cru perfide, il a dédaigné de m'ôter la vie. Mais je veux être juſtifiée & mourir enſuite avec lui. (*à Alexas.*) Va le trouver. N'épargne rien pour lui faire connoître mon innocence. Ta vie me répondra du ſuccès. Suivez-moi, Sérapion.

Elle ſort avec ſes femmes.

Digitized by Google

SCÈNE IV.

ALEXAS, *seul.*

O ! que ne puis-je me rendre maître de ma crainte, & vaincre un moment l'amour que j'ai pour la vie ? Jamais misérable eut-il moins de raison d'y être attaché ? Cependant je l'aime, & je n'ai point honte de ma lâcheté, tant qu'elle pourra servir à me la conserver. Voyons. Quelle voie dois-je prendre pour éviter la mort, qui me menace de tous côtés ? Peu m'importe ce qui peut arriver à Cléopatre....

ANTOINE, *sans paroître.*

Où me conduis-tu ? Quel est le chemin ?

VENTIDIUS, *sans paroître.*

Celui-là mène au monument.

ALEXAS.

Dieux ! je l'entends déjà, j'ignore encore ce que j'ai à lui dire. L'art de tromper, où j'ai toujours excellé, m'abandonne au plus grand besoin. Prenons un moment pour délibérer.

Il sort.

Digitized by Google

SCÈNE V.

ANTOINE, VENTIDIUS.

La Scène représente le monument où les rois d'Egypte étoient enſevelis.

ANTOINE.

HEUREUX Céſar ! Tu commandes à des hommes. Mais ne penſe pas que tu ayes vaincu Antoine ; c'eſt Rome qui a vaincu l'Egypte. Je ſuis trahi.

VENTIDIUS.

Que le tonnerre écraſe cette race d'Egyptiens perfides. La lâcheté infecte ici l'air & la terre. Les traîtres en ont l'ame ſouillée dès leur naiſſance.

ANTOINE.

Ils ne ſont pas ſortis de la main des dieux. Leur premier père fut quelque bâtard du ſoleil & de la rivière du Nil, qui ne reſſembloit pas aux hommes plus que les ſinges, & qui avoit l'ame enveloppée du limon impur de ſa mère.

Digitized by Google

VENTIDIUS.

Toute la nation eſt un *traître univerſel*, & leur reine en eſt l'extrait & la quinteſſence.

ANTOINE.

Dis-moi, Ventidius, reſte-t-il quelque choſe à eſpérer de la valeur ? Connois-tu quelque dieu qui n'ait pas juré ma ruine ? Vois-tu quelque foible rayon, quelqu'apparence de lumière ? Parle ; car pour peu qu'il en reſte il me ſemble que je ne puis ſuccomber ſous un enfant tel que Céſar. La moitié du monde eſt encore à moi, & tout ce qu'il y a d'*ame* dans chaque partie qui m'eſt enlevée, n'aſpire qu'à me rejoindre.

VENTIDIUS.

Il vous reſte trois légions dans la ville. Le dernier aſſaut a fait périr vos autres troupes. Si votre deſſein eſt de mourir, comme il faut le ſouhaiter à préſent, ce nombre ſuffit pour faire autour de nous un rempart de morts qui honoreront nos funérailles.

ANTOINE.

Oui, trois légions ſuffiſent. Je ne veux pas que ton deſtin ſoit ſéparé du mien. Viens combattre à mon côté. Nous examinerons d'un

Digitized by Google

œil jaloux les actions l'un de l'autre. Pour chaque ennemi que je verrai tomber sous tes coups, je t'en rends un mort au même moment.

VENTIDIUS.

Vous allez être convaincu que je vous aime. Laissons les reproches & les querelles. Pour le peu d'heures qui me restent à vivre, je suis si ravi de cette fin romaine, que je ne voudrois pas être César pour vous survivre. Lorsque je serai délivré de ce corps, & que je monterai avec vous, toute l'assemblée céleste aura les yeux sur moi : le voilà, dira-t-on, celui qui est mort avec Antoine.

ANTOINE.

Qui sait si perçant au travers de leurs troupes, nous ne rejoindrons pas nos braves vétérans ? C'est une entreprise à tenter. Traversons ce *golfe de mort*, & laissons derrière nous nos misérables destinées.

Alexas entre d'un air tremblant.

Digitized by Google

SCÈNE VI.

ANTOINE, VENTIDIUS, ALEXAS.

VENTIDIUS.

VOYEZ-VOUS cet infame ? Voyez le ſceau de Cléopatre ſur ce déteſtable viſage, avec toutes les impoſtures & tous les artifices de ſa maîtreſſe. Voyez comme l'hypocrite compoſe ſon air & ſes yeux pour tromper, & s'il ne promet pas un menſonge avant que d'avoir ouvert la bouche.... (*tirant furieuſement ſon épée pour le tuer.*) Je veux commencer par lui.

ALEXAS, *les mains jointes.*

Oh ! la vie, la vie, épargnez-moi la vie.

ANTOINE.

Arrête, ami, il n'eſt pas digne de mourir de ta main. Mais (*à Alexas.*) ſi tu veux vivre, garde-toi de prononcer un ſeul mot pour juſtifier ta reine. Ton infame langue n'a que trop fait ſon office.

Digitized by Google

ALEXAS.

Hélas ! ſeigneur, ma pauvre reine eſt partie pour un lieu où l'amour ni vous ne la tourmenterez plus.

ANTOINE, *réveillé par la jalouſie.*

Partie !..... pour joindre ſon Dolabella. Meurs, traître, je révoque ta grace, meurs. (*Il va pour le tuer.*)

ALEXAS.

Oh ! miſéricorde ! Oh ! oh ! oh ! Elle n'eſt pas partie.

ANTOINE.

Elle l'eſt. Va, mes yeux ſont ouverts à ſes perfidies. Je la connois & la déteſte. Toute ma vie n'a été qu'un ſonge trompeur d'amour & d'amitié. A préſent que la mauvaiſe fortune me réveille, je reſſemble à un marchand qui en ſortant d'un délicieux repos, s'apperçoit que ſon vaiſſeau coule à fond, & voit périr toutes ſes richeſſes. Ingrate ! Tu m'as ſuivi, mais comme l'hirondelle ſuit l'été, pour tirer de moi dans la belle ſaiſon de ma vie & de ma fortune, tous les fruits qu'elle faiſoit eſpérer à ton ambition. Aujourd'hui que mon hiver eſt arrivé, tu m'abandonnes & tu cherches le printems de Céſar.

ALEXAS

ALEXAS.

Ah ! Rendez-lui plus de justice. Sa fortune & ses espérances n'ont jamais été distinguées des vôtres. Vous l'accusez, je le vois bien, d'avoir livré son armée navale à César ; mais si elle eût été capable de vous trahir, pourquoi ne seroit-elle pas partie d'abord avec Dolabella ?

VENTIDIUS.

Elle lui a fait prendre les devans, pour s'assurer d'un meilleur accueil.

ANTOINE.

Rien n'est si manifeste ; car seroit-elle si long-tems à paroître pour se justifier ?

ALEXAS.

Hélas ! Son innocence n'est que trop prouvée par la fatale résolution qu'elle a prise. Elle a su vos soupçons ; elle n'a pu les supporter. Elle s'est enfermée dans l'édifice où sont ensevelis ses pères, & la vue baissée, le cœur gros de soupirs, elle a passé quelques momens dans la triste considération de sa fortune. Un ruisseau de larmes couloit sur ses joues malgré la violence qu'elle paroissoit se faire pour les arrêter. On lui entendoit prononcer par intervalles quel-

ques mots ſourds & confus. Enfin, levant les yeux, & jetant vers le ciel des regards longs & languiſſans....

ANTOINE.

Quel preſſentiment agite mon cœur....

VENTIDIUS.

Bon, fort bien juſqu'ici. Continue.

ALEXAS.

Elle s'eſt ſaiſi d'un poignard, & plus prompte à s'en ſervir que nous à retenir ſon bras, elle ſe l'eſt enfoncé dans le ſein. Enſuite ſe tournant vers moi : va, m'a-t-elle dit, porte mes derniers adieux à mon ſeigneur ; & demande-lui s'il ſoupçonne encore ma fidélité. Elle en vouloit dire davantage ; mais la mort l'a interrompue lorſqu'elle prononçoit votre nom, & la moitié en eſt demeurée enſevelie dans ſon cœur.

VENTIDIUS.

Que le ciel ſoit loué !

ANTOINE, *conſterné de douleur & de pitié.*

Es-tu donc innocente, ô chère reine, & ſe peut-il que tu ne ſois plus ? Oh ! qui me donnera le pouvoir de diviſer ces deux ſons, ton innocence & ta mort ! Sont-ils faits pour être

joints enſemble ? Et moi qui les entend, que ſuis-je donc ? Le meurtrier de la vérité & le bourreau de l'innocence. Il n'y a point de terme qui réponde à mon crime.

VENTIDIUS.

Eſt-ce là, ſeigneur, ce que vous me faiſiez attendre de vous ? Les dieux vous ont fait trop de faveur, & c'eſt ainſi que vous les remerciez.

ANTOINE, *à Alexas.*

Que fais-tu là, malheureux ? Eſt-ce à toi d'obſerver les mouvemens de mon ame, & de vouloir être témoin de ſon trouble ? Retire-toi, tu n'es pas digne de voir le parti qui convient maintenant à un empereur romain.

ALEXAS, *à part en ſe retirant.*

Il l'aime encore, ſa douleur le trahit. La joie qu'il aura de la retrouver vivante, achevera de les réconcilier. Graces à mon artifice, me voilà ſauvé & elle auſſi.

SCÈNE VII.

ANTOINE, VENTIDIUS.

VENTIDIUS.

IL auroit été beaucoup mieux qu'elle fût morte un peu plutôt, avant l'arrivée d'Octavie par exemple ; vous auriez pu traiter encore avec honneur. A préſent les propoſitions que vous feriez auroient un air de ſoumiſſion qui me choque, & peut-être ne ſeroient-elles pas bien reçues. Allons, brave empereur, éveillez-vous, & courons de bonne grace à la mort.

ANTOINE.

Je ne veux plus combattre. Il n'eſt plus queſtion de guerre. Toutes mes querelles & prétentions ſont terminées.

VENTIDIUS.

Céſar eſt à vos portes.

ANTOINE.

Eh bien, qu'il entre. Je ne m'oppoſe plus à ſon arrivée.

Digitized by Google

VENTIDIUS.

Quelle létargie s'eſt gliſſée tout d'un coup dans vos ſentimens?

ANTOINE.

Pur dédain pour la vie, avec une juſte impatience de ſortir promptement d'eſclavage.

VENTIDIUS.

Faites-le donc courageuſement.

ANTOINE.

C'eſt mon deſſein; mais je ne veux plus que ce ſoit en combattant.... O Ventidius! Pourquoi combattrois-je déſormais? Ma reine eſt morte. Je ne voulois être grand que pour elle. Mon pouvoir, mon empire ne me paroiſſoient des biens que pour en faire le prix de ſon amour. A préſent qu'elle n'eſt plus, j'abandonne le monde à Céſar; cercle vil & mépriſable puiſqu'il n'a plus le joyau qui le rendoit précieux aux yeux d'Antoine. La vie m'eſt à charge; tout ce qui me la rendoit douce eſt diſparu.

VENTIDIUS.

Voulez-vous tomber entre les mains de Céſar?

Digitized by Google

ANTOINE.

Oui, j'y veux tomber, mais mort, cher Ventidius, comme il convient à un romain. Je veux mettre mon ame au-dessus de ses atteintes, & qu'elle reçoive de moi seul l'ordre de quitter sa prison. Aussi-bien il est tems que le monde ait un maître, & qu'il sache à qui obéir. Nous avons tenu ses hommages en suspens, & fait pencher alternativement le globe du côté que l'un ou l'autre de nous a tourné ses pas, jusqu'aujourd'hui que la fortune fait emporter la balance à mon rival. Qu'il se fasse donc obéir seul & sans obstacle. Je suis fatigué de porter la moitié du fardeau. Le flambleau qui me servoit de guide est éteint. Le monde est devant moi comme un noir désert à l'approche de la nuit, Je veux me coucher à terre, sans aller plus loin.

VENTIDIUS.

Je m'affligerois de votre résolution, si la mienne n'étoit pas de vous survivre. Choisissez la mort qui vous plaît le plus ; car pour moi je l'ai vu de près sous tant de formes différentes, qu'il m'importe peu laquelle prendre. J'ai regret seulement que ma vie soit si usée qu'elle ne vaut pas la peine de vous être sacrifiée. Telle qu'elle est néanmoins j'aurois été plus

Digitized by Google

flatté que vous eussiez pris le parti de nous en défaire de meilleure grace, & que semblable à deux lions pris dans les toiles, nous eussions fait sentir nos griffes aux chasseurs qui nous enveloppent.

ANTOINE.

J'y ai pensé. Eh bien, vivez, Ventidius!

VENTIDIUS.

Moi ? Que je vive après vous ?

ANTOINE.

Ne veux-tu donc pas vivre, pour parler bien de moi, pour me défendre, pour soutenir les intérêts de ma gloire contre les mauvais discours de l'envie ?

VENTIDIUS.

Hé qui défendroit la mienne, si j'avois la lâcheté de vous survivre ?

ANTOINE.

Tu diras que je l'ai exigé, & que je t'ai fait violence.

VENTIDIUS.

Si notre mort est telle qu'elle doit être, elle parlera d'elle-même, sans autre témoignage.

Digitized by Google

ANTOINE.

Tu m'as toujours aimé, & je voudrois récompenser ton affection. C'est une nécessité que je meure. Tue-moi, & fais-toi un mérite de ma mort auprès de César, pour rentrer en grace avec lui.

VENTIDIUS.

J'ai beaucoup de graces à vous rendre. Je vous aime, dites-vous, & pour récompense vous voulez faire de moi un traitre infame. Aurois-je cru que vous me pussiez traiter si mal, & me forcer d'emporter en mourant quelque ressentiment contre vous?

ANTOINE.

Pardonne, romain. Depuis que la mort de Cléopatre a frappé mes oreilles, je sens que ma raison n'est plus capable de gouverner ma langue. Je m'égare dans mes pensées. Mais il m'en naît une meilleure; ne me refuse pas deux fois.

VENTIDIUS.

Non; j'en jure par le ciel, pourvu que vous ne m'ordonniez pas de vous survivre.

ANTOINE.

Tue-moi le premier, & meurs après moi;

Digitized by Google

car il eſt bien juſte que tu accordes la préférence à ton ami.

VENTIDIUS.

Donnez-moi la main. Nous ne tarderons pas à nous rejoindre. Adieu mon empereur. (*Il l'embraſſe.*) Ce nom me ſemble trop froid pour être le dernier mot de ma bouche. Puiſque la mort confond tous les rangs, adieu mon ami.... C'en eſt fait..... Je ne veux point donner un air d'importance à une bagatelle ; cependant je ne puis vous donner le coup en vous regardant au viſage ; tournez la tête je vous prie.

ANTOINE.

Volontiers. Frappez & ne me manquez pas.

VENTIDIUS.

Autant que mon épée pourra s'étendre.

Ventidius ſe perce lui-même d'outre en outre.

ANTOINE.

O ! cher ami, ton bras s'eſt trompé. Cette plaie ne t'appartient pas. Rends-la moi, tu me dérobes ma mort.

VENTIDIUS.

Il eſt vrai ; mais ſi je puis mériter par là mon pardon, ſongez que c'eſt la première fois

que je vous ai trompé. Et vous, dieux immortels ! Pardonnez-moi si vous le voulez ; car je meurs parjure plutôt que d'être le meurtrier de mon ami.

Il expire.

ANTOINE.

Adieu, brave Ventidius, mon guide jusqu'à la mort. Ma reine & toi, vous êtes passés avant moi. Je suis le dernier dans la carrière d'honneur..... Déjà expiré ! La mort n'est-elle que cela ? Elle l'a traité sans cérémonie, comme un homme qui étoit familier avec elle. A peine a-t-il frappé, qu'elle s'est offert à la porte, & qu'elle l'a reçu entre ses bras, comme pour dire qu'on y est bien venu à toute heure. Ce n'est pas la peine d'y penser davantage ; car autant que j'en juge, mourir n'est que cesser de penser. Voici de quoi m'en convaincre. (*Il se laisse tomber sur la pointe de son épée.*) J'ai manqué mon cœur. Malheureuse main, tu ne pouvois me tromper plus mal à propos. La fortune se joue de moi jusqu'à la fin ; & la mort en use avec moi en personne d'importance, qui veut qu'on attende avant que d'être introduit. J'entends du bruit. C'est peut-être quelqu'un du parti de César. S'ils me trouvent vivant, ils pourront me soup-

Digitized by Google

çonner d'avoir marchandé ma vie. Il faut recommencer & finir avant qu'ils soient ici. (*Il se lève sur ses genoux.*)

SCÈNE VIII.

ANTOINE, VENTIDIUS, *mort*; CLÉOPATRE, CHARMION, IRAS.

CLÉOPATRE.

OU est mon seigneur ? Où est-il donc?

CHARMION.

Le voilà, madame, & Ventidius mort auprès de lui.

CLÉOPATRE.

Mon cœur me l'avoit prédit. Hélas ! J'arrive trop tard. O ! détestable Alexas.

ANTOINE.

Es-tu vivante ? Ou suis-je mort sans m'en être apperçu, & ton ombre est-elle la première que je rencontre ?

Digitized by Google

CLÉOPATRE, *à ses femmes.*

Aidez-moi à le faire asseoir. Hâtez-vous, faites venir du secours. (*On le place dans un fauteuil.*)

ANTOINE.

Je vois ce que c'est. Nous sommes vivans tous deux. Assis-toi, ma Cléopatre ; je vais m'efforcer de retenir mon ame, pour être un moment de plus avec toi.

CLÉOPATRE.

Antoine ! Hélas ! Comment vous trouvez-vous ?

ANTOINE.

Je me trouve dans l'état d'un homme qui s'est hâté de changer de maison, & qui dans la précipitation avec laquelle il a plié bagage, a oublié le plus cher de ses joyaux ; il retourne sur le champ avec la dernière ardeur. Ainsi mon ame revient pour l'amour de toi.

CLÉOPATRE.

Dieux tout-puissans ! vous m'avez été trop longtems cruels. Ah ! Montrez-moi que vous êtes changés, & rendez-moi sa vie.

Digitized by Google

ANTOINE.

Tu demandes, mon cher amour, ce qu'il n'eſt plus dans leur pouvoir de t'accorder. Je retiens mon ame par violence. Aſſure-moi ſeulement que tu ne m'as pas trahi.

CLÉOPATRE.

Hélas ! Il eſt trop tard pour vous aſſurer que j'ai été fidelle. Je vous le prouverai en mourant avec vous. Alexas vous a dit, ſans ma participation, que je m'étois donné la mort, & quand je l'ai ſu, je me ſuis hâté d'accourir pour en prévenir les funeſtes ſuites. Ma flotte nous a trahis vous & moi.

ANTOINE.

Et Dolabella ?

CLÉOPATRE.

Il n'a jamais eu de moi que de l'indifférence, & je lui voue à ce moment toute ma haine.

ANTOINE.

C'eſt aſſez. Il ne me reſte pas aſſez de vie pour en apprendre davantage. Tu dis que tu veux me ſuivre : je te crois ; car je veux croire à préſent tout ce que tu me dis, pour rendre notre ſéparation plus tendre.

Digitized by Google

CLÉOPATRE.

Je te ſuivrai, ma chère vie, n'en doute pas, & je ne tarderai pas longtems à te ſuivre. Céſar ne triomphera d'aucune partie de toi-même.

ANTOINE.

Mais auſſi longtems que tu reſteras après moi, ne t'afflige pas de mes derniers malheurs. Songe que nous avons joui d'un jour ſerein & glorieux, & que la bonté du ciel nous a bien ſervi en différant l'orage juſqu'à la fin de la ſoirée. Dix ans d'amour, ſans un moment perdu, ou plutôt avec des profits de joie toujours redoublés, n'eſt-ce pas avoir vécu des ſiècles entiers? Et que dirai-je de mourir aujourd'hui l'un à l'autre, avec l'aſſurance d'une fidélité qui vient d'éteindre juſqu'aux ſoupçons d'une mortelle jalouſie ? Ah ! ma reine, nous arriverons enſemble dans les jardins du repos éternel, nos mains entrelacées, & ſuivis par des troupes d'amans que nous ravirons de joie & d'admiration.

CLÉOPATRE.

Vos paroles reſſemblent aux derniers ſons d'un cygne mourant ; mais comme eux elles ſont trop douces & trop charmantes pour du-

Digitized by Google

rer. Hélas ! tant d'heures tristement perdues dans nos derniers chagrins, & pas une de reste aujourd'hui pour l'amour.

ANTOINE.

Pas une minute..... Ce seul baiser..... plus précieux que tout ce que je laisse à César. (*Il meurt en l'embrassant.*)

CLÉOPATRE.

Oh ! répétez un mot si tendre ; répétez-le mille fois, s'il se peut ; parlez, s'il vous reste encore un peu de vie. Jetez du moins un soupir ; ouvrez les yeux, accordez-moi encore un regard ; faites tout ce qui peut marquer que je ne vous ai point perdu....

IRAS.

Son esprit est déjà trop loin pour vous entendre. Il est mort, madame, hélas ! votre amant n'est plus.

CHARMION.

N'oubliez pas, madame, qu'il vous a recommandé de ne pas vous affliger.

CLÉOPATRE.

Je lui obéirai. Je n'ai pas aimé un romain, pour ignorer ce qui convient à son épouse.

Digitized by Google

Oui, Charmion, ſon épouſe ; car c'eſt à ce titre glorieux que j'aſpire, & je ne veux pas mourir avec un moindre nom. Que l'orgueilleuſe Octavie lui ſurvive, & qu'elle ſe donne le tems de pleurer ſa mort. Un deſtin plus noble va nous lier par des nœuds ſi forts, qu'il ne ſera pas au pouvoir des loix romaines de les rompre.

IRAS.

Vous penſez donc à mourir?

CLÉOPATRE.

Dois-tu me faire cette queſtion?

IRAS.

Céſar eſt plein de clémence.

CLÉOPATRE.

Qu'il le ſoit pour ceux qui ont beſoin de ſon pardon. Mon cher ſeigneur n'eſt pas convenu avec lui que je ſerois épargnée après ſa mort. Me livrer à l'orgueil de Céſar ! Quoi ! pour être menée en triomphe le long des rues de Rome, & ſervir de ſpectacle à une vile troupe de Plébéïens ; tandis que quelque triſte ami d'Antoine, ſecouant la tête, en me voyant paſſer, maudira ſecrètement la cauſe de ſa ruine.

CHARMION,

Digitized by Google

CHARMION.

Quelque réſolution que vous puiſſiez prendre, la mienne eſt de vous ſuivre juſqu'à la mort.

IRAS.

Ma crainte, madame, n'étoit que pour vous. J'en aurois bien plus s'il falloit vous ſurvivre.

CLÉOPATRE.

Je vous approuve de vouloir m'imiter. Vîte, mes amies, hâtons-nous. Peut-être Céſar eſt-il déjà maître de la ville. Mon cher ſeigneur a les yeux baiſſés d'inquiétude. Il craint mon retardement; il a peur qu'on ne me ſurprenne. Ne lui faiſons pas attendre trop longtems l'objet de ſon amour. Vous, Charmion, apportez ma couronne & mes plus riches joyaux. N'oubliez pas la guirlande de laurier que j'avois compoſée de mes mains (vain augure, hélas!) pour celui qui eſt maintenant étendu ſans vie. Vous, Iras, allez chercher le remède de tous nos maux.

IRAS.

Les aſpics? madame.

CLÉOPATRE.

Faut-il le répéter?

Charmion & Iras ſortent.

Digitized by Google

SCÈNE IX.

CLÉOPATRE, *seule.* ANTOINE, VENTIDIUS, *expirés.*

IL eſt doux de mourir, lorſqu'on voudroit me forcer de vivre, de ſe précipiter dans le ſombre ſéjour de la mort, & d'être la première à la ſaiſir. Si elle reſſemble à mon amour, elle eſt bien éloignée d'être effrayante. (*Elle s'approche du cadavre d'Antoine.*) Nous ſommes ſeuls à préſent, dans le ſecret & dans le ſilence. N'eſt-ce pas ce qui fait le déſir des tendres amans ? Je puis baiſer en liberté ces pâles & froides lèvres. Octavie ne me voit pas ; & j'aime mieux après tout le poſſéder tel qu'il eſt, que de le voir entre ſes bras.

Charmion rentre avec Iras.

Digitized by Google

SCÈNE X.

CLEOPATRE, CHARMION, IRAS ; *elles apportent les aſpics.*

CLÉOPATRE.

O ! les voici..... Hâtez-vous d'approcher. Vous m'apportez la joie.

CHARMION.

Que faut-il faire ?

CLÉOPATRE.

Tâchons d'abréger les cérémonies. Cependant je veux que la décence ſoit obſervée. Premièrement, cette guirlande couronnera la tête de mon héros. (*Elle l'en couronne.*) Il n'eſt pas mort en lâche ; non, non, il n'a pas laiſſé ſon bouclier derrière lui. Il n'y avoit que toi, cher amant, qui pût triompher de toi-même, & toi ſeul étoit digne auſſi d'un tel triomphe.

CHARMION.

Quel uſage voulez-vous faire de ces ornemens de votre royauté ?

Digitized by Google

CLÉOPATRE.

Insensée que tu es ! Ne vois-tu pas que c'est pour rejoindre mon amant dans le même état où j'étois lorsqu'il me vit la première fois, parée, brillante comme une déesse, lorsque j'allai au-devant de lui sur les eaux de Cydnus ? (*On lui met le diadême.*) Je veux qu'il me retrouve telle qu'il me vit alors. La gloire de mes secondes noces ne cèdera point à l'éclat des premières. Que vos mains sont lentes ! Animez-vous, parez à l'envi l'épouse d'Antoine.

CHARMION.

Nous avons fini.

CLÉOPATRE.

Placez-moi maintenant proche de mon seigneur & de mon époux. J'ai droit à cette place ; car je vais vaincre César comme lui, & je prétends gagner aussi ma part de l'univers. (*On la place où elle souhaite.*) Je vous salue, chers restes de mon immortel amour ! O ! que le ciel ne permette jamais qu'une main impie nous sépare. Reposez ici tranquillement. Que l'Egypte vous donne cette paix que la haine & l'envie vous ont ôtée dans le reste du monde. Où sont les aspics ?

Digitized by Google

IRAS.

Dans cette corbeille, cachées ſous les feuilles.

CLÉOPATRE, *ouvrant les feuilles.*

Montrez-vous, chers médecins de mon infortune & de ma douleur. Votre aſpect ne me cauſera pas d'épouvante. Vous n'êtes propres qu'à donner la mort. Eh ! c'eſt elle ſeule que j'attends & que je déſire. La plus prompte avancera mon repos & répondra à mon impatiente ardeur.....

Le Prêtre Sérapion, ſuivi de pluſieurs autres, vient frapper à la porte avec grand bruit.

SÉRAPION, *dehors.*

La reine, où eſt la reine ? Hâtez-vous d'ouvrir, la ville s'eſt rendue à Céſar, il s'avance vers le palais.

CLÉOPATRE.

J'entends. —— Il arrivera trop tard pour faire perdre ſes droits à la mort. Dépouille mon bras, Charmion. Toi, Iras, irrite les ſerpens pour exciter leur furie. (*Elle leve un moment ſon bras nud, & le retire auſſitôt.*) Bras lâche & indigne de mon cœur ! Conſpires-tu avec Céſar pour me trahir ? Mais je te forcerai au dernier ſervice que je demande (*Elle ſe fait piquer, &*

Digitized by Google

elle montre son bras sanglant.) C'en est fait. Qu'on retire les aspics.

SÉRAPION, *dehors.*

On tarde trop ; on ne répond point. Qu'on enfonce les portes. Sur-tout gardez bien le traître.

CHARMION.

Iras, c'est notre tour.

IRAS.

Oui, Charmion, rendons-nous dignes de notre grande reine & de notre chère maîtresse. (*Elles s'appliquent les aspics.*)

CLÉOPATRE.

O mort ! Je te sens déjà dans mes veines. Je pars avec tant d'impatience de retrouver mon seigneur, que nous ne tarderons pas à nous rejoindre. L'engourdissement fatal s'est déjà emparé de tous mes membres..... Il gagne ma tête ; mes paupières s'abaissent, & je ne vois plus mon amant qu'au travers d'un nuage. Où le trouverai-je ? Où nous rejoindrons-nous ? Oh ! tournez-moi vers lui. Appuyez ma tête sur son sein. —— César, je te défie. Sépare-nous à présent, si tu le peux.

Digitized by Google

Elle expire. Iras tombe à ſes pieds, & meurt auſſi. Charmion ſe tient encore debout derrière ſa chaiſe, & met ſa coëffure en ordre.

SCÈNE XI ET DERNIÈRE.

CLÉOPATRE, IRAS, *expirées;* CHARMION, SÉRAPION *entre avec* ALEXAS *lié. Pluſieurs Prêtres & pluſieurs Egyptiens le ſuivent.*

UN PRÊTRE.

DIEUX ! Quel ravage la mort a fait ici. Voyez, Sérapion.

SÉRAPION.

Voilà ce que j'appréhendois. Ah ! Charmion, vous n'avez pas détourné la reine.....

CHARMION.

Non ; elle a pris le parti qui convenoit à une reine, à la dernière de ſa noble race. Je vais la ſuivre. (*Elle tombe & meurt.*)

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google